

A romantic couple embracing in front of a window. The man is shirtless and the woman is wearing a white off-the-shoulder sweater. They are looking at each other with affection.

MON
COLOC
MES DÉSIRES & MOI

Lena Jung

A white laurel wreath on a red background, framing the award text.

MEILLEURE ROMANCE
CONCOURS ADDICTIVES

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

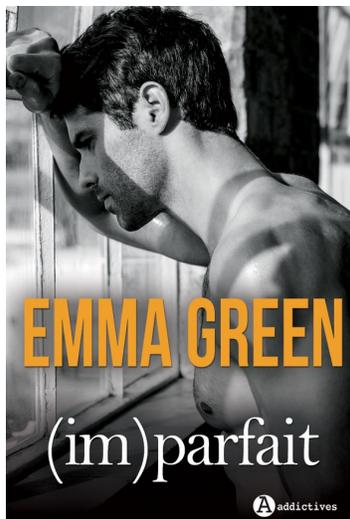
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

(Im)parfait

Juliette chante l'amour tous les soirs dans son piano-bar. Sans trop y croire. Quand la jeune artiste parisienne se retrouve à la rue, elle accepte une drôle de mission : jouer les dames de compagnie pour une grand-mère guindée et mal en point, en lui chantant tous ses airs préférés. Mais une nuit, un inconnu vient s'installer juste sous les toits, au dernier étage de cet hôtel particulier perché sur les hauteurs de Montmartre : un mystérieux brun aux cheveux longs, à la barbe mal taillée, au regard noir et au verbe rare.

Entre Juliette, la chanteuse libre et romantique, Suzanne, la vieille dame snob et attachante, et Laszlo, le ténébreux aussi sexy que dangereux, cette colocation forcée s'annonce... compliquée. Et parfaitement imparfaite.



Également disponible :

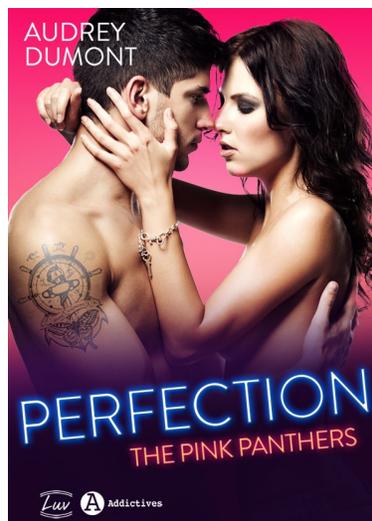
Perfection – The Pink Panthers

Monroe est serveuse au Pink Panthers, un bar branché de Sacramento, où les barmaids font la loi.

En dehors des heures de travail, avec son petit garçon, Lemmy, elle cherche à mener une vie simple, loin de ceux qui lui ont brisé le cœur.

Quand elle est convoquée par Terence, l'instituteur de son fils, toutes les certitudes de Monroe volent en éclats. Il est intelligent, protecteur, sexy... mais la jeune femme ne laissera plus jamais un homme entrer dans son existence. Elle cache des secrets qui lui font encore mal et elle veut à tout prix préserver sa vie de famille.

Terence pourra-t-il lui faire oublier ses démons et lui redonner envie d'aimer ?



Également disponible :

Promets-moi. Louise et Marco

Louise et Marco viennent de deux univers totalement opposés. Louise est responsable de projet au prestigieux MIT de Boston, Marco est le fils de Max Gardani, chef du plus puissant clan mafieux de la Côte d'Azur. Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, et pourtant... Quand Max meurt, dans des circonstances plus que suspectes, Louise se retrouve en tête sur la liste des accusés. Quel lien mystérieux relie Marco et la jeune femme ? Que détient-elle qui la rend si dangereuse aux yeux du fils du Parrain ?

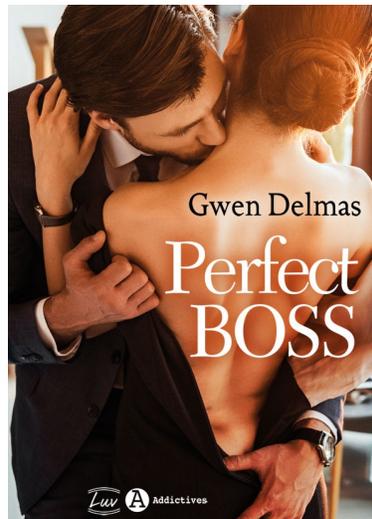
Pour le savoir, Marco devra renoncer à ses certitudes... et surtout résister à la passion qu'il ressent quand il est à ses côtés.



Également disponible :

Perfect Boss

Carla est une ancienne championne olympique devenue journaliste sportive. Quand la chaîne de TV où elle est chroniqueuse est rachetée, elle se retrouve à devoir obéir aux ordres de Tom Andres, le golden boy des médias. Sourire impeccable, corps sculptural et sexiness irrésistible, Tom a tout pour plaire, et Carla doit bien s'avouer que son boss ne lui est pas indifférent. Se laissera-t-elle séduire ou au contraire fera-t-elle tout pour résister aux charmes de Tom ? Et lui, est-il vraiment sincère ou a-t-il un objectif moins innocent derrière la tête ?



Également disponible :

Perfect Obsession

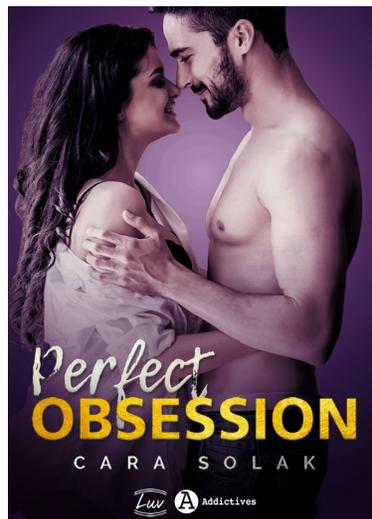
Rêveuse, un peu déjantée mais peu sûre d'elle, Stella a décidé de faire une croix sur les hommes depuis que le sien l'a quittée.

Lorsqu'elle rencontre Jonas, elle décide simplement d'en profiter, de lui et de son corps musclé et sexy.

Mais quand elle se réveille dans ses bras, après une nuit bien arrosée, elle doit affronter la vérité : Jonas n'est pas celui qu'elle imaginait. Il lui est interdit.

Totalement interdit...

Forcée de cohabiter avec lui durant trois mois, Stella va devoir prendre sur elle pour le supporter. Et lui résister...



Lena Jung

MON COLOC, MES DÉSIRES ET MOI

 **addictives**

« *Mettre un frein à la femme, c'est mettre une limite à la mer.* »

Félix Lope de Vega, *La dama boba*, 1613

1. La bonne nouvelle

Une léchouille sur le menton me tire d'un profond sommeil. Mon doux rêve se dissipe aussitôt, sans que je ne parvienne à en retenir la moindre bribe. J'ouvre un œil tout collé.

Merde, j'ai oublié de me démaquiller en allant me coucher.

Il me faut quelques secondes pour reconnaître ce plafond blanc aux jolies moulures et autant pour remettre en place mentalement les pièces du puzzle. On est dimanche, je suis à Hambourg, quartier Altona, chez Maïke.

Un adorable teckel noir se tient debout sur ses quatre courtes pattes au beau milieu de la couette blanche à motifs de cactus et me regarde de ses grands yeux implorants.

Taux de mignonitude : 700 %.

Visiblement, il n'a pas résisté à l'envie d'écourter ma grasse mat' dans l'espoir de voir sa gamelle remplie plus vite, quitte à employer des méthodes peu catholiques – comme piétiner ma vessie pleine pour accélérer le processus. La propriétaire du toutou sans scrupule, qui n'est autre que ma meilleure amie de ce côté de la frontière, a apparemment trouvé la parade : elle a entièrement disparu sous la couette, laissant seulement dépasser quelques touffes de mèches blondes.

Au prix d'un effort surhumain, je me décide finalement à céder au caprice de la saucisse sur pattes – d'ailleurs affectueusement nommée Currywurst en hommage à la spécialité locale, une sorte de Knacki noyée de ketchup au curry – et pose un pied hors du lit.

Outch, ça tangué un peu. Aïe, bobo tête !

Notre soirée entre filles de la veille me revient en tête. Elle aura été des plus débridées, avec au compteur – pour ma part en tout cas – plus de pintes de bière

dans mon gosier que de garçons mignons dans mon champ de vision. De ce point de vue, on peut dire que la « mission » de Maïke, qui consistait à me caser, aura été un fiasco. D'un autre côté, on s'est bien amusées toutes les deux à se déhancher sur le *dancefloor* jusqu'au bout de la nuit.

Une fois le toutou rassasié (il a eu l'intelligence de me rappeler où se trouvaient ses croquettes) et ma vessie soulagée, je retourne aussitôt me blottir dans le lit que Maïke partage d'ordinaire avec son copain, Tobias. De légers ronflements me parviennent du dessous de la couette. Je saisis mon Smartphone.

11 h 10, un dimanche. La vie est une connerie.

Je fais un tour habituel sur les réseaux sociaux. RAS sur Facebook. Tu m'étonnes, qui posterait quelque chose d'intéressant un dimanche matin ? Je surfe un peu plus longtemps sur Instagram, où je scrute le profil de ma dizaine de nouveaux abonnés, comme presque tous les jours à présent. Ma dernière photo de Hambourg fait un carton : 412 *likes* !

Eh boum ! C'est qui le patron ?

J'esquisse une danse de la joie silencieuse, assise dans le lit. Bon, ce n'est pas tant que ça comparé aux comptes de photographes reconnus, mais pour moi, c'est déjà énorme.

Une notification Snapchat m'apprend que Romain m'a envoyé quelque chose. Probablement une connerie, comme d'habitude. Je lève les yeux au ciel. Depuis que j'ai atterri à Hambourg il y a deux semaines, il compense mon absence en me spamant de messages sur les réseaux sociaux.

La vidéo éphémère apparaît sur l'écran. Il lève devant lui ses doigts croisés et me lance un : « Bonne chance pour tes résultats ! »

Hein ? Mais...

Je clique nerveusement sur l'application calendrier de mon Smartphone.

... est-ce qu'on serait déjà le 24 juin ? Est-ce que j'aurais pu OUBLIER ?

On est même le 25. Je perds complètement la notion du temps en vacances...

et un jour, il faudra aussi qu'on m'explique le mystère Romain : il est le genre de mec qui se fout de tout, qui prend tout à la légère, mais ne manque jamais une date d'anniversaire ou un rendez-vous chez le dentiste... un OVNI, ce type. Ce qui ne l'empêche pas d'être un très bon ami. Je crois même pouvoir dire que c'est mon meilleur ami.

Je me décide enfin à consulter mes quinze mails non lus sur mon téléphone et scrolle à toute vitesse pour trouver celui que je cherche. Mon cœur bat à tout rompre en ouvrant le message tant attendu de la Hochschule für Gestaltung – l'équivalent allemand d'une École supérieure d'arts graphiques – apparemment reçu la veille sans que j'y prête attention. Je le parcours fébrilement. En allemand, on peut y lire :

Chère Loretta Kruger,

Nous avons le plaisir de vous annoncer que votre candidature au Bachelor of Arts en photographie à la Hochschule für Gestaltung de Hambourg a été retenue. Au vu de votre dossier, un entretien ne sera pas nécessaire.

Nous vous invitons à vous rendre sur place pour régler vos frais d'inscription avant le 31 juillet.

La rentrée aura lieu le 9 octobre.

Avec nos sentiments distingués,

Peter Mayer,

Président de la Hochschule für Gestaltung, Hambourg.

À cet instant, Currywurst est revenu lécher mes orteils qui dépassent de la couette, mais je n'y prête pas la moindre attention. Une joie immense m'envahit et je ne peux m'empêcher de lâcher un tonitruant :

– YES !

J'ai l'impression d'avoir reçu ma lettre d'admission à Poudlard.

Un grognement de grizzli se fait entendre en provenance de la montagne de couette à ma droite. Un nez en émerge, puis une bouche.

– Qu'est-ce qui se passe ? articule Maike d'une voix ensommeillée et pâteuse, sans même prendre la peine d'ouvrir un œil.

Ce n'est pas le meilleur moment mais je brûle d'envie de lui annoncer la bonne nouvelle.

– C'est officiel, Püppi : je vais pouvoir rester ici t'embêter à durée indéterminée !

Une clé tourne dans la serrure, un jappement joyeux se fait entendre depuis l'entrée, puis quelques pas font craquer le parquet et aussitôt, Tobias montre le bout de son nez dans l'encadrement de la porte de la cuisine.

– Hummm, ça sent super bon par ici... Vous faites des pancakes, les filles ?
– Bien joué, Sherlock ! lui lance Maike en allant lui planter un baiser sur le bout des lèvres. On a quelque chose à fêteeeeeer...

Tobias hausse un sourcil, et se fige en attendant de savoir quel coup on a encore mijoté.

– Lori s'installe à Hambourg pour ses études de photo. Elle a été admise à la Hochschule !

Comme d'hab, elle en fait des tonnes : elle annonce ça d'une voix d'opéra en esquissant quelques pas de danse, tellement elle est excitée. Si elle a eu du mal à enregistrer l'info dès le réveil, depuis quelques minutes, elle s'est transformée en pile électrique.

– Super, félicitations mademoiselle ! s'écrie le barbu en me faisant un *high five*. Bon maintenant, souhaite-moi bon courage pour supporter Maike, parce qu'elle risque de ne pas s'en remettre avant quelques jours...

La cuisine s'emplit de nos éclats de rire et de la fumée du dernier pancake qu'on a oublié dans la poêle et qui commence à brûler. Ah Maike, c'est un sacré phénomène... Je la connais depuis l'enfance et elle a toujours été cette grande et jolie blonde, un peu rondelette, pleine de vie et très exubérante. Le surnom que je lui ai donné, Püppi, « poupée » en allemand, lui va comme un gant : elle en a le visage et cette gaieté tout enfantine. Tobias a de la chance de l'avoir.

Vivre avec Maike, c'est comme être dans un Disney. Mais vingt-quatre heures

sur vingt-quatre.

Tobias chipe un pancake tout chaud et demande à sa chère et tendre sur le ton de la confidence :

– Et alors, tu as trouvé un homme digne de notre jolie brunette ?

Je lève les yeux au ciel.

L'heure du débriefing est venue, on dirait...

Maike fait la moue en me regardant en coin comme si j'avais fait une grosse bêtise.

– Pff, tu parles ! Il y avait toute la gent masculine hambourgeoise dans ce bar : des petits, des grands, des maigres, des gros, des sportifs, des vieux, des jeunes, des métalleux, des rockeurs, des amateurs d'électro... bref, il y en avait pour tous les goûts, mais Lori les a tous snobés.

– Mais... tenté-je de me défendre. On parle quand même de la Reeperbahn, le quartier de la débauche par excellence, avec autant de gobelets d'alcool qui traînent dans la rue que de gens bourrés, sans compter ceux qui vomissent dans une chaussure de ski.

Tobias ouvre des yeux grands comme des soucoupes tandis que je lui narre en détail l'improbable anecdote de la veille et il finit par exploser de rire.

– La Reeperbahn : le lieu de tous les possibles, conclut-il.

– Oui, justement, argumente Maike, et puis, c'est surtout là que se trouvent tous ceux qui aiment sortir.

– On a vu plus romantique pour trouver l'amour, réponds-je en lui tirant la langue.

– Lori, même si on te servait les mecs les plus parfaits sur un plateau, tu n'en choisirais aucun.

Cette fois, ça y est, l'éternel débat revient sur le tapis...

– Exactement. Parce que l'amour, ça ne se choisit pas. Et puis, tu sais bien qu'avec des parents divorcés et des ex qui avaient le QI d'une huître en phase terminale, je ne referai plus l'erreur de me jeter sur le premier venu en déclarant

que c'est l'homme de ma vie, réponds-je les bras croisés, mi-amusée, mi-sérieuse.

Maike soupire exagérément, l'air de dire que me trouver un mec est le pire des calvaires.

Cela dit, je n'ai rien demandé, moi. Qu'on me laisse tranquillement me vautrer dans mon célibat, me laisser pousser les poils des jambes et devenir une femme à chats, bordel !

– Désolée, Tobias va devoir supporter encore un peu nos conversations de filles durant nos soirées à trois, mais il s'en remettra, dis-je, moqueuse. D'ailleurs, cette soirée mecs, c'était comment ? Tu as retrouvé un peu de testostérone ?

– Humm, comme une nuit passée à jouer sauvagement aux jeux vidéo en buvant beaucoup de bière. GÉ-NIAL ! répond-il en quittant la cuisine, tout en bâillant bruyamment. Tu passes la journée avec nous ?

– Nope. En fait, je grignote vos pancakes, mais j'ai promis à mon père de manger avec lui ce midi.

Enfin, « ce midi », je me comprends. Vu l'heure, ce serait plutôt vers treize heures passées.

Tandis que je récupère mes affaires et remets de l'ordre dans mes cheveux vaguement ondulés et coupés au carré, Maike se jette dans mes bras.

– Han, ma copine, je suis teeeeeellement contente que tu restes ! Je ne comprends pas que la plus mignonne des Françaises soit encore célibataire mais je ne vais pas me plaindre : comme ça, je t'ai pour moi toute seule.

Bon, c'est là que je réalise que ce ne serait pas plus mal de remédier quand même à mon célibat : on risquerait de croire que je suis en pleine période de crise identitaire sexuelle...

2. Ô doux foyer

Mes tropéziennes foulent les trottoirs d'Altona, puis s'arrêtent sur le pas de la porte d'une boutique : « Die Pâtisserie », une vraie boulangerie-pâtisserie bleu-blanc-rouge au pays du bretzel. Que serait un brunch dominical avec mon père sans véritables viennoiseries françaises ? Je ressorts de la boutique chargée d'une demi-douzaine de croissants et de pains au chocolat. Dennis Kruger, le plus allemand des Allemands, est tombé amoureux de la gastronomie de son pays d'adoption, la France – du moins, du temps où il y a rencontré ma mère. Cela fait bien longtemps que les chemins de ces deux-là se sont séparés et que mon père est revenu vivre à Hambourg, mais il restera pourtant lié à tout jamais à la France, ne serait-ce que par son amour pour les pains au chocolat et pour sa fille adorée.

Le trajet en métro pour rejoindre le foyer paternel me laisse songeuse. Je contemple la ville qui défile par la fenêtre, le port, ses bateaux et ses immenses grues bleues et rouges.

Alors, c'est ici que je vais passer au moins les trois prochaines années de ma vie. Je crois que je vais m'y plaire.

Je passe tous mes étés dans cette ville depuis l'âge de 8 ou 9 ans, et pourtant aujourd'hui, j'ai l'impression de la voir d'un œil nouveau : je vais y vivre. Est-ce que la France, ma mère, mes amis me manqueront cruellement ? Sans doute un peu. Beaucoup. Ou à la folie. Impossible de le savoir pour l'instant...

Et puis aussi le trio baguette, rillettes, raclette... ça, c'est certain !

Quelques minutes plus tard, je descends à la station Mundsburg. Le temps est radieux, ce qui, pour les Hambourgeois, est un des petits plaisirs de la vie les plus jouissifs.

Moi, ma petite robe et mes viennoiseries prenons gaiement le chemin du canal. Les *Hausboot* apparaissent à la queue leu leu dans mon champ de vision.

Ce sont des maisons flottantes, comme des péniches reconverties en habitations, en quelque sorte, sauf qu'elles ressemblent à de vraies maisons modernes et fonctionnelles. Celle de mon père est la troisième. La plupart des gens s'émerveillent de ce genre de logement, mais connaissant mon paternel, plus rien ne m'étonne. Quand j'étais petite, nous habitions, moi et mes parents, dans un ancien moulin, près de Clermont-Ferrand. Mais quoi de plus normal pour un architecte que de relever le défi de vivre dans des endroits improbables ?

Je franchis le petit pont de bois qui mène à la terrasse égayée d'arbres en pots et d'un salon de jardin, puis m'apprête à ouvrir la porte d'entrée... mais celle-ci me résiste.

Grrr, ça, c'est un coup de Anke ! Mon père ne fermerait jamais la porte à clé...

Je farfouille dans mon sac à main à la recherche de mon double de clés, en vain. Je ne sais pas ce que j'en ai fait. Cerise sur le gâteau : maladroite comme je suis, je manque faire tomber mon sachet de viennoiseries et me voilà à jongler avec mes sacs pour qu'aucun ne tombe. Heureusement que personne n'assiste à mon numéro...

Bon, il n'y a plus qu'une chose à faire : sonner à la porte de chez mon père, comme une vulgaire invitée. *Ding dong*. Après quelques secondes, la porte s'ouvre sur ma belle-mère, qui me dévisage de la tête aux pieds.

Quoi, ma robe d'été est trop courte ? J'ai une tête de déterrée ?

– Loretta, entre. Nous t'attendions pour passer à table, lâche-t-elle d'un air neutre.

Comme d'habitude, son attitude m'agace. Depuis ces deux semaines où nous sommes forcées de cohabiter – hélas, depuis mon séjour de l'été dernier, elle a emménagé avec mon père et c'est une première pour moi qui suis habituée à l'avoir pour moi toute seule – il n'y a jamais eu un mot plus haut que l'autre entre nous et pourtant... je sens dans ses haussements de sourcils un peu méprisants que derrière sa façade de belle-mère sympa, elle ne peut pas me sentir.

Je la suis dans la seule pièce qui constitue le premier « étage » de la maison flottante : la cuisine/salle à manger, qui s'ouvre sur la terrasse. Mon père est occupé à disposer les assiettes sur la grande table et m'adresse un franc sourire.

- Bonjour, ma chérie. Comment était ta soirée avec Maïke ?
- Salut p'pa. Au top, comme d'hab.

Je brandis le sachet de viennoiseries comme un trophée.

- Je suis passée à Die Pâtisserie, j'ai ramené des pains au chocolat et des croiss...
- Loretta... me coupe Anke sur le ton du reproche. Je suis végane. Et Dennis est au régime...

Mon enthousiasme redescend comme un soufflé. C'est officiel : mon père sort avec la championne des rabat-joie.

Comment ça, c'est pas vegan, un croissant ? C'est pas comme si c'était de la viande... Bon, OK, ça contient un chouïa de beurre. Un gros chouïa. Et le beurre est issu de l'exploitation animale gnagnagna...

– Un petit croissant n'a jamais tué personne, dis-je d'une voix d'enfant. Bon, d'accord, je les mangerai toute seule, mes viennoiseries. Mais je vous tiendrai responsables de mon obésité !

Anke ne relève pas, indifférente, et retourne s'affairer à sa popote tandis que mon père me glisse un clin d'œil.

Message reçu : je lui en garde un ou deux en douce. Cette histoire de régime n'a pas l'air d'être son idée...

On se met à table et je comprends tragiquement que je peux dire adieu à tout jamais – du moins, sous ce toit – aux pancakes, crêpes, viennoiseries et autres cochonneries noyées de sucre et de confiture qui composaient notre repas principal du dimanche. Mon père nous sert la bouillie de légumes préparée par sa compagne et si ça ne s'avère heureusement pas aussi dégoûtant que ça en a l'air, une part de moi continue à saliver en me rappelant nos brunchs de gloutons de l'été dernier.

– Au fait ! Je ne vous ai pas encore annoncé la grande nouvelle... m'exclamé-je soudain, une fois remise de cette histoire de pâtisseries qui me chiffonne.

– Maike est enceinte ? hasarde mon père.

Je me fige. Je dois faire une tête de merlan frit.

– Hein ? Non, pas du tout. Où est-ce que tu vas chercher ça ?

– Toi et Maike, vous êtes presque en âge d'avoir des enfants. Et comme elle est installée avec Tobias...

Je me frappe le front.

Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie ! Merci papa de ne pas DU TOUT me mettre la pression avec cette histoire d'horloge biologique et de me rappeler qu'à 24 piges, j'en suis toujours à la case départ du Monopoly de la vie...

Oui parce que pour moi, il y a la case 1 : trouver un mec. Case 2 : le garder. Case 3 : piège, retour à la case départ. Case 4 : mariage. Case 5 : procréation. Case 6 : divorce, retour à la case départ sans toucher deux cents euros...

Bon OK, j'arrête là... je viens de me déprimer moi-même.

– Breeeef, je vais faire comme si je n'avais rien entendu. Non, en fait, je voulais juste vous annoncer que je serai officiellement étudiante en photographie à la Hochschule für Gestaltung à la rentrée... J'ai été admise sans entretien, c'est pas la classe, ça ? annoncé-je entre le fromage (vegan) et le dessert, avec un sourire forcé, guettant leur réaction.

Anke ne dit rien et, maniaque comme elle est, commence déjà à débarrasser la table en agitant ses boucles châtain clair qui manquent de volume. Plus je l'observe et plus je me demande ce que mon père lui trouve : en plus d'avoir un balai dans les fesses, elle a la taille trop épaisse (d'autant plus mise en valeur par ses pantalons taille haute), et un grain de beauté en relief lui mange la joue droite, lui donnant un petit air d'aristocrate portant une mouche.

Vraiment, rien à voir avec ma mère...

– Super, ma fille ! Je suis fier de toi, même si je ne doutais pas un instant que tu ferais partie des candidats sélectionnés. Ne bouge pas, je vais sortir une bonne

bouteille pour fêter ça. Ce sera parfait avec le dessert !

Il disparaît tout sourire dans l'escalier menant à l'étage inférieur, où se trouvent les chambres mais aussi un petit placard au frais qui lui sert de cave à vin.

Ma belle-mère en profite pour me poser la question qui visiblement lui brûle les lèvres :

– Est-ce que tu comptes rester vivre avec nous ?

On peut dire qu'elle n'y va pas par quatre chemins...

– Euh, à vrai dire, je n'ai pas encore réfléchi à la question...

En réalité, je n'ai pas arrêté d'y penser depuis que je suis arrivée. C'est même LA grande question : est-ce que je reste vivre chez mon père, comme c'était prévu au départ si je venais étudier à Hambourg, ou est-ce que je cherche un appartement ? Évidemment, l'emménagement de Anke ici n'était pas vraiment dans mes plans, quand j'ai envisagé, il y a quelques mois, de postuler pour un bachelor de photographie dans cette ville. Elle m'a devancée, en quelque sorte. Comme si nous étions en compétition et qu'elle me dépassait sournoisement à deux pas de la ligne d'arrivée.

Parce qu'il faut préciser que si la maison flottante de mon père est pour moi la plus géniale sur terre, elle n'est pas immense. Quand il a conçu les plans et qu'il l'a construite, il vivait seul et je venais seulement le rejoindre durant les deux mois d'été, et parfois quelques jours pendant les autres vacances scolaires. Il n'y a donc en bas qu'un petit salon, la chambre de mon père et une pièce un peu fourre-tout qui lui sert à la fois de bureau occasionnel, de chambre d'amis, de remise pour son matériel de pêche et à présent aussi en partie de dressing pour madame. Bref, vous l'aurez deviné, c'est aussi là que je dors.

– Ce n'est pas que ta présence me dérange, au contraire, reprend Anke avec un sourire que je devine faux cul, mais la maison n'est pas si grande... Si on doit y vivre à trois, il va falloir que chacun fasse des concessions et se sépare de quelques affaires.

Je ne te le fais pas dire, ma vieille. Tes vernis à ongles au-dessus de mon lit,

c'est vraiment pas obligé.

– Je veux dire, faire le tri dans ton matériel photo, par exemple... reprend-elle.

Je manque m'étouffer avec la gorgée d'eau que j'ai dans la bouche. Au même moment, mon père remonte avec une bouteille de Sauvignon blanc.

– Vin du Val de Loire, s'il vous plaît, dit-il en français en imitant le ton guindé d'un sommelier. J'ai eu un mal fou à remettre la main dessus, mais je pense qu'elle en vaudra la peine. Il y a vraiment beaucoup de bazar, en bas.

– Oui, justement, nous en parlions, réponds-je un peu agacée. Je sais que la maison est pleine comme un œuf et que mon arrivée vous surcharge encore plus, mais je ne peux pas me débarrasser de mes affaires. Il n'y a rien de superflu dans mon matos photo, et je vais en avoir besoin cette année plus que jamais.

Non mais, elle a vraiment cru que je m'étais tapé plus de mille kilomètres avec tout mon barda pour en revendre la moitié en arrivant ? Elle rêve !

– Bien sûr, il n'est pas question que tu te sépares de quoi que ce soit, ma chérie. Nous allons trouver une solution, ne t'en fais pas.

En présence de mon père, Anke n'ose plus broncher. Mais la manière dont elle coupe son cheesecake au tofu avec un grand couteau de boucher et une expression de *serial killer* sur le visage me fait l'effet d'une menace de mort.

La solution est toute trouvée : il est temps que je vole de mes propres ailes en cherchant un appartement...

3. L'annonce parfaite

Hey !

Si tu as cliqué sur cette annonce, c'est que tu dois être une fille (parce que comme tu l'as probablement remarqué sur les photos, la chambre est louée meublée avec un gigantesque lit à baldaquin de princesse).

Félicitations, tu es bien tombée parce qu'ici, je te propose de savoir si cette colocation te correspond en faisant un petit test, comme dans les magazines féminins. Oui parce que les tests psycho, c'est bien beau pour connaître ta couleur préférée ou savoir si tu es épanouie dans ta vie sexuelle, mais ça ne t'a jamais aidée dans la tâche la plus relou de toute la planète : trouver un appartement. Résultat : tu rames sur les sites de petites annonces depuis des mois, et entre les logements trop petits, les colocataires un peu trop fêtards et ceux qui ne te répondent jamais, tu as envie de pleurer et de ressortir ton doudou licorne que tu gardes au cas où, pour les soirs d'orage.

Rassure-toi, pour savoir si cette colocation est faite pour toi, ce ne sera pas très long : tu n'as qu'à répondre aux cinq questions suivantes et lire les résultats qui correspondent à la majorité des lettres obtenues !

1. Comment imagines-tu ton futur logement ?

A) Cosy, moderne, refait à neuf... T'es pas difficile, tant que la déco est à la mode.

B) Peu importe, du moment que ce ne soit pas loin du centre-ville.

C) Faite de bric et de broc, parce que c'est l'esprit colocation !

2. Tu attends de la personne avec qui tu vis qu'elle soit :

A) Tu t'en fiches tant qu'elle te fout la paix.

B) Respectueuse, joviale et ordonnée.

C) Drôle, fêtarde et toujours présente : tu détestes la solitude.

3. Abordons les sujets qui fâchent :

A) Il n'y a pas plus maniaque que toi et tu comptes instaurer un planning de ménage.

B) Tu fais le ménage quand il y a besoin, mais à deux, c'est encore mieux !

C) Tu es très bordélique, mais tu l'assumes totalement.

4. Côté animaux de compagnie :

A) Tu n'aimes pas les animaux, en plus tu es allergique aux poils !

B) Tu as l'habitude de garder les animaux des autres mais tu n'en as pas toi-même.

C) Tu as l'intention de transformer l'appartement en véritable arche de Noé.

5. Niveau budget, tu es plutôt dans la fourchette :

A) Plus de 600 € : *yeah baby*, quelle chance ! Tu as l'air pleine aux as (ou alors tu as des parents médecins).

B) 400 à 600 € : tu es prête à casser ta tirelire chaque mois pour habiter dans un endroit pour lequel tu as eu un coup de cœur.

C) 200 à 400 € : t'es un peu fauchée, en fait. Ou stagiaire.

Les résultats

Tu as le plus de :

A) La colocation ne semble pas tellement faite pour toi... Si toutefois tu en as tout de même envie, envoie-moi un petit mail !

B) Bravo, cette colocation est faite pour toi ! Envoie-moi d'urgence un mail

pour te présenter et en savoir plus sur ton potentiel futur appartement.

C) Mets-toi plutôt à la recherche d'une bonne colocation entre étudiants, peu chère et très conviviale !

P.-S. : la vraie version de l'annonce, si tu as besoin de plus d'infos pour te décider :

Grande chambre meublée (lit à baldaquin, commode, bureau) avec vue sur le canal dans superbe loft en duplex de 177 m², comprenant : salon très spacieux, cuisine équipée, salle de bains, bureau-bibliothèque, espace dressing...

Adresse : Sandtorkai 23, quartier historique de la Speicherstadt, dans entrepôt à café datant de 1886 reconverti en habitation.

Colocataire agréable. Loyer très avantageux de 500 € par mois (charges comprises) en échange de service : nourrir les poissons de l'aquarium en l'absence de leur propriétaire !

(Alors, conquise ?)

Conquise : c'est le moins qu'on puisse dire !

Ça me paraît presque trop beau pour être vrai. Je savais qu'il existait des logements gratuits chez l'habitant, généralement des personnes âgées qui ont besoin qu'on leur fasse quelques courses ou le ménage, mais alors un loyer réduit en échange de l'entretien d'un aquarium, c'est plutôt insolite !

Je suis tellement désespérée par mes recherches d'appartement infructueuses que je décide de répondre à l'annonce la plus WTF de l'année – même s'il s'agit peut-être d'un canular – rien que pour féliciter la personne l'ayant rédigée. Une personne du nom d'Helen, si j'en crois les informations de contact. Je clique sur le mail indiqué.

Chère Helen,

Je ne pensais pas un jour rire à la lecture d'une petite annonce de logement, mais c'est désormais chose faite et je te remercie d'avoir mis un peu de sel dans mes recherches déprimantes ! Ou plutôt de sucre, car les photos du loft

me donnent l'eau à la bouche... D'ailleurs, je me demande s'il ne manquerait pas un « 1 » devant le loyer annoncé pour la chambre, car il me semblait que la Speicherstadt était le quartier le plus cher de toute la ville ?! En tout cas, si jamais ce n'est ni une erreur ni une blague (on n'est pas le 1^{er} avril alors il n'y a pas de raison !), je tente ma chance, parce que si j'en crois ton test, je fais partie des colocataires idéales !

Pour t'en dire un peu plus sur moi, je vais commencer à la rentrée un bachelor en photographie à la Hochschule, et j'adore prendre des photos du port (si tu es curieuse, je t'invite à faire un tour sur mon compte Instagram : @lorikrugerphotography). De ce point de vue, la localisation du loft est parfaite, à deux pas du port et de mon école !

Que dire de plus... je suis maladroite (mais je me soigne), gourmande (mais pour ça, je ne me soigne pas !), j'aime les voyages et... Ah oui ! j'ai développé récemment une forme d'allergie fulgurante à ma belle-mère, ce qui me motive plus que jamais à trouver un chez moi et quitter le nid familial. Mais rassure-toi, je suis plutôt tolérante et facile à vivre en temps normal !

En revanche, pour tout t'avouer, je n'y connais rien en poissons... mais j'ai quelques heures de *dogsitting* (d'un adorable teckel) à mon actif, j'apprends vite et je n'ai pas de chat, donc j'imagine qu'avec moi, les poissons auront de bonnes chances de rester en vie ! À ce propos, si la question n'est pas trop indiscreète, pourrais-tu m'en dire plus sur « l'absence de leur propriétaire » ? La solitude ne me dérange pas, c'est juste pour savoir ;-) Je préfère d'ailleurs une colocation plutôt calme (j'aurai plus la tête aux études qu'à la fête !), mais je serai ravie de pouvoir discuter avec la personne avec qui je vis, partager des repas et des soirées ciné.

J'attends de tes nouvelles avec impatience !

Amicalement,
Loretta

Clic : c'est envoyé ! Maintenant, il n'y a plus qu'à croiser les doigts...

Depuis que j'ai répondu à la plus étrange et la plus drôle des annonces de colocation, je n'ai pas cessé d'y penser. Les photos de la chambre et du salon sont vraiment dignes de celles d'un magazine de décoration. Le mur du salon en

brique apparente et le lit à baldaquin de la chambre m'ont fait le plus grand effet. Ce n'est pas que j'ai particulièrement des goûts de luxe, mais j'ai dû hériter du goût de mes parents pour les logements atypiques.

Papa, pour une fois, a pris exemple sur sa compagne pour jouer les rabat-joie... Quand il a vu l'annonce, il n'a pu s'empêcher de rire.

– Loretta, ma chérie, tu vois bien que c'est trop beau pour être vrai. Un loft dans la Speicherstadt ! En colocation ! À cinq cents euros ! On aura tout vu ! Le quartier est classé au patrimoine mondial de l'Unesco... Il y a encore tellement peu d'entrepôts qui ont été reconvertis en lofts qu'ils se louent à prix d'or.

– C'est si cher que ça ?

– Je n'ai pas les prix exacts en tête, mais l'année où ils ont été proposés à la location, le loyer mensuel montait à plus de trois mille euros, et ça a dû encore augmenter depuis. Alors tu vois bien que cinq cents euros pour une chambre dans une colocation de deux personnes, ça ne tient pas la route. Ça m'a tout l'air d'être une arnaque.

– Je me demande bien comment on peut arnaquer quelqu'un avec une fausse annonce de colocation... ai-je objecté. De toute façon, je n'ai rien à perdre : j'ai envoyé une vingtaine de mails en réponse à des annonces depuis une semaine, et je n'ai toujours aucune réponse... Tous les étudiants cherchent à se loger avant la rentrée, les chambres en colocation s'arrachent.

Quant à prendre un logement seule, je n'y pense même pas. Les loyers sont faramineux et je n'ai pas les moyens de meubler un appartement. Il me faut une chambre avec déjà tout le nécessaire. Mon père a encore bougonné en objectant que c'est ridicule de chercher un logement alors que je peux très bien habiter avec lui et Anke. Mais trop tard : ma décision est prise. J'ai 24 ans et il est temps que je quitte le nid.

De toute façon, j'ai tous les arguments pour lui clouer le bec : j'ai quelques économies, maman accepte de se porter garante et je compte bien me trouver à la fois un job d'été et un mini-job étudiant pour l'année pour pouvoir payer le loyer. En plus de quelques shootings par-ci par-là pour des mariages ou des modèles amateurs, et je devrais largement m'en sortir...

C'est la tête encore dans les nuages en rêvant au loft que je rejoins Maike au Stadtpark. C'est le plus grand parc de la ville, qu'on appelle d'ailleurs « Barbecue-land » en été, tellement il est empli de fumée et de l'odeur des saucisses que les gens viennent faire griller et déguster allongés dans l'herbe.

Le mardi, c'est son jour de repos. En m'apercevant arriver, Maike se relève du coin d'herbe où elle s'était assise en m'attendant et m'attire à elle affectueusement pour la traditionnelle accolade allemande, qui équivaut à la bise pour les Français.

– Na, Püppi ! *Wie geht's ?*¹ m'enquiers-je auprès de ma super copine. Tu as une petite mine ?

– Enfin du repos ! Je suis épuisée, lâche-t-elle. Hier soir, j'ai fait la fermeture du café à plus d'une heure du matin... Avec l'été, les gens dînent de plus en plus tard.

– Oui, mais tu as tellement de chance de travailler là-bas...

Depuis un peu plus d'un an, Maike est serveuse à mi-temps à StrandPauli, un bar-restaurant vraiment très stylé qui compte parmi mes endroits préférés à Hambourg. Déjà, il se trouve quartier Sankt-Pauli, un des plus branchés. L'extérieur est vraiment dingue : coin de plage privatisé, avec vue sur l'Elbe, le port, ses grues et ses bateaux de croisière ; de vieux lits de récup en fer forgé qui servent de banquettes, où tout le monde vient boire cocktails et bières et manger de savoureux snacks en été, sous les parasols en paille, à la lumière de torches dignes de *Koh-Lanta*. On y trouve même une demi-carlingue de vieille bagnole, juste pour la déco ! L'intérieur, tout de bois et de bougies, est quant à lui parfait pour les goûters cocooning des après-midi d'hiver. J'y prends toujours un bon chocolat chaud et une part de gâteau fait maison... Rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche.

– S'ils cherchent d'autres serveuses, je te recommanderai ! Mais pour l'instant, l'équipe est complète.

– Merci, ça me sauverait la vie. Il faut vraiment que je me trouve un job d'été... Oh, mais qu'est-ce que tu as cuisiné de bon ? lui demandé-je en jetant un œil dans son *tote bag*.

– Pizza maison ! Enfin du moins, ce que j'ai pu sauver des griffes de Tobias, avoue-t-elle en roulant des yeux.

– Hmmm, miam.

J'ouvre le tupperware rempli de pizza coupée en petits carrés en me léchant les babines. À mon tour, je sors de mon sac quelques victuailles : des mini légumes à grignoter, de la limonade fraîche et des cubes de fromage. Le soleil radieux darde sur moi ses rayons chauds tandis qu'une légère brise me souffle sur la nuque. Un autre groupe non loin rit aux éclats en faisant griller des saucisses et en diffusant du Bob Marley sur une petite enceinte.

Ah, les pique-niques au Stadtpark, c'est la vie !

Entre deux grignotages et éclats de rire avec Maike, je garde un œil sur mon Smartphone et actualise régulièrement ma boîte mail, histoire de guetter si je reçois des réponses pour mes recherches de colocation. Cette fois, hors de question de louper un message comme je l'ai fait pour celui des résultats de l'admission à la Hochschule... Si je veux me donner une chance de trouver un chez-moi, il va falloir que je sois plutôt réactive.

Après une demi-heure sans actualiser, je reçois cinq mails : trois pas importants et deux réponses pour des colocations. Le premier est un refus. De toute façon, la chambre à louer dans celle-ci ne me plaisait qu'à moitié : trop petite, trop sombre et l'appartement n'était pas le mieux placé pour rejoindre rapidement la Hochschule tous les matins. Je clique donc sur le deuxième mail, sans grand espoir.

Bonjour Loretta,

Merci pour ton message ! De toutes les candidates qui m'ont écrit à présent, c'est toi qui me fais la meilleure impression. Je serais ravie de te rencontrer. Que dirais-tu d'une visite du loft demain à 18 h 30 ?

Je répondrai à toutes tes questions, car je vois que tu en as tout un tas et c'est bien normal.

Amicalement,
Helen.

Mon cœur fait un bon dans ma poitrine.

– Oh, bordel. Oui oui oui ouiiiiiiii. Mais c'est trop bien !

Assise par terre, je me laisse tomber en arrière dans l'herbe verte et moelleuse

du parc. Au-dessus de ma tête, mes yeux ne rencontrent que du bleu et, comme hébétée, j'envoie des baisers au ciel.

Dieu, je n'étais pas encore tout à fait sûre que tu existes. Mais si je mets le grappin sur cet appart de rêve, je te promets de croire en toi parce que ça voudrait dire que les miracles EXISTENT !

– Euh, Lori ? Je peux savoir ce qui t'arrive, exactement ?

Maike, interloquée, observe mon manège ridicule, sa part de pizza restée en suspens à quelques centimètres de sa bouche.

Elle devrait pourtant avoir l'habitude. On est un peu dingues, toutes les deux.

– J'ai trouvé une coloc de rêve. Enfin, je crois. Dans un loft de malade. Avec une fille qui a l'air juste trop sympa et trop marrante. Et riche. Si j'ai bien compris. En fait, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'ai rendez-vous demain pour visiter l'appart et que c'est une super-méga-giga bonne nouvelle, donc ne pose pas de questions et fais juste genre la fille qui se réjouit pour sa copine, d'accord ? débité-je à toute vitesse en tapotant l'herbe de ma main tant je suis surexcitée.

– Caaaalme-toi, Panpan. Respire un bon coup et raconte-moi ça depuis le début, parce que là, je n'ai rien compris.

Je lui tire la langue et tente de reprendre mes esprits pour lui raconter en détail la curieuse annonce et les réticences de mon père. Pour une fois, elle m'écoute presque sagement en hochant la tête, ce qui fait dodeliner sa queue-de-cheval blonde. Une fois mon récit terminé, elle semble peser dans sa tête le pour et le contre avant de me donner son verdict :

– Hmmm, je suis d'accord avec toi : ça me paraît aussi un peu trop beau pour être vrai, mais une visite n'engage à rien. Vas-y, tu n'as rien à perdre ! et si jamais c'est un pervers sexuel qui se fait passer pour une fille pour te kidnapper, tu n'as qu'à l'asperger de bombe lacrymo et t'enfuir.

Rhooo, merci la paranoïa...

De toute façon, je n'ai même pas imaginé un instant ne pas me pointer au rendez-vous et je n'ai besoin de la bénédiction ni de mon père ni de ma

meilleure amie. J'ai beaucoup trop envie de voir à quoi ressemble ce loft en vrai ! Et cette coloc, qui a l'air au moins aussi haute en couleur que Maike...



1 Alors, Püppi, comment vas-tu ?

4. Sandtorkai 23

18 h 25. Je presse le pas sur l'un des ponts du quartier de la Speicherstadt – qui signifie littéralement la « ville des entrepôts », où à l'origine étaient stockées les marchandises importées par bateaux. Ceux-ci circulaient sur les canaux de Hambourg et les produits étaient hissés aux différents étages à l'aide de poulies que l'on retrouve encore en haut de ces grands bâtiments en briques rouges parfaitement conservés.

Je suis à deux pas du bloc N où se trouve le loft. Si je connais très bien le quartier pour m'y être promenée un nombre incalculable de fois, appareil photo à la main ou non, aujourd'hui je le trouve encore plus extraordinaire que jamais.

Est-ce que je vais vraiment habiter ici ? C'est tellement dingue !

Je me rends du côté rue du bâtiment et sonne fébrilement au numéro 23. Un déclic grésillant se fait entendre et la porte s'ouvre. Me voilà à grimper les étages, jusqu'à apercevoir sur le palier une jeune femme souriante. À n'en pas douter, c'est Helen.

Waouh, le canon !

Son allure me renvoie la même image que j'avais d'elle à travers l'annonce : une nana pleine de vie, excentrique, joyeuse et bien dans ses baskets. Elle doit avoir quelques années de plus que moi – je lui donnerais 27 ou 28 ans – mais elle fait bien plus « femme ». Ses cheveux roux foncé coupés à la garçonne (je crois que les magazines de mode parlent de coupe « pixie cut » ou un truc du genre) et son rouge à lèvres rouge vif contrastent avec l'extrême pâleur de sa peau. Sa tenue chic et tendance m'indique qu'elle est très coquette et... gagne probablement bien sa vie.

En comparaison, je dois avoir l'air fauchée avec mon look *casual* – marinière, pantalon kaki et Converse blanches... Je n'ai même pas pris la peine de me coiffer et j'ai laissé mes cheveux onduler à leur guise : heureusement, il paraît

que le « carré déstructuré *wavy* » est à la mode.

Les cheveux de Maike en sont raides de jalousie !

Helen a effectivement l'air ravie de me rencontrer, comme elle l'annonçait dans son mail. Je lui rends son sourire en lui serrant la main. Une fois les présentations faites, elle me lance :

– Tu es encore plus jolie en vrai !

Je fronce les sourcils.

Est-ce qu'elle m'a déjà vue en photo ?

– J'ai apprécié que tu me parles de toi dans ton mail et de ce que tu faisais dans la vie. Par curiosité, j'ai cliqué sur le lien de ton Instagram que tu avais joints et c'est là que j'ai découvert ton visage et tes extraordinaires photos du port. Je me suis dit : « Cette fille a tout pour elle : du charme, du talent et un amour pour notre belle ville ! »

La liste de ses compliments s'allonge encore tandis qu'elle me fait pénétrer dans le loft de mes rêves. Helen est tellement bavarde que je peine à en placer une pour lui rendre ses compliments.

– J'ai adoré ton annonce ! Vraiment très originale et amusante.

– Il fallait bien une annonce exceptionnelle pour un appartement exceptionnel, répond-elle malicieusement. Mais j'avoue que c'est aussi une déformation professionnelle : je ne peux pas m'empêcher d'écrire de manière journalistique... Tu as devant toi la rédactrice en chef du magazine *Grazia*.

– Waouh, vraiment ? Tu as de la chance de faire ce métier. Je ne savais même pas que la rédaction de *Grazia* se trouvait à Hambourg...

– Si, bien sûr. En plein centre, à Gänsemarkt ! La plupart des médias allemands se trouvent à Hambourg, y compris les grands journaux. D'ailleurs, tu as dû le remarquer en venant ici : les locaux du *Spiegel* sont à deux pas d'ici ! Tu es à Hambourg depuis longtemps ?

Nous continuons à bavarder dans l'entrée et je lui explique brièvement ma situation familiale hors du commun, qui faisait de moi jusqu'à présent une Hambourgeoise à temps partiel.

– Je n’aurais pas deviné que tu étais franco-allemande. Ton allemand est parfait, pas l’ombre d’un accent ! me complimente-t-elle encore en me précédant dans le couloir pour débiter la visite.

La première porte du couloir, à droite, se révèle être la pièce la moins intéressante à visiter : les toilettes ! Jusque-là, rien de bien extraordinaire, hormis qu’ils sont propres et modernes, avec une belle gravure à l’eau-forte de bateau de pêche à voile accrochée au mur.

C’est ensuite que se révèle toute la beauté du lieu. Nous nous retrouvons face à un magnifique mur en brique rouge apparente devant lequel se dressent un gigantesque canapé d’angle en cuir gris perle et une table basse XXL en bois exotique posée sur un tapis persan – probablement en clin d’œil au passé de Hambourg qui était jadis la capitale européenne de l’importation de tapis.

Tout est exactement comme sur les quelques photos qui accompagnaient l’annonce, mais l’ensemble me paraît bien plus grand que je ne l’imaginai, avec beaucoup de cachet. Le plafond est très haut, grâce à la mezzanine ouverte et un poêle suspendu apporte une touche chaleureuse à la décoration. Sur la table basse, un terrarium rempli de sable, de petites plantes et d’un phare strié blanc et rouge reproduit un paysage miniature.

Tandis qu’Helen me donne toutes les mesures du loft en long et en large, j’observe deux autres gravures anciennes de navires au mur, de grand format cette fois. Nous passons à la droite du salon, dans l’espace cuisine, d’après Helen.

Ou plutôt « salle à manger » pour le commun des mortels, vu la taille !

La pièce est partiellement fermée par une très belle verrière atelier aux montants métalliques noirs, qui permet de voir ce qui se passe en cuisine depuis le salon, sans être dérangé par les bruits et les odeurs. Face à deux grandes fenêtres, un long îlot central en bois avec de sobres tabourets hauts est surplombé d’une rangée de trois lampes industrielles vintage, comme on peut en trouver parfois dans les marchés aux puces qui fleurissent tous les week-ends aux quatre coins de la ville, et que j’affectionne tant.

Mais celles-ci sont vraiment stylées !

Verdict pour l'instant : plus que validé ! Je me vois déjà cuisiner avec Helen des cookies dans la cuisine et nous étaler dans le canapé moelleux pour regarder des séries Netflix.

Nous ressortons de la cuisine et Helen se dirige vers une petite porte entre le salon et la cuisine, que je n'avais pas encore aperçue.

– Et voilà la chambre de mon frère, annonce-t-elle en abaissant la poignée.

L'info monte à mon cerveau mais celui-ci ne parvient pas à l'analyser. Je me fige, déconcertée.

– Ton... frère ?

Elle me regarde avec les yeux ronds d'une biche prise dans les phares d'une voiture... avant d'éclater de rire.

– Que je suis bête ! s'exclame-t-elle en se frappant le front. J'ai peut-être oublié de le préciser dans l'annonce... C'est mon frère qui habite ici ! Il voyage beaucoup pour son travail et il m'a chargé de m'occuper de lui trouver un ou une colocataire en son absence.

Je ne m'attendais pas à ça et m'en trouve toute déboussolée. Ça change un peu la donne.

Est-ce que je me vois en colocation avec un mec ? Est-ce que je m'entendrai bien avec celui qui habite ici ?

– Je suis désolée pour le malentendu, ajoute Helen. Mais ne t'inquiète pas, Andreas est une crème. Et puis, il n'est pas souvent là, alors tu auras le plus souvent le loft pour toi toute seule. C'est d'ailleurs pour ça que je lui ai proposé de faire de cet appartement une colocation : je trouve dommage que personne ne profite au quotidien de ce lieu magnifique. Et puis, pour ne rien te cacher, j'en avais assez de devoir venir tous les jours nourrir les poissons de son aquarium, à l'étage. Maintenant que nous habitons à Blankenese avec Félix et le petit, ça me fait faire un détour...

Je commence à mieux comprendre. Comment ai-je pu croire qu'une fille comme elle recherchait une colocataire ? Elle est bien sûr mariée et goûte visiblement déjà aux joies de la maternité...

– Et donc, pour répondre à la question de ton mail, poursuit-elle, c'est bien pour cette raison que le loyer est si peu cher, ce n'est pas une erreur ! Mon frère ne loue pas cette chambre pour l'argent, cela fait cinq ans qu'il habite ici seul et paie le loyer entièrement. C'est simplement une bonne solution : comme ça, si tu veux bien nourrir les poissons, vous vous rendrez mutuellement service !

En effet, et quel sacré service ! Vivre dans un loft au prix d'un studio d'étudiant, en échange de nourrir des poissons : meilleur bon plan de tous les temps.

Deal !

– Est-ce que l'idée de vivre en colocation avec un homme te dérange ? me demande-t-elle, soudain inquiète face à mon silence.

– Euh... non, pas du tout.

En fait, je n'en sais absolument rien. Je n'ai rien contre une coloc mixte, évidemment, mais là si j'ai bien compris, nous ne serions que deux : moi et un mec. Un mec que je n'ai pas encore rencontré. Il faut que j'y réfléchisse...

– Comme tu peux le constater, il n'est pas spécialement bordélique, dit Helen comme pour me convaincre en ouvrant enfin la porte de l'antre du colocataire.

Alors que je m'attends à découvrir une chambre immense, à l'image de l'appartement, c'est une pièce minuscule qui s'offre à mes yeux. Une sorte d'alcôve très sobre – mur couleur ardoise et draps blancs – dont la largeur correspond parfaitement à celle du lit deux places, qui constitue l'essentiel du mobilier. Les nombreux oreillers et coussins disposés sur le lit font de cet endroit un cocon moelleux où il doit faire bon se lover les soirées d'hiver, en observant par la petite fenêtre le soleil se coucher sur la ville.

Au pied du lit, une grande malle ancienne, qui me fait penser à un gros coffre de pirate, doit servir pour ranger des vêtements, mais aussi de table basse : un plateau rond métallique et une théière japonaise en fonte y trônent.

C'est tellement curieux de découvrir quelqu'un en observant son intérieur...

Enfin, je ne sais pas tellement ce que cela m'apprend de ce mystérieux colocataire, hormis qu'il a du goût en matière de décoration, quand la plupart des mecs n'en ont strictement rien à faire.

Est-ce que ça veut dire qu'il serait gay ?

Impossible de le savoir pour l'instant, en tout cas. Et je ne me vois pas poser la question !

Mais de toute façon, la vraie question, c'est : est-ce que cela aurait une quelconque importance ? Non, évidemment.

Nous poursuivons la visite en repassant par le salon. La double-fenêtre à grands carreaux si typique des entrepôts, et par laquelle on hissait les marchandises, illumine la pièce et offre une vue sur le canal et l'entrepôt d'en face. Elle est entourée de petites ouvertures plus étroites, comme des meurtrières. On se sent ici comme dans une forteresse, à l'abri des tempêtes et du monde extérieur.

– Voilà une partie qui va sans doute t'intéresser, annonce Helen. Le dressing ! Andreas te fera une place pour tes affaires, bien sûr.

Dans le coin à gauche du salon, un escalier d'angle en fer industriel noir qui monte à l'étage en mezzanine et l'espace du dessous a effectivement été intelligemment utilisé pour réaliser un gigantesque placard où sont rangés vêtements et chaussures.

Oh la la, mais c'est trop... Il y a même un grand miroir et une banquette pour s'asseoir, comme dans les magasins de chaussures !

Helen ouvre une porte du placard pour me montrer mon futur espace, pour l'instant occupé par une partie des affaires d'Andreas : des chemises, des t-shirts, des chaussures de ville, des baskets... Je n'ose pas demander l'âge du fameux Andreas, mais malgré les tenues qui m'ont l'air d'être celles de quelqu'un de jeune, je ne peux m'empêcher de penser que l'homme qui vit là doit être bien plus âgé que moi.

Car ce n'est pas un étudiant qui paierait un loyer pareil !

À moins d'avoir des parents pleins aux as...

Nous montons les marches de l'escalier pour découvrir l'autre partie du loft. En face de l'escalier s'offre à nous une salle de bains magnifique qui allie moderne et ancien, avec sa baignoire sur pieds – en plus d'une douche à l'italienne –, son carrelage à motifs orientaux noirs et blancs, et sa double vasque en bois exotique. On se croirait dans la suite d'un hôtel de luxe !

Nous reprenons le couloir et je découvre enfin ma chambre *in real life*. La gigantesque mezzanine de l'étage est effectivement séparée par une verrière atelier dans le même style que celle de la cuisine, en deux pièces : le bureau-bibliothèque et ma chambre.

Bon, pour l'intimité, on repassera ! Je peux fermer la porte, mais on voit tout à travers les vitres...

Enfin, peu importe : j'adore. Très lumineuse grâce à la même double-fenêtre qu'à l'étage inférieur, la chambre donne sur le canal et comporte, comme je l'ai déjà vu sur les photos, un énorme lit *queen size* à baldaquin entouré de voilages, un petit bureau ancien peint en noir et sa chaise moderne, une commode blanche toute mignonne et un fauteuil en cuir usé très vintage qui sont du plus bel effet sur le parquet en bois clair.

– À l'origine, Andreas avait aménagé cette chambre pour que notre mère puisse y séjourner quand elle venait nous voir à Hambourg, mais désormais elle est trop âgée pour voyager. J'espère que ça te plaît !

J'acquiesce, conquise. Mais à qui ne plairait-elle pas ? C'est sûrement la plus belle chambre meublée à louer de la ville !

– Andreas et moi l'avons un peu dépersonnalisée pour que la personne qui s'y installe puisse l'arranger à sa guise et s'y sentir chez elle.

– C'est vraiment parfait, Helen ! J'aime beaucoup.

La chambre est si spacieuse que je pourrais y stocker sans problème mes appareils photos, trépieds, flashes, parapluies de photographe, objectifs, et même pourquoi pas y créer un petit coin studio photo ? Je dois avoir des étoiles dans

les yeux.

Il ne reste plus qu'à découvrir le dernier espace du grand loft : le bureau-bibliothèque d'Andreas, qui d'après Helen, n'est pas pour autant interdit d'accès. D'immenses rayonnages en bois courent sur le mur de briques dans le prolongement de ma chambre, contenant des ouvrages de toutes les tailles. Parmi les livres sont égrenés des cadres chinés exhibant des photos de famille en noir et blanc. Devant la bibliothèque, un sofa en cuir capitonné type charleston a l'air idéal pour bouquiner.

Le grand bureau d'Andreas se tient face aux deux baies qui donnent côté rue, mais le plus impressionnant de cette pièce reste le titanesque aquarium qui occupe une grande partie du mur en face du canapé, peuplé de mille et un poissons multicolores de toutes les tailles. Le décor n'a rien à envier à ceux des plus beaux aquariums du Tropen- Aquarium d'Hagenbeck, dans le nord-ouest de la ville. Le fond est tapissé de sable, de plantes aquatiques, de coraux et même d'une fausse épave de navire miniature.

– Et voilà, les petites bêtes à nourrir, annonce Helen. Andreas adore les poissons et a toujours rêvé d'un aquarium comme celui-là. Malheureusement, ils sont fragiles et demandent un certain soin. C'est là que tu auras un rôle à jouer quand mon frère est en voyage. Tu as déjà nourri des poissons ?

– Non, mais je garde souvent un adorable teckel, dis-je en pensant avec affection au petit chien de Maike. Les poissons, ça ne doit pas être beaucoup plus compliqué !

Helen sourit : elle a l'air d'aimer les animaux. Elle passe les minutes qui suivent à me décrire les petites bestioles qui y vivent.

– C'est un aquarium récifal, c'est-à-dire d'eau de mer, qui essaie de reproduire l'écosystème des fonds marins. Ce que tu vois là, ce sont des poissons-clowns, là des anémones... Il y a trois poissons-licornes, avec leur drôle de nez qui ressemble à une corne. Ah, et là, les jaunes à rayures bleues, ce sont des poissons-anges empereurs.

Il y a même des crevettes, des étoiles de mer, des oursins, des bernard-l'hermite, deux hippocampes et une petite pieuvre ! Helen m'explique tout ce qu'il faut savoir pour prendre soin des poissons. C'est à la fois intéressant et très

technique. J'espère pouvoir tout retenir : donner chaque soir des paillettes petit à petit, vérifier la température, ajouter de l'eau osmosée et nettoyer l'écumeur toutes les deux semaines...

– Tu penses pouvoir t'en charger ? me demande finalement Helen. C'est un peu spécifique mais une fois qu'on a l'habitude, ça se fait sans souci. Et puis Andreas s'en charge lui-même quand il est de retour ici, bien sûr.

– Pas de problème, dis-je en acquiesçant.

Une sonnerie se fait entendre et Helen consulte son Smartphone.

– Excuse-moi, c'est mon mari, je dois décrocher, me dit-elle en quittant la pièce.

En attendant son retour, j'observe à nouveau les poissons de l'aquarium, fascinée par cet océan miniature.

Un vrai rêve de gosse. Je pourrais passer des heures à observer ce qui se passe, là-dedans...

Puis, je regarde à mon tour l'écran de mon téléphone. Maïke, n'y tenant plus, m'a déjà envoyé un texto.

[Alors, alors ?]

[Le loft est dingouissime. Pas d'arnaque, tout est réglé. Par contre, la coloc est en fait un coloc !]

[Mais alors c'était vraiment un gars qui se faisait passer pour une nana ? :o]

[Non, pas du tout. C'est juste que sa sœur gère la recherche de coloc.]

[Ah, OK ! Dis-moi tout, il est comment ??]

[Absent ! En voyage pour le moment, je n'en sais pas plus...]

[Merde... Ben attends qu'il revienne
pour le rencontrer avant d'emménager, non ?]

[Oui, c'est ce que je compte faire.
mais j'ai tellement hâte !
L'appart est génial. <3
Je t'appelle en rentrant pour te raconter.]

La jolie rousse ne tarde pas à réapparaître.

– Ah la la, mon petit fait ses dents ! Mon mari ne sait pas comment gérer la crise sans moi... dit-elle, amusée, en levant les yeux au ciel. Il va falloir que je les rejoigne. Tu as encore des questions concernant l'appartement ?

– Non, tout est parfait !

Enfin, si : où est-ce que je dois signer ? Parce que si je pouvais, je le ferais dans la seconde !

– Génial. J'ai bien reçu tes justificatifs d'identité et la lettre de garant que tu m'as envoyés hier, tout est OK de mon côté. Si tu es toujours partante, évidemment, tu peux emménager dans ta chambre quand tu le souhaites. Tu n'auras qu'à me dire la date où tu souhaiterais le faire, pour que je prépare le contrat à signer et le double des clés.

– Bien sûr, je suis toujours partante, réponds-je, enthousiaste. L'appartement me plaît beaucoup. Par contre, je pensais peut-être attendre le retour de « l'habitant des lieux » pour le rencontrer tout de même avant de m'installer...

– Comme tu préfères, Loretta. Je ne sais pas pour le moment précisément à quelle date revient Andreas. Mais ne t'inquiète pas, il me fait entièrement confiance quant à la sélection d'un ou d'une colocataire et je suis certaine d'avoir fait le bon choix. Si tu changes d'avis et souhaites t'installer avant son retour, sache qu'il n'y a aucun souci. Je le préviendrai de ton arrivée.

– Très bien, dis-je en acquiesçant. On se tient au courant, alors.

Après avoir chaleureusement remercié et pris congé d'Helen, je quitte à regret l'appartement de la Sandtorkai 23.

Si je ne sais toujours pas quoi penser de ce colocataire inconnu, une chose est sûre : c'est ici que je veux habiter !

5. Uniforme et dentelle

Qu'est-ce qu'il fait chaud !

Je dépose mes achats du jour sur la table basse en bois du salon avant d'aller ouvrir la fenêtre qui donne sur le canal. En nage, je me débarrasse de mon T-shirt et le jette négligemment sur le canapé gris. Je ne porte plus sur moi qu'un body en dentelle noire et un short en jean délavé destroy.

Je me dirige pieds nus vers la gigantesque cuisine pour me concocter un délicieux smoothie framboise-citron-menthe. J'ai eu bien du mal à apprivoiser ce mixeur au début, mais depuis quelques jours, il est devenu mon meilleur ami.

Je n'ai finalement pas tenu plus d'une semaine avant d'emménager ici, alors même que mon colocataire n'est toujours pas rentré de voyage. Ma belle-mère, sans doute plus pressée que jamais de me voir déguerpir de la maison, m'en a fait voir des vertes et des pas mûres... Passer l'aspirateur dans ma chambre alors que je fais la grasse matinée, ne pas me laisser à manger en prétextant qu'elle pensait que je ne dînais pas avec eux, sans compter tous les sous-entendus pour me faire sentir que je suis de trop...

Elle n'y a vraiment pas été de main morte !

N'y tenant plus, agacée autant qu'impatiente, mardi dernier, j'ai rappelé Helen pour lui dire que je comptais emménager dès que possible, qu'Andreas soit revenu ou non. Elle m'a dit ne toujours pas connaître sa date de retour et le lendemain, pile une semaine après ma visite du loft, je posais les valises dans mon nouveau logement. Mon père m'a aidée à déménager tout mon bazar et il a pu constater que cette annonce, ce n'était pas du flan... Je vais bien habiter ce magnifique loft pour une somme relativement modique. Subjugué devant l'appartement, il a tout observé d'un œil expert, avant de finalement livrer son verdict : l'architecte qui a bossé là a fait du bon boulot.

– Eh ben, on ne s'embête pas, mademoiselle Kruger ! Un loft et une chambre

de princesse, rien que ça. C'est bien, ma fille, tu t'es bien débrouillée. Je suis fier de toi. Mais tu ne connais pas ta chance !

– Oh que si, papa.

Maike est venue faire sa curieuse aussi, bien sûr. Elle a adoré. La petite maison typiquement hambourgeoise qu'elle loue avec Tobias à Altona n'est pas mal non plus, mais là ce n'est même pas comparable. Depuis cinq jours que j'habite ici, j'ai l'impression de vivre un rêve éveillé.

Aujourd'hui, avec Maike et Currywurst, nous sommes allées faire un tour à un grand marché aux puces, quartier Sternschanze. Il faisait une chaleur étouffante en ce début juillet et il y avait beaucoup de monde, mais c'est mon petit péché du dimanche : chiner des vieux objets !

J'y ai dégoté un certain nombre de petits trésors, entre autres pour décorer ma nouvelle chambre. Tout en sirotant mon jus de fruits rose bonbon à l'aide d'une paille rayée blanche et rouge, je déballe mes achats et les étale sur la table basse. J'ai d'abord trouvé un magnifique collier médaillon rond et gravé d'une ancre marine. Il peut s'ouvrir et j'imagine qu'on était censé y glisser la photo d'un être cher. J'aime à m'imaginer l'histoire de ce bijou. Peut-être appartenait-il à la femme d'un marin de Hambourg qui y gardait précieusement sa photo contre son cœur en attendant son retour ?

Ah, je deviens fleur bleue !

Bref, il sera parfait à porter avec ma collection de marinières. Je n'ai juste pas de photo d'amoureux à y glisser, mais c'est un détail.

Ensuite, j'ai dégoté un appareil Polaroid ! C'est l'achat de la journée dont je suis la plus heureuse. Il est ancien mais fonctionne encore, je l'ai eu pour une bouchée de pain et la dame qui me l'a cédé m'a même offert les pellicules qu'il lui restait.

J'aime TELLEMENT les marchés aux puces !

J'ai aussi acheté une vieille lanterne que je compte transformer en lampe de chevet pour ma chambre, quelques cadres vintage pour accrocher des photos aux murs, une petite succulente en pot et même une enseigne de bar lumineuse rouge

et bleue. Cette fois, ce n'est pas pour ma chambre, mais plutôt un élément de décor qui me sera utile pour un prochain projet photo : cela fait quelque temps que j'ai envie de prendre des portraits de style « New retro wave ». En gros, j'ai en tête le portrait d'une femme ou d'un homme qui baignerait dans une ambiance néon, un peu électrique, façon dancing club des années 1980. Il ne me reste qu'à trouver un lieu idéal et un modèle ! Mais j'imagine que Romain conviendrait bien. Je ne sais pas, il a la tête de l'emploi pour ce genre de photos : il a un style qui reflète bien sa personnalité. Cheveux légèrement rasés sur le côté, blouson en cuir, il aime bien passer des nuits en club électro avec ses potes, taguer des trains. Il se la joue un peu bad boy alors qu'en fait, c'est un nounours, ce gars. D'ailleurs, il s'est calmé sur les messages ces derniers jours.

Sandra, ou plutôt sa « zouz » comme il dit, doit le tenir en laisse !

Tant mieux : moi pendant ce temps, ça me fait un peu des vacances. Je lui proposerai quand même le shooting, mais pour l'instant on n'a pas prévu de « revoyure ». Il passe les vacances d'été chez ses parents, dans le Cantal... et c'est pas la porte à côté !

Je replace mes achats dans mon *tote bag* marqué « Knock knock knock PENNY ! », offert par Maïke à mon dernier anniversaire. Je suis légèrement fan de la série *The Big Bang Theory*...

Je me dirige à nouveau vers la cuisine pour me servir un deuxième smoothie bien frais. Malgré la fin d'après-midi, il fait encore une chaleur à crever. Alors que je referme le frigo, j'entends quelqu'un trifouiller dans la serrure de la porte d'entrée. Dans mon cerveau, c'est la panique à bord.

Oh, merde. Je suis à moitié à poil !

Le body est un poil sexy, c'est un peu comme si j'étais en soutif, sauf que là, il y a de la dentelle qui couvre mon ventre.

T-shirt. Canapé. VITE !

Je manque dérapier sur le sol de la cuisine dans le feu de l'action, hésitant entre courir avec mon verre de jus de fruits à la main ou d'abord le poser sur le plan de travail pour limiter les dégâts.

J'opte pour la seconde solution. Et me voilà à me jeter à corps perdu vers le salon pour récupérer le morceau de tissu qui me fera retrouver un peu de décence. Mais trop tard, alors que je passe devant le couloir en direction du canapé, je tombe nez à nez avec un mec, la trentaine, vêtu d'un costume blanc à épauettes et galons siglés d'une ancre marine. Nous nous stoppons net. Il est en uniforme de marin, et moi en lingerie fine.

Heureusement que j'ai gardé le short... Si quelqu'un filmait, on serait de bons candidats pour une chaîne de buzz sur YouTube.

Mi-interloqué, mi-amusé, il retire sa casquette de commandant de bord pour me saluer avec un sourire et une courbette ironique.

– Mademoiselle... ma nouvelle colocataire, je suppose ?

Mon cœur bat la chamade, j'ai les mains moites et comme une envie de rentrer sous terre.

– Oui. Loretta... fais-je enfin avec un sourire crispé. Votre sœur ne vous a pas averti ?

– Enchanté, Loretta. Je suis Andreas. Tu peux me tutoyer, je ne pense pas être si vieux que ça ! répond-il avec un petit rire. Eh bien, je me doutais qu'Helen ne traînerait pas pour trouver quelqu'un, mais je ne savais pas que tu avais déjà emménagé. Le réseau téléphonique était catastrophique en mer, j'imagine que je n'ai pas reçu ses messages...

Mes neurones commencent à se reconnecter et mes yeux, à le mater. Il en impose avec sa tête de plus que moi et son uniforme ! Sa casquette découvre des cheveux blond foncé, presque cendrés, un peu en bataille. Son visage, avec ses yeux rieurs bleu iceberg et sa bouche charmeuse, m'inspire tout de suite la sympathie. Ses traits sont fins et délicats, mais je devine sous son habit blanc des bras musclés. Un vrai beau gosse du Nord. Et soudain, je mesure toute l'ampleur de la catastrophe.

Non, non, non, noooooon... il est sexy, bordel ! Ce n'était pas prévu au programme...

Il n'y a rien à faire : dans la vie, je ne suis pas timide, sauf en présence d'un

homme qui me fait de l'effet. Vivre seule avec ce genre de mec m'apparaît soudain comme le pire plan de la terre. Raison n° 1 : il est tellement beau qu'il assure probablement à lui seul 98 % de l'activité Tinder à Hambourg et je risque d'assister régulièrement au réveil à un défilé gênant de gonzesses en culotte dans la cuisine. Raison n° 2 : je vais devoir me retenir de baver sur lui à chaque fois que je le croise et faire des efforts pour ne pas bégayer à chaque fois qu'il s'adresse à moi. Raison n° 3 : je peux dire adieu à mes pyjamas combinaisons à motifs taches de vache noir et blanc et mes dimanches à manger étalée comme une larve sur le canapé devant Netflix. Raison n° 4 : je n'oserai aller aux toilettes que tard la nuit quand il dort profondément ou quand il n'est pas à l'appartement.

– Je peux ? me demande-t-il soudain alors que je suis complètement dans la lune.

Hein ? Merde, il m'a parlé.

Je fais un gros effort pour capter ce qu'il veut me dire. Il revient juste de voyage, il doit vouloir prendre une douche, j'imagine. Et évidemment, plantée comme une quiche dans le couloir, je lui barre le passage.

Je m'écarte pour les laisser passer, lui et sa valise.

– On peut faire connaissance autour d'un café juste après, si tu veux, propose-t-il, souriant alors qu'il se dirige vers la salle de bains à l'étage.

Avec mes deux-trois crèmes hydratantes et masques pour les cheveux qui traînent, j'espère qu'il n'aura pas trop l'impression que je l'ai transformée en salon de beauté...

– Avec plaisir.

En passant devant la salle de bains pour regagner ma chambre, j'ai toutes les peines du monde à ne pas l'imaginer nu sous la douche. J'entends l'eau couler et une odeur virile de gel douche pour homme parvient à mes narines.

Bon, va enfiler quelque chose de décent, toi, au lieu de rêvasser !

Plutôt que de simplement remettre mon t-shirt, j'opte pour changer

complètement de tenue. Je vais faire comme s'il était tout à fait normal de se promener en body à dentelle. Si je mets quelque chose par-dessus, il va se douter de ma boulette. Du coup, pour contrebalancer, je choisis un legging noir tout simple et une chemise en jean.

Je vais mourir de chaud mais au moins, avec un peu de chance, il ne pensera pas que je suis une chaudasse !

En me changeant, j'envoie un SMS de détresse à Maike, style télégramme.

[Au secours. Stop. Colocataire rentré.
Stop. Catastrophe intersidérale. Stop.]

Sa réponse ne se fait pas attendre, et m'arrache un sourire.

[... Pâté ou foie gras ?]

Non, il ne s'agit pas d'une invitation à l'apéro mais bien du petit code qu'on utilisait autrefois, à l'époque lointaine où elle était encore célibataire et que moi, j'avais encore espoir de trouver l'amour, pour indiquer à l'autre si notre *date* n'était pas terrible ou au contraire, super canon.

[Caviar !!!]

Mon vibreur m'indique que Maike est au taquet derrière son écran.

[Sérieux ?? Et en quoi ce serait
une mauvaise nouvelle ?]

Aaah, Maike ! Il faut tout lui expliquer...

[Tu oublies la règle n° 1 en colocation :
on ne fricote pas avec ses voisins de chambre...]

Je sais déjà ce qu'elle va me répondre... Je la vois, comme si elle était en face de moi, me dire en secouant la tête : « *Scheiß drauf!*² »

J'aimerais en dire autant, mais si ce genre de « règle » existe, ce n'est pas pour rien. Si par un gros malentendu, mon coloc et moi, on sortait ensemble

(enfin, je pense avoir la chance de fréquenter un mec aussi canon qu'Andreas environ tous les six millénaires, un soir de pleine lune, en année bissextile), ce serait la pire idée que j'aie jamais eue. En cas de rupture, bonjour les dégâts : je n'aurais plus qu'à faire mes valises pour aller dormir sous le pont Kennedy...

[2](#) On s'en fout !

6. Speed dating en cuisine

Je descends à pas de velours l'escalier aux marches de bois et montants métalliques. Je l'aperçois dans la cuisine à travers les vitres de la verrière qui la sépare du salon. Il a revêtu un jean et un simple T-shirt bleu marine qui fait ressortir ses bras musclés et arbore de nombreux tatouages. Affairé à préparer le café dont j'entends le bruit du percolateur, il semble perdu dans ses pensées et je peux l'observer à loisir sans qu'il ne me remarque.

Avec un appartement pareil, comment ai-je pu ne pas me douter que le mec serait assorti ?

Je pénètre discrètement dans la cuisine et me hisse sur un tabouret autour de l'îlot central qui sert aussi de table. Andreas me sourit en m'apercevant. Il pose devant moi une tasse de café fumant.

– Attention, c'est chaud, prévient-il alors que je m'apprête à m'en saisir.

Il s'assied à mes côtés en tournant son tabouret vers moi.

– Helen ne m'a pas dit ce que tu faisais dans la vie, dis-je pour engager la conversation. D'après ton uniforme, j'imagine que tu travailles dans la marine ?

– Je suis commandant à bord d'un bateau de croisière. Tu as d'ailleurs peut-être croisé mon bateau dans le port, c'est celui qui a des yeux et une bouche peints sur sa coque ! On dirait une femme.

J'en reste bouche bée. En effet, je l'ai déjà croisé, ce bateau. Il faut dire que quand il rentre au port, il ne passe pas inaperçu. Je l'ai déjà immortalisé lors de ce que j'appelle mes « promenades photographiques » : ses couleurs s'accordaient parfaitement à celles des grues bleues et rouges de l'arrière-plan.

– Moi qui pensais que les commandants de bord n'étaient que des vieux loups de mer... dis-je sur le ton de la plaisanterie.

– La plupart le sont, oui ! Il paraîtrait que je suis l'un des plus jeunes du pays

à porter ce titre.

Waouh. Ambitieux le mec, j'imagine. Quand je vois que moi à 24 ans, je recommence un bachelor, l'équivalent d'une licence en France... Je ne suis pas près d'entrer dans la vie active, alors que lui, à quoi ? 30 ans sans doute, il est déjà en haut de l'échelle. Il doit être sacrément bossueur !

– Et tu reviens de quelle destination paradisiaque ? ne puis-je m'empêcher de demander, curieuse.

– Hmm ce serait plus une destination romantique que paradisiaque... Nous sommes allés jusqu'à Paris, en faisant escale en Irlande et en Angleterre. C'est une croisière assez régulière, me dit-il en haussant les épaules.

– Tu n'aimes pas Paris ?

– Je connais par cœur, maintenant. Disons que j'aimerais un jour avoir l'occasion de visiter des coins plus sauvages en France.

– Tu devrais aller en Auvergne, dis-je l'air de rien, en touillant mon café. Là-bas, il n'y a pas la mer, seulement des montagnes et des volcans, mais il n'y a rien de mieux qu'une randonnée en pleine nature pour se sentir bien.

Andreas m'observe intensément. J'ai l'air d'avoir piqué sa curiosité.

– Tu as l'air de bien connaître...

– Bien sûr, c'est de là que je viens.

– Ah ! Je me disais bien que tu avais un charme qui ne doit rien à des origines allemandes...

– Tu dis ça parce que je suis brune et que j'ai des taches de rousseur ? répliqué-je en riant.

J'explique alors une nouvelle fois mes origines : mon père allemand et ma mère française, dont je suis le portrait craché. On fait connaissance, peu à peu, et son attitude chaleureuse est contagieuse : je commence un peu à me détendre. Je ne peux pas m'empêcher de le dévorer des yeux, et ne me gêne pas pour laisser mon regard s'attarder sur son fessier alors qu'il fouille le frigo à la recherche de quelque chose de comestible.

Mon Dieu, mais il fait de la muscu tous les jours sur son bateau ou quoi ? Un cul aussi parfaitement musclé, c'est un attentat à la pudeur...

– Tu as faim ? me demande-t-il en plongeant son regard bleu glacier dans le mien.

C'est moi l'iceberg qui fond, en vrai.

– Un peu, avoué-je. On peut puiser dans mes réserves si tu veux ! J'imagine que tu n'as pas eu le temps de faire des courses en rentrant.

Je suis mortifiée à l'idée qu'il me juge sur mes habitudes alimentaires, mais n'en fais rien paraître. Il n'y a aucune cohérence dans mes achats : je suis du genre à me décider pour des yaourts 0 % et des légumes pour faire des salades, ce qui ne m'empêche pas de collectionner les paquets de chips et les plaquettes de chocolat de toutes les sortes.

Comme une sorte d'œnologue, mais pour les trucs qui se mangent et qui font grossir !

– En fait si, j'ai tout ce qu'il faut... Je t'invite !

Et son clin d'œil m'indique déjà que je vais me régaler.

Si seulement je pouvais goûter à sa bouche en guise de dessert...

Ma première bouchée fond sous la dent. C'est divin !

– Filet de caille en sauce et sa purée de pommes de terre et céleri, annonce fièrement Andreas en jetant un torchon sur son épaule et en imitant la voix d'un serveur.

La bouche pleine tellement c'est délicieux, je le regarde d'un air soupçonneux.

– Tu ne vas pas me dire que c'est toi qui as cuisiné tout ça en dix minutes top chrono ?

Ou alors je change d'avis sur le mariage dans la seconde. Ou du moins, je ferai une exception pour cet homme-là...

Ce cachottier a refusé de l'aide en cuisine et m'a envoyée à l'autre bout de l'appartement pendant qu'il préparait le repas. Quand je suis revenue, la table était dressée et une alléchante odeur m'a définitivement convaincue que j'ai tiré le gros lot à la loterie de la colocation.

– Quoi, tu ne m'en crois pas capable, c'est ça ? argue-t-il sur le ton de l'indignation.

Comme je continue à le sonder de mon regard moqueur sans mot dire, il passe aux aveux.

– Bon, je crois que je suis démasqué... La vérité, c'est que mon équipe de cuisiniers est géniale et me prépare un bon repas à emporter à chacun de mes débarquements. Pour éviter d'être déprimé par mon retour à terre et mon frigo vide, tu vois le genre ?

J'éclate de rire. Je comprends mieux d'un coup pourquoi j'ai l'impression d'être à la table d'un resto cinq étoiles...

– Mais promis, la prochaine fois, je te prépare un bon petit plat moi-même. Mes compétences sont beaucoup plus limitées, mais je me débrouille, ajoute-t-il.

– Traduction : tu sais faire cuire des œufs et des pâtes, quoi... dis-je pour me moquer.

– Je vois que tu as une belle vision du sexe masculin ! Tu jugeras par toi-même.

– Je plaisante. Moi-même je ne cuisine pas toujours des repas élaborés, surtout quand je suis toute seule. Mais maintenant qu'on est deux, on pourra cuisiner l'un pour l'autre.

Merde, c'est sorti tout seul.

Je rougis un peu devant ma proposition spontanée de partager nos repas. Je n'ai aucune expérience en matière de colocation. Est-ce qu'on n'est pas censés plutôt séparer nos courses dans le frigo et se faire un planning de partage des tâches ménagères ? Et moi qui lui propose de manger ensemble, comme un gentil petit couple... alors qu'il vient de débarquer et de découvrir qu'une fille s'est incrustée chez lui en son absence.

Et qui en plus l'accueille à moitié en sous-vêtements. Quelle cruche ! Il va croire que j'ai des vues sur lui... Bon, même si c'est un peu vrai.

– Enfin, je veux dire : de temps en temps. Si ça te dit... ajouté-je pour tempérer mon propos.

Mon coloc sexy relève les yeux de son assiette pour me sourire. Un vrai sourire sincère.

Pas comme celui de ma belle-mère...

– Deal !

Rassurée, je peux repartir à l'assaut de ma caille et de cette montagne de purée qui m'attendent patiemment en fumant devant mon nez. Ma fourchette en frémit d'excitation.

Finalement, si le dessert est à la hauteur du plat, ça me fera peut-être oublier ses lèvres.

Alors que nous savourons, le silence s'installe quelques instants. Je croise une nouvelle fois le regard d'Andreas, malicieux, et je sais qu'il s'apprête à briser ce silence en sortant une énormité.

– En fait, tu m'as raconté plein de choses sur toi tout à l'heure, que tu venais d'Auvergne, c'est ça ? Mais tu ne m'as toujours pas dit ce que tu fais à Hambourg. Est-ce que tu es mannequin ?

Bingo.

J'ai failli m'étouffer avec ma gorgée de champagne. Parce que oui, oui, il y a du champagne...

– Pardon ? Non, qu'est-ce qui te fait penser ça ?

– Je ne sais pas... Tu as deviné mon métier d'après mon uniforme, alors j'essaie de faire pareil d'après le tien. Tu as du style, un charme très naturel, tout ce qu'il faut pour être un bon modèle photo.

Bon OK, par « style », il doit faire référence à ma tenue légère de tout à

l'heure. La hooooonte... Ne pas rougir, ne pas rougir.

Malheureusement, il se goure. De un, j'ai arrêté de grandir à trois centimètres du fameux mètre soixante-dix réglementaire. De deux, j'aime beaucoup trop manger pour rentrer dans des robes XS et être au régime tous les jours. Et de trois, de toute façon, je m'en tamponne comme de ma première couche, je n'ai jamais voulu être mannequin.

– Pas du tout. En fait, pour être honnête, je préfère l'autre côté de l'objectif.

Et pour être encore plus honnête, là, c'est toi que j'aurais envie de prendre en photo. Genre surtout quand tu arbores cet air intéressé et que tu me poses plein de questions en me faisant ce sourire-là, avec la fossette...

Dans ma tête, j'imagine son portrait en flou gaussien, qui capturerait ses cheveux blond cendré en bataille dans lesquels on a envie de glisser sa main, et aussi ses yeux bleus rieurs, sa barbe naissante qui appellent les caresses, sa bouche sexy. Mais je m'é gare...

Je tente de chasser ces pensées et me concentre sur le dessert qui vient de sortir du frigo et se dirige vers moi, porté par le mec le plus hot de toute la ville.

Voire du pays.

Mon ventre va exploser mais je ne résiste pas à l'appel de la forêt-noire. En découvrant l'énorme gâteau fait de biscuit génoise au chocolat, à la chantilly, aux cerises acidulées et parfumé au kirsch, je me sens comme une gamine un matin de Noël. Bon, normalement, c'est plus un goûter qu'un dessert... mais Andreas a l'air aussi gourmand que moi, ce que je n'aurais pas deviné au premier abord d'après sa silhouette parfaitement proportionnée.

Une colocation de deux estomacs sur pattes, ça promet !

Notre premier repas entre colocataires s'étire jusque tard dans la soirée, et je ne sais pas si c'est le coloc ou le champagne, mais j'ai des paillettes dans les yeux. Nous discutons de tout et de rien, cinéma, littérature, et bien sûr de photographie et de voyages. Je découvre, agréablement surprise, un garçon curieux et cultivé.

– Tu regardes quoi comme séries ? demandé-je, curieuse.

– Je viens tout juste de terminer *Black Sails*. Je suis très branché films et séries avec des pirates... Tu dois me prendre pour un obsédé de la mer ! avoue Andreas en riant.

– Chacun ses passions et ses obsessions ! Il faudra que tu me conseilles quelques films, je n'en ai pas beaucoup vus qui portaient sur les pirates. Mais je n'aime que ceux dans lesquels il y a une histoire d'amour, comme *Le Cygne noir*, tu connais ?

– Oui, c'est fou que tu l'aies vu, c'est un très vieux film, des années 1940 si je ne me trompe pas.

Je n'en reviens pas qu'il l'ait vu : d'habitude, personne ne connaît ce genre de trucs...

– Exact. Je l'ai regardé plein de fois quand j'étais petite. Ma mère fait la collection de très vieux films, alors j'en connais certains par cœur, plus que les Disney !

C'est d'ailleurs d'elle que je dois tenir ma passion pour les brocantes, quand j'étais enfant, elle m'y emmenait quasiment tous les dimanches pour dénicher de vieilles cassettes VHS, pendant que moi je fouillais dans les jeux, les objets et déjà à l'époque, les vieilles photos de famille jaunies, qui me fascinaient.

– Mais toi, comment ça se fait que tu connaites ? reprends-je, très curieuse d'en savoir plus sur cet homme décidément bien mystérieux.

– Il faut bien que je trompe mon ennui quand je suis à terre, répond-il en riant. À bord aussi, quand j'ai un peu de temps libre, je fais du sport, je regarde toutes sortes de films, je lis des romans.

Puisqu'on aborde le sujet, j'ose enfin poser la question qui me brûle les lèvres depuis tout à l'heure :

– Tu restes à terre pour combien de temps ?

La réponse tombe comme un couperet : Andreas est en repos pour deux semaines avant de remettre les voiles.

Deux semaines à devoir me retenir de baver devant lui, ça risque d'être long.

Et si court à la fois...

7. L'andouille

Mon cœur s'accélère en regardant ma montre et je presse encore davantage le pas.

C'est quand même fou que j'arrive à être en retard alors que j'habite à deux pas...

À dix-neuf heures et une minute, je pousse la porte du Ti Breizh, légèrement essoufflée. Une bonne odeur de galettes bretonnes m'accueille en même temps qu'un serveur souriant.

– Une table pour une personne ? l'entends-je prononcer en allemand avec l'accent français.

Je reprends mon souffle et passe la main dans mes cheveux ébouriffés par la brise estivale.

– Non, en fait, je suis Loretta. J'ai rendez-vous avec Adrien... réponds-je directement dans la langue de Molière.

Le jeune homme acquiesce et me demande de le suivre en cuisine. Là, une équipe s'affaire à préparer crêpes et galettes pour satisfaire l'appétit des clients qui sont déjà au rendez-vous dans la petite salle de restaurant pavée de damiers noirs et blancs. En Allemagne, les clients peuvent se faire servir leur repas à n'importe quelle heure de l'après-midi et ne s'en privent pas.

L'homme que j'identifie comme Adrien, à la fois gérant et chef cuistot, est en train d'étaler de la pâte sur une billig. En m'apercevant, il essuie son visage rougeaud sur sa manche, puis ses mains sur son tablier, avant de me saluer.

– Notre sauveuse ! s'exclame-t-il.

Il me fait passer dans une arrière-salle, qui m'a tout l'air d'être son bureau,

pour que nous puissions discuter plus au calme. Il m'explique rapidement que l'un de ses serveurs est en arrêt maladie pour un peu plus d'un mois encore et qu'il a absolument besoin de quelqu'un pour le remplacer à plein temps. Évidemment, quand j'ai vu l'annonce hier, j'ai sauté sur l'occasion : un petit job bien rémunéré dans la seule crêperie bretonne de la ville, à deux pas du port, avec pour seule condition de savoir parler allemand et français, c'était fait pour moi.

Servir des crêpes et porter des marinières tous les jours... je signe !

Je vais juste devoir m'asseoir sur ma fierté d'Auvergnate quand les clients penseront que je suis bretonne. Enfin, j'accepte le sacrifice...

Adrien ne tergiverse pas plus longtemps, il voit bien que je suis bilingue et que je devrais pouvoir m'en sortir, même si c'est une première pour moi. Son resto n'est pas si grand que ça, même s'il est souvent plein !

– Tu as quelque chose de prévu ce soir ? me demande-t-il tout à trac.

Après une seconde de réflexion, je fais signe de la tête que non. Visiblement satisfait, il me lance une marinière et un tablier, puis me tend un carnet de commandes.

– Tu es embauchée !

Quoi, maintenant ?

Il me briefe en vitesse sur les numéros des tables, la carte et la manière dont l'équipe fonctionne pour les commandes... et un quart d'heure plus tard, me voilà parachutée en salle pour aller accueillir mes premiers clients.

On peut dire que je suis mise directement dans le bain !

Le jeune serveur qui m'a guidée à mon arrivée me glisse en aparté :

– Désolé pour l'embauche expéditive, on est vraiment en rush en ce moment... Si tu as besoin d'aide ou des questions, n'hésite pas !

Et il me plante là pour aller déposer une corbeille de pain et une bouteille de

cidre à la table 4. À mon tour, je vaque à mes nouvelles occupations : deux nouvelles têtes se profilent à l'entrée...

Mais... c'est pas vrai !

Je reconnais ce visage. Celui du mec, je veux dire. Andreas pénètre dans le restaurant, plus beau que jamais dans son T-shirt gris chiné qui met en valeur ses abdos. Il rit aux côtés de celle qui l'accompagne : une grande blonde élancée, aux formes parfaitement moulées dans un pantalon en cuir.

Sérieusement, quel pourcentage de chance j'avais pour que mon premier client ici soit... mon colocataire ? Et c'est qui, cet avion de chasse ?

Je me dirige vers eux dans ma nouvelle tenue et tente d'arborer mon plus beau sourire.

– Bonsoir, une table pour deux ? dis-je d'une voix que j'espère professionnelle.

Andreas me remarque enfin et son hilarité laisse place à la perplexité.

– Loretta ? Depuis quand tu travailles ici ?

– Depuis environ dix minutes, puisqu'on ne peut rien te cacher ! fais-je, ironique. Je ne savais pas que tu venais manger ici.

– Tu rigoles... C'est la meilleure crêperie de la ville, à deux pas de chez moi en plus. Enfin, de chez nous...

Face à la blonde aux grands yeux bleus et au sourire figé qui me dévisage, je ne sais plus où me mettre.

Bordel, il sort avec Barbie. Mais qu'est-ce qui m'a fait croire que ce mec était célibataire, d'ailleurs ?

Mes fantasmes s'écroulent. Tout à coup, le fait de savoir que le garçon sexy que j'ai croisé pas plus tard que ce matin en caleçon à la sortie de la salle de bains (deuxième preuve que les miracles existent) est casé me fait beaucoup moins rêver...

Andreas saisit notre malaise et se tourne vers elle.

– Julia, je te présente Loretta, ma colocataire. Lori, voici Julia, qui travaille avec moi sur les croisières.

Je serre la main douce qu'elle me tend et qui probablement sent la rose et la crème de beauté, et grommelle un : « Enchantée ». Je meurs d'envie d'en savoir plus sur la nature de leurs relations et la profession exacte de cette bombasse perchée sur talons hauts, mais ce n'est ni l'endroit, ni le moment.

Je me demande bien ce qu'elle peut exercer comme métier à bord : hôtesse, masseuse ? Le genre de nana qui agace tellement elle est bien roulée, en tout cas...

J'essaie de garder le sourire aux lèvres en menant mes clients à leur table, et prends bien soin de ne pas en choisir une trop romantique. Hors de question de les installer à celle dans le recoin tranquille avec la petite bougie... Là, parfait, ils se retrouvent à une table de deux personnes coincée entre une table de six où un vieil homme rit fort et s'exclame comme un putois et une famille de quatre avec deux enfants qui mangent aussi salement que deux porcelets.

Juste au cas où ils auraient des envies de se reproduire, qu'ils voient où ça mène. Quoi ? Oui, je suis une peste !

Je leur tends les cartes et m'éclipse pour les laisser choisir et en profiter pour m'occuper d'un client voisin qui réclame l'addition.

– Vous avez choisi ? leur demandé-je en revenant près d'eux quelques minutes plus tard.

La Julia me regarde d'un air gêné. Peut-être vais-je avoir enfin le privilège d'entendre sa voix de crécelle ?

– En fait, je me demandais : qu'est-ce que c'est, « andouille » ?

J'essaie de ne pas rire face à sa prononciation qui rend le mot encore plus rigolo. D'autant plus que je visualise une andouille dans ma tête et ça ressemble furieusement à quelque chose que j'ai sous le nez : ses deux cuisses boudinées dans un pantalon noir et brillant.

Lori, arrête de la martyriser en pensée, elle ne t'a rien fait cette fille...

Je galère à trouver une définition de cette spécialité que je ne mange pas souvent. Un œil à Andreas m'indique que lui sait très bien ce que c'est mais qu'il n'a aucune intention de me venir en aide, curieux de voir comment je vais me dépatouiller. Cela dit, c'est moi la serveuse...

– C'est une sorte de saucisse... euh typiquement française, avec un goût assez prononcé. Je ne saurais pas comment le décrire, il faut goûter.

Julia paraît convaincue et se décide donc à prendre la galette à l'andouille de Guémené, quand Andreas me commande deux bolées de cidre doux et la galette du jour.

Et dire qu'il y a quelques jours, c'est avec moi qu'il dînait en tête à tête... Voilà que je me retrouve à tenir la chandelle entre lui et une autre !

23 heures. Je rends enfin mon tablier après avoir hissé les dernières chaises sur les tables. Ma première soirée de travail n'aura pas été de tout repos et je remets ça dès demain. J'ai servi tellement de crêpes que je suis quasiment sûre de rêver cette nuit d'un défilé de ces cochonneries au sucre et au caramel au beurre salé...

Je salue Mathias, l'autre serveur, en sortant du restaurant. L'air frais du soir me fait du bien : dès que j'entrais en cuisine chercher les commandes, j'avais l'impression de pénétrer dans les feux de l'enfer tellement la chaleur y était étouffante.

J'enfile ma veste en jean tout en marchant pour rentrer chez moi. Quand je repense à Andreas et l'autre bécasse venus dîner ensemble tout à l'heure, j'en ai un pincement au cœur. Pourtant, c'est stupide : je n'ai aucune envie de sortir avec mon colocataire.

Être en couple, pourquoi pas. Vivre ensemble, c'est hors de question.

Pas la moindre envie d'avoir à faire des concessions, des sacrifices, d'avoir à me justifier, ou encore pire : d'avoir à ramasser des chaussettes sales. Après tout, j'ai pris mon indépendance pour être libre et avoir la paix, non ? Et puis je m'entends bien avec Andreas, ce serait nul de gâcher notre amitié et de devoir

renoncer au loft pour une stupide aventure... D'autant plus qu'il a l'air d'avoir déjà trouvé chaussure à son pied. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'éprouver un peu de...

Jalousie ? Non, je ne suis pas jalouse. Enfin, il aurait pu me dire qu'il était maqué, quand même...

Il me l'a plus ou moins présentée comme sa collègue mais j'ai bien vu qu'il se passait un truc entre eux. Je me suis forcée à ne pas écouter leur conversation pendant tout le repas, mais au moment de servir son dessert à Andreas (évidemment, une crêpe caramel beurre salé, les vrais savent), je l'ai surpris à poser sa main sur celle de Julia en lui glissant quelque chose comme :

– Mais non, ne t'inquiète pas...

Qu'elle ne s'inquiète pas de quoi ? Ça, je n'en sais rien...

Peut-être de moi ! Eh ouais, en attendant c'est moi qui vis avec lui, pas elle...

Je stoppe mon monologue intérieur avant de devenir folle, et pénètre dans le bâtiment où je vis désormais. Un bon épisode de la nouvelle saison de *Orange is the New Black* me remettra d'aplomb. Avec de la glace, beaucoup de glace. Mais ça se mérite : il me reste encore bien trois étages à monter, après une soirée passée à faire des allers-retours entre la cuisine et la salle de resto, j'ai l'impression que mes forces m'abandonnent. J'essaie de ne pas penser à demain : ce sera pire, je vais faire le service toute la journée !

Je pousse la porte du loft en lâchant un soupir de bœuf en fin de vie.

Home sweet home !

De la lumière me parvient depuis le salon. Y aurait-il un beau gosse qui se cache par ici ?

J'avance, pieds nus sur le carrelage frais, à la rencontre de mon colocataire. Quand le canapé est en vue, j'ai une vision d'horreur : Andreas et Julia y sont vautrés comme deux phoques sur leur banquise, séparés par un paquet de popcorn. Devant l'épisode de ma série tout fraîchement paru, que je m'apprêtais à regarder.

J'ai envie de mourir.

Non seulement, ils fricotent dans le canapé où je comptais moi-même m'avachir, mais en plus, je suis en train de me spoiler en restant plantée là comme une cruche, attirée par ce qui se passe à l'écran comme un moustique par une lampe un soir d'été.

– Alors, cette première soirée de boulot, ça s'est bien passé ? s'enquiert Andreas en se redressant sur son coussin, comme pour retrouver un peu de tenue.

Je n'ose pas plonger mon regard dans le sien, de peur d'y lire quoi que ce soit. Tout chez cet homme m'attire : son visage d'ange, son corps ferme et musclé. Sa barbe qu'on a envie de croquer, ses cheveux qu'on a envie d'ébouriffer, et même ses orteils qui, posés sur l'angle du canapé, donnent une furieuse envie de les chatouiller, juste pour le plaisir de le voir sourire.

J'acquiesce en silence, lui esquisse un pâle sourire et me dirige sans mot dire vers l'étage pour regagner mon sanctuaire.

Le seuil de ma chambre franchi, je m'étale sur mon lit comme une étoile de mer et dans un réflexe de survie face à la vague de déprime qui m'assaille, je saisis mon portable dans ma poche arrière.

[Püppi, j'ai plein de trucs à te raconter.
Et une folle envie de me plaindre, aussi.]

Durant quelques minutes, mon téléphone reste muet. Soudain, l'écran s'éclaire et se met à vibrer.

[Viens ! on a commandé sushis et
on mate des épisodes de Stranger Things <3]

J'ai déjà vu toute la dernière saison de cette série-là... et pourtant, j'attrape directement mon sac et ressorts de ma chambre aussi sec. Je m'arrête sur le seuil.

[Je peux rester dormir ?]

Juste au cas où il viendrait à l'idée des deux squatteurs du canapé de

forniquer, je ne veux pas être là pour assister au concert de leurs ébats.

Et quitte à regarder la télé au milieu d'un couple, je préfère autant que ce soit entre ma meilleure amie et son hipster de copain plutôt qu'entre le plus beau des colocataires et... son « andouille » de copine !

Comme Maïke répond évidemment par la positive, je fourre à la hâte dans mon sac quelques vêtements de rechange, mon pyjama à motifs licorne et ma brosse à dents. Je redescends les marches précipitamment et retransverse le salon en direction de l'entrée, devant le regard médusé des deux lamantins du sofa, qui n'ont pas bougé d'un iota depuis tout à l'heure.

Concentrée pour ne pas écouter et regarder la scène hilarante entre Taystee et Black Cindy qui passe à l'écran, je les ignore comme si j'avais des œillères. Réalisant à temps mon impolitesse, je lance un « *Bis später !³* » avant que la porte d'entrée ne claque derrière moi. Je me sens un peu furax, sans trop savoir pourquoi.

Peut-être parce que j'aurais dû prendre un appartement seule, tout compte fait. Je me retrouve à fuir ma colocation comme je fuyais la maison de mon père...

Au final, c'est moi l'andouille !



[3](#) À plus !

8. Perfect morning

Driiiiiing.

Pour la dix-huitième fois ce matin environ, je presse le bouton *snooze* du réveil de mon téléphone.

9 h 25. Bon cette fois, il faut vraiment que je me lève.

Je dois être à la crêperie à onze heures pour commencer la mise en place. Je crois que je commence à me faire vieille : ma soirée Netflix et sushis avec Maïke et Tobias de l'avant-veille et ma journée de travail d'hier m'ont épuisée. Point positif : depuis que je suis rentrée au loft hier soir, je n'ai pas vu trace de la collègue sexy d'Andreas, dont la présence sur mon territoire a tendance à me hérissier le poil.

J'émerge à regret de mes draps douillets et pose un pied hors de mon lit de princesse. En sortant de ma chambre tout en me frottant les yeux encore ensommeillés, les cheveux en vrac et vêtue de mon fameux pyjama licorne, je tombe nez à nez avec mon colocataire, occupé à nettoyer son aquarium de fond en comble.

Eh merde. Bon, crédibilité 0 côté sexitude.

De ce que je peux voir à travers mes paupières plissées et aveuglées par la lumière du jour, ça a l'air de le faire marrer.

– Bien dormi ?

Ne pas bâiller, ne pas bâiller. En plus, je dois avoir une haleine de poney...

J'acquiesce en esquissant un sourire. Je m'approche pour le regarder à l'œuvre.

– Tu es bien motivé de bon matin, dis donc ! D’ailleurs, il faudra que tu me montres comment tu fais pour le nettoyage complet... Helen ne m’a pas tout appris la dernière fois.

– Avec plaisir. Mais pas ce matin : je crois que tu aurais plutôt besoin d’une bonne tasse de café.

Je lève les yeux vers lui et décèle dans son regard océan une lueur de malice.

C’est bien ce qui me semblait : il se fout de moi ! Ce n’est vraiment pas fair-play : je ne suis définitivement pas du matin.

Effectivement, je rêve d’un grand mug de café, mais léthargique, je reste encore quelques instants auprès de M. Parfait, attirée comme un aimant à la fois par lui et ce monde sous-marin miniature qui n’en finit pas de m’intriguer.

– Tu as un petit favori parmi tous tes pensionnaires ? lui demandé-je, curieuse.

Heureux que je m’intéresse à ce qu’il fait, Andreas descend les quelques marches de l’escabeau où il était perché pour pouvoir mieux discuter.

– Je les aime tous, mais j’avoue que j’observe toujours plus le petit poulpe. C’est un curieux animal, tu sais. Les poulpes en général sont très intelligents. Il y a eu de nombreuses études scientifiques sur leur mémoire visuelle et tactile. Tu savais qu’ils étaient capables d’apprendre simplement en observant leurs congénères ?

Je secoue la tête en signe de négation et tourne le visage vers lui, l’encourageant du regard à poursuivre ses explications.

– Et puis le poulpe est plutôt solitaire, comme moi. Il n’accepte la présence d’un autre poulpe qu’en période de reproduction !

Je ne peux m’empêcher de rire.

– Solitaire, toi ? répliqué-je, étonnée.

– C’est vrai qu’on ne dirait pas comme ça, mais j’aime avoir ma tranquillité. Me retirer du monde.

Le bureau-bibliothèque avec l'aquarium est en effet un bon endroit pour ça, me semble-t-il.

– Manque de bol pour la tranquillité, maintenant que j'ai posé mes valises, ça va être compromis ! plaisanté-je.

– C'est vrai que tu m'as l'air extrêmement bruyante, répond-il en rentrant dans mon jeu. Non, je blague... je te trouve beaucoup moins pipelette que ma sœur !

Je ris en repensant à ma visite de l'appartement avec Helen. C'est vrai que je ne pouvais pas en placer une ! Mon regard se porte à nouveau sur le petit monde sous-marin derrière la vitre.

– Moi, j'adore les hippocampes, dis-je en suivant celui-ci du regard à travers la vitre. Le fait que ce soit le papa qui porte les bébés, je trouve ça adorable.

Andreas esquisse un petit sourire. Il doit penser que je suis un poil féministe sur les bords, mais j'assume. J'ai toujours trouvé ça dégueulasse, que la nature ait fourgué aux femmes tous les trucs douloureux du genre : les règles, la grossesse et j'en passe.

– Tiens, tu veux savoir qui sont les poissons les plus adorables de cet aquarium ? Les poissons-anges français que tu vois juste ici, noirs avec des rayures jaunes. Ce sont les poissons les plus fidèles : le couple vit ensemble pour toujours et se défend l'un l'autre contre les attaques des autres poissons. De quoi émouvoir les plus romantiques, hein ?

Je prends mon air blasé face à son évidente ironie.

– Parce que la fidélité, pour toi, c'est un truc fleur bleue ?

Eh boum. Dans tes dents.

– Je n'ai pas dit ça, se défend mon colocataire. Loin de là.

– Bon OK, je ne sais pas comment on en est venus à débattre de ça à neuf heures du mat' devant un aquarium...

– Dix heures, me corrige-t-il en regardant le cadran de sa sublime montre.

J'ai envie de me mettre des baffes.

– Rha, je vais être à la bourre !

C'est alors que le beau blond enfile son costume de Superman en prononçant la petite phrase que, mine de rien, n'importe quelle femme aimerait entendre de bon matin :

– File à la salle de bains, je te prépare un café.

Dieu, vraiment, je suis désolée de n'avoir pas cru en toi jusqu'à maintenant.

10 h 15. Je suis habillée, toute fraîche et pomponnée. Ma première gorgée de cappuccino me redonne définitivement le sourire. Il est si parfait que je me déplace jusqu'au placard à cookies en esquissant un pas de danse.

En fait, je ne sais pas si c'est le café qui me met de bonne humeur ou le fait qu'il ait été fait pour moi par le colocataire le plus mignon de la terre.

Mon sourire s'estompe quand je vois celui-ci me rejoindre dans la cuisine au son d'une valise à roulettes.

Eh ho, il ne devait pas rester une semaine de plus ?

– Ben alors, ma licorne a perdu le sourire ?

Mon pyjama ne l'a pas laissé indifférent tout à l'heure, on dirait. Je lui lance mon regard assassin : mon amour pour les licornes, c'est super sérieux.

– Tu pars ? réponds-je sur un ton que je veux le plus neutre possible.

Je l'observe se gratter la barbe. Je suis toujours aussi intriguée par les tatouages qui courent le long de ses bras et dont je n'aperçois qu'une partie, le reste étant caché par son T-shirt blanc.

– J'ai promis à ma sœur de passer un peu de temps avec elle et mon neveu. Je vais passer le week-end avec eux à Blankenese. On va pouvoir faire des promenades dans la nature et aller à la plage le long de l'Elbe.

– Est-ce que tu vas revenir couvert de coups de crayons-feutres ? fais-je,

ironique.

– Il y a des chances, oui ! Mais Léon est plutôt branché petites voitures et bateaux téléguidés, ça reste dans mon rayon.

Je hoche la tête, attendrie. Je suis sûre qu'Andreas est un super baby-sitter.

Nous restons encore quelques instants à bavarder debout autour de l'îlot central de la cuisine. Je n'ai aucune envie qu'il parte. Je n'ai rien de prévu pour ce week-end, hormis servir des galettes au Ti Breizh... et me retrouver seule en rentrant, exténuée, sans avoir la moindre once d'énergie pour ressortir faire la fête.

Autant dire qu'il va me falloir beaucoup de glace et d'épisodes de séries à regarder.

Le regard bleu d'Andreas se plonge une dernière fois dans le mien, avant qu'il ne tourne les talons non sans me lancer un clin d'œil.

– À plus tard, Lori ! Passe un bon week-end et ne déprime pas trop sans moi, lance-t-il depuis le couloir pour me chambrer.

Je rigole en douce dans la cuisine, parce qu'il n'a pas tort.

– Ah... enfin SEULE, dis-je bien fort pour me moquer en retour.

Pff, il part deux jours et je suis déjà en PLS. C'est n'importe quoi. Il va falloir que je me ressaisisse.

Je l'entends rire de mes bêtises avant que la porte d'entrée ne claque. Je n'ai même pas eu le droit à une bise ou une accolade d'au revoir, comme le font les amis. Salutation à l'allemande ou à la française, je ne suis pas difficile, je me serais contentée de n'importe quel rapprochement physique qui m'aurait permis de humer l'odeur de sa peau, de sentir son cœur battre contre ma poitrine, ressentir la force de ses bras ou la douceur de ses lèvres...

Oulah, je m'emballe.

Quoi qu'il en soit, tel est le triste sort de la colocataire : faire partie des meubles. Se croiser trop souvent pour espérer honorer le rituel poli du bonjour et

de l'au revoir. N'être pas assez proches pour être véritablement des amis, tout en étant tout de même intimes, mais pas forcément pour les bons côtés. Il me voit en pyjama licorne, et moi je sais que le matin, il passe un temps fou dans la salle de bains à s'étaler de la crème sur le visage pour prendre soin de sa barbe de trois jours. Chacun ses petits secrets.

En rangeant mon mug dans le lave-vaisselle, je réalise que le saligaud a beau se rapprocher fortement de l'homme idéal sur le papier, il ne m'en a pas moins laissé l'appartement dans un état proche de l'apocalypse. Le lave-vaisselle déborde, il y a des miettes par terre et de la poussière sur les meubles du salon... Sans compter les trucs qui traînent un peu partout.

Bon, je sais ce qui m'attend ce week-end si je m'ennuie...

Au programme : vaisselle, aspirateur, serpillière, dépoussiérage... et le pompon sur la cerise du gâteau : nettoyage des toilettes. Génial. Quelle est la différence entre habiter avec un mec et habiter avec *son* mec, déjà ?

Ah oui, on ne couche pas ensemble...

Ou comment me déprimer en quatre minutes chrono. En attendant, je dois y aller si je ne veux pas être en retard à la crêperie. Je verrai ça plus tard... Je me précipite dans l'entrée pour enfiler mon Perfecto, attraper mon sac à main et chausser mes baskets noires à paillettes dorées.

Au moment où je m'apprête à tourner la poignée, trois coups brefs sont donnés sur la porte et celle-ci se déverrouille et s'ouvre, manquant de peu de m'éborgner. Je dois faire des yeux ronds comme des soucoupes en découvrant le visage de la personne qui pénètre dans le loft.

C'est une femme d'une quarantaine d'années, un double des clés à la main, qui se tient face à moi. Le visage légèrement ridé, elle arbore une longue queue-de-cheval brune et un rouge à lèvres rose. Elle me dévisage, visiblement aussi hésitante que moi. Finalement, elle me tend la main.

– Bonjour. Je suis Maria.

Je la salue à mon tour.

– Loretta. La colocataire d’Andreas, ajouté-je.

La femme semble soulagée et sa bouche s’élargit en un sourire découvrant de belles dents blanches.

– Enchantée, Loretta. Andreas ne vous a peut-être pas encore parlé de moi. Je suis la femme de ménage, je passe tous les vendredis, ajoute-t-elle.

– Oh. Enchantée, dis-je en me déridant. En fait, j’aurais bien volontiers bavardé avec vous, mais je suis un peu pressée ce matin...

Maria a déjà enlevé sa veste pour se mettre au travail.

– Bien sûr. Ne vous inquiétez pas, nous aurons sûrement l’occasion de nous croiser dans les semaines à venir, dit-elle en sortant l’aspirateur et la serpillière du placard du couloir.

J’acquiesce. J’aime bien cette femme. Juste après l’avoir saluée et tourné les talons, je me ravise et rouvre la porte.

– Oh, euh... je suis désolée, c’est un peu le bazar là-haut... Si j’avais su que vous passiez aujourd’hui, j’aurais rangé un minimum.

Maria éclate de rire.

– Tatata, si tout le monde rangeait, je n’aurais plus de travail ! Allez, filez, vous allez vous mettre en retard.

Oui, j’aime vraiment BEAUCOUP cette femme.

Avec un dernier « merci » et « au revoir », je disparaissais dans les escaliers. Je vais devoir sprinter jusqu’au Ti Breizh ! Sur le trajet, je repense à cette histoire de femme de ménage. Et moi qui pensais devoir faire des plannings de nettoyage comme dans une colocation d’étudiants...

Tu as oublié que tu étais en colocation avec un commandant de bord, ma fille... qui gagne apparemment assez bien sa vie pour louer un sublime loft dans la Speicherstadt, et payer une femme de ménage. Logique.

La perspective de vivre avec un mec tout en se débarrassant du principal

fardeau des tâches ménagères me paraît déjà bien plus sympathique.

Je franchis le seuil de la crêperie à onze heures sonnantes. Adrien m'accueille avec une crêpe chaude garnie de confiture à la fraise des bois. Je n'ai absolument plus faim, mais on ne refuse pas une crêpe !

Je ne sais pas ce qui se passe ce matin, mais j'ai l'impression d'être une princesse. Si seulement tous les matins pouvaient être comme ça...

9. Comme dans un phare

Par la fenêtre entrouverte, l'air rafraîchi sent la pluie d'été. Je referme l'écran de mon ordinateur portable : impossible de skyper avec ma mère aujourd'hui, entre sa mauvaise connexion Internet – les joies d'habiter à la campagne – et l'orage qui pointe son nez ici, nous avons dû abandonner la conversation au bout de dix minutes, et nous résigner à la remettre à plus tard.

Vu les questions embarrassantes qu'elle me posait sur Andreas avec un sourire en coin, ce n'est pas plus mal...

Dehors, l'averse redouble d'intensité et j'observe, fascinée, les grosses gouttes rebondir sur les toits. Le ciel s'assombrit, les nuages sont lourds. Le tonnerre gronde plus fort au loin et les premiers éclairs ne tardent pas à éclairer ma chambre par intermittence, comme des flashes de paparazzi. Intérieurement, comme lorsque j'étais enfant, je compte les secondes pour savoir le nombre de kilomètres qui séparent mon îlot de solitude de l'apocalypse.

1... 2... 3...

BRAAAOUM. Le coup de tonnerre éclate, tout près, violent, à en faire trembler les murs.

D'ordinaire, j'aime l'orage et je ne me lasse pas du spectacle incroyable qu'offre la nature déchaînée. Mais ce soir, je suis emplie d'une tristesse infinie, une mélancolie dont je ne connais même pas l'origine.

Si les orages ici sont parfois de très courte durée, je comprends rapidement que celui-ci durera probablement une bonne partie de la soirée, voire de la nuit. Maïke a bien entendu annulé pour ce soir : il faudrait être fou pour sortir le nez de chez soi par un temps pareil. Je me résous à rester coincée ici, sans autre loisir que de regarder le ciel déverser ses larmes sur la ville.

Soudain, un bruit suspect me parvient du rez-de-chaussée.

La foudre a fait exploser un appareil ? J'ai oublié d'éteindre quelque chose dans la cuisine et le loft prend feu ? Quelqu'un s'est introduit dans l'appartement ?

En bonne spécialiste en matière d'élaboration de scénarios catastrophes, je descends rapidement les marches qui me séparent de l'autre niveau. Mais pas trop vite non plus : je ne voudrais pas en rajouter un sur la liste.

Il fait si sombre en bas que je dois allumer une lampe pour distinguer quelque chose. Je me fige en apercevant une silhouette sombre dans l'entrée. Un homme se dresse là, légèrement essoufflé et ruisselant dans son imperméable bleu marine. Il se tourne vers moi et le regard qu'il me lance m'arrache un sourire : je jurerais avoir devant moi James Bond, satisfait d'avoir mené à bien sa mission, après une course-poursuite et une demi-douzaine de cascades.

Andreas est de retour.

Le bruit de la machine à café couvre celui des gouttes qui martèlent la vitre de la fenêtre de notre QG, à savoir la cuisine. Depuis l'arrivée de mon colocataire, l'ambiance s'est sensiblement réchauffée dans l'appartement et je l'observe à la dérobée depuis mon tabouret, tandis que comme d'habitude, il sort les mugs du placard, pour me servir comme une princesse. J'ai bien essayé d'inverser les rôles pour une fois, mais il a refusé.

C'est la première fois que je le vois porter un pull, mais ça n'a rien d'étonnant avec ce temps automnal, malgré le fait qu'on soit en plein mois de juillet. Ce qui m'intrigue, c'est que c'est un vrai pull-over en laine, comme ceux que nos grands-mères peuvent nous tricoter pour Noël, mais celui-là est très réussi, avec plein de bandes de petits motifs graphiques bleus et blancs. Je me demande si quelqu'un l'a tricoté pour lui.

Il prépare un plateau avec deux tasses et quelques biscuits à grignoter. J'adore regarder son visage quand il est mi-concentré, mi-rêveur. Je me demande à quoi il pense, ce qui se cache derrière ce front sérieux.

Je pourrais le lui demander, mais je préfère garder encore un peu de mystère,

le découvrir jour après jour, comme un bonbon qu'on dégusterait le plus lentement possible, pour faire durer le plaisir. Le silence qui s'installe est paisible, et je n'ai pas encore envie de le rompre. Si avec les gens qu'on ne connaît pas bien, on s'empresse de meubler un blanc dans une conversation pour ne pas éprouver de gêne, avec quelqu'un de qui on se sent proche, on n'éprouve pas d'obligation de parler. Pour moi, Andreas fait partie de cette dernière catégorie.

Son expression change quand il se tourne vers moi, le plateau à la main. Je reconnais bien là son air charmeur et filou.

– Après vous, mademoiselle, me dit-il en me faisant passer devant lui pour sortir de la cuisine.

Tandis que je me dirige vers le salon pour prendre place sur le canapé, il m'attrape par la main pour me faire changer de direction.

– Par ici, je vous prie, indique-t-il, toujours dans son rôle de majordome.

Je reste interdite en le voyant ouvrir d'une main la porte de sa toute petite chambre.

– Je ne connais pas d'endroit plus cocooning pour les jours de pluie, ajoute-t-il pour toute explication.

Séduite par l'appel du hygge – mot qui a été inventé par les Danois spécialement pour désigner le merveilleux culte qu'ils vouent aux plaids douillets, tisanes et lumières tamisées –, je le suis volontiers dans son antre moelleuse.

Je l'imite et m'assois en tailleur au beau milieu du lit blanc, parmi les coussins, en face de la petite fenêtre. Cela me fait tout drôle d'être ici, de pénétrer dans l'univers du beau marin : il n'y a rien de plus intime qu'une chambre – et encore plus celle-ci. J'en serais presque intimidée, tout à coup...

La pluie devenue plus fine arrose la ville tandis que de rares éclairs strient encore le ciel gris. Andreas me tend ma tasse de café brûlant.

– Ça va te faire du bien, tu as l'air toute déprimée. Je ne suis parti que deux

jours, tu sais, dit-il, moqueur.

Je désigne la fenêtre de la tête :

– Il y a de quoi être déprimé, avec cette météo...

Même si à cet instant, je me sens merveilleusement bien, dans ce petit cocon, à l'abri de tout.

– Météo typiquement hambourgeoise. Ça fait partie du charme de la ville. Tu sais que j'ai horreur de partir en croisière en Méditerranée ?

– Sérieusement ? Tu ne vas pas me dire que tu préfères la grisaille, quand même ?

– Je ne supporte pas la chaleur écrasante. Ici, dès qu'il fait trop chaud, il pleut tout de suite après et j'adore ça.

Je hausse les yeux au ciel.

– Toi aussi, tu t'y feras, tu verras, ajoute-t-il. La plupart des gens qui viennent s'installer dans cette ville n'en repartent pas...

– Tu as raison.

Je l'observe, lui, ses cheveux blonds ébouriffés et son pull en laine. Il est si proche de moi que je sens les effluves de son parfum, doux et attirant. Je sens monter en moi une irrésistible envie de me blottir contre lui, de l'embrasser...

Je suis sur le lit d'un mec super canon et... on boit du café. Tout est normal.

– Au fait, comment était ton week-end ? m'enquiers-je, curieuse.

– Vraiment génial ! Et comme tu vois, je ne suis même pas couvert de crayon feutre.

– Ça, je demande à voir... Parce que pour une fois, tu as des manches !

Il jette un œil à son pull. Devant mon regard de défi, il cède en râlant et retire le chandail qui dissimulait ses bras.

– Qu'est-ce qu'elle ne ferait pas pour que je lui montre mes biceps... murmure-t-il, taquin. Alors, heureuse ?

– Cela dit, tes bras sont déjà tellement tatoués que ton neveu aurait bien du

mal à trouver un coin de peau vierge pour y gribouiller dessus, remarqué-je.

Il ne relève pas. Je sirote une gorgée de café et sens le liquide me réchauffer instantanément. Comme Andreas s'apprête à remettre son « pull de Noël », comme je l'appelle intérieurement, je l'arrête d'un geste.

– Je ne les ai jamais vraiment observés de près. Qu'est-ce qu'ils représentent ?

Mon colocataire s'approche alors un peu plus de moi sur la couette, et me tend son avant-bras. J'y découvre une superbe baleine en noir et blanc et salue l'extrême précision et finesse du dessin. Il remonte la manche de son t-shirt pour me montrer une autre de ses grosses pièces : un voilier ancien, type bateau de pirate, surgit de la mer, soulevé par les vagues devenues des tentacules de pieuvre. Je repense à avant-hier, quand il s'est comparé à cet animal solitaire et intelligent. J'imagine que cet animal exerce sur lui une sorte de fascination. En dessous du dessin, dans une banderole vintage, la phrase : « *I am the captain of my soul* », « Je suis le capitaine de mon âme ».

Au creux de son poignet, on retrouve une rose des vents à laquelle se mêle une ancre marine. L'autre bras porte le portrait d'un homme portant une casquette de marin, une île comme on en voit sur les cartes au trésor, et enfin, la silhouette d'une ville que je reconnais bien avec ses grues, sa tour télé et le clocher de l'église Saint-Michaelis : Hambourg. Je suis à la fois impressionnée par le nombre de tatouages, tous en noir et blanc, et leur qualité. Probablement ont-ils été tous réalisés par le même tatoueur.

– Wahou... que des tatouages de marin. Ils sont vraiment réussis. Tu es un vrai passionné, un loup de mer.

– On peut dire ça, oui, répond-il en riant. Au point, comme tu le vois, de faire de ma chambre un endroit à la fois aussi étroit et douillet qu'une cabine de bateau.

– C'est vrai, je n'avais pas fait le rapprochement. Mais est-ce que les capitaines n'ont pas plutôt à leur disposition la plus belle suite du bateau ?

– Ils peuvent. Mais ça ne m'intéresse pas. Pour ma part, je loge toujours dans une cabine ordinaire avec hublot. La vue sur la mer est tout ce qui compte à mes yeux, et je me sens bien dans les petits espaces pour me reposer. Dans une suite, je suis perdu. J'adore cet appartement, par exemple, mais mon vrai refuge, c'est

ici. Surtout les jours de pluie, j'adore venir ici et écouter la tempête se déchaîner dehors, le vent mugir contre les fenêtres. Je me sens comme en sécurité en haut d'un phare.

J'observe la chambre d'un autre œil. Il a raison, c'est une cabine avec hublot. Sauf que c'est la ville, et non l'océan qui s'offre à nos yeux. C'est un phare, les coussins en plus. Un refuge, où je passerais volontiers plus de temps, étalée sur le lit, à lire un bon bouquin...

... ou à faire sauvagement l'amour avec un certain beau gosse tatoué !

– Tu as raison, on se sent bien ici. Est-ce que tu invites souvent des gens à entrer dans ton refuge ? demandé-je, l'air de rien.

– Non, jamais. Mais tu habites les lieux, désormais, privilégiée que tu es !

J'aime entendre ça : j'ai l'impression d'être VIP.

– Fais gaffe, maintenant, je risque de coloniser ta chambre. Surtout quand tu n'es pas là ! le provoqué-je.

– C'est vrai que je risque de te manquer et tu seras tentée de venir respirer mon odeur sur mon oreiller...

Je lui réponds d'un coup de coussin sur la tête.

La guerre est déclarée !

Il explose de rire et précipitamment, dépose nos tasses vides sur la malle qui sert de table basse au pied du lit. Armé de deux coussins, il réplique sévèrement. En moins d'une minute, nous nous retrouvons à chahuter, debout sur son lit, des tonnes de coussins dans les mains, pour une vraie bataille de polochons dans les règles de l'art. Après lui avoir assené quelques coups bien placés, son dernier oreiller m'est fatal et je tombe à la renverse sur le lit moelleux. J'entraîne Andreas dans ma chute et nous nous écroulons l'un contre l'autre en riant.

– OK, je déclare forfait ! m'écrié-je d'une voix faussement suppliante alors qu'il se saisit à nouveau d'un coussin.

Nos visages sont tout près l'un de l'autre et mon regard se perd dans le sien. Il replace une de mes mèches brunes venue s'emmêler dans les siennes, blondes. Je

sens toute la tendresse de ce geste anodin et ressens soudain une irrésistible envie de le toucher, passer ma main dans ses cheveux, caresser ses joues, goûter ses lèvres.

Je ferme les yeux un instant. Je dois être dans une sorte de rêve.

Peut-être que quand je les rouvrirai, je serai dans mon propre lit, à l'étage ? Parce que tout ceci ressemble furieusement à un fantasme.

Tandis que je m'apprête à ouvrir de nouveau les paupières, une voix me parvient.

– Lori... Je voulais te dire : je suis heureux que tu sois là.

Alors, ce n'est pas un rêve. Le visage de mon colocataire se trouve toujours à quelques centimètres du mien et je ne décèle pour une fois pas une once de moquerie dans sa voix ni son sourire. Mon cœur bat la chamade. Mon cerveau ne répond plus. Et ma libido, elle, se réveille. Est-ce qu'Andreas ressent la même chose que moi ?

Allô Houston, on a un problème. Il va falloir répondre quelque chose, là...

– Moi aussi. Très heureuse.

Alors que nous nous regardons intensément, mes mains deviennent moites. Je pressens ce qui pourrait arriver. Et le scénario déjà élaboré maintes fois se déroule à toute vitesse dans ma tête. Un baiser, trois minutes de bonheur – allez peut-être trois heures ou même trois semaines tout au plus – mais au bout du compte, des conséquences désastreuses dans tous les cas. Du malaise, du silence, un retour à la case départ et aux petites annonces de logement. Tout ce que je ne veux pas.

Je prends une grande inspiration et fais diversion en lui chatouillant les côtes. Mais il ne bouge pas d'un pouce.

– Oh la maligne... Prête à m'attaquer aux moments où je m'y attends le moins. Mais tu as commis deux erreurs : penser que je suis chatouilleux. Et me révéler ton point faible.

Il me chatouille à son tour et je me secoue de rire.

Oups, ce n'était pas vraiment l'effet escompté.

– Stooooop ! parviens-je à articuler entre deux éclats de rire. Si tu continues... je vais me faire pipi dessus !

Il finit par arrêter sa torture et je lui capture les mains pour être certaine de ne plus subir d'attaque. Elles sont chaudes et j'ai une furieuse envie de les guider sous mon débardeur pour les sentir me parcourir le dos.

Je préfère largement les caresses aux chatouilles...

Je cligne des yeux pour chasser cette pensée débile et me redresse sur mon séant, cherchant une excuse pour fuir ce doux piège dans lequel je me suis fourrée.

– On fait la paix ? propose-t-il.

– Il va falloir me convaincre que je peux te faire à nouveau confiance après tous ces coups de coussin et ces chatouilles, dis-je malicieusement.

– ... dit celle qui a lancé les hostilités. Mais comme je suis adorable, je veux bien me faire pardonner de ce que je n'ai pas fait... avec de la nourriture, par exemple. Mais je crois bien qu'on n'a plus rien dans le frigo. Je peux commander indien, si ça te dit ?

Le bougre, j'ai justement une faim de loup. Et je n'ai pas mangé indien depuis... beaucoup trop longtemps. Vive les cheese naans !

– Est-ce que tu lis dans mes pensées ?

– Non, mais ce serait pratique, avoue-t-il, à demi sérieux.

Il se saisit de son Smartphone et tandis qu'il passe commande affalé de tout son long sur le lit, je le dévore des yeux.

Affamée, dans tous les sens du terme, la fille ! Rappelle-toi, la règle n°1 : on ne sort pas avec son colocataire...

Mon regard descend le long de son jean.

Pas touche, je te dis.

10. Troublante trouvaille

– Hmmm... citron-framboise ! Euh non, mettez-moi plutôt une boule noisette et une boule mangue. Quoique, straciatella et cookie me tentaient aussi pas mal.

Tandis que je mets deux plombs à me décider devant le glacier du gigantesque centre commercial Europa Passage, faisant soupirer d'exaspération la file de clients derrière moi, Maïke me regarde avec un sourire en coin, prête à pouffer de rire.

– Quand il s'agit de bouffe, tu ne sais jamais où donner de la tête, remarque-t-elle en léchant sa glace pistache-melon, quand je finis par enfin m'extirper du stand bondé, mon cornet deux boules à la main.

– Ce n'est pas ma faute si tous leurs parfums sont appétissants !

– Tu as pris quoi finalement ?

– Fraise-cookie. J'ai appliqué la technique de Sioux de mon père : repérer le bac presque vide, comme ça le glacier te file tout le reste, même si ça représente plus qu'une boule, lui glissé-je.

Elle éclate de rire.

– Je vois mieux de qui tu tiens ta gourmandise !

Nous nous asseyons un peu plus loin sur un banc pour déguster notre dessert tranquillement. Une chance que je sois en repos le même jour que Maïke, pour une fois. Pour fêter ça, un après-midi shopping s'imposait, mais bien sûr, après un resto entre filles à midi...

Pour une fois qu'on peut se faire servir et ne pas servir les autres !

... suivi d'une bonne glace en guise de dessert. Le programme parfait. Mais malgré le fait qu'on soit en pleine semaine, les touristes de la mi-juillet emplissent la ville, surtout depuis que le beau temps est de retour...

Une fois nos cornets engloutis, direction nos magasins préférés pour essayer des milliards de fringues trop chères qu'on n'achètera pas. Maike pénètre dans sa cabine d'essayage avec pas moins de cinq robes et moi dans celle d'à côté avec trois tenues.

Alors que nous nous changeons, la voix de mon amie me parvient de derrière la cloison, geignarde :

- J'ai trop de hanches...
- Et moi, pas assez de seins... réponds-je devant le miroir qui reflète un petit haut qui flotte sur ma poitrine.
- Et moi, j'ai trop de hanches et pas assez de seins ! fait une troisième voix inconnue depuis une autre cabine.

Nous éclatons de rire. Maike est plutôt du genre à parler fort de manière générale et a une fâcheuse tendance à se donner en spectacle sans le vouloir dans des endroits publics.

Mais depuis des années que je la connais, j'ai l'habitude !

Pour la seconde tenue, le verdict ne se fait pas attendre :

- Celle-là, ça va. Et toi ?
- Ça passe...
- Fais voir !

Je sors le nez hors de la cabine. Maike défile déjà comme un mannequin devant le grand miroir du coin essayage, sous le regard médusé de quelques clientes qui font la queue. Il faut dire que la longue robe rouge qu'elle porte lui va comme un gant.

On dirait une diva !

- Wahou Maike ! Je te préviens : avec cette robe, Tobias risque de te demander en mariage !
- Et avec la tienne Lori, ton coloc risque fort de succomber à tes charmes...

En mon for intérieur, je me prends à rêver qu'elle dise vrai.

- C’est vrai, tu aimes ?
- Tu rigoles ? T’es canon !

Elle est assez simple, saumon, plutôt courte et bouffante. Pas le genre super sexy, mais mignon. Le genre de robe qu’on peut porter en journée comme en soirée.

Une robe pour princesse qui porte des baskets ! Comme moi.

– Dans ce cas, je ne vois plus qu’une option, lui fais-je alors que nous défilons encore devant le miroir en faisant abstraction de nos chaussettes (motifs petites fleurs pour Maïke et à l’effigie de la maison Gryffondor pour moi) qui gâchent honteusement nos tenues.

– Ah oui, laquelle ?

– Mettre le numéro de notre banquier sur liste noire... Parce que nous voilà dans l’obligation de faire flamber la carte bleue. Il s’agit d’une urgence shopping.

– Oh que oui !

Rayon photographie, rayon photographie...

Je déambule dans les rayons de la librairie à la recherche d’un bouquin de photo, histoire de me mettre dans l’ambiance de la rentrée. J’ai toujours appris par moi-même à me servir de mon reflex en testant plein de fonctionnalités, sans toujours connaître les termes techniques... et depuis que je bosse à la crêperie, je n’ai plus autant de temps pour aller flâner avec mon appareil à la main. Mes followers sur Instagram commencent à s’impatier, les pauvres...

Alors que je mets la main sur un ouvrage qui me paraît idéal, j’entends une voix familière :

- Auriez-vous le dernier roman de Franck Thilliez ?
- Désolée madame, nous sommes en rupture de stock pour le moment...

Je pivote lentement pour vérifier ce que je sais déjà : ma belle-mère se tient à quelques mètres de moi seulement, en train de se plaindre auprès de la libraire. Elle ne peut pas « passer un bon été sans lire un policier » et blablabla.

Tandis que son interlocutrice essaie de lui vendre un autre titre, je cherche une solution pour battre en retraite incognito.

Pas moyen que je tienne le crachoir à cette vieille chouette casse-bonbons.

J'essaie de faire des gestes de SOS à Maike qui s'amuse à regarder les livres pour enfants et autres histoires de princesses au rayon jeunesse. Comme elle ne pige pas un mot de mon langage des signes, elle finit par rappliquer, un bouquin à la main.

– Hey, regarde ce que j'ai trouvé tout à l'heure au rayon livres de cuisine ! Des recettes de glaces maison. Il faut trop qu'on essaie !

Ma belle-mère se retourne pour voir qui fait autant de raffut.

– Tiens, Loretta !

Eh merde. Mauvaise idée ever.

– Comment ça va ? Tu ne travailles pas aujourd'hui ? me bombarde-t-elle de questions en s'approchant de nous.

Je fais signe que non et lui présente Maike.

– Où est papa ? m'enquiers-je, histoire d'avoir quelque chose à dire.

– Oh, tu connais ton père... fait Anke. En ce moment, il est débordé de travail et ne prend même plus le temps de déjeuner. J'en profite pour aller faire du shopping entre midi et deux en mangeant sur le pouce.

Note à moi-même : trouver une autre librairie pour ne plus avoir à la croiser.

Au bout de deux minutes de conversation, elle commence déjà à m'insupporter. Sa manière de me parler comme si j'étais sa meilleure copine alors qu'elle ne peut pas me voir en peinture me tape sur les nerfs. Et quand elle parle, je ne peux pas m'empêcher de fixer la pustule qui lui mange le visage, ainsi que ses boucles mal définies. Pour couper court à la conversation, je prétexte être attendue quelque part et nous nous dirigeons, avec Maike, vers la caisse, nos deux bouquins sous le bras, sans plus tergiverser.

Alors que la caissière bipe nos articles, et que la silhouette de Anke disparaît dans le centre commercial, Maike, qui n'a pour une fois pas ouvert la bouche, met son index et son majeur au-dessus de sa bouche pour mimer une courte moustache. J'éclate de rire.

Après lui avoir raconté mes déboires avec ma belle-mère, sans l'avoir jamais rencontrée, elle l'avait surnommée « Hitler à la boucle d'oreille » et ça lui va comme un gant !

– Penche la tête... Voilà comme ça. Non, encore en peu plus vers la droite.

Clic ! J'appuie sur le déclencheur et vérifie le résultat sur l'écran du reflex. Ce n'est pas encore ça.

La page douze de mon nouveau livre – *Photographie, 30 exercices créatifs* – devant les yeux, j'essaie de comprendre ce qui cloche dans mes essais pour « réaliser un portrait en clair-obscur ». Je crois que mon éclairage artificiel n'est pas assez puissant. Je règle à nouveau la luminosité, pendant que Maike fait la folle en se dandinant sur le fauteuil de ma chambre où je l'ai installée pour poser.

– Püppi ! Tu es aussi remuante qu'une petite fille. Allez, si tu es sage pendant la séance photo, on fabrique une glace maison après, me moqué-je gentiment d'elle.

– Arf, on a déjà ingéré beaucoup trop de calories pour aujourd'hui... J'ai pas envie de jouer les mannequins grande taille, moi, ronchonne-t-elle.

Je persévère et après quelques essais et réglages supplémentaires, le résultat me satisfait. Une vraie Joconde, ma Maike !

Enfin, en version blonde et ronde !

Ma copine admire le résultat sur l'écran de mon ordinateur portable d'une mine réjouie.

– C'est vraiment pas mal ! On teste un autre exercice ?

La fin d'après-midi s'écoule donc au rythme des clics du déclencheur de

l'appareil photo et des éclats de rire : Maike sait parfois être un vrai clown quand elle imite les poses des mannequins.

Après un café et quelques gâteaux, Püppi reprend la direction de chez elle pour aller retrouver son cher et tendre, quelques photos numériques en poche et de nouveaux bons souvenirs en tête. Quant à moi, je me retrouve seule à l'appartement. Depuis que je me suis levée ce matin, je n'ai pas croisé mon colocataire. Je suppose qu'il doit être avec Tim, l'ami dont il m'a parlé.

Désœuvrée, je remonte me réfugier à l'étage. Je potasse encore un peu mon livre tout neuf, installée dans le canapé du bureau-bibliothèque, face à l'aquarium géant qui m'apaise tant. La petite pieuvre violette est partie se cacher sous un coquillage. Je me replonge dans le manuel de photo et le feuillette pour passer en revue tous les projets proposés.

Vraiment intéressant, ce bouquin. Je devrais m'exercer plus souvent à faire des photos d'intérieur.

Au bout d'une demi-heure à étudier les différents exercices, je me décide à descendre me préparer une boisson chaude. Je reprendrai ma lecture un autre jour. Tandis que je le range sur l'étagère qu'Andreas m'a libérée dans sa bibliothèque pour que je puisse y entreposer mes quelques bouquins, ma curiosité me pousse à jeter un œil aux titres de sa collection.

J'y remarque un nombre incalculable de romans mais aussi de beaux livres, tous ou presque en rapport avec la mer et la navigation. *Vingt Mille Lieues sous les mers, Moby Dick, Le Vieil Homme et la Mer, L'Île au trésor, Robinson Crusoé, Femmes pirates : Anne Bonny et Mary Read, Pêcheur d'Islande, Le Guide des nœuds marins, La Navigation à la voile, Le Mystère du Titanic...*

Waouh, ça, c'est une sacrée collection...

Je m'attarde sur ce dernier, un énorme ouvrage illustré de vieilles photos en noir et blanc. Il y détaille toutes les théories et bizarreries qui entourent la légende du célèbre naufrage : sa prédiction par l'écrivain Morgan Robertson, une quinzaine d'années avant le drame, la théorie selon laquelle le navire transportait une momie maudite, ou encore celle d'un incendie qui serait à l'origine du naufrage... Il y a de quoi être intrigué. Et quand je pense qu'Andreas commande

des bateaux de croisière probablement de la taille du *Titanic*, ça me fait froid dans le dos...

Je repose le gros livre sur son rayonnage et m'intéresse à un autre, un peu plus loin : un petit livre qui porte le titre de *Novecento : la légende du pianiste de l'océan*, d'Alessandro Baricco. Moi qui aime bien les légendes, je parcours en diagonale le texte de quatrième de couverture. Il s'agit d'une pièce de théâtre racontant l'histoire fictive d'un bébé né et abandonné sur un piano à bord d'un paquebot en 1900 – *Novecento* en italien, d'où le nom qui lui a été donné par le membre de l'équipage qui l'a recueilli. Il grandit sur le paquebot sans jamais descendre à terre. Doué pour la musique, il devient le plus grand pianiste de tous les temps...

J'ai bien envie de lire cette histoire, moi. Je crois que je vais lui piquer le livre, le temps de le dévorer !

C'est étrange comme j'ai l'impression de lever le voile sur certains aspects de la personnalité de l'homme dont je partage l'appartement. Je nous découvre une sorte d'intérêt commun pour les légendes, mystères et autres secrets. Je m'apprête à m'affaler dans le canapé en cuir avec le livre, avant de descendre me faire un thé, quand quelque chose attire mon œil derrière l'étagère où je l'ai pris. Le fond de la bibliothèque n'est en fait autre que le mur de briques apparentes et cette brique-là, derrière, semble différente des autres. On dirait qu'elle n'est pas scellée. Piquée par la curiosité, je dégage quelques livres pour accéder plus facilement au mur. De mes doigts, je tente d'extirper la brique du mur. Après quelques essais, elle cède et laisse apparaître une petite cavité dans le mur. Dans la poussière rouge repose une petite boîte en bois ancienne. Surprise, je me fige quelques secondes.

Sérieusement ? Je vis vraiment avec James Bond ou quoi ? Qu'est-ce qu'on peut bien avoir de si précieux à cacher dans les murs ?

Un flot de questions m'assaille. Je m'aperçois que je ne connais pas si bien Andreas. Je ne sais pas grand-chose de sa famille, n'ai pas encore rencontré ses amis, ne connais pas son histoire personnelle. Comment est-il possible que je croise tous les jours cet homme, qu'on parle et rigole ensemble, et qu'à la fois j'en sache si peu sur lui ?

J'hésite à franchir les quelques centimètres qui me séparent de cette boîte. Ce qu'elle contient ne me regarde absolument pas. Ce serait trahir sa confiance, m'immiscer dans son intimité. Mais d'un autre côté, elle est le moyen le plus sûr et rapide de répondre aux questions que je me pose. Questions du type : « Qu'est-ce qu'il peut bien cacher là-dedans ? »

La boîte sera probablement fermée à clé, de toute façon... Je me fais la promesse mentale de ne pas insister si c'est le cas, de refermer la cache et de faire comme s'il ne s'était rien passé. Je tends les doigts vers le coffre miniature. J'ai l'impression d'être dans le conte de *La Barbe bleue* et de pénétrer dans la pièce interdite. Mais j'espère ne pas y découvrir de sombres secrets...

À ma surprise, la boîte n'est pas verrouillée, malgré la présence d'une petite serrure. Elle s'ouvre sans difficulté pour laisser apparaître, à la lumière du jour qui décline par la grande fenêtre du bureau, une bague reposant sur un petit coussin de velours. D'allure un peu vintage, elle se présente sous la forme d'une rosace délicate de petites pierres étincelantes – probablement des diamants. Je n'ai jamais vu d'alliance aussi belle.

Alors, c'est donc ça, son grand secret... Il s'apprête à demander en mariage Julia ?!

Cette fois, plus de doute possible : il est en couple et c'est bien plus sérieux que je ne le pensais... Pourtant, l'autre fois, la bataille de polochons... j'aurais juré son comportement ambigu... mais je me suis peut-être fait des films. Tout à coup, je me sens accablée, le moral dans les chaussettes. Pourquoi la découverte de cette bague m'attriste-t-elle autant ? Nous ne sommes que colocataires. D'ailleurs, il faudra qu'on m'explique pourquoi un mec prendrait une colocataire plutôt que de proposer à la femme qu'il aime de vivre avec lui ? Tout ça ne tient pas la route et je commence à ressentir les premiers signes d'une migraine. Depuis hier, je me sens fatiguée et irritable, et j'ai envie de tout envoyer valser.

Si seulement Dame Nature pouvait s'abstenir de me livrer ce genre de package tous les mois...

Au même moment, des bruits me parviennent en provenance du rez-de-chaussée. Andreas est rentré. Paniquée à l'idée de me faire prendre la main dans le sac, je referme la boîte, la fourre dans le trou du mur et remets tout en place du

mieux que je peux. Ni vu, ni connu. Alors que j'entends des pas se rapprocher dans l'escalier, je file disparaître dans ma chambre. Je ne suis pas d'humeur à lui parler tout de suite.

– Mais oui, ça va aller. Bien sûr, tu sais bien qu'un couple, ça peut résister à la distance, si les deux personnes tiennent l'une à l'autre.

Andreas se dirige vers la salle de bains, non loin de ma chambre, apparemment en grande conversation téléphonique, avec Julia.

Qui d'autre ?

Après un moment de silence, passé à écouter son interlocutrice, il reprend :

– Est-ce que tu veux passer ce soir ? Non, je crois qu'elle n'est pas là. On sera seuls.

Cette dernière phrase m'achève. Je crois que mon moral a finalement traversé mes chaussettes pour aller se loger directement sous terre. Il n'y a plus qu'à l'enterrer.

Alors, c'est comme ça qu'il me voit : une simple fille qui squatte une chambre de son appart en l'échange d'un loyer, mais qu'il préfère ne pas avoir dans les pattes ?

Les bruits de l'eau de la douche qui coule me parviennent.

Je referme la porte de ma chambre et pars me réfugier sous ma couette, des larmes de colère au coin des yeux. Trop d'émotions pour aujourd'hui. Je regrette que Maike soit repartie chez elle, elle qui a toujours le mot pour me faire rire. Mais je me promets de la laisser tranquille, cette fois. Elle mérite de profiter de son Tobias en paix. Mais si je reste ici à me maudire sous ma couette, ça ne va pas arranger les choses. Et si Julia ne tarde pas à débarquer au loft, je ne tiens absolument pas à les entendre rigoler tous les deux, comme des gens heureux, qui s'aiment... et qui n'ont comme inquiétude que la distance qui les sépare quand ils ne travaillent pas sur le même navire. Soudain, l'évidence me frappe :

En fait si, je suis... jalouse. De cette fille. De leur bonheur. Je suis vraiment pathétique.

Et dans ces cas-là, parfois, il n'y a plus qu'une seule personne vers qui se tourner. J'ai nommé : maman. Et puis, de toute façon, on s'était promis de se rappeler...

– Tu m'entends bien ma puce ?

– Oui, mais ta webcam est mal réglée. Je ne vois que ton menton, maman.

À l'écran, l'image bouge dans tous les sens, puis le visage de ma mère m'apparaît dans son entier. Son franc sourire me fait déjà un bien fou. Je réalise à cet instant à quel point elle me manque. Sa joie de vivre est communicative. J'en ai hérité – du moins, en temps normal – ainsi que de ses cheveux bruns et de ses petites taches de rousseur.

– Oh toi, tu as ta tête de chagrin d'amour !

Eh merde. Grillée à deux mille pour cent.

Sérieusement, comment font les mères pour avoir ce radar à émotions chez leurs enfants ? Je tente de nier, mais ce n'est pas très efficace. Heureusement, ma mère me connaît et n'insiste pas plus que ça pour que je lui raconte ce qui se passe.

– Loretta, tu es la plus jolie Française de Hambourg, tu es intelligente, talentueuse et adorable. Si un garçon te plaît, fonce ! Et s'il y a de la concurrence, tu n'as qu'à doubler les autres filles. Tu sais moi, quand j'avais ton âge, je savais y faire...

– Maman ! Épargne-moi les détails, par pitié, dis-je en retrouvant déjà le sourire. Il n'y a pas de concurrence possible, dans mon cas.

C'est vrai : comment rivaliser face à une bague de fiançailles ?

– Est-ce un garçon qui te fait souffrir ? Parce que dans ce cas-là, tu sais que tu peux te tourner vers ton père... Il se fera un plaisir d'aller toucher deux mots à celui qui brise le cœur de sa fille. Dennis a bien des défauts, mais tu sais que tu peux compter sur lui pour te protéger, hein, ma puce ?

Je lève les yeux au ciel.

– Maman, c'est bon, je n'ai plus 12 ans non plus. Tout va bien, c'est juste un petit coup de mou passer. Les hormones, tout ça, tu sais ce que c'est...

Décidée à changer de sujet, je lui demande les nouvelles auvergnates. Alors que je souris aux dernières anecdotes qu'elle me raconte, je ne cesse de penser à Andreas, à la façon dont nous chahutions dans sa chambre, à son corps près du mien et son visage, tout proche...

Comment survivre à cette colocation avec ce beau gosse, alors que je ne cesse de m'attacher à lui un peu plus chaque jour ? Au point où j'en suis, ma résolution de ne pas flirter avec son colocataire me semble bien vaine : partager son appartement ne me suffit plus et apparemment, j'en souffre.

Si seulement je pouvais appliquer le conseil de ma mère : doubler ma concurrente...

11. Au coin du four

Le bruit de mes pas résonne dans l'escalier qui mène au loft. Maïke a annulé notre ciné de ce soir : Tobias lui a fait la surprise de l'inviter au restaurant pour fêter leurs sept ans ensemble.

Non mais sérieusement, sept ans ? Un couple qui dure aussi longtemps, moi, j'appelle ça un miracle...

Mais c'est vrai qu'ils font la paire, ces deux-là. Bref, tant pis pour moi... je peux dire adieu à cette sympathique comédie romantique qui m'aurait bien changé les idées et sorti la tête de mes galettes bretonnes.

En extirpant mon trousseau de clés des méandres de mon sac à main, j'espère secrètement découvrir en rentrant mon colocataire dans le salon, tout juste sorti de la douche et vêtu d'un simple sourire ravageur.

C'est grave, je deviens de plus en plus obsédée par ce mec...

Enfin, pour ma défense, je vis avec un type extra gentil et beau gosse, sans rien tenter. Normal que je devienne folle : au bout d'un moment, ce n'est plus humain de résister à la tentation. Je n'ai pas fait vœu de chasteté, loin de là !

Mais le brouhaha qui parvient à mes oreilles à peine la porte ouverte anéantit tous mes secrets espoirs et autres fantasmes de tomber sur Andreas nu.

Mais qu'est-ce qui se passe ? C'est la fiesta, ici !

Comme je n'ai jamais croisé beaucoup d'invités dans l'appartement, je m'avance timidement dans le couloir, les sourcils froncés. Cinq ou six personnes discutent et rient bruyamment dans le salon, et tout autant dans la cuisine. Petits fours et bières locales jonchent la table basse.

Bizarre, je ne pensais vraiment pas mon loup de mer solitaire du genre à

organiser des grosses fêtes dans son havre de paix...

Une blonde en minijupe met de la musique sur la chaîne hi-fi, une sorte de tube latino qui passe en boucle sur les ondes radios ces derniers temps, et dont je n'ai retenu ni le titre ni l'artiste. Quand elle se retourne, je la reconnais : c'est Julia. Elle me sourit et vient me saluer.

– C'est une tradition, explique-t-elle d'un geste pour désigner le bazar qui règne dans le loft. Chaque veille de grand départ, ses amis débarquent avec de quoi manger et boire... sinon Andreas ne les invite jamais !

Grand départ ? S'il y a bien une chose à laquelle je n'ai pas envie de penser, c'est bien ça...

Andreas embarque à nouveau pour quelques semaines dès demain...

Allez, arrête un peu ton numéro de Calimero ! Profite de ta soirée... et d'Andreas.

– Besoin d'aide ? fais-je au bel homme qui s'affaire en cuisine, lancé dans la confection d'une grande pizza maison pour satisfaire l'appétit vorace de ses invités surprise.

Il lève les yeux vers moi en essuyant la sueur de son front. J'admets que la température est montée de quelques degrés depuis mon entrée dans la cuisine.

Impossible de savoir si c'est le four en marche ou l'effet qu'il me fait...

Vêtu d'une marinière, il pourrait passer un casting pour une publicité de Jean Paul Gaultier. Et s'il souriait à la caméra comme il me sourit à présent, avec le bonus fossette sexy, je ne serais certainement pas la seule à succomber à ses charmes...

Je ne sais pas si les deux nanas et le mec qui discutaient avec Andreas dans la cuisine se sont subitement sentis en trop ou s'ils ont cédé à l'appel de la chanson *Ahnma* de Beginner – le groupe de rap hambourgeois le plus en vogue du moment – qui fait vibrer les murs du salon, mais nous nous retrouvons seuls, le

mâle et moi.

– Volontiers, Lori. Tu pourrais m’apporter les champignons qui se trouvent dans le frigo ?

Je m’exécute avec un petit sourire en coin. Je me sens d’humeur joueuse et taquine. Serait-ce parce que deux de ses amis, Tim et Anna, viennent de me faire boire un verre de vodka cul sec ? Peut-être bien.

– Une petite soif ? demandé-je en sortant les cèpes du réfrigérateur, accompagnés de deux bières.

– Tiens, depuis quand tu bois de la bière ? fait-il, étonné, en étalant des morceaux de jambon sur la pizza géante.

– Hmm, depuis maintenant.

Ses yeux bleu glaçon viennent se plonger dans les miens, interrogateurs.

– C’est bon, détends-toi, beau gosse !

J’éclate de rire devant sa mine étonnée. Pour une fois avec lui, je sens que c’est moi qui ai les cartes du jeu en main. L’alcool doit aider. Un peu trop perturbée par nos jeux de regards, j’en deviens maladroite. En décapsulant ma bouteille, je m’asperge le décolleté de mousse. Et j’éclate de rire.

Mais qu’est-ce qui m’arrive, je suis déjà pompette ou quoi ?

Andreas fait mine de se taper le front, comme si j’étais un vrai boulet.

– Ah, et ça veut se la jouer *badass* en buvant de la bière... T’aurais dû réviser ton décapsulage avant.

Je lui tire la langue. Il part chercher quelque chose dans un tiroir, et j’en profite pour observer sa démarche assurée. Il revient avec un tablier blanc.

– Tiens, enfile ça.

Comme je ne bouge pas d’un iota, l’air faussement vexé, il s’approche de moi et lentement, sans mot dire, passe le tablier autour de mon cou, puis me contourne pour le nouer dans mon dos. Ses mains me frôlent et alors qu’il

m'habille, je ressens les mêmes sensations que si, au contraire, il me déshabillait...

Le bruit de nos bouteilles de bière qui s'entrechoquent pour trinquer me ramène à la réalité. Maintenant que je suis affublée d'un tablier, Andreas n'a déjà plus besoin de moi : il enfourne la pizza et nous nous asseyons à côté, à même le sol, nos boissons à la main. Je me sens comme en hiver au coin du feu, avec un bon plaid. Je réalise soudain le comique de la scène : je me croirais dans l'émission *Recettes pompettes*, que je regarde parfois sur YouTube : on fait la cuisine, on picole, on dit n'importe quoi et puis voilà venu le fameux moment de l'« interview au coin du four », ce moment magique où l'invité commence à se dévoiler, à faire tomber le masque, après quelques shots d'alcool fort. Ce serait effectivement le moment idéal pour en savoir plus sur ce mystérieux garçon dont je partage, d'une certaine manière, la vie.

– Ça sent le fromage, fais-je remarquer, parce que c'est tout ce qui réussit à sortir de ma bouche à ce moment, perturbée par la délicieuse odeur qui émane du four à quelques centimètres de nos têtes.

Sérieux, il devrait y avoir un filtre à nos pensées pour ne pas qu'elles s'échappent de nos lèvres quand on a un peu trop picolé... Loretta, bravo, si tu voulais draguer, ce n'est pas en parlant fromage que ça risque de mordre à l'hameçon.

– J'espère que tu ne parles pas de mes pieds, répond-il avec un air qu'il veut sérieux.

Nous éclatons de rire, et ma tête retombe sur son épaule. S'il a probablement bu autant que moi, il n'en paraît rien. Je décide de mettre les pieds dans le plat, alors que je suis de plus en plus proche de lui, les yeux perdus dans les siens.

– Tu ne retournes pas voir Julia ? Ça commence à faire un moment qu'on est tous les deux dans la cuisine...

Andreas écarquille les yeux. Cette fois, son visage est redevenu très sérieux.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Que Julia serait jalouse ? demande-t-il.

– Je ne sais pas, c'est étrange le fait que je vive avec toi et pas elle...

commencé-je, ne sachant pas comment tourner la chose. Si j'étais à sa place, je crois que je serais jalouse.

Il fronce les sourcils.

– Mais pourquoi ? Je n'ai pas de comptes à rendre à Julia, c'est une bonne amie mais ça s'arrête là.

Un silence.

– Tu t'imaginais que... Oh. Non, on ne sort pas ensemble, affirme-t-il en riant.

Je me sens bête, tout à coup. Le rouge me monte aux joues.

Mais alors, elle est pour qui cette putain de bague ?

– Ah bon... mais quand tu lui as dit que la distance n'était pas un problème dans un couple... tu ne parlais pas de toi ?

Je lis sur son visage que les morceaux du puzzle se mettent progressivement en place dans sa tête.

– Ah, oui ! Non... Julia s'est entichée d'un Italien lors d'une de nos croisières à Naples et évidemment, elle ne le voit pas très souvent et déprime un peu ces derniers temps. Je la réconforte comme je peux, en l'invitant ici de temps en temps pour parler, ou regarder des séries en mangeant des cochonneries. C'est un peu comme une sœur pour moi.

Je dois arborer une ridicule mine réjouie. Je comprends mieux. Reste cette affaire de bague, mais je ne me vois pas lui débiller au coin du four que j'ai fouillé dans ses affaires, même si c'est par hasard que j'ai découvert la cachette derrière la bibliothèque.

Wait a minute. Si je comprends bien, si Andreas n'est pas en couple avec l'autre blonde à talons, il y a une minuscule chance pour qu'il soit célibataire. CÉLIBATAIRE. À l'abordage ! Il ne va pas faire long feu, le marin d'eau douce.

Notre conversation dérive sur la pizza et un rapide coup d'œil à la cuisson

m'informe qu'il ne reste plus que cinq minutes avant que le minuteur du four ne vienne sonner la fin de notre si intime conversation sur le sol de notre cuisine. L'alcool coule à flots dans nos veines et je dois avoir les yeux plus brillants que jamais. Soudain, la musique qui nous parvient depuis l'autre côté du mur passe sans transition du rap allemand à un morceau un peu jazzy. Je reconnais cette chanson : c'est *I Fall in Love Too Easily*. Alors que j'entrouvre les lèvres pour dire quelque chose, la bouche d'Andreas vient doucement rencontrer la mienne, sans que je comprenne très bien ce qui est en train de se dérouler. Son baiser est tellement divin que mes lèvres en redemandent, et encore. La chair de poule vient recouvrir mes bras, comme si le contact avec le beau garçon m'électrisait. J'ai tellement fantasmé ce moment qu'il me paraît irréel. Andreas me dévore du regard, et ça ne fait qu'attiser mon envie de prolonger notre baiser.

Un peu plus et je vais lui arracher sauvagement sa marinière...

Mais mes projets sont contrariés par des éclats de voix près de nous. Beaucoup trop près.

– Andreas ? Ouhouh ! Loretta !

Cachés par l'îlot central de la cuisine, Andreas et moi desserrons notre étreinte, comme des enfants pris en flagrant délit. C'est Tim, le meilleur ami d'Andreas, celui qui est ingénieur dans l'aéronautique, qui se tient face à nous. D'après ce qu'Andreas a pu me raconter, ils se connaissent depuis l'enfance. L'un était passionné de bateaux, l'autre d'avions, et depuis, les années ont passé mais ça n'a pas changé. Tim est un grand dadais, et vu depuis le sol, il paraît encore plus gigantesque.

– Ah, mais vous êtes là ! La soirée part en vrille sans vous... Julia a la main sur la musique et elle met n'importe quoi depuis tout à l'heure. D'ailleurs, Loretta, tu pourrais peut-être nous faire découvrir un peu de musique française ?

Je n'ai pas la moindre envie de sortir de mon havre de paix avec mon marin sexy, mais je sens bien que je ne vais pas pouvoir le monopoliser toute la soirée. Tim me tend la main et m'aide à me relever. Même debout, je ne lui arrive pas à l'épaule. Je le suis à contrecœur dans la pièce d'à-côté, laissant Andreas seul avec sa pizza qu'on a laissée un peu trop cuire, trop occupés à s'embrasser.

– Lou... Louise Attaque, déchiffre péniblement Tim sur l'écran de mon téléphone qui diffuse actuellement *Je t'emmène au vent* sur la chaîne hi-fi du salon.

Je ris de son accent allemand à couper au couteau.

– C'est connu, en France ? demande une nana aux cheveux roux, sceptique.

Je lève les yeux au ciel.

C'est un peu THE tube diffusé en boucle dans toutes les soirées dansantes des camps français dans les années 1990.

Et c'est surtout le premier morceau français qui m'est venu à l'esprit. Du moins, le seul qui puisse réconcilier les goûts musicaux différents et les générations, et qui ne me fait pas trop honte.

– Disons que c'est ce que la plupart des Français pourraient chanter à tue-tête en fin de soirée bien arrosée, lui expliqué-je.

Andreas nous a rejoints dans le salon, en slalomant entre ceux qui discutent encore avachis par terre et sur le canapé, et les quelques filles qui se trémoussent sur la piste de danse improvisée au centre de la pièce. À part Julia et la fille rousse, les invités ont l'air d'apprécier la musique. Je m'aperçois en regardant les têtes qui m'entourent que je n'en connais toujours pas la moitié : au lieu de sociabiliser, je n'ai eu d'yeux que pour mon colocataire ce soir.

J'ai honte, quand même...

– Et elle parle de quoi, cette chanson ? demande innocemment Andreas, qui ne comprend pas un mot de français.

Je réécoute les paroles entendues mille fois sans faire attention au sens, pour pouvoir les lui traduire.

Allez viens, je t'emmène au vent

Je t'emmène au dessus des gens

Et je voudrais que tu te rappelles, notre amour est éternel, et pas

Artificiel, je voudrais que tu te ramènes devant

Que tu sois là de temps en temps

Et je voudrais que tu te rappelles, notre amour est éternel, et pas

Artificiel, je voudrais que tu m'appelles plus souvent

Que tu prennes parfois le d'avant

Et je voudrais que tu te rappelles, notre amour est éternel, et pas

Au fur et à mesure que je les lui explique en allemand à l'oreille, d'une voix forte pour couvrir la musique qui envahit tout l'appartement, je sens le rouge me monter aux joues.

Oups. Il risque d'y voir un message, non ?

Si on ne s'était pas embrassés passionnément il y a trois minutes, la situation serait certainement moins bizarre. Il faut que je fasse quelque chose avant qu'il ne me prenne pour une midinette romantique accro à lui, ses yeux bleu iceberg, sa fossette, ses cheveux qui appellent la main et ses bras aux muscles légèrement saillants qui appellent les lèvres...

Ah, tais-toi, voix intérieure ! Il ne manquerait plus que je lui souris d'un air niais...

– Enfin, tu sais, je n'avais jamais vraiment prêté attention aux paroles avant que tu ne me poses la question...

Andreas ne réagit pas et secoue la tête en rythme. Apparemment, ça lui plaît, à lui aussi.

– Jolie chanson. Tu dances ? finit-il par me lancer.

Et il m'entraîne dans une danse endiablée et complètement improvisée entre

le canapé aux coussins en désordre et le buffet aussi rempli de bouteilles et de verres qu'un comptoir de bar. Tout le monde nous observe nous déhancher. C'est qu'Andreas est plutôt bon en la matière, et moi, je me laisse guider par ses pas : je me sens capable de le suivre jusqu'au bout de la planète ce soir, même si je suis pieds nus. À mes yeux, notre performance est digne de l'émission *Danse avec les stars*, mais je soupçonne mon taux d'alcool dans le sang d'enjoliver la scène. Probablement que vue de l'extérieur, avec ma petite robe saumon, je dois avoir l'air d'un flamant rose qui chancelle sur ses grandes pattes...

– Vous prenez des cours de danse de couple ? nous demande une des invitées, étonnée.

– Oui, allez, avouez : vous vous entraînez tous les soirs dans votre salon, c'est ça ? renchérit Tim, moqueur.

Bon, on ne doit pas s'en sortir si mal que ça, alors.

Andreas continue à me faire tourner, et je vois bien au petit sourire satisfait qu'il arbore qu'il se fait un malin plaisir à en faire des tonnes. Quand viennent les dernières notes de la chanson, notre « public » en redemande et je me retrouve désignée DJ officiel de la soirée. Au bout d'un moment, lassée de chanter des chansons que personne ici présent ne connaît et d'afficher mon côté cocorico-bleu-blanc-rouge, je repasse sur des tubes internationaux et la soirée reprend de plus belle.

Vers trois heures du matin, les premières mines fatiguées quittent la fête, après avoir salué tout le monde par de grandes accolades. Une fois la porte refermée sur le dernier invité, nous nous retrouvons seuls, Andreas et moi, ne sachant que faire de cet appartement sens dessus dessous... et de ce petit quelque chose semé à notre rencontre et qui a soudain grandi entre nous ce soir, à l'improviste, nous laissant nous aussi tout retournés.

Moins téméraire que dans la cuisine, un peu dessaoulée par nos acrobaties sur la piste et la dégustation de la pizza, je ne sais plus sur quel pied danser. Inconsciemment, mon regard interroge celui de mon colocataire, qui a encore la main sur la poignée de la porte d'entrée.

Pour toute réponse, je reçois ses lèvres sur les miennes, dans un baiser doux qui rapidement s'intensifie. Les yeux clos, je suis sur un petit nuage... La main

d'Andreas vient se glisser dans mes cheveux au moment où j'attire à moi son corps chaud. Désinhibée par cette soirée festive, je me sens merveilleusement libérée des barrières que je m'étais imposées. D'ailleurs, tout se déroule si vite et me paraît si irréel que j'ai l'impression d'être dans un rêve. Plaquée contre le mur de l'entrée, je fais glisser ma main contre son bras que je rêvais tant de toucher. Mais il m'en faut plus, toujours plus. Tandis que ses baisers descendent dans mon cou, je ne peux retenir un petit gémissement de désir qui agit sur Andreas comme un signal. La main qu'il pose sensuellement dans mon dos me fait frissonner. Je le désire si fort... Sans prévenir, il me soulève dans ses bras pour me porter en riant jusqu'au nid douillet de sa chambre, à l'endroit même où quelques jours plus tôt, nous avons tranquillement pris le thé, en tout bien tout honneur. Cette fois, je n'aspire plus qu'à y réaliser avec lui tous mes fantasmes...

Arrivé sur le seuil de la porte, il me balance d'avant en arrière dans ses bras, pour faire mine de me jeter sur le lit. Incapable de me débattre – je n'en ai ni le courage ni l'envie – je mise sur mon regard attendrissant pour qu'il me garde encore un peu contre lui. Finalement, il me dépose délicatement sur l'édredon moelleux. Penché au-dessus de moi, il me regarde intensément. Je m'attends à ce qu'il dise quelque chose, mais il n'en fait rien.

Soudain tout intimidée, je me sens comme paralysée. Je ferme les yeux quelques instants, comme la dernière fois au même endroit.

Quand je vais les rouvrir, je serai peut-être dans mon lit et je m'apercevrai que j'ai une fois de plus fantasmé sur mon coloc...

Mais je n'ai pas besoin de rouvrir les yeux pour savoir qu'Andreas est là. Son odeur, si agréable et addictive, est partout. Je suis dans son lit et je respire à plein poumons son parfum.

Andreas sourit, je le sens.

– Tu joues à la Belle au bois dormant ? me chuchote-t-il à l'oreille.

Comme pour vérifier sa théorie, il m'embrasse sur les lèvres. J'ouvre les

yeux.

– Hey, ça marche pas mal, le coup du baiser, remarque-t-il.

Je n’ose pas lui glisser que, dans les Disney, seul un *true love kiss*, un « baiser d’amour véritable », a ce pouvoir. Qui sait si le sien en est un ? Peut-être que demain, tout redeviendra comme avant. Et nous ne serons plus que de simples colocataires qui ont fait une petite entorse à la « règle » une fois, le temps d’une belle soirée.

Lori, ma vieille, arrête de cogiter, par pitié. Si vraiment tes fantasmes doivent devenir réalité, c’est le moment ou jamais...

– Oui et tu peux même réessayer autant de fois que tu veux si ça t’amuse, réponds-je, mutine.

Je le fais glisser à mes côtés et tête appuyée sur mon bras, j’observe son corps avec envie. Sans plus de cérémonie, je passe ma main sous sa marinière pour la lui retirer.

Comme si c’était le signal qu’il attendait, Andreas s’empresse de m’aider à le déshabiller. Plus rapide que son ombre, en moins de temps qu’il ne faut pour le dire, il se retrouve seulement vêtu d’un boxer, à demi nu à mes côtés.

– Tu es sûre que c’est ce que tu veux ? Tu dois être fatiguée. Je suis persuadé que là, tout de suite, l’oreiller t’attire plus que moi, lance-t-il pour me chambrer. Tu veux que j’aie te chercher ton pyjama licorne ? Je t’autorise à dormir près de moi, mais seulement si tu ne ronfles pas.

L’oreiller en question finit par lui arriver en pleine poire, mais aussitôt, je couvre son visage de baisers comme pour le guérir du choc du coussin. Je me relève à demi. À califourchon sur ses abdominaux, je le domine de toute ma hauteur.

Il est beau à se damner.

Andreas, amusé par ce jeu, me fait rouler sur le côté et c’est à son tour de dévoiler mon corps en dézipant ma robe. Impatiente, je l’aide à la faire passer par mes épaules et nos baisers reprennent de plus belle. Nos corps s’entortillent

et disparaissent dans les tissus et coussins moelleux ; bientôt, les sous-vêtements ne sont plus de la partie et le reste du monde peut bien s'écrouler : je n'en ai plus que pour ses yeux.

Il est si beau... Je voudrais que le soleil ne se lève jamais pour que cette merveilleuse nuit qui commence dure pour l'éternité.

Ses doigts dessinent les courbes de mes seins, et moi celles de ses fesses de dieu grec. Andreas sait se faire désirer, même si je sens qu'il meurt d'envie lui aussi de passer la vitesse supérieure... Contre ma poitrine, je sens son cœur s'emballer et dans mon cou, son souffle se fait plus court. Au moment où je goûte encore une fois au goût de ses lèvres et que sa langue vient faire la connaissance de la mienne, je me saisis du sexe dur et palpitant d'Andreas qui s'offre à moi sous le doux drap blanc. J'ai bien l'intention de faire monter encore un peu plus la température. Et surtout, de lui donner autant de plaisir que la vue de son corps sublime m'en offre en ce moment même...

Délicatement, la main d'Andreas s'invite au creux de mes jambes pour me rendre mes caresses. Excités et essoufflés, nous continuons avec passion et curiosité l'exploration mutuelle de nos corps. Je sens le désir grimper en moi et ma délivrance arrive enfin lorsque, dans la pénombre, j'entends le bruit d'un emballage de préservatif qu'on déchire. Je m'empresse de l'aider à l'enfiler de mes deux mains, pour accélérer encore le processus.

Vite, vite, Andreas...

C'est le genre de suspense qui pourrait rendre fou. Je le guide d'une main sûre vers la porte de mon intimité, que si peu de garçons ont été invités à franchir. Andreas entre en moi et nos soupirs de désir indiquent notre décollage immédiat pour le septième ciel. Jusqu'où m'emmènera-t-il, mon bel Apollon ?

Je découvre un territoire vaste et nouveau de trésors jusque-là inconnus. C'est l'image que j'ai en tête tandis que nos corps se meuvent à l'unisson l'un contre l'autre, son sexe allant et venant en moi, chaque fois un peu plus fort, et que je tente de contenir mon plaisir en l'étouffant dans l'oreiller. Je crois n'avoir jamais pris autant mon pied...

C'est si bon...

– Ne vas pas me dire que tu as peur de déranger le voisinage, l’appartement fait deux cents mètres carrés... chuchote-t-il au-dessus de mon visage.

Je ris de ma bêtise et lui mords doucement la lèvre. Pour se venger, il accélère un peu le rythme. Tout mon corps n’est que frisson et muscles tendus de plaisir, le feu d’artifice éclate, de plus en plus beau. Soudain, c’est le bouquet final, et sans prévenir, mon orgasme s’échappe de mes lèvres, en même temps que le sien.

Nous restons là, l’un contre l’autre, à sentir nos muscles se détendre et nos cœurs descendre dans les tours. C’était si fort, si intense, que j’ai l’impression que mon rythme cardiaque ne reviendra jamais à la normale. Peut-être que tout ça était écrit, que je devais croiser le chemin d’Andreas pour me faire connaître la vraie définition du mot « plaisir » ? Avec le risque de vouloir y regoûter très vite, comme une drogue douce...

Un sentiment de bien-être m’envahit. Je pourrais m’endormir comme ça, le nez dans ses cheveux, en contemplant les étoiles par la petite fenêtre. Dehors, le monde entier ignore tout de ce qui vient de se produire, mais qui pourtant, à mon échelle, équivaut à un événement naturel extraordinaire. Je viens de vivre un raz-de-marée. De plaisir.

Et puis, on ne va pas se mentir : un orgasme de cette puissance, c’est au moins aussi rare qu’un alignement de planètes, le truc qui se produit une fois tous les millénaires, en année bissextile à l’équinoxe de printemps.

Andreas quitte lentement mon corps, comme à regret, et son regard coquin et satisfait me fait penser qu’il a peut-être lui aussi la même théorie cosmique à propos de ce qui vient de se passer entre nous. Il revient sous la couette pour se blottir contre moi. Il ne dit rien, moi non plus : l’instant se passe de mots et je me niche tendrement dans son cou. Je voudrais encore lutter pour ne pas tomber amoureuse, mais décide de baisser les armes, rien que pour ce soir...

Dans cette petite cabine de bateau, comme il l’appelle lui-même, au beau milieu de l’amas de coussins, je me sens comme un oiseau dans son nid douillet. Un vrai nid d’amour qui m’est offert, au moins le temps d’une nuit. Apaisée par son odeur et ses lèvres rassurantes qui viennent embrasser une dernière fois mes cheveux, je sens mes yeux se fermer instantanément.

– Fais de beaux rêves...

À demi endormie, je souris en réponse au lointain murmure d'Andreas, tandis que derrière la fenêtre, le ciel de Hambourg s'éclaircit des premières lueurs du petit jour.

12. Tous les doutes sont permis

Une forte sirène de paquebot me parvient aux oreilles depuis le port, tout proche, et me tire des bras de Morphée. Je cligne des paupières. J'aurais préféré être encore dans ceux d'Andreas, mais le lit est vide... Un peu dans les vapes, je me gratte la tête et m'étire comme un chat après une longue sieste.

Je me demande où il est passé.

Je me décide à m'extraire de mon nid douillet pour mettre un pied à terre, à la recherche du beau gosse qui m'a laissée m'endormir avec des étoiles plein les yeux. Il doit probablement être sous la douche ou bien en train de nous préparer un bon café dans la cuisine.

Après avoir enfilé à demi mes vêtements de la veille éparpillés au sol à l'entrée de la chambre, je déambule dans l'appartement, encore tout ensommeillée. Mais aucune trace d'Andreas, ni au rez-de-chaussée, ni à l'étage. Le loft est étrangement calme, et tout a été rangé et nettoyé : on ne soupçonnerait pas qu'une fête a eu lieu ici il y a encore quelques heures. J'imagine que mon prévenant colocataire doit être parti chercher des *Franzbrötchen* à la boulangerie la plus proche. L'horloge du bureau indique 12 h 12. Je pénètre dans ma chambre pour attraper quelques vêtements propres, direction la douche. La sirène du paquebot se fait entendre à nouveau, plus forte que jamais. C'est là que ça fait tilt dans ma tête...

C'est lui, c'est Andreas ! C'était aujourd'hui... le grand départ.

Complètement perturbée par l'agréable tournure qu'a prise la soirée de la veille, j'en avais oublié la raison : fêter le départ d'Andreas. Mais pour combien de temps déjà ? Et où ? Impossible de m'en souvenir. J'étais tellement dans le déni de la reprise de son travail que je n'ai pas trop tenu à en parler.

Je redescends quatre à quatre les marches de la grande mezzanine. Je refuse de croire qu'il serait parti sans un mot, sans se retourner... J'observe la chambre,

mais à part un fouillis d'oreillers et de draps, je ne vois rien de particulier. Dans la cuisine, rien non plus. Pas de mot griffonné à la va-vite, pas une tasse de café qui m'attendrait. Idem pour le salon. Regrette-t-il d'avoir passé la nuit avec moi ? J'en viens à le croire, qu'il a agi sur un coup de folie hier, et pris la fuite aujourd'hui, d'une certaine manière.

Ah, le salaud... Son boulot lui sauve la mise. Pratique le coup du départ en voyage programmé : pas besoin de vivre ce moment gênant où il faut assurer le « service après-vente » au réveil...

De toute façon, qu'est-ce que je m'imaginai ? Je devrais bien avoir compris depuis le temps que les princes charmants n'existent pas, et qu'il ne faut pas miser sur un garçon pour faire son bonheur : on est forcément déçue à un moment donné... Je croyais avoir appris de mes erreurs du passé, mais mon foutu côté romantique finit toujours par revenir au galop. Enfin, comme dirait mon père, il faut voir le côté positif de toute expérience. Après tout, je peux m'estimer heureuse d'avoir passé une superbe nuit aux côtés d'Andreas, d'avoir connu ce bonheur, même s'il est fugace. Sans doute ce qui fait la beauté de ce genre de moments, c'est qu'on sait qu'il est rare, unique, éphémère.

Comme l'alignement des planètes.

Si on remettait le couvert, ça ne serait sûrement pas aussi magique que la première fois. Alors c'est sûrement mieux comme ça, après tout. Et puis je savais que ça finirait comme ça.

Deuxième point positif : c'était quand même sympa de sa part de ne pas être parti en te laissant l'appartement sens dessus dessous à ranger et nettoyer de fond en comble... Mais encore heureux, en fait : ce n'était pas ma fête ni mes amis, après tout !

Mon dialogue intérieur s'éternise sous la douche. J'ai un pincement au cœur en repensant à ses gestes, ses paroles de la veille. Il avait l'air si tendre et prévenant... J'ai envie de me boucher les oreilles comme Ulysse, par peur de succomber au chant des sirènes.

Ne pas m'attacher, ne pas m'attacher...

À propos de chant des sirènes, je ne peux m'empêcher de croire que celui entendu tout à l'heure était celui de son bateau de croisière. Un au revoir qui sonne tout de même pour moi comme un « à bientôt » joyeux et décomplexé. Mais il me faudra encore attendre son retour pour le vérifier.

Et je n'ai aucune idée du temps que je vais devoir patienter. Le comique de la situation m'arrache un petit rire nerveux : je n'ai même pas le numéro de téléphone du garçon avec qui je vis, et il n'a pas le mien non plus. Nous n'avions pas encore eu besoin de nous appeler... J'envisage de le trouver sur les réseaux sociaux, mais je me doute que ce loup solitaire est bien loin de tout ça et s'en moque complètement.

Ou alors, je pourrais demander son numéro à Helen, sa sœur ?

Je rejette une fois encore cette solution. S'il ne me l'a pas donné, c'est qu'il a ses raisons. Peut-être aime-t-il se couper de tout quand il part en mer ? Et puis pas question que je m'accroche à ce mec comme un bigorneau à son rocher : je suis une femme forte, indépendante. Nous verrons à son retour.

Affairée à m'occuper de l'aquarium à nettoyer, je ne cesse de passer intérieurement des rires aux larmes. Je crois qu'appeler Maïke pour tout lui raconter, lui exposer la situation toute merdique dans laquelle je me suis fourrée jusqu'au cou et lui demander de me flageller s'impose comme une question de vie ou de mort.

Les sonneries s'égrainent et je me prépare déjà à prendre ma petite voix de malheureuse pour faire le récit de mes malheurs, quand ma meilleure amie décroche, plus en forme que jamais.

– Lori, tu fais bien d'appeler ! Tu ne devineras jamais la grande nouvelle ! s'exclame-t-elle sans même un « Allô ».

Je hausse un sourcil.

– Euh, je n'en sais rien... Tu as réussi à faire des pancakes sans les faire brûler ? Tu as trouvé une amoureuse pour ton Currywurst ?

Ce chien est tellement mignon. Je donnerai n'importe quoi pour le serrer contre moi en ce moment même comme une grosse peluche réconfortante.

– Quoi ? Non ! Tu as des dons de médiumnité. On va se marier !

Mon cerveau bloque sur les derniers mots.

– Pardon ?

– Je voulais passer te voir cet après-midi pour te l'annoncer mais je n'ai pas pu résister quand j'ai vu ton numéro s'afficher...

Assise dans mon lit, je regarde dans le vide, les yeux écarquillés. Si je m'attendais à ça...

– Allô ? Lori, t'es là ?

– Hein ? Euh, oui. Tu peux répéter, pour voir ?

– Hier soir, au restaurant avec Tobias, j'ai porté ma robe rouge... Tu sais, celle que j'ai achetée avec toi cette semaine. Et il m'a demandée en mariage, comme tu l'avais prédit en rigolant... et j'ai dit oui !

Je m'imagine la scène, et contrairement à ce que j'aurais cru, ça m'émeut un peu.

– Waouh, je ne m'attendais pas à ça. Félicitations, je suis très heureuse pour vous ! C'est pour quand ?

– La date n'est pas encore fixée. Tu sais Lori, je sais que tu n'es pas très branchée mariage, mais ça me ferait super plaisir que tu sois mon témoin. Et puis, il faut ab-so-lu-ment que tu viennes avec moi pour l'essayage des robes de mariée !

Surexcitée, Maïke s'emballe et m'expose déjà toutes les idées qui lui sont venues depuis hier soir : le menu, le thème de la déco, le plan de table...

– J'ai trouvé un fleuriste parfait à Altona, tu devrais voir ça ! Ah et puis pour les photos, j'ai pensé à toi bien sûr... mais je veux que tu profites de la fête autant que nous, alors j'ai pensé que tu pourrais te charger des photos du faire-part de mariage, mais nous allons prendre un photographe spécialisé pour le jour J. Aussi, j'oubliais : ton père sera invité bien sûr, avec ta belle-mère...

Elle débite tout ce qu'elle a en tête à une vitesse folle, sans que je ne puisse assimiler la moitié des informations. Déjà, il faut que j'encaisse la nouvelle du mariage. Même si Maike est en couple avec Tobias depuis longtemps, je n'avais même pas envisagé qu'ils pourraient s'unir prochainement, surtout à notre âge. J'avais sorti ça pour plaisanter, dans le magasin de fringues. 24 ans et 27 ans, ça me paraît tellement tôt pour ce genre de choses... d'adultes.

Bon OK, je suis peut-être encore ado dans ma tête.

En y repensant, Maike aussi avait vu juste quant à la petite robe que j'avais achetée le même jour que la sienne : tout comme elle, je l'ai portée hier soir, et mon colocataire a effectivement succombé à mes charmes. Mais mon amie finit par prendre congé de moi au téléphone, me disant avoir encore la tournée de toute sa famille dans la journée pour annoncer la nouvelle à tous, et je raccroche sans avoir pu en placer une.

Mais c'est moi qui l'appelais à la base ! Elle abuse...

Enfin, je m'en voudrais de lui gâcher son bonheur en lui racontant mes petites peines de cœur ridicules. Je suis heureuse pour elle, même si notre conversation me laisse un goût amer que je n'arrive pas à identifier. Ce n'est pas de la jalousie, non : le mariage ne me fait pas rêver du tout. Mais peut-être est-ce l'idée qu'elle ait réussi à être heureuse en amour, alors que pour moi, ça a toujours été chaotique, qui me chagrine un peu, quelque part. Pourquoi n'y aurais-je pas droit moi aussi, à une belle histoire d'amour ? La vie sait parfois être si injuste, si cruelle.

Il y a des jours comme ça, où on ferait mieux de rester au lit...

Je joins les gestes à la parole en m'enfouissant sous ma couette. Je tente de retrouver cette sensation de bien-être intense ressentie il y a quelques heures encore dans le petit nid de coussins du rez-de-chaussée, blottie contre le torse chaud de cet homme si attirant et énigmatique. Mes yeux se ferment, je me réfugie dans mon monde rêvé.

Mon téléphone, enfoui sous l'oreiller, émet un « ting » pour annoncer la réception d'un message instantané.

Ah ! Ça y est, Maïke commence à me spammer en m'envoyant des photos de robes ou le site du fleuriste...

À la fois blasée mais curieuse, je tends la main vers mon portable pour vérifier ma théorie. Tout faux : c'est Romain.

Romain_Coucou la belle ! Tu vas bien ? Dis, ça fait un sacré moment qu'on s'est pas vus. Quand est-ce qu'on peut venir passer quelques jours à Hambourg avec Manon et Chloé pour te rendre visite ?

Loretta_Hello you :) Tu sais quoi ? J'ai justement un gigantesque appartement maintenant, vous pouvez venir quand vous voulez ! La semaine prochaine, je fais moins d'heures que d'habitude à la crêperie. Venez !

Romain_Mais dis donc, la cachottière, tu ne m'avais pas dit que tu avais trouvé un appart et un job... C'est génial ! Carrément partant pour la semaine prochaine, on est encore tous en vacances donc je n'ai plus qu'à voir avec les filles pour réserver les billets d'avion.

Loretta_Ta chère et tendre ne sera pas du voyage ?

Romain_Sandra et moi, c'est fini... mais ce n'est pas bien grave ! Je te raconterai.

Loretta_Mince, je suis désolée pour toi... J'ai hâte que vous veniez, vous me manquez. Et puis ça nous changera les idées, à toi comme à moi.

Romain_Tu me manques aussi, la belle. Il y a quelque chose qui ne va pas ? Tu sais que tu peux tout me dire, je serai toujours là pour toi...

Loretta_Merci mon chou <3 Non, ne t'inquiète pas, juste un coup de mou passager.

Romain_Sûre ? Je suis sûre que ça ira tout de suite mieux en me retrouvant ahah <3

Je sens la conversation glisser sur une pente dangereuse. Je suis soulagée à l'idée que mes amis français viennent la semaine prochaine remplir cet appartement vide en l'absence d'Andreas, qu'ils m'apportent une bouffée d'air

dont j'ai bien besoin. Je ne sais pas quelle tournure prendront les événements, surtout avec le facteur « Romain ». Ce garçon qui aime si bien jouer avec les frontières de la *friendzone*. Je ne saurais pas tellement dire si l'on peut considérer que j'ai un passif avec lui, mais ça a toujours été un peu ambigu. On se connaît depuis qu'on a 13 ans, tous les deux.

Inséparables et complices, nous avons tout pour être les meilleurs amis ou amoureux du monde. Mais le problème, c'est qu'on n'a jamais choisi entre les deux. Je crois qu'on a toujours eu un faible l'un pour l'autre, mais le destin n'a jamais décidé de nous réunir.

Au jeune âge où nous nous étions rencontrés, aucun de nous deux n'avait jamais osé faire le premier pas vers l'autre pour mettre officiellement le mot « amour » sur notre relation. Ensuite, il y a eu la distance, quand avec ma mère, j'ai déménagé dans un autre village. Même si nous restions dans le même département, il nous était difficile de nous revoir. Alors, nous nous écrivions des lettres, amusantes, innocentes.

Nous sommes restés ainsi en contact durant de nombreuses années, jusqu'à l'âge de 19 ans, nous nous sommes retrouvés dans la même promo à l'université. Nous aurions pu tomber dans les bras l'un de l'autre. Mais sans le vouloir, dès qu'il était célibataire, je ne l'étais pas. Et inversement. Si notre complicité était restée intacte, nous avions déjà tracé nos chemins amoureux chacun de notre côté. Le temps avait fait son œuvre et l'amitié s'était imposée entre nous comme une évidence.

À bien y réfléchir, je ne sais pas si quelque chose serait possible entre nous deux. Il y a deux ans, lors d'une soirée, on avait passé un pacte, inspiré de la série *How I Met Your Mother*, que nous suivions ensemble, et dans laquelle Ted et Robin se promettent de se marier ensemble s'ils sont l'un et l'autre encore célibataires à l'âge de 40 ans. Bien sûr, notre pacte à nous ne stipule pas le mariage, mais après moult négociations, Romain a obtenu de le remplacer par « concubinage ».

En y repensant, je suis bien contente qu'il ne soit plus avec Sandra. Je ne sais pas lequel des deux a rompu, mais ce que je sais, c'est que les rares fois où je l'ai vue, je n'avais pas accroché avec elle : sa conversation était aussi inintéressante et morne qu'un exposé sur la culture des endives en Moldavie occidentale.

Donc, on dirait bien que pour la première fois depuis bien longtemps, Romain et moi sommes célibataires au même moment. Je me demande s'il n'a pas une petite idée derrière la tête en organisant de son propre chef ce voyage pour des retrouvailles entre amis...

Non, je me fais des idées... Je lui manque simplement, c'est normal.

Allongée en étoile de mer sur mon lit à baldaquin, j'observe le plafond intensément, plongée dans mes pensées.

Andreas, Romain. Romain, Andreas.

Une chose est sûre : ils n'ont rien en commun. L'un est un marin solitaire, doux, sur la réserve, quand l'autre est tout son contraire : un étudiant déjanté, sociable, fonceur.

Uniforme de marin vs look de bad boy. C'est comme si on me demandait de choisir entre le sucre et le sel !

À ce moment, l'horizon de mon avenir me paraît plus que jamais teinté d'inconnu. Je chasse les scénarios et hypothèses les plus improbables qui me viennent à l'esprit, sans pouvoir toutefois m'empêcher de me poser la question : mon cœur s'offrira-t-il à l'un d'eux ?

13. Sensations fortes

Le bruit de l'eau qui coule sous la douche se fait entendre sans discontinuer depuis plus d'une demi-heure. C'est là que je réalise combien c'est long de se mettre en route à faire quelque chose quand on est une tribu et qu'on n'a qu'une seule salle de bains. Manon, Chloé et moi sommes déjà prêtes, douchées, habillées, maquillées et coiffées. Enfin « coiffées »... plus pour longtemps étant donné qu'on s'est toutes les trois avachies dans le canapé comme des gros sacs devant les dessins animés – le seul programme à la télé que les filles puissent à peu près suivre grâce à leurs lointains souvenirs de leurs cours d'allemand LV2. Pour attendre qui, évidemment ? Le seul homme de la troupe : Romain.

Qui a dit que c'est toujours les filles qu'on attend, hein ?

Chloé regarde sa montre en soupirant.

– Bon qu'est-ce qu'il fait, Pingouin, là ? Il est onze heures, j'ai trop faim...

Quand elle est agacée, elle secoue la tête et ses boucles, ça m'a toujours fait sourire. On ne dirait pas comme ça, quand on rencontre cette jolie métisse à l'allure distinguée, que c'est un clown incarné, en plus d'être une grande râleuse. Elle a toujours une bêtise à sortir pour nous faire rire, et quand elle est avec Romain, on croirait voir un frère et une sœur qui se chamaillent. On se connaît tous les quatre depuis bien longtemps, mais ces deux-là se sont retrouvés à suivre le même master de marketing et ils sont devenus aussi inséparables qu'impitoyables l'un avec l'autre. Je ne me souviens même plus à quelle occasion elle lui a attribué ce ridicule surnom pour le charrier.

Le ventre de Manon se met à gargouiller comme pour donner raison à Chloé. On se regarde toutes les trois, affamées et feignant l'agonie. On a prévu d'aller petit-déjeuner ensemble à StrandPauli, le café où travaille Maike, mais vu comment on est lents à se préparer, je crois que ce sera plutôt un brunch...

Je suis bien contente d'avoir enfin un jour de repos pour pouvoir passer une

journée entière avec mes amis : depuis leur arrivée il y a deux jours, je n'ai pas pu tout faire avec eux. L'essentiel, c'est qu'ils profitent aussi de la ville. Romain a paraît-il adoré le Miniatur Wunderland, le plus impressionnant musée des miniatures au monde, situé dans la Speicherstadt, à quelques centaines de mètres du loft. Rien d'étonnant : même moi, qui l'ai découverte quand j'étais plus jeune avec mon père, j'y retourne de temps en temps admirer avec des yeux d'enfant les nouveaux décors miniatures mais géants à la fois, faits à la main. J'adore observer les petits personnages qui les peuplent, les trains qui parcourent les paysages grandioses, les petites voitures qui s'arrêtent aux feux puis activent leur clignotant pour tourner, les avions qui décollent, les éclairages qui imitent le jour puis la nuit... La discrète Manon, quant à elle, a préféré la balade en bateau dans le port, à passer près des gigantesques cargos et des bateaux de croisière, puis la visite du sous-marin russe U-434 et la découverte de Neumühlen, ce petit port charmant où sont amarrés tous les vieux gréements. Bien qu'on soit loin des plages paradisiaques, Chloé a particulièrement aimé aller se dorer la pilule sur la plage de Strandperle, où tous les trois se sont installés la veille pour déguster pizzas, bières et bretzels en regardant passer les bateaux.

Aujourd'hui, j'aimerais leur montrer davantage la ville et ses quartiers, notamment les plus animés comme Sankt Pauli et Sternschanze. Et profiter d'avoir trois « modèles » sous la main pour m'entraîner à prendre des photos de portrait : ça fait bien longtemps que je n'en ai pas fait et ça me changera de la ville et du port. Chloé a toujours fait un très bon modèle photo, c'est même la première personne que j'ai shootée quand nous étions au lycée. Sourire facile, poses naturelles : n'importe quel amateur en tirerait des photos réussies. Manon en revanche, plus réservée et un poil « coincée », appréhende. Je la regarde enrouler nerveusement une mèche autour de son index, comme avant un contrôle à l'époque où on était dans la même classe.

– Manon, détends-toi... ça va bien se passer, c'est pas un exam ! lui lancé-je pour la taquiner.

Elle sort de ses pensées, comme prise en flagrant délit, avant d'esquisser un sourire.

– Je ne suis pas photogénique, moi... réplique-t-elle d'un ton geignard.
– N'importe quoi, répond Chloé. On t'a super bien relookée en plus, tu seras trop mignonne sur les photos.

« Relookée », c'est un grand mot. Manon a simplement tendance à se laisser vivre au naturel, sans se mettre en valeur, du genre à ne pas faire trop de shopping, à prendre le premier T-shirt sur la pile le matin, et à n'avoir pour seul « rituel salle de bains » que le brossage de ses cheveux châains. Chloé, apprenant qu'elles joueraient les stars devant l'objectif aujourd'hui, a pris les choses en main en lui proposant de la maquiller et de la coiffer, tandis que je lui dégoutais une chouette tenue colorée dans ma propre garde-robe. J'ai eu l'impression de retourner en enfance, quand je coiffais et habillais mes poupées !

– Manon s'est transformée en papillon ? demande une voix derrière nous.

Je tourne la tête pour découvrir Romain, tout beau tout propre, qui descend enfin, prêt à partir. Je l'observe malgré moi : son sourire de canaille apparaît sur son visage, mais ce qui me frappe le plus, c'est sa coupe de cheveux. Depuis son arrivée, je ne m'en remets pas : il a les cheveux bleus. Ou gris. « Gris bleu métallisé », c'est ce qu'il a fièrement déclaré en réponse à ma tête effarée quand je suis allée les chercher à l'aéroport.

Les raisons de ce coup de folie capillaire ? Personne n'en sait rien, mais Romain est un peu du genre à toujours expérimenter des trucs chelous. Il y a deux ans, il s'était laissé pousser les cheveux et la barbe « comme un Viking ». Le pire dans tout ça, c'est que ça lui va bien ! La couleur de cheveux lui donne un petit côté futuriste qui s'accordera parfaitement au shooting style « retro wave » que j'ai en tête.

– Euh, je ne sais pas comment je dois prendre ta métaphore du papillon... répond Manon, mi-figue, mi-raisin. Avant, j'étais aussi moche qu'une chenille, c'est ça ? Et maintenant, je suis bariolée ?

Romain arbore sa tête d'ange innocent.

– Mais non, pas du tout...

– Ouais, c'est ça ! Tu peux parler, toi : avec tes cheveux bleus, on dirait le présentateur trop laid dans *Hunger Games*, lance Chloé, cinglante.

Eh voilà, c'est reparti pour un tour. Chloé : 1, Romain : 0.

Nous éclatons de rire.

– Bah, moi je trouve ça stylé, le look des gens du Capitole... bougonne-t-il, vexé.

En attendant, il est encore torse nu, ce qui me donne l'occasion de jeter un œil à ses tablettes de chocolat.

Il a dû se remettre au sport depuis la dernière fois qu'on s'est vus !

Comme s'il lisait dans mes pensées, il m'envoie un clin d'œil ravageur. Chloé, au bout du rouleau après tant d'attente, l'interrompt dans son petit manège :

- Bon, tu l'enfiles ce T-shirt, Don Juan ?!
- C'est pour que Lori puisse m... tente-t-il de répliquer pour faire le malin.
- Chut ! Habille-toi !
- Oui, maman.

Mais c'est pas possible, ces deux-là. Et puis il y a bien trop d'hommes bien gaulés et à demi nus en sortant de la douche, dans cet appartement. Entre lui et Andreas, ma libido fait les montagnes russes... Eh merde, je m'étais promis de plus penser à lui...

On se met enfin en route pour conquérir la ville et manger comme des ogres. Un brunch me fera le plus grand bien.

En sortant de StrandPauli, totalement repus, nous errons dans les rues du quartier, histoire de profiter de la belle journée ensoleillée qui s'offre à nous.

- J'ai beaucoup trop mangé, annonce Manon.
- Ne m'en parle pas, renchérit Chloé, je crois que vous pourriez me faire rouler, ça me demanderait moins d'effort que marcher.
- Elle est complètement déjantée, ta pote, là... Maike, commente Romain. Maintenant, je connais le menu de son mariage par cœur.

Je ris. Depuis la demande en mariage, Maike est à fond dans les préparatifs et ne parle plus que de ça !

– Vous n’avez pas fini d’entendre parler de bouffe, dis-je. Regardez ça !

À quelques mètres devant nous se tient la Hamburger Dom, une gigantesque fête foraine. Nous y entrons et ma troupe a tôt fait de comprendre ce que je veux dire : il y a autant d’attractions que de stands de *street food*. Dans la foule, chaque passant semble avoir à la main quelque chose à grignoter : sandwiches, saucisses au curry, glaces, bonbons, chichis... Mon appareil photo à la main, je capture les visages de mes trois Français préférés avec, en arrière-plan, les mille et une couleurs des étals de bonbons et manèges.

Très vite, Romain jette son dévolu sur un stand de tir à la carabine. Chloé joue sa compéitricice et propose de se mesurer à lui. Finalement, Manon et moi nous prêtons aussi au jeu et nous voilà à nous concentrer tous les quatre pour viser nos ballons flottants. 1... 2... 3... Feu !

Nous éclatons de rire en même temps : aucun de nous n’a gagné. Romain est tout bougon.

– C’est de l’arnaque, ce truc !

Je ne suis pas mécontente qu’il ait perdu : ça lui fera peut-être ravalier son air de jeune coq prétentieux, qui a autant le don de m’énervier que de m’attendrir.

– Et là, vous me suivez aussi ? demande-t-il quelques minutes plus tard en désignant un manège aux grands bras gesticulants, dont l’un d’eux passe justement au-dessus de nos têtes.

À en croire les cris de terreur qui me parviennent aux oreilles, ce n’est clairement pas fait pour moi ! Manque de chance, Manon et Chloé sont apparemment plus téméraires et tous les trois se glissent déjà dans la file d’attente.

– Il n’y a pas moyen que je monte dans ce truc... même pas en rêve ! annoncé-je, les bras croisés.

– Allez Lori, fais pas ta chochette !

Après les cinq minutes d’attente les plus stressantes de ma vie, je me retrouve à me faire boucler ma ceinture par le forain, à bord d’une nacelle. Il fait descendre une barre de sécurité et me voilà piégée à bord du manège, à côté de

Romain qui m'observe paniquer avec son sourire en coin.

Quoique, il est peut-être encore temps de crier comme une hystérique que je veux qu'on me sorte de là...

- Quoi ? fais-je sèchement à l'attention de mon ami qui me regarde fixement.
- Ça va aller ? me demande-t-il d'un ton ironique.
- Va te faire foutre.

Il s'arrête net de gigoter. C'est vrai qu'il en faut beaucoup pour que des grossièretés sortent de ma bouche.

C'est dire l'état de panique de la fille...

– Oulah, Lori est en méga stress. Allez, prends ma main, dit-il en attrapant la mienne. Tu as le droit de la broyer si tu veux.

T'inquiète pas, je ne vais pas me priver.

Le manège se met en mouvement, la musique de l'attraction trop forte m'agresse les oreilles. Lentement, on s'élève dans les airs, la ville s'étend à nos pieds. Les rires de mes copines me parviennent de la nacelle de derrière. La vitesse augmente et le bras mécanique se suspend soudain dans les airs. Mon cœur bat à tout rompre.

Oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu.

Tout à coup, ça y est : le bras mécanique se relâche violemment, et j'ai l'impression de tomber au sol, la tête la première. Mais au dernier moment, nous effectuons un looping pour repartir de plus belle vers le ciel. Je serre la main de Romain tellement fort qu'elle doit être rouge. Je l'entends rire, profiter à fond des sensations. J'ai fermé les yeux, fermé les narines. J'ai l'impression de passer dans le tambour d'une machine à laver.

Les tours s'enchaînent, mon cœur fait des loopings. Heureusement que j'ai l'estomac bien accroché...

- Détends-toi, ouvre les yeux et profite de la vue ! me crie Romain.

Je serre un peu moins la main de mon voisin et respire un bon coup. C'est vrai que ce serait ridicule de ne pas essayer de m'y faire, à cette attraction. Au moment où j'ouvre un œil, nos têtes se rapprochent dangereusement du sol et je ne peux pas m'empêcher de lâcher un cri de terreur, en même temps que les autres fous montés dans cette machine infernale. Je me cramponne à la barre de sécurité d'une main et au pauvre Romain de l'autre.

C'est quand que ça se termine, bordel ?

Romain se tourne vers moi et tente de capter mon regard. Je me plonge dans ses yeux gris. Il me décoche un sourire rassurant. Mais la nouvelle montée dans les airs à toute vitesse me coupe le souffle.

– Regarde devant toi... maintenant ! On voit toute la ville.

Je me force à garder les yeux ouverts. Pour les quelques minutes qui restent, même si elles me paraissent durer une éternité, j'essaie d'appivoiser ma peur et de calmer mon cœur affolé. C'est vrai que c'est joli, de là-haut.

Quand nous redescendons enfin vers le sol, je me sens déjà mieux. Le forain vient nous détacher et je regagne enfin le plancher des vaches sur mes jambes flageolantes.

Je rejoins les filles à petits pas, de peur de marcher en zigzag comme un ivrogne.

– Alors, t'as eu peur ? me demande Manon.

Non, à peine. Ils sont fous les gens qui aiment ça, ils ont un cœur en métal ou quoi ? Si ça se trouve, je suis cardiaque ?!

Romain arrive derrière moi et me soulève du sol pour me faire tournoyer dans les airs.

– Wouhou ! Loretta, 24 ans, a survécu au premier manège à sensations de sa vie ! Félicitations, la belle.

– Lâche-moi ! dis-je en riant. Tu veux vraiment que je te vomisse dessus, c'est ça ?

Il me repose à terre et me serre dans ses bras comme si j'étais une petite fille apeurée qu'on consolerait par un câlin avec son ours en peluche. Je me dégage de son étreinte.

Ça va, c'est pas parce que je ne tiens pas trop sur mes jambes que je suis une petite nature ! Enfin, un peu mais faut pas pousser...

Histoire de détourner l'attention de mes amis, et stopper leurs moqueries, je leur fais remarquer un stand de gaufres qui ont l'air délicieuses. Même si personnellement, je ne pourrais rien avaler pour le moment.

Nous continuons à nous promener parmi les allées bondées de la foire. Inconsciemment, je reste aux côtés de Romain, qui m'observe du coin de l'œil de temps à autre, l'air malicieux.

- Qu'est-ce qu'il y a ? finis-je par lui demander, consciente de son manège.
- Rien, je te regarde. Je suis fier de toi, avoue-t-il. Je ne pensais pas que tu la ferais, cette attraction.
- C'est pas comme si vous m'aviez donné le choix ! répliqué-je, boudeuse.
- Il faut savoir sortir de ta zone de confort... C'est comme ça qu'on progresse dans la vie, en relevant des défis.

C'est rare que Romain sorte des phrases aussi... philosophiques. Le roi de la « non-prise de tête » aurait-il pris des cours auprès de Manon, fraîchement diplômée en psycho ?

La foule s'intensifie et les têtes de mes amis se noient dans l'océan humain. J'agrippe la main que Romain me tend une nouvelle fois pour ne pas les perdre. Il m'attire vers un endroit entre un stand de frites et un petit train fantôme, où l'air est davantage respirable. Mais nous avons perdu les filles, apparemment.

- Et... qu'est-ce que ça va m'apporter d'avoir fait cette attraction, selon toi ? dis-je pour reprendre la conversation.

Il sourit. Lui n'a pas de fossette comme Andreas...

- De la confiance en toi, du moins, encore plus. Le goût du risque. L'envie de tout essayer. Prendre la vie comme elle vient, sans te poser de questions, sans avoir peur.

Je croirais entendre un hippie qui vient de tirer sur un joint. Il est sérieux ?

– Ah, vous êtes là ! dit Chloé en nous rejoignant, Manon sur les talons. Il y a trop de monde, on va essayer de trouver la sortie...

Sur ses paroles mystérieuses, Romain reprend ma main et, avec un clin d'œil, m'entraîne à nouveau dans le labyrinthe des allées noires de monde. Après avoir piétiné sur quelques mètres, nous débouchons sur une rue moins bondée. Je peux enfin respirer. Romain a gardé ma main dans la sienne. Je la retire doucement.

Non loin devant s'érige un imposant bâtiment en béton grisâtre, haut comme un immeuble de plusieurs étages. Manon, partie devant, s'immobilise.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Le bunker, réponds-je.

En bonne guide, je leur fais un petit cours d'histoire en pleine rue : évidemment, la ville a été bombardée pendant la Seconde Guerre mondiale et compte un certain nombre de bunkers – près de 700, d'après ce que m'a dit mon père. Celui-là est probablement le plus grand, avec ses nombreux étages, et en parfait état.

- Qu'est-ce qu'il y a, à l'intérieur ? demande Romain, intrigué.
- Des associations de musique, des salles de concert et bien sûr, le Uebel & Gefährlich.
- Le Uebel & Gefährlich ? répète Chloé en fronçant un sourcil.
- C'est un club électro très connu ici, expliqué-je.

Le visage de Romain s'illumine.

- Mais il fallait le dire plus tôt ! On y va ?
- Quand ? Ce soir ? Mais je travaille demain !
- Allez, tu m'as dit que tu embauchais à onze heures trente, tu auras largement le temps de dormir...

Il m'épuise. Cela dit, ça fait une éternité que je n'ai pas fait la fête avec mes petits Français... Comment leur refuser ça ?

Les filles ont l'air partantes. Même Manon, d'ordinaire pas très fan de ce genre de soirées, a l'air curieuse de voir à quoi peut ressembler un bunker reconverti en boîte de nuit. Quant à Romain, il est tout fou à l'idée de découvrir la vie nocturne hambourgeoise. On dirait un enfant à la veille de Noël ! C'est vrai que depuis leur arrivée, ils n'ont pas encore fait de folies et ont davantage profité de la ville la journée que le soir.

Bon, ça promet...

14. Sexy shooting

Les photos défilent sur l'écran de mon ordinateur portable.

– Fais voir celle-ci.

Manon se découvre pour la première fois sous son meilleur jour – une vraie pin-up ! – sur les clichés pris cet après-midi au cours de nos promenades dans la ville.

– Wahou, mais c'est vraiment moi, ça ?

– Depuis le temps que je te dis que tu serais super canon si tu te mettais un peu plus en valeur ! s'exclame Chloé en levant les yeux au ciel. Regarde celle-là : on dirait une star de cinéma !

C'est vrai que je suis plutôt satisfaite de mes dernières photos de portraits de mes deux amies. La série de Chloé posant devant les murs tagués du quartier Sternschanze est aussi très sympa : j'adore le contraste entre sa tenue très classe façon *working girl* parisienne et sexy – jupe courte taille haute et top crème satiné – et l'ambiance très « *street* » et coloré de l'arrière-plan. Romain n'a pas voulu se prêter au jeu, préférant aller discuter avec les tagueurs, puisqu'il pratique lui aussi de temps en temps l'art très conversé du graff.

Son petit côté rebelle...

– C'est quand que je passe derrière l'objectif ? intervient-il justement en passant la tête par l'ouverture de la porte vitrée de ma chambre.

Je lui ai proposé de réaliser le fameux *shooting* que j'avais en tête depuis un moment, avec l'enseigne lumineuse, juste avant de sortir ce soir. Elle sera du plus bel effet sur le mur de briques du salon.

Il s'approche de nous et je remarque que pour l'occasion, il s'est changé : jean, sweat et veste en cuir. Mon bad boy est prêt pour la séance photo.

– Ouh, mais c’est qu’il s’est fait tout beau, notre petit. Tu feras gaffe, t’as les cheveux bleus par contre, lance Chloé pour le charrier.

– En parlant de ça, tu feras attention toi aussi : tu as un nid de cigogne sur la tête, réplique-t-il du tac au tac.

La jolie métisse passe la main dans ses boucles volumineuses qui forment comme une boule autour de sa tête pour se recoiffer et pour toute réponse, lui fait une belle grimace.

Je me demande encore comment ils peuvent se côtoyer tous les jours à la fac, ces deux-là... Enfin, c’était leur dernière année. À la rentrée, c’est le saut dans le vide pour ces trois-là. Aucun ne sait ce qui l’attend, entre chômage, premier poste rêvé ou petits boulots alimentaires... Moi, j’ai presque choisi la facilité en me réengageant pour trois ans d’études de photo.

– Arrêtez un peu de vous chamailler comme des gamins... Allez viens, dis-je à Romain en empoignant son Reflex et en réintégrant la carte mémoire. À ton tour de jouer la star sous le feu des projecteurs ! Pendant ce temps-là, préparez-vous les filles... On décolle vers minuit.

Dans l’obscurité du salon, j’installe et branche l’enseigne néon. Sur le mur de briques se découpent les lettres bleues et rouges du mot « Midnight », qui ornait probablement il y a quelques années l’entrée d’un bar ou d’un club. Tandis que j’installe mon trépied et mon flash, mon modèle improvisé s’improvise DJ et balance du son sur ses enceintes portatives. Une chanson de rap américain plutôt tranquille envahit le salon. Parfait pour se mettre dans la peau de son personnage de « bad boy » torturé pour la séance photo.

– C’est qui le chanteur ? demandé-je par curiosité, plutôt séduite par la musique.

– Lil Peep. Le mec était complètement dépressif, mais j’adore ce qu’il faisait. Dommage qu’il soit décédé, j’aurais parié que dans quelques années, on n’entendrait plus que lui à la radio.

Il a dit ça sur un ton très sérieux, et pour une fois qu’il ne fait pas le mariolle, je me demande si c’est à cause de la mort de l’artiste ou parce qu’il prend ça très

à cœur, la musique.

Sûrement les deux, parce que Romain et la musique, c'est plus qu'une histoire d'amour !

Une fois le son réglé, le beau gosse finit par aller poser devant l'enseigne lumineuse, suivant mes instructions.

– Baisse un peu le menton.

Clic ! Après quelques essais et réglages des ISO et de la puissance du flash, je suis enfin à l'aise pour rendre l'ambiance que j'ai en tête. Je perfectionne mes cadrages, change d'angle de vue. Détendu par la musique et l'intimité qui s'est installée dans ce coin du salon à la lumière tamisée, Romain se prend au jeu en incarnant un personnage perdu dans ses pensées à la sortie d'un club. Avec l'obscurité et le mur de briques, on jurerait que la scène a lieu dans la rue. Je joue avec l'éclairage et prends toute une série de son profil en ombre chinoise se détachant de l'arrière-plan par la lumière à dominante rouge du néon. Je capture ainsi ses cheveux qui naturellement bouclent légèrement sur le dessus, son menton boudeur, son nez franc.

Dans ces moments-là, j'ai l'impression que le temps ne s'écoule plus : je suis dans mon élément et plus rien n'existe autour. Je suis concentrée, inspirée et aspirée tout entière dans cet univers que je me crée dans ma tête et tente de recréer par mes prises de vues. Je m'épanouis à immortaliser ces images incroyables et ces mises en scène qui peuvent raconter tant d'histoires différentes. Il paraît que ça s'appelle le flux créatif, du moins d'après ce que m'a dit un jour ma mère, et je souhaite à n'importe qui de connaître ça : c'est plutôt jouissif.

Je suis à deux doigts de demander à mon meilleur ami de retirer son sweat et de le photographier torse nu sous sa veste en cuir. Mais je n'ose pas. Est-ce que c'est cette nuit avec Andreas qui me hante et qui me donnerait l'impression de le tromper qui m'en empêche ?

Ne te lance pas sur la pente glissante du déshabillage, Lori... Ou ça risque de finir en strip-poker !

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Romain enlève une couche de vêtements en prétextant qu'il meurt de chaud. Je reprends de plus belle mes flashes de paparazzi, ravie du résultat dans le viseur de mon Reflex.

Quand les filles redescendent avec le raffut que peuvent provoquer deux paires de talons hauts dans un escalier, je sors de ma transe quasi chamanique de photographe. Lil Peep continue d'emplir le salon de sa voix traînante. J'ai l'impression d'avoir fait au moins 400 photos.

– Eh ben, quelle ambiance, on est dans les studios d'un magazine de charme ou quoi ? ironise Chloé.

– Alors, ça donne quoi ? demande Manon.

Romain se rhabille.

– Lori est tellement en kif sur mon corps que je pense avoir de quoi tapisser toute la ville de photos de moi vu comment elle a shooté en rafale. Si je ne trouve pas de boulot à la rentrée, je devrais peut-être envisager de faire carrière dans le mannequinat.

Euh, ça va les chevilles ?

– Je crois que ça rend encore mieux que ce que j'avais imaginé, réponds-je à Manon. En fait, vous savez quoi ? Il y a un concours de photo organisé par une galerie pas loin d'ici, je crois que je vais peut-être tenter le coup en présentant une série de photos faite ce soir. Je pense avoir réussi à rendre une ambiance particulière avec ce néon. Mais avant ça, il va falloir que je fasse un gros travail de tri... et peut-être retoucher quelques photos.

– Comment ça, me retoucher ? s'insurge le mâle de la bande. J'ai des bourrelets à effacer, peut-être ?

Je ris et lui donne un petit coup dans les abdos.

– Allez, file chercher tes affaires, beau gosse, au lieu de raconter n'importe quoi. On décolle !

Tandis qu'il s'exécute en me tournant le dos pour retourner côté dressing, je me surprends à mater son derrière, exactement comme j'ai l'habitude de le faire avec Andreas...

Mon cœur se serre. Je crois qu'il me manque. Désespérément. Tout le loft crie son absence. Son pull en laine qui traîne dans le salon. L'odeur de son parfum dans la salle de bains. Ses chaussures qui ne sont plus dans l'entrée. La porte de sa chambre entrouverte. Mais je préfère ne pas me l'avouer... Trop peur de ce qui se produira à son retour. Peur des regards fuyants, des silences gênants. Peur de sa possible indifférence. Peur de devoir rester à ma place de simple colocataire.

Je secoue la tête pour chasser mes idées noires. La présence de mes copines et de Romain est réconfortante. Je dois profiter de l'instant présent, ici et maintenant. Faire la fête avec mes amis comme si c'était la dernière, même si je suis un peu fatiguée, même si le monde de la nuit est parfois étrange, hypnotique, dangereux.

Me forcer à ouvrir les yeux dans le manège pour regarder la jolie vue.

La petite troupe sort gaiement dans le couloir de l'immeuble. La porte du loft se referme derrière moi et je lui donne un tour de clé. Ce soir, Andreas et toutes mes questions en suspens restent à la maison.

15. Uebel & Gefährlich

À notre entrée dans le club, au quatrième étage du bunker, l'atmosphère sombre et moite nous envahit. Ce qui m'a toujours frappée ici, c'est qu'on se croirait dans n'importe quel bar, et surtout pas dans un bâtiment de guerre, hormis les murs de béton. Le DJ trône au milieu de la salle et fait son show : les fêtards se trémoussent autour de ses platines, pendant que d'autres, accoudés au comptoir du bar, dodelinent de la tête en rythme. Je me laisse imprégner de l'ambiance et de la musique électro qui emplis mes oreilles, fait battre mon cœur dans ma poitrine et invite mon esprit à faire un voyage des plus psychédéliques.

Une main se pose sur mon épaule. C'est Romain. Je vois ses lèvres remuer. Il crie comme un hystérique mais je n'entends rien. Il se penche à mon oreille pour me répéter :

– Je le connais ! C'est Fakear !

Je fais une grimace pour montrer mon incompréhension.

De quoi il parle ?

– Le DJ. C'est un Français, je suis un grand fan ! J'ai toujours rêvé de le voir en live... explique-t-il en me hurlant dans le tympan. J'adore cette ville !!

J'esquisse un sourire. Ça me fait plaisir qu'il apprécie son séjour. Les filles ont l'air aussi emballées et nous nous frayons un chemin vers le bar pour nous désaltérer avant que commence notre folle nuit sur le *dancefloor*. Tout excité, Romain paie sa tournée.

Nos premiers verres avalés, direction la piste pour nous déhancher. La reine de la nuit, c'est Chloé : elle a la danse dans les gènes et sa beauté exotique ne passe pas inaperçue auprès des danseurs du sexe opposé. Manon commence elle aussi à se lâcher, probablement désinhibée par son relooking tout récent et son premier shooter de Mexikaner. Évidemment, je ne pouvais pas faire autrement

que leur faire découvrir cette spécialité de la vie noctambule ici, même si ça a l'air bien plus mexicain qu'allemand, comme son nom l'indique : une sorte de jus de tomates mélangé à de la vodka et du tabasco.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ont craché du feu, mes Frenchies !

Quant à moi, je piétine sur mes talons hauts en laissant mes pensées s'envoler avec les notes de musique, tandis que Romain me tourne autour en faisant des pas de danse complètement improbables pour se faire remarquer.

Il m'épuise, ce mec. Il est adorable, hein... mais qu'est-ce qu'il brasse de l'air !

Il me saisit les mains pour me faire tourner. Je tente de me laisser guider par ses pas, même s'il m'entraîne dans un rock endiablé qui n'a absolument aucun rapport avec la musique. Celle-ci prend soudain des connotations indiennes et le voilà qui me lâche les mains pour imiter une danseuse de Bollywood, les mains jointes et la tête qui ondule de chaque côté.

J'éclate de rire.

Vous êtes déprimé dans votre vie ? Contactez Romain Joly ! Le type vous fait retrouver le sourire, sans même qu'il ait besoin d'ouvrir la bouche...

Après un bon moment à nous trémousser dans la foule d'inconnus, et un certain nombre d'allers-retours au bar pour aller quémander un verre d'eau fraîche parce que je meurs de chaud et de soif, arrive le fameux moment où je ne peux plus faire autrement : il est grand temps d'aller vider ma vessie !

Chloé est en grande conversation de sourds avec un grand dadais plutôt mignon, Manon a disparu au bar, et Romain tente depuis la vingt-cinquième fois d'approcher le fameux « Fakear » pour lui réclamer son morceau préféré tout en prenant un selfie avec lui au passage.

C'est donc seule que je me dirige vers la longue file d'attente qui s'étend devant les toilettes. Je continue à me dandiner, autant parce que j'apprécie la musique que parce que ma vessie est prête à exploser. Mais la file avance à la vitesse d'une tortue paraplégique...

Soudain, un type sort des toilettes pour hommes et nos regards se croisent. Il me dévisage en fronçant les sourcils.

– Mary ?

Il doit me prendre pour quelqu'un d'autre... À moins que ce ne soit une technique de drague ?

Je me retourne pour vérifier qu'il ne parle pas à quelqu'un derrière moi. Mais non, je suis la dernière de la file.

– Ah non... Moi c'est Loretta, dis-je, un peu gênée.

Le gars au visage plutôt banal, n'a pas l'air le moins perturbé du moins par sa méprise et semble disposé à me faire la causette.

– Enchanté !

Je n'entends pas son nom, mais est-ce vraiment important ? Il enchaîne avec quelques banalités.

C'est pas vrai que je me suis laissée avoir comme une fille née de la dernière pluie ? Il ne va plus me lâcher maintenant...

Tout y passe : il me pose mille questions sur ma vie et me raconte la sienne au passage. Quand il commence à faire des compliments sur mes cheveux et ma tenue, ça y est, je n'ai plus aucun doute : je me tiens bien face à un spécimen du type relou. Je ne prends plus la peine de tendre l'oreille pour entendre ce qu'il me dit, mon regard est rivé sur la file d'attente qui n'avance pas d'un poil.

Je vais finir par me faire pipi dessus ! Putain, c'est pas pour rien que le code des filles spécifie d'aller toujours à deux aux toilettes... Qu'est-ce qui m'a pris d'enfreindre cette loi sacrée, hein ?

Je n'ai pas l'énergie de congédier le gars qui a l'air aussi chiant à faire partir que de la glu sur les doigts. Alors que je me maudis intérieurement, j'aperçois la frimousse de Romain qui tente de se frayer un chemin à quelques pas de moi et du type en direction du bar. Je prie tous les dieux et tous les saints pour qu'il me voie.

Allez Dieu, fais pas le con, je sais que tu existes maintenant...

Il ne m'a pas vue et continue à lutter pour passer dans la foule. Je le fixe autant que possible et tente une autre technique : la télépathie.

Romain ! Regarde-moi. MAINTENANT.

Par miracle, mon ami lève les yeux vers moi. Je lui fais les gros yeux et désigne du regard le gars qui me parle sans discontinuer.

DÉBARRASSE-MOI DE CE TYPE OU JE VAIS TUER QUELQU'UN.

Oui, même la plus sage des nanas peut se montrer violente quand elle a une envie pressante.

Mon sauveur potentiel dévie de son chemin pour se diriger vers moi. Je crois qu'il a compris le message. J'avance encore de quelques pas pour ne pas me faire voler ma place dans la queue, le lourdaud toujours sur les talons. Je cherche des yeux Romain, mais ne le vois plus.

Où est-ce qu'il est passé ? Alors lui, c'est comme les enfants : on le quitte des yeux et il disparaît...

Au même moment, une main se pose sur ma hanche. Le visage de mon ami surgit de derrière moi et s'approche du mien pour m'embrasser à pleine bouche. Son baiser est chaud et fougueux. C'est aussi surprenant qu'agréable. J'en oublierais presque mon envie d'aller au petit coin.

En y repensant, c'est quand même fou qu'après tant d'années à se tourner autour avec Romain, je n'aie encore jamais goûté à ses lèvres. Et il a fallu que ça se produise maintenant, ici, devant la file des toilettes crasseuses du « bunker », alors qu'il s'installait bien douillettement depuis quelques années dans la *friendzone*.

On est sur du 100 % glamour, là. La vie, c'est vraiment très bizarre, des fois.

Il relâche son étreinte et regarde le relou droit dans les yeux. Pour le coup, je crois que le message était on ne peut plus clair. Même si je n'avais pas envisagé une seule seconde que Romain emploierait cette technique pour le virer. Le

bavard collant s'éloigne sans même un regard.

– Vas-y, m'ordonne mon sauveur en désignant de la tête la file d'attente qui s'est dissoute devant la porte des toilettes. Je vais nous chercher à boire !

Et sans un mot de plus, il s'éclipse comme si de rien n'était pour reprendre sa route vers le bar.

Tout est normal. Est-ce qu'il compte au moins débriefer de ce qu'il vient de se passer ou bien ?

J'allume l'écran de mon Smartphone dans l'obscurité : 4 h 11. Je profite du souffle d'air frais qui circule à la sortie du club. Assise sur la première marche du gigantesque escalier en colimaçon dont la spirale porte en son centre un gouffre noir sans fond, tout en reposant mes pieds fatigués, j'attends mes amis qui sont toujours en train de récupérer leurs vestes au vestiaire.

Depuis que je suis là, seule avec mes pensées, celles-ci ne font que me ramener à Andreas. Mon colocataire, l'homme avec qui je vis. Où est-il en ce moment ? Je l'imagine au large des Canaries, du Portugal ou du Canada, qui sait ? Aux commandes de son bateau, peut-être, ou bien dans sa petite cabine. Pense-t-il à moi ? Notre nuit passée ensemble me semble à la fois à des années-lumière de cet instant, et si proche à la fois.

Je me retourne pour regarder les personnes qui quittent le club et s'apprêtent à passer bruyamment près de moi dans l'escalier. Toujours pas de trace des Frenchies. J'aurais dû rester près d'eux pour les attendre mais j'avais vraiment besoin de prendre l'air, je commençais à étouffer dans la salle. L'enseigne Uebel & Gefährlich clignote derrière moi.

Il porte bien son nom, ce club, « mal et dangereux » !

Le baiser de Romain n'a fait que mettre encore un peu plus mes sentiments en pagaille. Sérieusement, il n'y a qu'à moi que ça arrive ce genre de trucs : craquer sur son colocataire, se faire draguer par son meilleur ami... et flirter avec les deux ! Non mais, n'importe quoi...

Qu'est-ce qui est passé par la tête de Romain ? Est-ce que c'est un jeu, un dérapage entre meilleurs amis trop proches, un début de quelque chose ? Et pourquoi est-ce que j'ai à demi la sensation d'avoir trompé Andreas alors qu'on est tout sauf ce qu'on pourrait appeler un couple ? Pourquoi je n'ai même pas repoussé Romain, alors que je n'ai qu'Andreas en tête, malgré mes efforts pour l'écarter de mes pensées ? Le gouffre de mes questions me paraît à cet instant aussi profond que celui de l'escalier.

Un éclat de rire derrière moi me ramène à la réalité. Chloé apparaît au bras d'un garçon, toujours le grand dadais, suivie de près par Manon et Romain, vestes et sacs à la main.

Je me lève et nous descendons ensemble les marches qui nous séparent de la sortie. Quatre étages plus bas, la porte s'ouvre sur le monde extérieur et je cligne des yeux : dehors, il fait déjà presque jour. Je n'ai jamais bien compris comment fonctionne le soleil à Hambourg : l'été, il commence à faire jour vers quatre heures du matin et, l'hiver, il commence à faire nuit vers seize heures ! Forcément, ici on est plus près du pôle qu'en Auvergne, c'est sûrement l'explication...

– Dommage qu'on ne soit que jeudi... enfin, vendredi matin. Ici, les soirées du samedi se finissent souvent au Fischmarkt le dimanche matin, expliqué-je à mes amis.

– Qu'est-ce que c'est ? demande Manon en bâillant, alors que nous prenons le chemin du loft à pied.

– Le marché au poisson, répond l'inconnu au bras de Chloé avec un fort accent allemand.

– On y va dès l'ouverture vers cinq heures du matin pour prendre le meilleur café de la ville et manger aux stands de *street food*... ajouté-je.

Romain en bave rien qu'en pensée.

– Lori, tais-toi... Je vendrais ma mère pour un kebab, maintenant ! J'ai trop faim...

J'éclate de rire.

– Tu sais quoi ? J'en connais un très bon à deux pas d'ici.

Nous voilà donc à faire une halte au « Döner » du coin, pour assouvir en route notre fringale nocturne. Manon et Chloé partent devant, en grande conversation avec l'Allemand francophile, qui a l'air bien alcoolisé, tandis que Romain et moi traînons derrière. Mes pieds séquestrés dans mes escarpins à talons hauts me font horriblement souffrir.

Je crois que j'ai autant d'ampoules aux pieds que ce type a de grammes d'alcool dans le sang !

Romain, d'humeur galante ce soir, me propose son bras en plus de ses frites. Même si en réalité, je les lui pique sans demander son autorisation.

– Alors, comment tu l'as trouvé, mon baiser ? me demande-t-il sans transition.

– Hmm... Je donne un huit pour la note technique et un sept pour la note artistique, dis-je, ironique.

– On était dans *Danse avec les stars* ? Pourquoi sept en note artistique, d'ailleurs ? ajoute-t-il, visiblement vexé.

– Je te rappelle qu'on était devant des toilettes publiques. Et ton baiser avait un goût de whisky-coca.

– Désolé, votre Altesse. C'était un cas d'urgence, j'ai dû improviser...

– J'ai bien vu ça. Merci de m'avoir extirpé des griffes du méchant loup. Mais je ne m'attendais pas tellement à ce que tu emploies cette méthode radicale, avoué-je en riant.

– Oh, moi tu sais, je suis contre la violence, dit-il l'air faussement innocent. « Faites l'amour, pas la guerre », c'est ma devise !

– Ben voyons !

J'éclate de rire. Je regarde devant nous : je ne sais même pas où on est. On aurait pu rentrer en métro, puisqu'il circule toujours, mais j'adore marcher la nuit, même si j'ai les pieds en compote, l'air est frais et la ville est *safe*. Mais à quatre heures du matin, ou peut-être bien cinq maintenant, les ruelles empruntées sont toujours des raccourcis qui rallongent. Surtout quand tout le monde se suit mais que personne ne sait où l'on va...

Après quelques mètres encore tout droit, ça y est, je reconnais le canal que nous traversons.

– Tous les chemins mènent à Rome ! dis-je. Pas de panique, on n'est pas perdus.

– Tous les chemins mènent à Romain aussi, plaisante le beau gosse toujours accroché à mon bras.

Et la palme de la blague la plus nulle revient à : Romain Joly !

Je lève les yeux au ciel.

– Bon, il est tard, c'est presque une excuse et je vais faire comme si je n'avais rien entendu.

Il se tourne vers moi, redevenu soudainement sérieux.

– Je suis trop content d'être ici, la belle. Genre, vraiment.

Sa petite tête de chien battu m'attendrit. Il fait son mignon. C'est un piège !

– Moi aussi, ça me fait plaisir que vous soyez là tous les trois. Et ça faisait un bon moment qu'on n'avait pas fait la fête comme cette nuit ! T'imagines, Manon en boîte : on peut même appeler ça un miracle, non ?

Son rire sincère résonne dans la ruelle.

– Dommage que vous repartiez samedi, enfin demain, en fait. Votre séjour aura passé à toute vitesse... ajouté-je.

– Tu vas me manquer, avoue finalement Romain.

Est-ce qu'il ne serait pas en train de me draguer, là ?

– Eh ben, j'ai le droit au baiser et aux déclarations d'amour dans la même soirée ! La totale ! ironisé-je.

– En même temps, il faut bien que l'un de nous deux finisse par faire le premier pas, non ? Les conditions n'étaient jamais réunies, mais là... réplique-t-il.

J'ai toutes les peines du monde à savoir s'il est sérieux ou s'il plaisante : son visage ne traduit que de la malice, pour changer.

– Euh pour toi, toutes les conditions sont réunies, là ? On n’habite même pas dans le même pays ! m’exclamé-je en pouffant.

– Oh, ça, c’est un détail. Tu sais bien que tout est possible avec moi ! Et j’aime les défis...

Mais qu’est-ce qu’il raconte ? Il n’est pas sérieux !

Devant mon silence, il ajoute :

– Alors pour toi, le fait de simplement ne pas habiter dans la même ville signifie que je vais rester coincé dans la *friendzone* tout le reste de ma vie ?

– Hmm, oui. En plus du fait qu’on est amis depuis un millénaire maintenant, que je suis au courant de toute ta vie sexuelle, et que tu m’as déjà vue en pleine crise de rupture, larmes et morve incluses. Et puis je te rappelle que la *friendzone* a dans notre cas éventuellement une date de péremption : nos 40 ans, si on est encore célibataires.

Il éclate de rire à nouveau. Je vois la Speicherstadt apparaître devant nous au détour d’une rue.

Ouf, mes pieds n’ont plus que quelques centaines de mètres à tenir...

– Mouais... c’est louche : tu as quelqu’un, c’est ça ? soupçonne-t-il, en me fixant de son regard malicieux.

– Non, c’est juste que je suis sûre que je t’attire parce que tu es la seule nana que tu n’as pas encore réussi à accrocher à ton tableau de chasse... Et une fois que ce sera fait, qu’est-ce qui se passera ? Rien ne sera plus comme avant.

Romain me fixe de son regard gris d’un air désapprobateur.

Faut qu’il arrête ça... J’ai l’impression de passer au rayon X !

– Bon OK, j’ai peut-être aussi quelqu’un en tête. Même si j’essaie de l’oublier, finis-je par cracher.

– Ah ! Tu vois, j’avais deviné : je voyais bien que tu étais dans la lune à certains moments, sur la piste. Qu’est-ce que tu attends pour foncer, du coup ?

Je réfléchis quelques secondes, en essayant de faire abstraction du cuir de mes chaussures qui me rentre cruellement dans la peau. C’est compliqué à expliquer.

– En fait... J'en sais trop rien. Je ne sais pas ce qu'il pense, ce qu'il veut. Et puis, dans tous les cas... c'est typiquement le genre de mec « dangereux » qui te fait allumer un gyrophare dans ta tête dès le premier flirt. Le genre de mec de qui tu peux tomber amoureuse en dix minutes. Si ça marche, c'est fort, intense, génial, mais le jour où c'est fini avec lui, ce n'est plus à la petite cuillère qu'il faut venir te ramasser mais à la pince à épiler !

Il rit.

– En fait, c'est marrant parce que c'est exactement ce que je pense de toi. Je sais que tu vas me briser le cœur, gémit-il théâtralement.

– C'est pas beau de mentir ! dis-je en lui assenant une tape sur le bras.

Nous tournons le coin de ma rue. Manon et Chloé nous attendent au n° 23, l'air impatient. Leur pote de soirée s'est apparemment éclipsé pour rentrer chez lui.

– Bah alors, qu'est-ce que vous fabriquez ? râle Chloé.

Nous échangeons un regard complice. J'accuse Romain et ses déclarations philosophiques, quand lui met en cause mes ampoules aux pieds.

Je sors mon trousseau de clés de la poche de ma veste. Il est plus que grand temps que j'aille me coucher si je veux avoir une chance de réussir à embaucher dans quelques heures à peine.

Alors que nous montons les étages le plus discrètement possible pour ne pas déranger le voisinage, Romain me chuchote à la barbe de nos copines fatiguées :

– Quel que soit mon concurrent, je ne m'avoue pas vaincu...

Je lui fais une grimace et rigole intérieurement.

Comment pourrais-tu rivaliser, mon petit gars ? Tu repars demain... Et ton « concurrent », j'habite avec !

Pour être honnête, je ne sais pas comment tout cela aurait fini si je ne connaissais pas Andreas... Peut-être que j'aurais laissé cette étrange relation d'amitié très forte avec Romain muer en quelque chose d'autre, oui. Mais le fait

est que j'ai rencontré Andreas et que depuis, je ne peux pas faire autrement que vouloir être à ses côtés. Sa douceur, sa bienveillance, son odeur, ses yeux couleur glacier, sa fossette, ses bras protecteurs... Il me manque de tout son être.

Peut-être est-ce la distance qui me fait prendre conscience de mes sentiments naissants envers lui ? Ou bien peut-être est-ce mon amitié avec Romain qui me fait réaliser à quel point celle que je partage avec mon colocataire est bien plus que de l'amitié ?

Soudain, j'y vois plus clair dans mes sentiments. Je ne sais pas si un avenir est possible avec le plus sexy des marins de Hambourg, mais peu important les enjeux, peu importe si je dois finir avec le cœur brisé ou à la rue, je décide en cet instant, arrivée devant la porte de notre loft, que s'il existe la moindre petite chance que quelque chose soit possible entre nous, la moindre petite chance d'être heureuse dans ses bras, je veux la saisir.

Et ce, même si pour les quelques heures à venir, un autre garçon au charme indéniable partagera ma chambre.

16. De surprises en surprises...

Crunch crunch crunch.

Seul le bruit de mastication de mon muesli trouble le silence tranquille de la cuisine ce matin, malgré la présence de mes deux copines. L'une boit son jus d'orange tandis que l'autre bloque devant le frigo, ne sachant trop ce qui lui ferait envie pour le petit-déjeuner.

Je suis complètement HS. Dans le pâté. À côté de mes pompes. Dans le coaltar. Sur les rotules. Éreintée, crevée, épuisée, exténuée, fourbue. Bref, fatiguée.

C'est fou ce qu'on a de synonymes pour ce mot en français. C'est peut-être culturel ?

J'ai dormi trois ou quatre heures au maximum, et mon organisme refuse clairement de me laisser partir travailler comme ça. Pourtant, il va bien falloir : j'embauche dans une heure.

C'est plus des valises que j'ai sous les yeux, mais des malles de voyage !

La faute à qui ? À mes trois invités copains comme cochons qui squattent ma chambre pour dormir, parce que « c'est plus sympa d'être tous ensemble » et qui n'ont fait que discuter jusqu'à ce qu'il fasse complètement jour. Sans parler du fait qu'en Allemagne, les volets aux fenêtres n'existent pas, et je n'ai pas de rideaux. Même si j'ai adoré refaire le monde avec eux, au chaud sous ma couette, Manon à mes côtés dans mon lit de princesse, Chloé et Romain par terre, chacun d'un côté du lit pour éviter les batailles de polochon, je n'ai peut-être plus l'âge pour ces bêtises.

Et le plus triste c'est que je ne dis pas ça pour l'ambiance colonie de vacances/soirée pyjama, mais plutôt parce que je ne tiens plus les nuits blanches, moi !

Je bâille pour la vingtième fois depuis que je suis levée, ce qui déclenche également le bâillement de mes deux copines, comme par un effet domino.

– Bon alors, c’est quoi votre programme pour votre dernier jour ? finis-je par demander à mes invitées au look de zombies somnambules.

Manon et Chloé se consultent du regard en haussant les épaules. Je me demande bien pourquoi elles se sont levées alors qu’elles n’ont pas d’impératif. Mais j’imagine qu’elles ont bien l’intention de profiter de la journée.

– On pourrait faire du *paddle* sur le lac ? propose la jolie métisse, dont les boucles en pagaille rebondissent comme de petits ressorts au rythme de ses bouchées.

– Bonne idée ! approuve Manon.

Elle met en route la machine à café et l’odeur me rappelle soudain cruellement mon colocataire, qui en boit chaque matin. Quand revient-il ? C’est terrible de ne pas savoir...

– Oh, la chance... dis-je en soupirant. Si je n’avais pas travaillé aujourd’hui, je vous aurais accompagnés : je connais un super endroit pour en louer, pas loin de la maison-péniche de mon père. Avec l’Alster et les canaux, vous avez de quoi faire un bon tour. Je vais vous filer l’adresse.

J’adore me promener en canoë ou en *paddle* sur le grand lac qui trône au cœur de Hambourg. C’est incroyable de ressentir tant de sérénité tout en étant en pleine ville.

Au lieu de ça, il va me falloir servir toute la journée des galettes extrêmement appétissantes sans pouvoir toutes les goûter, expliquer à nouveau à tous les étrangers à la gastronomie bretonne ce qu’est une andouille de Guémené ou encore les rassurer quant à la couleur noire de leur crêpe. Les crêpes françaises sont blanches et sucrées... mais pas que !

Oui, il y a des gens qui ne connaissent pas encore tout ce qui est bon !

Au plus profond de mon désespoir, je replonge mon nez dans mon bol de muesli au chocolat.

– Tadaaaaaam ! crie une voix beaucoup trop forte à l'entrée de la cuisine.

Évidemment, inutile de nommer le coupable de ce vacarme matinal. Je me tourne vers l'intéressé, prête à l'incendier.

Mais qu'est-ce que... ?

Alors que nous, les nanas, sommes encore en pyjama, l'œil vitreux et le cheveu gras, Romain se tient là, douché, coiffé et... en costume-cravate, droit comme un i, fier de son allure.

Ce gars est une vraie pile électrique dès le matin. Il m'épuise.

– Pingouin, le retour ! s'exclame Chloé, un sourire aux lèvres.

L'occasion est trop belle pour ne pas se payer sa tête. Ça me revient tout à coup : elle le surnomme « pingouin » parce que les costumes qu'il était parfois obligé de porter à certaines occasions pour leur master de marketing lui font penser au fameux animal noir et blanc et sa démarche guindée. C'est vrai que ce n'est pas le look habituel de notre Romain national, toujours en sweat, baskets. Bizarrement, le rendu est plutôt pas mal : avec ses cheveux gris bleu et le costard, il fait héros de film futuriste. J'adore !

– Euh... Romain, c'était hier la soirée, tu sais ? plaisanté-je.

Il me balance son petit regard malicieux en s'attablant à mes côtés.

– Y en a qui ont rendez-vous, répond-il mystérieusement.

Je hausse les sourcils par-dessus mon bol, tout en buvant mon lait. J'attends patiemment qu'il développe, mais il n'a pas l'air pressé de mettre fin à son effet de suspense.

– Comment ça, tu as rendez-vous ? Avec qui ? finis-je par demander.

– Oh, madame est jalouse ! J'ai des comptes à te rendre, maintenant ? réplique-t-il exprès pour me titiller.

Aurait-il rencontré une nana, hier ? Non, j'y crois pas.

Alors que je fais mine de me moquer royalement de la suite de la conversation en me levant pour ranger mon bol dans le lave-vaisselle, Romain craque et finit par cracher le morceau.

– En fait, j’ai un entretien d’embauche. Dans genre... trente minutes. D’ailleurs, je ferais mieux de me dépêcher.

Je guette son visage pour essayer de déterminer s’il se fout de moi ou s’il est vraiment sérieux. Mais avec lui, c’est peine perdue : il ne se défait pas de cet air canaille.

– Pour de vrai ? finis-je par demander.

– Pourquoi tu crois qu’on s’est décidés aussi vite à venir passer quelques jours ici ? Monsieur a décroché un entretien dans une boîte hambourgeoise et il a voulu en profiter pour qu’on vienne tous les trois te voir ! explique Chloé.

Je reste interdite.

– Ben, cache ta joie ! s’exclame le principal concerné en riant. Je voulais te faire la surprise. Ça ne fait pas plaisir si jamais je venais travailler et vivre ici ?

– Si, bien sûr. Mais... tu ne parles même pas allemand ! dis-je, sceptique.

Si je m’attendais à ça ! Romain, venir habiter ici ? Je comprends mieux pourquoi il envisage qu’il se passe quelque chose entre nous...

– Tu sais, c’est une entreprise internationale et dans le marketing, il suffit de bien parler anglais, fait remarquer Chloé. Je l’envie, parce qu’en France, j’ai déjà postulé un peu partout mais pour l’instant toujours rien... Je suis bonne pour pointer au chômage.

– Si Romain n’est pas pris dans cette boîte, tu pourras toujours tenter de lui piquer la place, plaisante Manon.

– Bonne idée, tiens !

– Pff, t’as aucune chance, Chloé. L’entretien, ça va prendre deux minutes : je vais sourire à la RH et ce sera plié !

– Mais bien sûr, beau gosse ! En attendant, si tu veux être sûr d’avoir toutes tes chances, commence par être à l’heure au rendez-vous, répliquée-je.

Il consulte sa montre, grimace et se lève précipitamment. Il franchit le seuil de

la cuisine au pas de course en criant depuis le couloir :

– Souhaitez-moi bonne chance !

La porte d'entrée claque derrière lui. Je lève les yeux au ciel.

Il m'en aura fait voir de toutes les couleurs, celui-là !

Je n'arrive pas à m'imaginer ce que ce serait s'il venait habiter à Hambourg, lui aussi. Voilà qui ne va pas arranger mes amourettes et prises de tête amoureuses...

Mais je ne suis pas en avance, moi non plus : il est grand temps que j'aie me doucher avant de courir au Ti Breizh. Je laisse mes copines finir tranquillement leur petit-déjeuner et monte me préparer.

Sous l'eau chaude de la douche, je ne peux m'empêcher de laisser mes pensées vagabonder... quelque part en mer. Je me remémore les souvenirs que j'ai moi-même censurés : la nuit passée dans la chambre d'Andreas. Non parce que le contenu est classé X mais bien parce que j'ai peur de ce petit pincement au cœur qu'ils me procurent.

Si je ferme les yeux, je peux l'imaginer à mes côtés sous l'eau chaude et fumante aux effluves de savon à l'orange. J'ébourifferais ses cheveux mouillés tandis qu'il m'embrasserait dans le cou. Je vois son regard océan se poser sur moi, comme s'il était là et je suis à deux doigts de réellement rougir. Je dirais quelque chose de bête rien que pour voir sa fossette apparaître au coin de son sourire. Ses bras si rassurants m'entoureraient de leur tendresse et il me chuchoterait que je suis son port d'attache.

Je suis folle... Mon moi « fleur bleue » est de retour !

Pour couper court à mes rêveries et fantasmes, j'éteins brusquement l'eau. Pieds nus sur le carrelage oriental de la salle de bains, j'hésite devant le porte-serviettes. Et finis par m'enrouler dans la serviette de mon colocataire, juste par espoir d'y retrouver son odeur. Du moins celle de son gel douche.

Je m'habille et me maquille en vitesse, avant de redescendre à l'étage inférieur en dévalant les marches quatre à quatre.

Où est-ce que j'ai mis mes clés ?

J'attrape finalement mon sac, mes clés, mes chaussures et m'apprête à filer sur les chapeaux de roues comme Romain, en hurlant depuis le couloir à mes copines un « Amusez-vous bien, à plus ! », quand j'aperçois à travers la cloison vitrée de la cuisine qu'elles sont en pleine discussion avec la femme de ménage.

Ah oui, c'est vrai... on est vendredi !

Polie, je décide de faire un rapide détour par la cuisine pour la saluer avant de partir.

– Bonjour Maria ! Désolée de ne pas pouvoir bavarder avec vous aujourd'hui, je suis en retard... dis-je à l'entrée de la cuisine.

Elle se tourne vers moi, le balai à la main, et son visage se fend d'un large sourire aux dents blanches.

– Bonjour Loretta. Pas de problème, filez ! Mais tenez, je viens de trouver ça sous le frigo.

Elle me tend un post-it jaune un peu froissé. Sûrement une liste de courses. Je la remercie, fourre le papier dans ma poche et pars sans demander mon reste. Les galettes bretonnes n'attendent pas !

Une fois dehors, j'active la marche rapide. Immobilisée à quelques mètres de la crêperie par un feu pour piétons passé au rouge, je plonge ma main dans la poche de ma veste et me rappelle l'existence du papier.

Par curiosité, je prends enfin le temps de regarder ce que c'est. Quelques lignes y sont griffonnées de la main d'un homme à l'écriture fine et régulière.

Loretta,

*Je suis obligé de partir comme un voleur ce matin,
il est tôt et tu dors si bien que je n'ai pas le cœur de te réveiller.
Bien sûr, on se voit samedi prochain à mon retour.
Je réalise que je n'ai même pas ton numéro, alors voici le mien :
0175 3548789. Joignable nuit et jour, si le réseau le permet :)
J'ai honte, je ne t'ai même pas demandé ce que tu voudrais*

*que je te rapporte de Saint-Pétersbourg...
Prends soin de toi et des poissons (mais je ne me fais pas de souci à ce sujet) !
Andreas*

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et, tout occupée à relire plusieurs fois le message, j'en oublie de traverser.

Purée mais... il avait laissé un mot ! Et il rentre... demain !

Trop d'infos d'un coup, je vais faire un infarctus. Je peste contre ce post-it visiblement pas assez collant pour tenir sur le frigo : ça change toute la donne. Mais je ne le découvre que maintenant, une semaine après, à la veille de son retour... Est-ce que je devrais l'appeler, lui envoyer un SMS ? Pour lui dire quoi ? Une semaine après : « Merci pour ton message. À demain ! », « En fait, si je t'écrivais pas, c'est que j'étais trop occupée à bien m'amuser sans toi et à rouler des pelles à mon meilleur pote qui me drague », « Tu me manques »...

Blague à part, j'envisage toutes les versions possibles, mais dans tous les cas, le résultat me paraît pathétique ou gênant. Voire les deux.

Bon au pire, on habite ensemble et il rentre demain : je pourrai toujours improviser sur le moment !

Je pourrais remettre le post-it sous le frigo et faire comme si je ne l'avais jamais vu... ou bien tout simplement lui dire la vérité. Il comprendra, j'en suis sûre.

Je me demande si Maria a lu le post-it. N'empêche, la honte si elle a deviné ce qui se passe entre nous deux...

Je passe enfin le seuil de la crêperie et mets de côté toutes mes préoccupations pour me consacrer entièrement à mon job. La bouffe, c'est sacré !

17. Chassé-croisé

La tête dans ma partie du dressing, je fouille parmi mes débardeurs et mes robes à la recherche d'une tenue idéale à la fois pour survivre à la chaleur de la journée qui s'annonce, mais aussi susceptible de convenir à des « retrouvailles » avec Andreas, sans pour autant avoir l'air d'une call-girl. Je ne trouve rien à me mettre, comme d'habitude. J'en viens à me demander si mes fringues préférées n'ont pas été englouties par la machine à laver, avec la complicité du bac à linge sale. Lasse de chercher, je sélectionne par dépit une jupe noire taille haute et un chemisier léger.

Manon passe près de moi, sa lourde valise à la main. Le tas de bagages de mes invités s'amoncelle devant les escaliers. Et encore, il manque celles de Romain. Chloé descend à son tour, tentant difficilement de se démêler les cheveux bouclés après les avoir lavés.

– Manon, je t'en supplie : abrège mes souffrances et brosse-moi la tignasse, implore-t-elle mon amie.

Romain débarque lui aussi sur ces entrefaites, et sans un regard, traverse la pièce en caleçon en sifflant pour aller tranquillement se faire un café en cuisine.

Tout est normal.

Le bazar complet me rappelle la scène surréaliste du départ en vacances de la famille nombreuse dans *Maman, j'ai raté l'avion*. Sauf que je n'ai pas des masses envie que le sale gosse du groupe me reste sur les bras. Leur avion décolle dans un peu plus de deux heures, et il va bientôt falloir qu'on parte.

Le téléphone fixe du loft sonne près du canapé alors que je m'apprête à remonter dans ma chambre pour troquer mon pyjama licorne contre ma tenue fraîchement choisie. Je ronchonne.

Il faut vraiment que je décroche ? Et si c'était Andreas ?

Je fais demi-tour et traîne des pieds jusqu'au téléphone.

– Allô ?

– Loretta ? Ça va ? me fait une voix grave et familière dans le combiné.

– Ah, papa ! Je ne m'attendais pas à ce que ce soit toi, réponds-je, surprise.

En même temps, je ne sais pas pourquoi : il n'y a que les parents pour appeler sur un téléphone fixe, non ?

– Ça ne m'étonne pas, ça fait bien longtemps que tu n'es pas venue rendre visite à ton vieux père... Tu m'oublies !

Je lève les yeux au ciel. J'ai droit à la traditionnelle crise de jalousie du parent quand l'enfant a quitté le nid.

– Mais pas du tout, c'est simplement que je travaille souvent le soir et le week-end. Tu sais bien que tu es le bienvenu à l'appartement.

Il me répond par un silence boudeur. Quelque peu en retard sur le timing, je remonte à l'étage pour me préparer, le téléphone sans fil à la main.

– Sinon ça va, toi ? reprends-je. Tu voulais quelque chose ?

– Oui oui, ça va. Pas grand-chose de neuf. En fait, je me demandais si tu avais tout ce qu'il te faut en matériel photo pour la rentrée ? Ça va venir vite.

Si je vois quelque chose venir, c'est bien lui : je suis sûre qu'il essaie de glaner discrètement des idées de cadeaux d'anniversaire. Je comprends mieux maintenant : il vient de réaliser que je vais avoir 25 ans dans à peine deux semaines et qu'il n'a rien prévu.

– Papa... dis-je en riant. Tu peux tout aussi bien me demander ce que je voudrais pour mon anniversaire, ça ira plus vite !

– Non, pas du tout... je... bafouille-t-il.

– Ça va, je ne suis plus une gamine, je n'ai pas besoin que tu me fasses de surprise. Ni que tu dépenses des mille et des cents en matériel photo, d'ailleurs. Je pense que j'ai déjà l'essentiel pour la rentrée, mais je vais y réfléchir. Je suis pressée là... On se rappelle plus tard ?

Comment c'est la galère d'enfiler une jupe à une seule main !

J'essaie de coincer le combiné entre ma joue et mon oreille pour pouvoir remonter la fermeture éclair à l'aide de mes deux mains. Je dois ressembler à une contorsionniste qui devrait changer de carrière.

Il s'empresse de me demander autre chose avant de raccrocher :

– En parlant de ton anniversaire, tu seras disponible ce jour-là pour manger avec nous, ma chérie ?

Hélas, le grand drame, c'est que le douze août, je travaillerai, comme tous les ans d'ailleurs : j'ai toujours travaillé l'été, depuis que j'ai 15 ou 16 ans. Même si cette année, ce sera un samedi, je servirai des crêpes... Nous convenons de manger ensemble la veille au soir, pour arranger tout le monde.

Après avoir embrassé mon père au bout du fil et l'avoir rassuré à grands coups de « papa chéri », je raccroche précipitamment. Étape suivante : la salle de bains pour le maquillage, ou phase communément appelée « ravalement de façade » quand on a autant d'heures de sommeil de retard que moi aujourd'hui. Impossible de se reposer avec mes trois invités turbulents.

Même si mon colocataire est désormais habitué à me voir au naturel, avec mes quelques taches de rousseur et imperfections, ça n'empêche qu'un petit peu de blush et de mascara ne peut pas faire de mal. Je n'ai pas envie d'avoir l'air de la fille déprimée qui a passé une semaine à se morfondre sans lui, ni le look de la fille qui s'est pomponnée pendant quatre heures en attendant qu'il arrive pour lui faire les yeux doux dès qu'il aura passé le seuil de la porte. Non, j'ai plutôt envie de ressembler à une jolie fille fraîche et bien dans sa peau, qui a passé une bonne semaine mais qui est aussi heureuse de le retrouver.

Les filles pénètrent à leur tour dans la salle de bains pour me voler le miroir. Surprise, j'ai failli m'éborgner avec mon mascara.

– On va être à la bourre, Lori ! s'écrie Chloé.

– Je stresse, dit Manon. T'as bien imprimé les billets ?

J'opine du chef.

– *No stress !* C'est bon, on est dans les temps, réponds-je pour essayer de les rassurer.

Non, celui qui m'inquiète, c'est Romain. Aux dernières nouvelles, il est toujours à l'étape petit-déjeuner en bas, alors que nous devons partir dans moins d'un quart d'heure. Je veux bien admettre que les garçons peuvent être rapides à se préparer, mais il y a des limites...

– Romain ! crié-je dans l'escalier que je descends rapidement.

Mais qu'est-ce qu'il fait ? Si je le retrouve devant la télé, je le décapite !

Au rez-de-chaussée, surprise : il y a deux hommes dans le salon. Et une valise qui n'appartient pas à mes petits Français.

Mon pouls s'emballe. Après une semaine passée à essayer de refouler mes sentiments naissants pour Andreas, son retour me fait l'effet d'une bombe. Toujours aussi beau dans sa tenue de commandant, il vient tout juste de tomber nez à nez avec Romain sortant de la cuisine en caleçon. Exactement comme lorsque je l'ai rencontré, en petite tenue, il y a quelques semaines. Sauf que leur rencontre à eux a l'air bien plus froide. Le revoir me fait soudain remonter tout un tas de souvenirs de la nuit merveilleuse passée à ses côtés et annule tous mes efforts de ces derniers jours pour l'oublier... Mais la tension qui règne entre les deux garçons me serre le cœur : j'aurais voulu accueillir Andreas autrement. À vrai dire, j'avais espéré qu'il ne revienne qu'une fois mes amis dans l'avion pour la France...

Je m'empresse d'accourir pour les présenter et dissiper le malaise.

– Oh... euh, salut Andreas ! le salué-je avec un sourire, en essayant d'avoir l'air détaché.

Je les présente l'un à l'autre, dans les deux langues. Ils s'échangent un signe de tête, sans décrocher un mot. Je n'y connais rien en communication masculine, mais je jurerais qu'ils se regardent en chien de faïence.

J'ajoute à Romain qu'il ferait mieux de se dépêcher s'il ne veut pas se retrouver à prendre le métro et l'avion en slip. Sans doute pour faire le malin devant son « concurrent », il hausse les épaules pour toute réponse, comme si ça lui était complètement égal.

– T’aimerais, hein ? Coquine ! s’exclame-t-il en me lançant un clin d’œil avant de s’éloigner.

J’ai envie de me taper la main contre le front. Avec le comportement provocateur de Romain, j’ai l’impression de me retrouver au beau milieu d’un combat de deux mâles pour la même femelle en période de rut. L’un fait le beau en uniforme sexy tandis que l’autre se pavane à moitié à poil pour montrer ses attributs.

Je fuis le regard d’Andreas. Je devrais certainement dire quelque chose, mais je ne sais pas bien quoi. Avant que je n’en aie le temps, il s’empare de sa valise et sans un mot, se dirige vers sa chambre pour s’y reclure. Je me sens terriblement mal à l’aise.

Il va croire que je couche avec Romain, non ?

Bref, il faut partir de toute façon, sans quoi on risque vraiment d’arriver trop tard à l’aéroport. Il sera toujours temps de dissiper le malentendu à mon retour : nous aurons tout le temps de discuter. Dommage d’ailleurs que mon chef m’ait mise en congé aujourd’hui, le jour où mes amis repartent... Je n’aurais pas pu faire autant de choses que ce que je voulais avec eux, mais ils m’ont promis de revenir me voir.

Enfin prête, la petite colonie de vacances quitte précipitamment le loft, direction le métro.

– Pas très commode, ton colocataire, me lance Romain, une fois qu’on a pris place sur quatre sièges avec la montagne de leurs bagages.

– C’est juste qu’il ne devait pas s’attendre à croiser un mec à moitié à poil dans son salon en rentrant, tenté-je de le défendre.

Il me regarde d’un air soupçonneux.

– Avoue : c’est lui ton *crush*, non ? lâche-t-il finalement.

Je ne peux pas m’empêcher de sourire à demi, comme une gamine qui s’apprête à mentir tout en se sachant démasquée. Est-ce que ça s’est vu tant que ça sur mon visage ?

– Quoi ? s'exclame Chloé, soudain très intéressée par la conversation. Tu flirtes avec ton coloc et t'en fais même pas profiter les copines ? Allez, raconte !

Oh mon Dieu. C'est justement pour ça que je n'ai rien dit. Les filles, ça jacasse, ça glousse, ça s'emballe, ça en fait des montagnes, et ça vous conseille des trucs qu'il ne faut surtout pas faire. Et après, on se retrouve à tout gâcher.

– Non... Vous vous faites des films, là, dis-je, ronchon.

– Oh, arrête Lori ! Tu ne sais pas mentir... réplique Chloé en riant.

– On ne l'a même pas vu, ton coloc, nous ! geint Manon. Il ressemble à quoi ?

Eh voilà, la nouvelle va faire le tour de France avant même qu'ils ne soient montés dans l'avion...

– Un putain de BCBG en uniforme de la Marine, crache Romain.

Je lui lance un regard noir.

– Pas du tout ! m'écrié-je, énervée.

– En uniforme ?!

Manon est pendue à mes lèvres, Chloé a des étoiles dans les yeux et Romain fait à moitié la gueule.

Génial.

Je finis par céder sous le flot de questions de mes deux copines, et leur en dis un peu plus sur le garçon avec qui je partage l'appartement, sans pour autant parler de notre « flirt ».

Nous arrivons à destination et je ne suis pas mécontente que ça mette fin à cette conversation, qui commençait à glisser sur une pente dangereuse.

Comme il ne leur reste qu'assez peu de temps avant l'embarquement, je laisse à l'entrée de l'aéroport, pour qu'ils puissent courir faire enregistrer leurs bagages. Chloé me serre contre elle.

– Merci ma poulette pour le séjour ! C'était au top du top.

Manon et Romain se joignent à nous pour un câlin collectif.

Arghhh. Ils sont fous... je vais étouffer !

Un coup d'œil à l'énorme horloge derrière moi leur met un énième coup de pression. Les filles s'éloignent déjà avec leurs valises à roulettes, en agitant la main pour un dernier au revoir. Romain, imperturbable, comme à son habitude, prend le temps de m'embrasser sur les cheveux avant de leur emboîter le pas tranquillement.

- Prends soin de toi, la belle. On s'appelle ! me lance-t-il.
- Oui, tu me tiens au courant pour ton entretien, d'accord ?

Même s'il nous a raconté que ça s'était bien passé, et qu'il sera recontacté dans les semaines à venir, on n'en sait pour l'instant pas beaucoup plus. Je reste encore un peu, plantée là dans le hall de l'aéroport, à les regarder slalomer entre les voyageurs, les chariots et les bagages. Je frissonne dans ma tenue d'été. La clim est trop forte ici. Et puis je me sens un peu triste et seule, tout à coup. Je n'ai jamais aimé ça, les départs.

Je pousse la porte d'entrée doucement. J'ai l'impression de rentrer chez moi à pas de loup. Pourquoi suis-je à ce point stressée par le retour d'Andreas ?

Le loft est terriblement calme. Personne dans la cuisine et le salon, personne dans le bureau à l'étage. La porte de la salle de bains est grande ouverte, mais elle est vide elle aussi. Je dépose mon sac à main dans ma chambre et ôte mes nu-pieds.

Je redescends pieds nus et m'arrête devant la chambre d'Andreas en retenant mon souffle, la main sur la poignée. Je toque deux petits coups avant d'entrouvrir la porte. Andreas est allongé de tout son long sur son lit, les deux mains sous la tête, les yeux fermés et un casque sur les oreilles. Il a quitté son uniforme pour ses vêtements de tous les jours, un jean et un T-shirt bleu marine qui laisse apparaître ses nombreux tatouages. Sa tenue de « vacancier ». C'est drôle de penser qu'il est vacances quand il est à terre, et non en croisière. Il me semble que ses cheveux sont un peu plus courts qu'avant son départ, lors de la

fameuse nuit où cette chambre a été le théâtre de nos ébats amoureux, et ça lui va encore mieux. Est-ce pour moi qu'il s'est fait tout beau, ou pour les jolies passagères de la croisière ?

Oh là là, mais comment je vais faire pour résister à un canon pareil, moi ? Surtout maintenant que j'ai goûté à ses lèvres, à son corps...

Je déglutis. Il ne m'a pas entendue entrer et je ne sais pas comment attirer son attention sans lui faire peur. Il doit être plongé dans sa musique, en train de se remémorer sa semaine de voyage...

Alors que je m'apprête à tourner les talons pour le laisser méditer sans le déranger, il ouvre les yeux. Surpris de me voir ici, il retire son casque et se redresse.

- Euh, je peux repasser, je ne voulais pas te déranger...
- Non, tu ne me déranges pas, assure-t-il. Assieds-toi si tu veux.

Il me désigne le bout du lit. J'y pose une fesse, un peu timide.

- Comment ça va ? demandé-je finalement. Comment c'était, Saint-Pétersbourg ?
- Très beau, vraiment.

Il n'a pas l'air d'humeur bavarde...

- Écoute, Andreas, je voulais te dire...

Mais avant que je n'aie pu lui expliquer quoi que ce soit à propos du post-it ou de la présence de Romain, le beau blond me coupe la parole.

- Loretta, je crois que je sais ce que tu vas me dire. Et tu auras raison. Alors n'en parlons plus, d'accord ?

Quoi ? Mais... qu'est-ce qu'il s'imagine que je vais lui dire ?

Surprise, je suis incapable de prononcer un mot. Je me maudis intérieurement d'être aussi handicapée des sentiments.

- Non, je... bafouillé-je.
- On va manger un morceau ? dit-il pour couper court à la conversation.

C'est vrai que je meurs de faim. Il n'est pas loin de treize heures et dans tout ça, je n'ai rien mangé de la journée.

- Qu'est-ce qui te tenterait ? s'enquiert-il.
- Hmm, tout sauf une galette bretonne, si tu vois ce que je veux dire !

Mon colocataire retrouve son sourire que je lui connais si bien. Quelques minutes plus tard, je l'accompagne à l'épicerie du coin dans l'optique de remplir le frigo et cuisiner ensemble un bon plat. Comme avant cette fameuse soirée de fête où nous nous sommes abandonnés dans les bras l'un de l'autre, nous voilà à nouveau colocataires et amis, mais je sens qu'une certaine distance s'est instaurée.

En y réfléchissant et en essayant de me mettre à sa place, tout est clair : entre mon silence radio pendant une semaine, juste après qu'on ait couché ensemble, et sa rencontre un peu étrange avec Romain, il a dû évidemment s'imaginer que je n'envisage pas de commencer une relation avec lui, que c'était juste une nuit et que je suis déjà passé à autre chose dans les bras d'un autre... Mais je manque encore un peu de confiance – en moi, mais en réalité surtout en l'amour – pour le contredire.

Je le contemple dans les rayons, concentré pour choisir ses aliments. Il y a tant de beauté et de gentillesse qui se dégagent de ses traits que je regrette déjà amèrement de ne pas avoir eu le courage de poursuivre la conversation de tout à l'heure. Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir tenir la main de cet homme-là dans le magasin...

Non mais n'importe quoi, moi ! Il nous donne une chance de repartir sur des bases saines de colocataires normaux et moi je ne pense qu'à le mater...

Je me replonge le nez dans ma liste de courses, en essayant de penser plutôt aux grenouilles de mon estomac qu'aux papillons que je ressens dans mon bas-ventre.

Tout ça n'est qu'une histoire de volonté. Ça ne devrait pas être si difficile de

reprendre le cours de notre vie tranquille comme si cette fameuse nuit n'avait pas eu lieu...

18. Confessions presque intimes

Je m'imagine déjà la scène dans ma tête : le rideau rouge en velours, le tabouret, l'ardoise. Il ne reste plus qu'à installer le rideau rouge et à attendre mes modèles pour la séance photo. J'imagine déjà combien Maike doit être excitée à l'idée de réaliser les photos pour le faire-part de mariage aujourd'hui et combien Tobias doit avoir toutes les peines du monde à calmer son agitation.

Pour l'occasion, j'ai fait un peu de ménage par le vide dans ma chambre : peu à peu, mon bazar et mes vêtements ont fini par empiéter sur mon coin « studio photo ».

Bon, essayons de fixer ce truc...

J'ai bricolé un support pour y accrocher des fonds à l'aide d'un vieux portant et de quelques pinces. Dans ma malle aux trésors chinés au cours des balades en brocante, j'ai déniché un grand rideau de velours rouge, comme ceux des théâtres. Il sera parfait pour réaliser le fond. Maike a souhaité quelque chose de rigolo pour le faire-part : une série de photos d'elle et Tobias, stylo photomaton, avec une ardoise pour écrire des bêtises dessus et surtout le traditionnel « *Save the date* » et la date, bien sûr.

Ça fait quelques jours qu'enfin, la date de leur mariage est arrêtée : ce sera pour l'été prochain, le dix-huit août. Mais au final, Maike est tellement investie dans les préparatifs de l'événement – cela dit, l'événementiel, c'est son domaine d'études – qu'ils pourraient tout aussi bien se marier dans un mois sans problème ! Les réservations du lieu et du traiteur sont déjà en bonne voie, et les essayages de la robe devraient être pour bientôt.

Dès que la date a été connue, elle a commencé à chercher des idées pour le faire-part, et maintenant qu'elle a trouvé, elle n'a pas eu à prospecter bien loin pour dénicher la photographe ! Du moins, elle et Tobias auraient tout aussi bien pu aller se faire photographier dans un vrai Photomaton, mais elle a trouvé ça bien plus sympa de faire ça ici.

J'enfile le vieux rideau sur la tringle détachée du portant. Il faut désormais la fixer, mais je sens déjà que je vais galérer... J'y suis presque. Finalement non, la tringle s'est détachée de l'autre fixation et ne tient plus qu'à la force de mes bras.

Ahhhh, c'est lourd...

Évidemment, le tissu ne tarde pas à glisser le long de la barre de métal qui commence à fléchir.

– Non, non, non, non, noooooon...

Toute mon installation tombe par terre dans un vacarme de tous les diables.

– Eh merde.

Je maudis mon patrimoine génétique qui m'a filé deux mains gauches à la naissance.

Pourvu que rien ne soit cassé...

Je n'ai pas de matériel de rechange et Maike et Tobias ne vont pas tarder à arriver pour le shooting. Je redescends de mon perchoir – une chaise faisant office d'escabeau – en soupirant à la perspective de tout recommencer à zéro, quand des bruits de pas se font entendre dans le couloir.

– Tout va bien ? s'enquiert Andreas, alerté par le fracas, en passant la tête par la porte entrouverte de ma chambre.

– Oui, mais toute seule, je n'arrive pas à fixer cette satanée tringle... ronchonné-je.

Mon colocataire entre alors entièrement pour venir à ma rescousse. C'est à ce moment que je découvre qu'il est mouillé et à demi nu, vêtu d'une simple serviette enroulée autour de sa taille. Je n'en reviens pas qu'il soit sorti exprès de la douche pour voir ce qui se passait !

J'ai fait tant de bruit que ça ? Est-ce qu'il a cru que je me faisais aplatir par la bibliothèque tombée sur moi ?

– Oh, pardon ! Je ne savais pas que tu te douchais, dis-je. Ce n'est pas urgent,

on peut voir ça quand tu seras prêt.

Il me sourit.

– Non, j’avais fini de toute façon. Et puis, tes modèles ne vont pas tarder à arriver, non ?

J’approuve d’un hochement de tête. Il me prend la barre métallique où est accroché le tissu rouge des mains et observe mon système d’un œil dubitatif. Si j’en crois mon expert en bricolage, un crochet est mal vissé sur le portant et menace l’équilibre de mon support de fond façon système D.

Andreas s’éclipse quelques minutes, le temps d’aller chercher sa boîte à outils. Il revient, et je constate qu’il n’a pas jugé bon d’enfiler un pantalon en même temps. Ce qui n’est pas pour me déplaire, mais je sens que je vais avoir du mal à me concentrer sur cette histoire de support alors qu’il est à moitié nu dans ma chambre à quelques centimètres de moi, et qu’il exhale une délicieuse odeur de mâle sortant de la douche.

Au moment où il revise le crochet, perché sur ma chaise, l’effort faisant travailler les muscles de ses bras et de son dos tatoués, je me demande s’il n’en profite pas un peu pour rouler des mécaniques... Je n’en reviens pas : ça fait une semaine, depuis son retour de Saint-Pétersbourg, que je résiste tous les jours à l’envie de l’embrasser, telle une nonne qui aurait fait vœu de chasteté, et qu’est-ce qu’il fait ? Il vient titiller ma libido en débarquant à poil sur mon territoire.

Il me jette un coup d’œil.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Rien, je te regarde : je n’ai rien d’autre à faire.

Il se retourne à nouveau et son regard est malicieux, cette fois.

– Tu profites du spectacle, tu veux dire ? dit-il en riant.

– Hmm, tout à fait. Tu ne me laisses pas le choix. Et puis j’aurais tort de m’en priver, non ? réponds-je, taquine.

Qu’est-ce qu’il me prend de lui dire ça, en fait ?

– Pour ça... tu as déjà pu te rincer l'œil avec ton ami français... Il avait l'air d'aimer vivre en sous-vêtements, dit-il dans sa barbe.

J'en reste pantoise.

C'est moi où il est jaloux ? Et il ne m'en parle qu'une semaine après !

– Romain est comme ça, c'est tout. Sans-gêne et provocateur. Et c'est juste un ami, ajouté-je. Il n'est pas venu seul, tu sais, deux de mes copines étaient là aussi. Est-ce que ça te dérange que j'aie invité des amis ici ?

Il redescend de son perchoir et me regarde, surpris.

– Non, pas du tout ! assure-t-il. J'ai dit ça pour te taquiner.

Mouais...

– Bon, voyons si on peut installer tout ça, maintenant, reprend-il. Tu m'aides ?

Je remonte sur la chaise, l'extrémité de la tringle en main, tandis qu'il s'empare de l'autre. En en tournemain, la tringle est fixée sur les crochets et mon support de fond est opérationnel.

C'est quand même beaucoup plus facile quand on est deux !

Andreas m'aide à descendre de mon escabeau improvisé en me tenant la taille pour éviter que je chute. Ce simple contact me donne des papillons dans le ventre et ravive mon envie de m'abandonner dans les bras de mon séduisant colocataire... Je regagne finalement le sol et me retrouve face à lui, proche de son visage. Son torse nu s'offre à ma vue. Il a gardé sa main sur ma taille et je sens une tension sexuelle s'installer entre nous. Ma bouche est irrésistiblement attirée par la sienne comme un aimant. C'est magnétique entre nous. J'essaie de lire quelque chose dans son regard, en vain. Ses yeux sourient mais ses sourcils restent un peu froncés. L'océan de ses yeux est flou, comme agité. Peut-être est-il aussi perdu que moi, en fin de compte.

J'inspire et ouvre la bouche dans l'optique de briser le silence, mais rien n'en sort. Et je vois la distance entre ses lèvres et les miennes s'amenuiser. Je ferme

les yeux, comme si « l'accident » était inévitable, attendant l'impact de son baiser.

La sonnette de l'interphone me fait sursauter. Maike est là. Nous nous écartons, et pressée par les coups de sonnette, je sors de ma chambre pour aller ouvrir.

Succomber ou non à ce baiser dangereux, telle est la question. Le destin aura répondu à ma place...

Les photos apparaissent en miniatures sur l'écran et je fais défiler le curseur : la séance a été plutôt prolifique.

– Eh ben, tout ça ? s'exclame Maike en sifflant.

C'est l'heure de faire le tri dans les clichés sur mon ordinateur portable posé sur mon lit. À cette occasion, le cher et tendre de Maike s'est discrètement défilé pour aller jouer aux jeux vidéo au rez-de-chaussée avec Andreas. Du moins, c'est ce que j'en déduis, d'après la musique de Mario Kart qui nous parvient aux oreilles. Cela dit, après une heure à jouer les stars derrière l'objectif, à moitié malgré lui – il faut dire que Maike ne lui a pas tellement laissé le choix – Tobias mériterait déjà de recevoir la médaille du mec le plus patient.

Assise en tailleur aux côtés de mon amie, je commence à les passer en revue et j'ai toutes les peines du monde à me concentrer, avec Püppi qui n'arrête pas d'éclater de rire à chaque fois qu'elle ou Tobias ne sont pas à leur avantage sur les clichés.

Bon OK, j'ai shooté en rafale et ce n'était peut-être pas une super idée...

Maike est tellement hyperactive que ce n'était pas facile de la faire poser. Après quelques minutes à trier tout ça tout en riant et bavardant, nous sélectionnons une dizaine des meilleurs clichés.

– Tu me les envoies par mail ? suggère-t-elle.

– Je vais faire quelques retouches et après je t'envoie tout ça.

Elle me regarde de son regard soupçonneux, qui induit que je vais traîner à m'y mettre. Quand il s'agit de ce mariage, elle devient une vraie tigresse, impatiente et capricieuse. Je promets de le faire au plus vite, de peur qu'elle ne me tue de son regard revolver.

– Hey, c'est quoi ça ?! s'écrie-t-elle soudain en pointant du doigt l'écran.

Oups.

Ma meilleure amie vient de voir défiler à l'écran ma précédente série de photos enregistrée sur ma carte SD, qui se trouve être le *shooting* de Romain, avec ambiance néon tamisée, torse nu et tutti quanti.

– Mais c'est le petit Français ! Ne me dis pas que...

Elle me regarde avec des yeux exorbités, ceux qu'elle réserve pour les cas « d'alerte potin ».

Elle va se faire des films dans 3... 2... 1...

– Toi et lui, vous... ?

Je m'amuse à la faire languir, et la regarde brasser de l'air avec un sourire en coin. Elle ne tarde pas à me tapoter le bras pour me faire réagir.

– Lori... Allez, raconte ! J'ai raté un wagon ou quoi ? supplie-t-elle.

– Püppi, t'as loupé un train ! répliqué-je en riant.

Avec cette histoire de mariage qui occupe toutes ses pensées et toute son énergie, j'ai l'impression que ça fait mille ans qu'on n'a pas parlé autre chose que de fleurs, traiteur, faire-part et alliances.

Je finis par avoir pitié d'elle et commence par lui raconter ma folle nuit avec mon colocataire. La nuit où pendant qu'elle se faisait demander en mariage, je faisais une entorse à mes principes pour céder à une tentation nommée Andreas, aux tendres baisers et aux pectoraux si sexy.

Maike est pendue à mes lèvres, et pour une fois, elle se tait pendant plusieurs minutes d'affilée.

Je mériterais d'être dans le Guinness des records pour cet exploit !

Elle fronce les sourcils une fois que j'ai refermé le chapitre « Andreas » classé X.

– Mais... et Romain ?

– Oh ! On s'est juste embrassés, mais rien de plus. C'est un ami. Enfin, je crois.

Maike croit avoir des hallucinations auditives et me presse de questions.

– Mais c'est fou, tout ce qui t'arrive !

Ah bah, merci. Ma vie n'est jamais palpitante d'habitude, ou quoi ?

– Mais qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? demande-t-elle encore.

– Comment ça, qu'est-ce que je vais faire ? Rien, je vais reprendre ma petite vie tranquillement et arrêter mes conneries, réponds-je en riant.

– Pour quoi faire ?

– Hmm... Attends, laisse-moi réfléchir : trouver un mec qui ne soit ni mon colocataire ni mon meilleur ami, par exemple.

La future mariée secoue sa queue-de-cheval. Elle n'a pas l'air d'accord, mais aux dernières nouvelles, c'est encore moi qui décide ce que je veux faire de mon cœur. Et de ma vie sexuelle.

– Tu ne peux pas t'arrêter là avec Andreas... ça n'a pas de sens. Qu'est-ce qu'il t'a dit en revenant de voyage ?

Je lui raconte alors le coup du post-it tombé, la rencontre d'Andreas avec Romain en caleçon...

– Non, mais sérieusement ! Il t'arrive de ces trucs, à toi ! s'exclame-t-elle, morte de rire.

– C'est toi qui me dis ça ? Tu vas te marier !

– Ouais, mais c'est presque classique, comme histoire. Alors que toi... c'est un vrai feuilleton !

Je lève les yeux au ciel. Je me demande si je ne préférerais pas être à sa place,

tout compte fait. Même si je n'ai aucune envie de me marier, une relation stable avec quelqu'un me paraît soudain beaucoup plus attrayante que ma situation amoureuse actuelle, plutôt chaotique.

– Mais en fait, c'est un malentendu, entre Andreas et toi ? Il croit que tu sors avec Romain alors qu'en fait, tu voudrais être avec lui, non ? reprend Maike, plus sérieusement mais sans pour autant baisser d'un ton.

– Chut ! m'écrié-je en lui faisant les gros yeux et en faisant mine de l'étouffer avec mon oreiller. Si jamais il t'a entendue...

Je ne termine pas ma phrase de menace et tends l'oreille pour écouter. Rien ne me parvient d'en bas par la porte vitrée de ma chambre grande ouverte, si ce n'est le bruit des jeux vidéo qui, je l'espère, couvre nos voix.

– En fait, oui. Non... Je ne sais pas ce que je veux, alors disons que ce flou artistique me convient, pour le moment, reprends-je pour répondre à sa question laissée en suspens.

Maike me fait à nouveau son regard de tueuse.

– Lori... Il faut que tu te lances ! Tu as peur de t'engager, mais relax, c'est bon : il ne va pas te demander tout de suite d'habiter avec l...

Elle se met la main devant la bouche en réalisant sa bourde.

– Voilà ! Tu comprends enfin toute l'ampleur du problème, claironné-je. On habite déjà ensemble. Ou comment commencer une relation en brûlant les étapes...

Mais malgré ça, Maike reste butée. Elle estime qu'après tant de temps à être restée célibataire, je devrais prendre le taureau par les cornes et arrêter de faire la difficile. Elle exagère : ça ne fait pas si longtemps... Je soupire et me lève pour aller aux toilettes, à demi parce que j'ai la vessie pleine et à demi pour fuir la conversation, parce que je sens qu'on pourrait débattre pendant des heures, comme souvent quand on aborde la question de mon célibat et des garçons.

J'ai bien le droit de ne pas vouloir me précipiter pour ne pas risquer d'aller droit dans le mur, non ?

– Pour une fois qu’un mec te plaît, ne te pose pas de questions et fonce ! Après tout, on s’en fout que ce soit ton colocataire ! s’exclame Maïke en haussant la voix pour que je l’entende depuis le couloir.

Je lève les yeux au ciel. Pile au même moment, je croise Andreas qui sort de la salle de bains. Surprise, je me fige, les yeux écarquillés.

Purée, pourvu qu’il n’ait pas entendu !

Heureusement, Maïke ne continue pas à déballer ma vie en hurlant. Andreas m’esquisse un simple sourire et redescend retrouver Tobias et ses jeux vidéo au rez-de-chaussée comme si de rien n’était. Je me demande bien ce qu’il fabriquait dans la salle de bains.

Et s’il avait entendu... qu’est-ce que ça changerait ?

19. Sur le canapé

Je referme la porte d'entrée sur le couple de futurs mariés dont le pas résonne dans l'escalier du bâtiment, accompagné du rire mutin de Maike.

C'est quoi son secret pour être toujours de bonne humeur ?

Il est dix-neuf heures passées, et en ce samedi soir, monsieur et madame sont invités à l'anniversaire d'une des amies de fac de Püppi. Quant à moi, je ne sais pas très bien ce que je vais faire, mais m'étaler comme une crêpe sur le canapé devant un programme télé débile me paraît une bonne idée. Tobias m'a proposé de venir avec eux, avec cet air de chien battu qui avait tout l'air de dire : « Je t'en supplie, viens, parce que je ne connais personne à cette soirée et je vais me retrouver seul au milieu de nanas qui parlent de problèmes capillaires et de menstruations... ». Ce n'est pas que je suis un garçon manqué, mais généralement, je sais adapter mes conversations avec le sexe opposé. Bref, j'ai dû briser son petit cœur en refusant sa gentille invitation mais je suis fatiguée de ma journée, même si je n'ai assuré que le service de midi, et je n'aspire qu'à une chose : mettre mon cerveau en *off* et qu'on me foute la paix.

- Très sympa, le copain de Maike ! me fait Andreas quand je rejoins le salon.
- Oui, vous avez eu l'air de bien vous entendre, tous les deux. Alors, qui a gagné à Mario ?
- Lui ! répond-il en riant. Il m'a mis la pâtée à trois reprises... Mais je suis bien plus à l'aise pour piloter un bateau qu'un kart, et puis il a plus l'occasion que moi de jouer aux jeux vidéo. C'est un vrai *geek* !
- Mouais... te trouve pas d'excuses ! dis-je en m'affalant à ses côtés sur le grand canapé en cuir gris.

Je m'installe confortablement, un coussin sur les genoux, et m'empare de la télécommande avec un seul objectif en tête : Netflix.

Voyons voir... J'ai envie d'un film pour me détendre.

Mon colocataire m'observe du coin de l'œil éplucher toute l'offre cinématographique de la chaîne et alors que j'espère en mon for intérieur qu'il reste là, à réchauffer mon bras gauche de son corps, il se lève et s'éloigne en me lançant :

– Bon... je te laisse : il faut vraiment que je m'occupe de mon aquarium. Il commence à y avoir des algues !

– Je l'ai nettoyé la semaine dernière, juste avant ton retour, réponds-je en matant ses fesses juste avant de les voir disparaître dans l'escalier.

– Je sais bien, mais c'est déjà à refaire...

C'est vrai que l'aquariophilie c'est vraiment sympa, mais c'est du boulot !

La mer, c'est vraiment toute sa vie, à ce garçon. Mais je comprends son obsession : c'est la même chose pour moi et la photo. Une vraie passion, et quand on aime, on ne compte pas, ni les heures qu'on y passe, ni l'argent qu'on y consacre.

Je fais toujours défiler les films sur le grand écran. Thriller ? Non, c'est le genre de programme qui ne détend pas du tout. Science-fiction ? Pas d'humeur à me plonger dans un univers complexe et loufoque. Dessin animé ? Je les ai déjà vus vingt fois chacun...

Finalement, en l'absence d'homme dans la pièce, je me décide pour un film romantique : un de ceux adaptés des romans de Nicholas Sparks. Ses histoires sont toujours dramatiques et romantiques à la fois, et j'aime bien. Mon côté fleur bleue, sans doute. Et puis, ce sera parfait pour passer une soirée tranquille, sans me prendre la tête.

J'allonge mes jambes dans la longueur du canapé, me recouvre d'un plaid et installe le coussin sous ma tête. Il fait un peu frais ce soir. Voilà, c'est comme si j'étais dans mon lit. Je dois ressembler à un gros hot-dog. Ou à une mamie devant *Les Feux de l'Amour*. Si jamais Andreas me voit comme ça, tant pis. Après tout, j'habite ici, je ne peux pas être au top de ma sextitude vingt-quatre heures sur vingt-quatre et j'assume mon côté mémère les soirs où enfin, je ne travaille pas. Voilà, aujourd'hui, je l'ai décidé : c'est « soirée chaussons ».

De toute façon, après le pyjama licorne, on n'est plus à ça près...

Alors que le film a démarré depuis une bonne demi-heure et que je suis à deux doigts de m'endormir comme un bébé, bercée par le son de la télé et envahie par la douce chaleur réconfortante du plaid, Andreas réapparaît dans mon champ de vision.

– Alors, ça roupille ? raille-t-il.

Je me redresse à demi, tentant de faire bonne figure alors que je sais déjà que c'est peine perdue.

– Qu'est-ce que tu regardes ? demande-t-il encore. *Un havre de paix ?*

– Oui, comment tu as deviné ?

– Je l'ai déjà vu, avoue-t-il.

Je me tourne vers lui, surprise.

– Depuis quand tu aimes les films d'amour ? dis-je pour me moquer de lui, maintenant complètement éveillée.

Je replie mes jambes pour qu'il puisse s'installer à mes côtés.

– Bof, ça se laisse regarder.

Comme je le regarde intensément, comme si j'essayais de le scruter en me demandant intérieurement : « Mais qui es-tu, beau blond ? », il ajoute :

– Quoi ? Ça ne fait pas viril, c'est ça ?

J'éclate de rire.

Non, pas vraiment. Mais ça a au moins un avantage : on ne risque pas de se battre pour la télécommande.

Comme mon sourire en dit long, il fait mine d'être vexé.

– Il me semblait t'avoir déjà démontré le contraire... lâche-t-il finalement à mi-voix, en s'enfonçant plus profondément dans le canapé.

Je n'en crois pas mes oreilles.

Est-ce qu'il est vraiment en train de faire allusion à notre nuit de sexe, ou je me fais des idées ??

Dans mon cerveau, plus personne ne répond.

Allô, Houston ?

Finalement, j'opte pour la facilité : faire comme si je n'avais rien entendu. Mais c'est malin, maintenant je revois son corps nu et ça me file des frissons dans le bas du dos. Son bras est tout près du mien et sa présence m'électrise.

- OK pour que tu regardes avec moi, mais tu ne me spoiles pas, hein ?
- *Deal*, mais tu me prêtes un bout de plaid, réplique-t-il, d'humeur taquine.

Finalement, après négociations, nous finissons allongés à moitié l'un sur l'autre sur le canapé, une jambe chacun sous le plaid, à regarder la suite de l'histoire à l'eau de rose.

J'essaie de me persuader que la situation n'est pas du tout bizarre. Mais c'est difficile. Entre le mec qui est la tentation incarnée et qui est à moitié allongé sur moi, et le film d'amour... Je dois résister à l'envie de laisser aller ma tête contre son épaule et mes mains contre son torse, sous son T-shirt léger.

Mais alors, le pire, c'est la scène où les deux amoureux du film se retrouvent à faire langoureusement l'amour. Merci le moment gênant. Ce moment gênant où tu fais mine de ne pas trop regarder l'écran histoire de ne pas passer pour une nymphomane perverse. Ce moment gênant où tu meurs d'envie de faire pareil, ici, là, tout de suite, sur ce canapé.

- Tu as faim ? dit soudain Andreas, interrompant net mes pensées érotiques.

À vrai dire, pas vraiment. Étrangement, j'ai une envie de sucré, genre un petit-déjeuner.

- Non, ça va, merci.

Je ne voudrais pas paraître encore plus dérangée en lui demandant de me préparer un chocolat chaud. Et puis du sucre à cette heure-là, ça part directement dans les hanches !

Andreas s'éclipse en cuisine, et revient, un paquet de céréales, une brique de lait dans les bras et un bol et une cuillère à la main. Je dois tirer une tête bizarre, parce qu'il se justifie aussitôt :

– Comme tu n'avais pas faim... j'ai pris ce qui me tentait. J'avais une petite envie de sucre.

J'esquisse un sourire.

On appelle ça un signe, non ?

Les minutes suivantes, j'écoute les déclarations d'amour des deux personnages du film sur fond de « crunch crunch crunch ». Je ne peux pas m'empêcher de glisser un regard plein d'envie vers son bol de petit-déjeuner.

– Tu en veux ? dit-il l'air narquois en remarquant mon manège.

– Non, non...

Je détourne le regard pour me focaliser à nouveau sur le film. Andreas se lève sans mot dire et revient avec une deuxième cuillère.

– Il n'y a plus d'autre bol propre, annonce-t-il. On n'a qu'à se partager le mien.

Et nous voilà plus proches que jamais, en tailleur sous le plaid, la tête au-dessus du bol de céréales, à tendre l'oreille pour ne pas perdre une miette des dialogues mièvres entre deux accords de violon et deux « crunch crunch ».

Quand on y réfléchit, c'est la première soirée où l'on se retrouve vraiment tous les deux en tête à tête à regarder la télé. Pour une fois, nous ne sommes pas sortis, ou au travail. Juste tous les deux, sur ce canapé. Comme... un couple. C'est à la fois étrange et plutôt plaisant, je dois l'avouer.

Je crois bien que c'est la première fois avec un garçon que je me sens vraiment libre d'être moi-même, sans masque, sans jouer un rôle. Bien sûr, je suis moi-même avec Romain aussi, mais c'est différent. Je ne saurais pas vraiment dire en quoi.

Sans doute la fréquence de mon rythme cardiaque !

Notre festin d'enfants attardés terminé, nous nous allongeons à nouveau, repus. Finalement, c'est Andreas qui s'endort en premier. Du moins, je le vois lutter contre le sommeil et j'éclate de rire.

– Quoi ? fait-il, l'air de rien.

– Alors le marin virile, on s'endort comme un bébé ? raillé-je. Et tu disais de moi tout à l'heure !

– Je ne vois pas ce qui te fait dire ça, réplique-t-il, de mauvaise foi.

Trois minutes plus tard, il a vraiment sombré dans le sommeil. Je reste quelques instants là à regarder son torse se lever et redescendre au rythme calme de sa respiration et dois réprimer mon irrésistible envie de replacer cette mèche de cheveux sur son front et de l'embrasser sur la joue.

Le générique de fin défile sur l'écran et je baisse le son pour ne pas réveiller l'endormi. Après réflexion, j'éteins la télévision et me lève délicatement. Je replace le plaid sur lui tout en me donnant des ordres intérieurement.

Non, résiste. Pour le bien de cette colocation, ne fais rien de plus. Pense au pont Kennedy...

À pas de loups, je prends la direction de mes quartiers en silence. J'éteins la lampe qui diffusait sa lumière tamisée et l'obscurité engloutit le loft.

Bonne nuit, beau blond.

20. Un dimanche pas comme les autres

Malgré les nuages gris qui s'amoncellent dans le ciel, je m'apprête à sortir pour m'adonner à mon passe-temps dominical, celui qui me fait peut-être passer pour une mamie auprès de certains : arpenter les allées des brocantes, à la recherche de nouveaux trésors à troquer contre quelques euros, parfois quelques centimes. Il arrive que je ne trouve rien mais quelle importance ? C'est le plaisir de chercher, de fouiller dans les malles, ouvrir les albums de photos de famille, apprendre au détour d'une conversation l'histoire de tel objet.

J'imagine qu'Andreas ne s'est pas laissé impressionner par le mauvais temps non plus. L'appartement est silencieux, sa tasse de café vide traîne dans la cuisine et ses baskets manquent dans l'entrée. Son activité favorite du dimanche à lui, c'est de sortir faire un footing. Je ne sais pas comment il fait : moi, je préfère, et de loin, la grasse matinée. Chaque fois que j'ai essayé de courir, j'ai cru perdre un poumon...

Alors que je me dirige vers le vide-greniers qui se tient dans le quartier voisin, je ne cesse de repenser à notre soirée d'hier, à ce film qui m'a redonné l'illusion du bonheur amoureux, à la proximité d'Andreas, à la tendresse que j'ai ressentie quand je l'ai laissé dormir comme un bébé sur le canapé. J'ai eu un mal fou à trouver le sommeil en le pensant là sur le canapé, seul. J'ai dû résister à l'envie de redescendre pour rejoindre ses bras. C'est comme devoir résister à une tablette de chocolat qui serait posée devant soi.

Ce mec me fait passer par toutes les émotions : le désir, la tendresse, la joie, le doute, le manque... J'ai peur d'en tirer des conclusions. J'approche des premiers stands remplis de bibelots. Des vêtements vintage, de la décoration désuète, des livres aux pages jaunies, des objets d'un autre siècle... Je suis dans mon élément.

Que la chasse commence !

Je regarde tout en détail, butinant à chaque table, presque à la manière de ces

collectionneurs qui, fébriles, fondent au petit matin sur les premiers cartons déballés pour dénicher la perle rare. À ceci près que je ne recherche rien de particulier : je fonctionne au coup de cœur. Mes trouvailles servent parfois pour des projets de photo, ou parfois seulement pour compléter la déco de ma chambre.

Je discute pendant un long moment avec un vieux monsieur qui expose là tout son bric-à-brac et qui bavarde volontiers avec les curieux qui s'approchent de son bazar.

– Ça, c'est la malle de mon oncle. Il était officier de la Wehrmacht ! explique-t-il à un homme occupé à contempler l'objet sous toutes ses coutures.

Quant à moi, je feuillette les livres qui s'entassent dans un grand carton. J'aime les vieux livres imprimés en caractères gothiques. Je tombe finalement sur un volumineux livre documentaire, beaucoup plus récent, portant sur les objets retrouvés sous la mer bien après le naufrage du *Titanic*. Je pense aussitôt à Andreas, qui possède déjà dans sa bibliothèque bon nombre de bouquins sur la mer, les bateaux, les légendes de marin, mais aussi sur ce naufrage mythique. Je tourne les pages et découvre sur les photos un peu ternies ces curieux objets qui me font remonter le temps jusqu'en 1912. Des brosses à cheveux, de la vaisselle en porcelaine arborant le logo de la « White Star Line », des vêtements. Je me mets à imaginer la vie de ces passagers et leur funeste traversée.

Parmi les objets repêchés figurent plusieurs photos en noir et blanc. Je suis attirée par l'une d'elles qui présente une jeune femme souriante à l'air bienveillant, les cheveux relevés en un chignon, et dont les vêtements de dentelle montrent qu'elle voyageait sans doute en première classe. Ce qui me frappe, c'est sa bague, que j'aperçois nettement à main gauche, malgré la qualité de la photographie de l'époque. Elle ressemble beaucoup à cette bague cachée dans le mur de briques du loft, derrière la bibliothèque. Avec ses multiples petits diamants qui la font ressembler à une étoile ou une fleur, ce n'est pas le genre de bague qu'on oublie, pas le genre de bague qu'on trouve à tous les annulaires non plus.

C'est fou, quand même... Je dois devenir parano : impossible que ce soit la même !

J'en suis là de mes réflexions quand le vieil homme, après avoir vendu la malle à l'intéressé, s'approche de moi.

– Il vous plaît ce livre, n'est-ce pas ? me dit-il finalement de sa voix éraillée en me décochant un large sourire.

– Le sujet est plutôt passionnant, c'est vrai. On n'a jamais fini de percer le mystère du *Titanic*... Vous le vendriez combien ?

– Oh ! Vous êtes bien charmante et cela me fait plaisir de débarrasser un peu les étagères de ma bibliothèque... Je vous l'offre !

L'homme me sourit, ravi de faire une heureuse. Après l'avoir remercié chaleureusement, je m'éloigne, toute guillerette à l'idée de montrer ma trouvaille à Andreas une fois de retour à l'appartement. Car j'ai bien dans l'idée, cette fois, de le faire parler au sujet de cette bague... Peut-être la vue de cette étrange photo retrouvée au fond de la mer lui déliera la langue ?

Je continue mon petit tour mais, obnubilée par ce que je viens de trouver, ne déniche aucun autre trésor pour aujourd'hui. Aux premières gouttes de pluie qui se faisaient attendre depuis quelques heures, je décide de rentrer.

– La pêche a été bonne ? me demande Andreas à peine le seuil franchi.

Il vient de rentrer de son footing : il porte encore sa tenue de running – T-shirt et short noirs – et se tient tout transpirant dans le salon, un verre à la main, de ce qui ressemble à un genre de smoothie protéiné.

– On peut dire ça, oui ! Mais comment tu as su que j'étais partie faire les brocantes ? réponds-je en levant un sourcil.

– Je commence à te connaître... réplique-t-il avec un sourire en coin avant d'avaler une nouvelle gorgée de sa mixture verdâtre.

Je fais ma mine de fille désespérée.

– Purée, entre les soirées chaussons-film à l'eau de rose du samedi soir et les brocantes du dimanche, tu dois te faire une sacrée image de moi, me lamenté-je.

– Oh, je sais bien que cette vie de fille sage et tranquille n'est qu'une façade. Il paraît que quand je suis en croisière, tu as une vie nocturne débridée !

Alors que je délace mes baskets dans l'entrée, je relève la tête, surprise. Je me méfie de ce petit air malicieux mi-figue, mi-raisin. Je ne sais pas si je dois y voir ou non un reproche.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– J'ai mes sources, réplique-t-il, mystérieux, en haussant les sourcils.

Je dépose ma veste sur le portemanteau et le regarde en levant les yeux.

– Andreas... arrête de jouer avec mes nerfs. Crache le morceau ! fais-je en riant jaune.

– Tim m'a dit qu'il t'avait aperçue au Bunker, l'autre jour.

– Ah.

AH. Merde. Espérons qu'il n'ait pas assisté à cette génialissime scène de baiser romantique (ou pas) de Romain devant les toilettes.

– Et ? ajouté-je, pour voir où il veut en venir.

– Rien. Il m'a dit que tu dansais bien, mais ça, je le savais déjà, répond-il, tout sourire.

Ouf. S'il n'y a que ça...

– Je dis ça pour te taquiner, hein, ajoute-t-il en s'approchant de moi.

– Je sais bien... C'est ta deuxième passion, me taquiner ! Après le sport. D'ailleurs, tu as fait une bonne performance aujourd'hui ?

Je demande ça par pure politesse, pour discuter. Non pas que ça ne m'intéresse pas, mais c'est surtout que quelle que soit sa performance, pour une non sportive comme moi, sa réponse sera du japonais !

– Je m'entraîne parce que je voudrais tenter de courir un semi-marathon prochainement. Je l'ai bouclé en une heure quarante-cinq, mais je ne suis pas encore satisfait, dit-il en finissant son verre d'un trait.

Je lis une incroyable détermination sur son visage.

– Semi-marathon... Rappelle-moi, ça fait combien de kilomètres déjà ? dis-je en faisant mine de me creuser la cervelle.

– Vingt-et-une bornes. J’ai couru le long de l’Elbe, sur des chemins bordés de cerisiers, c’était magnifique.

Oh gosh. Vingt-et-un kilomètres. Ce type est fou ! Pourquoi tant de haine ?

– Tu devrais venir avec moi, un de ces quatre, ajoute-t-il.

Je m’arrête net de fouiller dans mon sac.

– Oulala, non mais moi je ne cours pas plus de trois kilomètres... Après, j’ai un point de côté et je souffle comme un phoque. La dernière fois que j’ai couru, c’était en France. J’ai croisé une copine de fac et j’étais tellement rouge qu’elle m’a dit : « Tiens, tu viens de prendre un coup de soleil ! ». On était en mars...

Il rit de bon cœur.

– C’est parce que tu n’avais pas de coach. Je t’entraînerai !

Ça sonne presque comme une promesse.

– Un jour, peut-être... En attendant, le dimanche, courir les brocantes, ça me va très bien ! Regarde ce que j’ai trouvé.

J’extirpe enfin de mon *tote bag* l’ouvrage que j’ai déniché et le lui tend. Il l’examine sous toutes ses coutures, curieux.

– Un bouquin qui recense tous les objets du *Titanic* que les chercheurs ont remontés à la surface. Comme j’avais déjà vu dans ta bibliothèque des livres sur les bateaux et les naufrages, je me suis dit que ça t’intéresserait peut-être, expliqué-je.

Il me regarde droit dans les yeux, visiblement content de ma trouvaille.

– Génial !

Andreas part s’asseoir sur le canapé pour feuilleter le livre à son aise et je le rejoins.

– Ce naufrage m’a toujours fasciné. Que le plus grand paquebot à l’époque, et

le premier à être réputé insubmersible, sombre à sa première traversée, c'est incroyable.

Il s'arrête sur une page présentant tous les effets personnels d'un homme, retrouvés intacts dans sa valise. Une véritable capsule temporelle datant de plus d'un siècle, repêchée par quatre mille mètres de fond.

Andreas paraît ému. J'ose lui demander :

– Est-ce qu'en mer, tu penses parfois au naufrage ?

Il hausse les épaules.

– J'ai confiance en moi et en mes équipes, nous sommes professionnels et prudents, il n'y a pas de raison. Mais l'erreur est humaine, alors tout est possible. Parfois j'y pense, oui. Surtout lors des croisières autour du pôle Nord, on a toujours un peu l'appréhension d'entrer en collision avec un iceberg, explique-t-il.

Je ne masque pas ma surprise.

– Une croisière autour du pôle, ça existe ? demandé-je, très sérieusement.

– Bien sûr ! Au-delà de la difficulté de la navigation, c'est vraiment magnifique. On s'y sent incroyablement en paix, et à la fois tout petit, entouré de ces falaises de glace. Quand malheureusement certaines tombent à la mer, c'est un vrai spectacle de la nature.

Il me dévisage en riant, probablement parce que je suis pendue à ses lèvres comme une idiote. Il continue sa découverte du livre et finit par tomber sur la page qui m'intrigue le plus : celle de la photo de la belle dame à la bague. Mais il ne semble pas l'avoir remarquée. Avant qu'il ne passe à une autre page, je désigne carrément la bague du doigt.

– J'adore sa bague ! Elle est magnifique. Encore un mystère : on ne saura probablement jamais si elle est aujourd'hui au fond de l'océan ou quelque part sur terre, dis-je. Peut-être que la personne a survécu.

Mon colocataire regarde la photo de plus près. Il ne répond rien et son visage reste impassible. Je me demande bien ce qu'il se passe dans sa tête. Je décide

d'insister, histoire d'avoir des réponses aux nombreuses questions que je me pose sur cette bague. Se pourrait-il vraiment que ce soit la même ? Cela dit, il est possible que ce soit simplement un modèle qui y ressemble.

– Quelque chose ne va pas ? fais-je devant son mutisme.

Il se tourne vers moi, comme s'il se souvenait de ma présence.

– Non, pourquoi ?

Il sourit pour me le prouver.

– Est-ce que je peux te l'emprunter ? J'aimerais le lire à tête reposée, ajoute-t-il.

– Tu peux même le garder, je te l'offre !

Il me remercie d'un baiser rapide sur la joue.

– Tu es la meilleure.

Son parfum si viril m'emplit les narines et j'ai l'impression que mon cœur va quitter ma poitrine à force de tambouriner contre ma cage thoracique.

Caaaaalme-toi Panpan, comme dirait Maike.

Andreas disparaît de mon champ de vision, le livre à la main, en direction de l'étage. Je mettrais ma main à couper qu'il va dans son bureau pour sortir la bague de sa cachette et la comparer avec celle de la photo. Et je meurs d'envie de le suivre à pas de loup pour vérifier ma théorie... Mais ma curiosité est certainement un vilain défaut. Est-ce que chacun n'a pas le droit à son « jardin secret » ? Mais... et si c'était un genre de Barbe bleue moderne ? Il aurait eu une femme, l'aurait assassinée, et gardé l'alliance pour trophée ?

Bon OK, entre Titanic et Barbe bleue, je délire complètement là.

Je finis par monter, moi aussi. Après tout, je n'ai qu'à faire mine d'aller dans ma chambre et jeter un œil discrètement à son bureau pour voir ce qu'il fabrique. Mais je n'en ai pas le temps : une fois là-haut, je tombe nez à nez avec Andreas devant la salle de bains.

– Tu sais quoi ? Ça m’a fait penser que je suis un très mauvais colocataire : j’ai oublié de te donner mon petit cadeau rapporté de Saint-Pétersbourg...

Au creux de sa main, de jolies poupées russes traditionnelles en bois, aux couleurs noir, rouge, jaune, vert. Elles sont magnifiques. À son air contrit, je me demande si la vérité n’est pas tout simplement qu’il n’a pas osé me les offrir à nos retrouvailles un peu refroidies par la présence de Romain, une semaine plus tôt.

– Merci Andreas, elles sont superbes !

La fossette que j’aime tant fait réapparition sur son visage. De quoi me faire oublier cette histoire de bague...

21. Philosophie des poupées russes

Perdue dans la lecture de mon livre de photographie, assise sur le canapé, un pied sous les fesses, tandis qu'Andreas chatte avec Tim sur son ordinateur portable à mes côtés, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Nos regards se croisent.

– Tu attends quelqu'un ? demande-t-il.

Je me creuse la cervelle, mais non : bien qu'en ce moment, je fasse vivre à moi seule tous les sites de livraison de bouffe de la ville par flemme de cuisiner, aujourd'hui je n'ai rien commandé.

Andreas se lève pour aller ouvrir. Julia apparaît derrière la porte, le visage décomposé. D'ici, j'aperçois qu'elle n'est pas maquillée – ce qui lui change radicalement le visage – et ses yeux sont rouges, comme si elle avait pleuré.

Qu'est-ce qui se passe, quelqu'un est mort ?

Andreas l'invite chaleureusement à rentrer et part lui préparer une boisson chaude, tandis qu'elle prend place sur le canapé.

– Tout va bien ? demandé-je, presque inquiète.

Julia fond en larmes, et entre ses sanglots et reniflements, je ne comprends rien à ce qu'elle baragouine. Heureusement, Andreas revient pour me sortir de cette situation un poil gênante. La fille que je considérais jusqu'à présent comme une bimbo superficielle et inintéressante montre d'emblée ce soir une autre facette, plus vulnérable et sincère.

Andreas lui pose une main sur son épaule et lui tend une tasse de thé brûlant.

– C'est Giuseppe, c'est ça ? interroge-t-il doucement.

Julia opine du chef et sanglote de plus belle. J'en déduis que la relation à distance avec son Italien n'a pas fonctionné. Andreas arrive à en savoir plus, mais il doit avoir le décodeur, parce que moi je ne comprends rien. À moins qu'il ne fasse semblant de comprendre pour ne pas la blesser davantage ?

– Vous voulez que je vous laisse ? demandé-je finalement, en réalisant que je dérange peut-être.

– Non, non, Loretta, reste avec nous. On va passer une bonne soirée, assure Andreas.

Ben avec une nana qui vient de vivre une rupture et ses deux litres de morve, je ne vois pas trop comment, mais si tu le dis...

Finalement, une heure plus tard, je dois dire que j'avais tort. Il s'avère qu'Andreas est incroyablement doué pour remonter le moral. Après avoir noyé son chagrin dans les sushis commandés par nos soins et aussitôt engloutis – je n'avais encore jamais vu quelqu'un avoir autant faim quand il va mal – avec Louise Attaque en fond musical (c'est officiel : Andreas est devenu fan), Julia a commencé à retrouver le sourire. Je suis forcée de constater que sa technique pour consoler marche plutôt bien : éviter les mots-clés tabous genre « petit ami » et « Italie » autant que les musiques déprimantes, et raconter autant de bêtises que possible pour tenter de faire rire son auditoire.

Petit à petit, elle a fini par être plus loquace et on a commencé à parler tous les trois, un verre de vin à la main, de tout et de rien. Mais au moment où la collègue d'Andreas recommence à se dénigrer et se plaindre de son physique, je n'y tiens plus.

– N'importe quoi ! Ce ne sont pas trois sushis qui vont te faire grossir... Tu dis ça à la fille dont l'alimentation se résume à des galettes bretonnes, m'exclamé-je alors qu'elle est en train de se maudire d'avoir tant mangé pour la troisième fois.

Faut pas pousser, bientôt elle va se punir en se tapant une lampe contre le front, comme Dobby dans Harry Potter...

Julia rit, et je ne sais pas comment je dois le prendre. Peut-être que j'ai vraiment forcé depuis mon embauche, et cette fameuse fois où je l'ai rencontrée

et qu'elle a découvert la galette à l'andouillette ? Je le reconnais, mes horaires de travail et ma proximité avec la bouffe bretonne ont ensuite peu à peu fini par avoir raison de mon équilibre alimentaire varié et de ma motivation à cuisiner. Aujourd'hui, je donnerai n'importe quoi pour avoir les abdos de Julia... Et elle se plaint !

– Tu sais, il n'y a pas de secret : la salle de sport, me répond-elle quand je lui en touche deux mots. Au début, c'est dur de s'y mettre, mais après quelques séances de cardio et d'exercices, on progresse vite.

Andreas confirme et en profite pour réitérer sa proposition de l'accompagner lors de ses séances de footing. Là encore, je ne sais pas comment je dois le prendre.

Je me transforme à vue d'œil en hippopotame, ou quoi ?

En tout cas, je crois que j'ai touché au sujet sur lequel ces deux-là sont intarissables : le sport. Après quelques minutes de débat – à une épicurienne contre deux sportifs –, j'avoue qu'ils sont en train de m'avoir à l'usure. Julia a séché ses larmes pour de bon et depuis qu'on parle de mes poignées d'amour naissantes, elle semble avoir repris confiance en elle.

– Laisse-moi être ton coach, Loretta ! J'adore faire ça, s'exclame-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre comme une enfant le jour de Noël.

J'accepte en faisant la moue, plus pour lui faire plaisir que par motivation extrême. Je n'ai que deux malheureux microbourelets, pas de quoi en faire une montagne...

Je suis à deux doigts de m'enfuir dans ma chambre, vexée, quand – cerise sur le gâteau – notre blonde éplorée propose de nous improviser une soirée karaoké à la maison.

– Allez ! Ça va être marrant, insiste-t-elle avec un sourire plein d'espoir.

Domage : je commençais presque à l'apprécier. Son visage « nature » et ses faiblesses dévoilées me montrent un tout autre visage de la bimbo que je m'étais fait un plaisir de détester jusqu'à présent. Mais le karaoké, je passe mon tour.

– Bon, désolée les jeunes, moi je vais aller me coucher. Amusez-vous bien, ne braillez pas trop, fais-je en me levant du canapé alors que Julia essaie de trouver des vidéos de karaoké sur YouTube.

Mais c'est sous-estimer le pouvoir du sourire d'Andreas et sa fossette irrésistible.

– Lori... Il n'est que vingt-deux heures. Et j'ai très envie d'entendre le son de ta jolie voix, argue-t-il.

– Arf. Vous vous êtes déjà assez moqués de mes bourrelets comme ça pour aujourd'hui, pas besoin de rajouter « voix de casserole » à la liste de mes défauts, grogné-je.

En cœur, les deux compères décrivent l'accusation et voilà qu'ils viennent me câliner tous les deux pour se faire pardonner.

Le contact de la main d'Andreas dans mon dos m'électrise. Je respire profondément l'odeur de son cou et essaie de faire abstraction de celle de Julia et de sa tête près de mon aisselle droite.

On peut dire que j'ai le don pour me retrouver dans des situations insolites.

– Arrête ta parano deux minutes. Tu n'as pas de bourrelets, la vérité c'est qu'on en a marre de faire du sport tout seuls ! explique Andreas en riant.

– Pourquoi vous n'en faites pas tous les deux ?

– Je déteste courir, avoue Julia. Et Andreas refuse de venir aux cours de fitness avec moi. Il dit qu'il n'y a que des nénétes ! Il est venu une fois et il n'a pas arrêté de se faire draguer...

Nous éclatons de rire. Ils s'écartent de moi et Julia retourne à son choix de musique. Et voilà comment, à cause du pouvoir d'une fossette, je me retrouve à fredonner des chansons allemandes dont je ne connais pas la moitié des paroles.

– Arrête de faire du play-back, Lori ! Je te vois, plaisante Andreas.

Peu à peu, je me lâche et nous finissons la soirée à chanter à tue-tête, jusqu'à n'en plus pouvoir et nous affaler, morts de rire sur le canapé. Je jette un regard complice à mes deux camarades. Je crois que je commence à apprécier Julia. Je lui propose de rester dormir. Je me mets à sa place : si j'étais en train de vivre

une rupture, je n'aurais pas la moindre envie de rentrer dormir seule chez moi. D'autant plus qu'elle et Andreas sont encore en congés et en attendant de reprendre la mer, et je me doute que son emploi du temps vide doit être un peu déprimant.

Maintenant, je comprends mieux son amour du sport...

Elle accepte d'un hochement de tête reconnaissant. Andreas part lui chercher une couette, tandis que je lui cède l'un de mes oreillers, et Julia installe son campement sur le canapé.

Allez zou, tous au lit ! Nous partons chacun regagner notre lit après nous être embrassés à tour de rôle pour la nuit.

Je ne cesse de me retourner dans mon lit. Est-ce de penser Julia et Andreas tous les deux au rez-de-chaussée qui m'empêche de trouver le sommeil ? Je compte les étoiles dans le ciel par ma fenêtre, mais rien n'y fait.

Julia, Romain... même combat. J'ai beau savoir que c'est sa meilleure amie, avec ce malentendu du début, je ne peux m'empêcher de ressentir une pointe de jalousie parfois. J'ai bien l'impression qu'Andreas ressent la même chose concernant Romain. Est-ce que ça signifie qu'on partagerait les mêmes sentiments l'un pour l'autre, sans se l'avouer ?

Je rallume ma lampe et me saisis des poupées russes sur ma table de chevet, pour les observer, comme si elles avaient la réponse. Parfois, un objet offert par quelqu'un qui m'est cher a ce genre de pouvoirs. J'ai ainsi tout un tas de petits trésors futiles – une petite pierre verte, des pièces de monnaie étrangères, un petit miroir, un livre écorné – qui ont appartenu à des amis ou des membres de ma famille et que je garde religieusement comme autant de talismans.

Je pose les poupées les unes à côté des autres sur ma fine couette. Pour la première fois, je les ouvre une à une jusqu'à la dernière. Mais à la place de la dernière petite poupée, je découvre un petit bout de papier plié en quatre. Je l'ouvre fiévreusement. Je reconnais la même écriture que sur le post-it.

Apprécier quelqu'un, c'est prendre du plaisir à découvrir au fil du temps les

poupées russes de sa personnalité, jusqu'à la dernière.

Je reste un moment dans la même position, en tailleur sous ma couette, à relire l'énigmatique message, le cœur battant. J'ai l'impression de lire l'une de ces étranges maximes que l'on trouve dans les biscuits chinois et qui ont toujours une résonance particulière pour nous, quoi que l'on vive sur le moment.

En y réfléchissant, c'est d'ailleurs le cas : ce soir, je me suis rendu compte que je me faisais une image de Julia qui n'était pas tout à fait exacte. Malgré son look de Barbie superficielle, elle peut se montrer beaucoup plus sincère et sensible, quand on la connaît un peu mieux. J'ai ouvert sa poupée russe et suis tombée sur une deuxième, et je réalise qu'il me reste probablement encore beaucoup de facettes de sa personnalité à découvrir à l'intérieur.

Je me demande à quel point Andreas me connaît. Et à quel point je le connais, moi. J'ai l'impression d'avoir encore tant à découvrir et à apprendre de lui...

Je replie le message, range de nouveau les poupées et éteins ma lampe. Un frisson me parcourt, de fatigue ou d'excitation, je ne saurais le dire. La couette remontée jusque sous le menton, je consulte les étoiles.

Il *m'apprécie* donc. Déclarer à quelqu'un vouloir le connaître par cœur, est-ce lui déclarer son amitié ou son amour ? Peu importe, dans tous les cas, c'est déjà un merveilleux cadeau que d'être appréciée d'un homme comme Andreas.

C'est en tentant de trouver un moyen de répondre à ce que je me plais à considérer comme un mot doux que je glisse lentement vers le monde des rêves.

22. C'est du sport !

Mes baskets de sport enfin retrouvées, je me demande ce qui m'a pris d'accepter de commencer ma journée de repos par un footing avec Andreas. Depuis notre conversation de dimanche avec lui et Julia, j'ai pris de bonnes résolutions : un esprit sain dans un corps sain. Ou plutôt, je me suis laissée traîner hier à un cours de *cardio power* par Julia, et aujourd'hui, je n'ai pas eu le cœur de refuser l'invitation de mon colocataire à aller courir avec lui, surtout avec les yeux qu'il me faisait.

Il faut qu'il arrête de jouer de son physique pour obtenir des trucs, c'est pas fair-play du tout.

– Tu es prête ? lance-t-il en débarquant derrière moi dans le coin dressing sous l'escalier.

J'enfile mes chaussures et le dévisage d'un air de défi. J'ai bien l'intention de lui prouver que, contrairement aux apparences, je ne suis pas un mollusque. Dans mes montagnes natales, je sais randonner pendant des heures sans m'essouffler. Courir ne devrait pas être beaucoup plus dur... après tout, tout est dans la tête. Et puis, en y repensant, j'ai déjà un peu d'entraînement : vu ma ponctualité légendaire, je pique un sprint tous les jours depuis un mois pour être à l'heure à mon job !

Je noue mes cheveux ondulés en queue-de-cheval. Je suis prête. Le miroir du dressing nous renvoie l'image d'un homme et d'une femme élancés, tout de noir vêtus, l'air déterminé. J'ai l'impression de prendre part à un film d'action. Le T-shirt d'Andreas lui moule le torse et je détourne les yeux pour ne pas me laisser envahir par des pensées qui pourraient me faire rougir. Il est à croquer.

– Go, fais-je.

Il installe son Smartphone sur son bras gauche pour calculer notre itinéraire de course et empoigne les clés de l'appartement. Mon entraînement commence

dès la porte de notre logement verrouillée : Andreas descend les marches en petites foulées.

Il fait ça à chaque fois, ou il fait exprès parce que je suis là ?

Je m'exécute, prête à soulever des montagnes s'il le faut pour défendre mon honneur et ne pas passer pour une pantouflarde. Je m'élançai à sa suite dans la rue, et la brise tiède en cette matinée ensoleillée me caresse les bras et les mollets. Nous courons côte à côte dans les rues de la ville et je ne peux pas m'empêcher de sourire : c'est une belle journée et la « balade » est plutôt agréable, pour l'instant.

– Où est-ce qu'on court comme ça, coach ? demandé-je en me retournant vers Andreas pour contempler son visage.

Ses traits sont détendus, un sourire flotte sur ses lèvres et son regard se perd devant lui, observant la ville en mouvement tout autour de nous alors que nous traversons un passage piéton.

– On va faire le tour de l'Alster. Je suis sûre que tu en es capable !

Espérons... Il est très grand ce lac, quand même !

– S'il y a bien une chose qui me manque, en mer, c'est ça : pouvoir courir dans la nature, avoue-t-il une fois que nous posons le pied sur le sentier qui longe l'Alster, sur lequel se reflètent les monuments de Hambourg – la tour télé, les églises, les grands immeubles du centre-ville.

Son rythme de course est plutôt tranquille pour le moment, et étonnamment, j'arrive à rester à sa hauteur sans trop de problèmes. Il doit sans doute se faire violence pour rester à un rythme que je puisse suivre. En bavardant un peu et slalomant entre les promeneurs, les cygnes, les canards, les joggeurs et les cyclistes, nous parcourons déjà trois bons kilomètres à petites foulées, avant que je ne commence à montrer des signes de fatigue. Mais hors de question de le montrer. Je serre les dents et continue à avancer aux côtés du plus mignon des sportifs.

– Ça va ? demande-t-il après un petit moment, inquiet de mon silence depuis qu'on a passé le quatrième kilomètre. On peut faire une pause, si tu veux.

OUI, par pitié, arrêtons-nous... Ce serait moche, quand même, de mourir quelques jours à peine avant d'avoir 25 ans !

– Non, non, tout va bien ! Je suis au top de ma forme, répliqué-je en augmentant encore un peu plus ma vitesse pour le lui prouver.

Mon cœur va vraiment lâcher.

Pas étonnant : ça fait tellement longtemps qu'il est rouillé, dans tous les sens du terme... J'ai dû arrêter de faire du sport et de croire à l'amour à peu près dans la même période. Période où après deux ruptures en peu de temps, j'en suis venue à la conclusion que les garçons, de mon âge en tout cas, manquaient cruellement de maturité pour s'investir dans une relation et qu'à notre époque où tout est jetable, au moindre obstacle, à la moindre contrariété – une petite dispute, un peu de distance, une petite routine qui s'installe – ils n'avaient aucun scrupule à tout envoyer valser pour recommencer à zéro avec une autre, et ça, à l'infini. C'est là que j'ai mis un terme au carnage et au défilé d'amoureux à date de péremption. Autant être célibataire que d'avoir le cœur brisé à répétition...

Je me demande si Andreas fait partie de ce genre de mecs, lui aussi. Il a l'air d'être plutôt style loup solitaire, mais il est tellement canon et son métier doit lui donner l'occasion de rencontrer tellement de nanas belles et friquées que je ne vois pas comment il pourrait en être autrement, malheureusement...

– Pas si vite, Lori, tu vas t'essouffler ! prévient-il en me rattrapant.

Je vais surtout faire un malaise cardiaque. J'espère au moins qu'il me fera du bouche-à-bouche si je m'évanouis, que je ne fasse pas tout ça pour rien !

Heureusement pour moi, une famille d'oies droit devant nous bloque le passage et nous force à ralentir. Enfin, « heureusement »... façon de parler, parce que je déteste les oies. Elles ont l'air mignonnes de loin, mais en vérité, leur passion dans la vie, c'est de pincer les fesses de ceux qui s'approchent trop près. Oui, c'est du vécu. J'en ai développé une sorte de phobie depuis que je me suis fait poursuivre par des oies complètement hystériques dans une ferme quand j'étais petite.

C'est pas le genre de trucs qui arriverait à M. Parfait, ça !

Du coup, je fais un détour exagérément large pour les éviter, ce qui me vaut un regard à la fois surpris et moqueur de la part d'Andreas.

– Qu'est-ce que tu fais ? Elles ne vont pas te manger ! me lance-t-il, sur mes talons.

– Justement, si. Ça se voit que tu ne t'es jamais fait pincer les fesses par un bec d'oie ! répliqué-je, hors d'haleine.

Il éclate de rire. Il ne montre aucun signe de fatigue, quand moi, j'ai l'impression d'être au bout de ma vie. Mais je tiens bon, je serre les dents et je m'accroche. Arrivés à un peu plus de la moitié du tour du lac, le chemin est plus tranquille, passant dans un petit parc arboré, à l'écart du sentier principal pour les promeneurs et cyclistes. Sous mes baskets, le sol est plus meuble : par endroits, c'est plutôt boueux – souvenir de la journée pluvieuse d'hier.

Je ferme les yeux une seconde pour essayer de me concentrer sur ma respiration, puis me calque sur les pas d'Andreas, comme si j'étais son miroir. À chaque inspiration et expiration, j'ai l'impression que mes poumons me brûlent. Sans un mot, je cherche un peu de soutien dans le regard du beau marin qui m'accompagne dans cette épreuve. Mais au moment où mes yeux rencontrent les siens, je sens mon pied partir vers l'avant dans une glissade incontrôlée. L'espace d'un instant, je crois pouvoir retrouver mon équilibre... mais non. Dans un dernier réflexe, ma main gauche s'agrippe au T-shirt d'Andreas, que j'entraîne dans ma chute. Je me retrouve les fesses par terre dans la gadoue, rejointe moins d'une demi-seconde plus tard par quatre-vingts kilos de muscles.

La surprise passée, nous éclatons de rire en chœur.

– Rien de cassé ? demande-t-il en se relevant et en me tendant sa main.

Hélas, non. Faute de bouche-à-bouche, je me serais bien contentée d'une cheville foulée justifiant un retour dans tes bras...

Pourquoi le coup du malaise ou de la blessure pour conclure avec un beau garçon, ça n'arrive que dans les comédies romantiques ? Moi, je suis même pas foutue de faire les choses jusqu'au bout : je me gamelle mais je m'en tire avec juste un bon gros bleu sur la fesse et de la boue partout, histoire d'avoir zéro

chance côté séduction.

Dépitée, je n'ai aucune foutue envie de me retrouver sur mes deux jambes et reste là, dans la boue, ignorant la main qu'il me tend pour croiser les bras. Je suis fatiguée et en colère contre moi-même. Ma fierté vient d'en prendre un coup. Moi qui m'étais mis en tête d'aller au bout de ce footing coûte que coûte sans me ridiculiser, visiblement c'est raté. Est-ce que pour une fois, je ne pouvais pas me dépasser, relever le défi, être fière de moi, impressionner M. Parfait ? Non, évidemment.

À croire qu'être une quiche fait partie de mon patrimoine génétique...

– Je t'ai déjà dit que je suis une catastrophe ambulante ? lâché-je en maugréant.

Heureusement qu'il n'y a personne aux alentours pour assister au spectacle, parce que je dois avoir l'air parfaitement ridicule. Andreas se rassoit à mes côtés dans la terre boueuse le plus naturellement du monde, comme il le ferait dans l'herbe.

– Est-ce que je t'ai dit que tu as réussi à faire six kilomètres sans t'arrêter ? dit-il en consultant son application podomètre sur son Smartphone fixé au biceps.

– J'aurais pu en faire le double si je n'avais pas été stoppée par cette putain de flaque, dis-je en mentant comme une arracheuse de dents. Bon OK, peut-être pas le double mais...

Andreas m'observe du coin de l'œil d'un air amusé.

– Lori, me coupe-t-il. Je suis déjà fier de toi, c'est une très bonne performance pour quelqu'un qui n'a pas couru depuis longtemps.

Tu ne le penseras plus quand tu constateras que je marche en canard les trois prochaines semaines à cause des courbatures...

– Je pensais que tu aurais abandonné au coin de notre rue... à l'aller, je précise, ajoute-t-il en riant.

Je lui file une petite tape sur la cuisse.

– Ah bah, merci !

Deux joggeurs nous dépassent en courant. Et nous sommes toujours en plein milieu du chemin, l'arrière-train dans la gadoue.

– Allez, viens, on peut s'asseoir dans un endroit plus sympa.

Andreas joint le geste à la parole en m'aidant à me relever. Debout, j'observe les dégâts : mon bermuda est ruiné, et j'ai de la boue jusque sur le coude et la main gauche.

Beurk ! C'est dégueu.

Andreas est dans un bel état aussi. Nous échangeons un regard malicieux. Je crois qu'on a pensé à la même chose en même temps. En une seconde, nous nous jetons l'un sur l'autre pour nous étaler de la boue au visage en riant. Je réussis à lui laisser une belle trace de terre sur la joue pendant qu'il essaie de capturer mes mains.

Des vrais gamins !

– Ça, c'est pour avoir sous-entendu que je suis une mollassonne qui ne fait pas de sport ! lancé-je en riant.

En me chatouillant et m'emprisonnant dans ses bras, il me rend la pareille en m'étalant de la boue sur le nez.

– Et ça, c'est pour m'avoir accueilli à mon retour de croisière par un mec en slip, réplique-t-il à son tour.

Je ris mais son ton un peu plus sérieux que le mien met un terme à notre chahut. Son emprise se relâche et je me retourne pour lui faire face. Il me regarde intensément et son sourire s'est effacé. C'est quoi ce petit truc que j'aperçois dans son regard de glace ? De la tristesse, de la rancœur ?

– Arrête... Est-ce que tu vas m'en vouloir pendant six mois, pour Romain en caleçon ? dis-je d'un ton que j'espère léger. Tu sais bien que c'est un malentendu.

– Non, justement, Lori. Je ne sais pas... Tu ne me dis rien, dit-il plus bas,

étrangement calme.

Il m'entraîne vers l'eau et s'installe sur la branche basse d'un saule pleureur dont les feuilles viennent effleurer la surface du lac. Je n'aime pas beaucoup ça : la conversation prend un tournant beaucoup trop sérieux.

– Je... suis désolée. C'est vrai que ce n'était pas le meilleur accueil, avoué-je. Mais Romain est comme ça... Sans-gêne. C'est mon meilleur ami, mais il se baladerait en caleçon au réveil chez n'importe qui d'autre. Il n'y a pas grand-chose à dire de plus !

Je l'observe. Son visage est renfrogné et il regarde les voiliers passer sur le lac, au travers du rideau feuillu du saule. La marque de boue sèche sur sa joue et je ne peux m'empêcher de sourire. On dirait un petit garçon boudeur. Il est jaloux et rien ne pourrait me faire plus plaisir.

– Tu es rancunier, raillé-je en m'approchant pour lui ébouriffer les cheveux.
– Pas du tout.

Comme je continue de le provoquer par mes regards moqueurs, il se lève soudain dans l'intention de me poursuivre et notre course reprend de plus belle. Il nous reste un peu moins d'un demi-lac pour rejoindre le loft... Maintenant que j'ai retrouvé mes esprits et mon souffle, je m'en sens presque capable.

Nous avons retrouvé notre allure de croisière, comme tout à l'heure, mais en plus boueux et détendus, le cœur soulagé du poids de quelques non-dits, et le vent dans les oreilles, les pas alignés sur les siens, je me sens pousser des ailes.

23. Messages subliminaux

Quand la porte s'ouvre sur notre appartement, je me sens à la fois éreintée et pleine d'énergie. J'ai repoussé mes limites et ça fait du bien de temps en temps. Même si un simple footing peut paraître anodin, à mes yeux, c'est un grand pas. Je quitte mes chaussures pendant qu'Andreas est déjà parti en cuisine nous préparer quelque chose pour nous désaltérer. Je n'ai qu'une envie : m'étaler dans le canapé, mais je suis couverte de terre séchée et le passage obligatoire à la douche s'impose.

– Tiens, ça va te requinquer.

J'ai rejoint Andreas à la cuisine et il me tend un verre rempli d'un liquide violet tout juste sorti du mixeur. Je tente d'en deviner le contenu.

– C'est quoi ? Il y a du chou rouge, là-dedans ? demandé-je, soupçonneuse.

– Non, c'est de la myrtille. Avec de la banane, de l'orange, un peu d'avoine et du yaourt.

Un vrai spécialiste.

– Hmm, c'est super bon ! m'exclamé-je après la première gorgée.

– Tu en doutais ?

Son sourire me fait complètement craquer. Je crois que je vais filer à la douche avant de lui sauter dessus.

– Prem's à la salle de bains, dis-je en quittant la cuisine.

– Tu me laisses de l'eau chaude, hein ?

Si on prenait notre douche à deux, on n'aurait pas ce problème...

Quelques secondes plus tard, je m'enduis de savon pour faire mousser tout mon corps et me débarrasser de cette boue sur mes bras, mes jambes et mon

visage. Et dire qu'il y a des nanas qui vont en institut pour se faire étaler de la terre glaise sur le visage... Moi, grâce à Andreas, j'ai eu le droit à un masque gratuit !

Me prélasser sous l'eau chaude me rend comme toujours un peu pensive. J'essaie de démêler les nœuds de mon cerveau, comme à chaque fois que le sujet « Andreas » revient sur le tapis dans ma tête. J'ai l'impression que c'est un vrai tribunal là-dedans, c'est la voix du petit ange contre la voix du petit diable et le juge n'arrive pas à trancher.

Je me demande comment va se terminer cette histoire de colocation entre lui et moi. J'essaie de m'imaginer dans quelques mois, est-ce qu'on en sera toujours au même point ? Est-ce qu'on peut vraiment être amis, sans arrière-pensées ? Je repense à son message, au fait qu'il veut mieux me connaître, rencontrer la vraie Loretta, celle de l'intérieur. Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'il tient à moi ?

Perdue dans mes pensées, je me mets machinalement à tracer de mon doigt des mots dans la buée sur la paroi vitrée de la douche. PROUVE-LE-MOI. Puis, je réalise qu'Andreas prendra sa douche juste après moi et risquerait de voir ça dès que la buée aura recouvert de nouveau la vitre. Je m'apprête à tout effacer du revers de la main, mais finalement, ne le fais pas. Moi qui voulais répondre à son message dans les poupées russes, c'est chose faite, après tout. Puisque je ne suis pas douée pour la communication verbale, allons-y pour les énigmes ! Juste en dessous, j'esquisse les silhouettes rondes de cinq poupées russes, pour qu'il comprenne à quoi je fais référence.

Je suis complètement dingue. Je laisse des messages dans la douche, maintenant !

Avant de changer d'avis, je coupe l'eau et pose les pieds sur le tapis de bain. En sortant de la salle de bains enroulée dans ma serviette, je laisse la place à Andreas, pressé lui aussi de se laver après nos péripéties autour de l'Alster.

– Je dois y aller, lui dis-je au passage avant qu'il ne s'enferme dans la salle de bains. Je vais rejoindre Maike ce midi et on se fait un cinéma cet après-midi. Tu veux venir avec nous ?

– Ça aurait été avec plaisir, mais je vais voir ma sœur et son petit cet après-midi, répond-il en se frottant les cheveux, comme si ça l'embêtait.

- Pas de problème. Tu passeras le bonjour de ma part à Helen !
- OK. On se voit ce soir, alors, dit-il en souriant.

J'opine du chef : je serai de retour en fin d'après-midi. Je tourne le dos au bel Apollon pour me diriger vers ma chambre et j'entends la porte de la salle de bains se refermer. Je ne sais pas si je dois prier pour qu'il remarque mon gribouillis dans la douche ou non. Dans tous les cas, maintenant, les dés sont jetés.

Quand je rentre enfin, vers vingt heures, je ne suis pas seule : je n'ai pas eu le cœur de laisser Püppi rentrer chez elle et je lui ai proposé de venir pour un apéro à la française. On est en pleine semaine et son Tobias est retenu au boulot pour la soirée. Travailler en agence de pub, ce n'est pas rose tous les jours... Elle qui déteste la solitude, ce n'est pas toujours facile. Heureusement, elle a son petit teckel pour lui tenir compagnie en toutes circonstances. Le voilà d'ailleurs en train de galoper dans le couloir et renifler les chaussures d'Andreas et les miennes dans l'entrée.

– Currywurst ! Reviens, que je t'enlève ta laisse, ordonne Maike en s'accroupissant. Oh, regarde-le avec ses petites pattes, il est trop mignon.

Le petit chien passe devant le miroir accroché au mur et se met à japper en apercevant son reflet.

– C'est qui ça ? C'est qui ça ? Ouiiii, c'est toi ! s'exclame ma meilleure amie à l'attention du toutou, dont elle est complètement gaga.

Pour la discrétion, c'est raté. J'espère qu'Andreas n'est pas en train de tranquillement regarder un film, parce qu'avec le boucan qu'on fait...

Le voilà justement qui sort de la cuisine, une spatule à la main. Avec son tablier blanc, il a l'allure d'un vrai cuistot ! Il salue Maike et gratouille le chien derrière les oreilles. Intriguée par sa tenue et l'alléchante odeur qui me parvient aux narines, je décide de faire un petit tour en cuisine.

– Ça sent super bon, qu'est-ce que tu as cuisiné ? demandé-je en soulevant le couvercle des casseroles.

– Pavé de saumon sur son lit de riz et petits légumes, annonce-t-il solennellement, imitant le ton d'un serveur.

J'en ai l'eau à la bouche et mon estomac, comme réveillé par la vue et l'odeur de la nourriture, se met à gargouiller.

– Tu attends quelqu'un ? dis-je en plissant les yeux, intriguée de sa soudaine motivation à cuisiner pour une armée.

– J'attendais quelqu'un, oui. Mais te voilà.

Je le regarde, surprise. Il s'amuse de mon air contrit.

– C'est trop gentil d'avoir cuisiné pour moi, il ne fallait pas ! J'ai proposé à Maike de passer, je ne savais pas que tu avais préparé un bon petit plat juste pour nous deux...

– Ne t'inquiète pas, j'en ai fait pour un régiment, on peut dîner tous les trois. Même le chien aura sa part !

Comme s'il avait entendu, Currywurst débarque sur les chapeaux de roue dans la cuisine en jappant, suivi de près par sa maîtresse.

– Oh là là ! Mais c'est du saumon ? Tu es l'homme parfait, toi ! s'exclame-t-elle à Andreas.

Faites qu'elle ne fasse pas de commentaire du genre...

– Surtout Lori, ne change pas de colocation ! souffle-t-elle en me donnant un petit coup de coude dans les côtes.

De ce genre-là !

J'adore Maike, mais elle est trop bavarde parfois. Comme la dernière fois, quand elle a crié sous tous les toits mes sentiments pour Andreas alors qu'il était dans le couloir...

– Je n'en ai pas l'intention, ne t'inquiète pas, répliqué-je en souriant.

Il ne manquerait plus qu'Andreas pense que je cherche un autre appartement !

Nous nous attablons et ne tardons pas à faire honneur à son plat. Dès les premières bouchées, à part la faible musique en fond sonore, on pourrait entendre une mouche qui vole : tout le monde savoure, y compris le chien. C'est vraiment délicieux.

Pendant que Maike raconte ensuite le film qu'on est allées voir au cinéma, j'observe discrètement mon colocataire. Il mange par petites bouchées, coupe soigneusement chaque morceau de saumon de son couteau et sa fourchette. Il fixe Maike d'un air détendu et attentif. J'observe la fossette qui apparaît de temps à autre dans sa barbe, sa pomme d'Adam saillante dans son cou, la petite veine sur sa tempe, la manière dont il s'essuie parfois la bouche avec une serviette en tissu blanc, comme au restaurant. Il avale ensuite une gorgée de ce vin blanc délicieux qu'il nous a servi dans de grands verres.

Plus je l'observe et plus je me demande si ce beau garçon, si gentil et si classe, vient vraiment de me préparer un repas divin, à moi, qui quelques heures auparavant, gisait les deux fesses dans la boue ? Soudain, le message de la douche me revient en tête : est-ce qu'il l'a vu ? Est-ce que c'est pour me prouver qu'il tient à moi qu'il a cuisiné ?

J'en suis là de mes réflexions, quand un « ding » me fait revenir sur terre. L'écran de mon téléphone, posé sur la table, vient de s'éclairer. Je m'en saisis machinalement. Romain vient de m'envoyer un message instantané.

Romain_Salut la belle, devine quoi ? J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle...

Intriguée, je lui réponds tout de suite.

Loretta_Attends, tu me fais peur, là... Dis-moi tout !

Romain_La bonne c'est que JE SUIS PRIS CHEZ LEVEL ONE...
Hambourg, *here we go !!!*

Il enchaîne en m'envoyant un GIF de la danse de la joie de Kuzko, dans le dessin animé du même nom, qui m'arrache un éclat de rire. Andreas et Maike interrompent leur conversation pour savoir ce qui me prend.

– Non, rien... désolée.

Loretta_Mais attends, c'est la mauvaise, celle-là... Non je plaisante. Félicitations !! Et la mauvaise, du coup ?

Romain_J'embauche plus tôt que prévu... Genre dans une semaine et demie... Chaud pour trouver un appart :(

Je fais la moue. Effectivement, quand on sait le nombre de messages que j'ai dû envoyer pour trouver un appartement et auxquels on ne m'a pas répondu... D'autant plus qu'on approche dangereusement de la rentrée, tous les étudiants sont sur les dents pour trouver un studio ou une colocation. J'ai eu une chance monstrueuse de pouvoir emménager dans ce loft !

Romain_Mais du coup, je me disais...

Oh là là, je parie qu'il envisage que je l'héberge le temps qu'il trouve un logement...

Loretta_Oh, non, ne me fais pas ça... Je sais ce que tu vas me demander, mais Andreas va me tuer... !

Romain_Je t'en SUPPLIE. Ce ne sera que l'affaire de quelques jours pour me dépanner au début, le temps de trouver...

Loretta_Et si tu ne trouves pas avant des mois ? Cherche encore un peu et on en reparle, OK ?;)

Romain_Je ne fais que ça depuis tout à l'heure, répondre à des annonces... mais pour l'instant, rien.

Loretta_Ça va venir ! Tu viens seulement de commencer les recherches :)

Je repose mon Smartphone sur la table et ne peux m'empêcher de lâcher un soupir. Ça me stresse, son histoire. Rien que l'idée de vivre quelques jours avec Andreas et Romain sous le même toit me colle des sueurs froides. Ils risqueraient bien de s'entre-tuer, tous les deux, et puis de toute façon, ça m'étonnerait qu'Andreas soit d'accord...

– Toi, il y a quelque chose qui te tracasse, dit Maïke en me sondant du regard.

– Non, non, tout va bien.

Mais visiblement, je ne sais toujours pas mentir puisque les regards de mes deux amis sont braqués sur moi, interrogateurs. Pour détourner la conversation, je caresse le petit chien de Maike venu à mes pieds me quémander du rab de saumon.

– Hmm, laisse-moi deviner. C’est Romain, c’est ça ? suppose Andreas en finissant son assiette.

Son visage est impassible mais je crois voir sa mâchoire se contracter davantage. Les connaissant tous les deux, ils vont me cuisiner jusqu’à ce que je lâche le morceau.

Pourquoi a-t-il fallu que Romain m’annonce ça alors que je suis avec Andreas ? Il a encore bien choisi son timing, celui-là !

– Oui... En fait, euh... il a trouvé du travail ici. Donc, il cherche un appartement. Et je sais d’expérience que ce n’est pas simple, surtout en si peu de temps...

Maike ouvre des yeux ronds comme des soucoupes et je comprends au regard qu’elle me lance qu’on terminera cette conversation un peu plus tard, juste elle et moi.

– Il peut toujours aller à l’hôtel, lâche Andreas en haussant les épaules.

Il n’a pas les mêmes moyens que toi, loin de là ! Le pauvre, c’est son premier job...

– Oui, enfin, il va se débrouiller quoi, dis-je pour clore le chapitre « Romain ». Qui veut un dessert ?

Je mouline pour faire dévier la conversation mais l’ambiance s’est un peu refroidie. Je me sens un peu mal à l’aise, alors qu’au fond, je suis heureuse que Romain vienne habiter à Hambourg.

Même si le « gérer » en même temps qu’Andreas s’annonce à première vue compliqué...

24. Le plus beau des cadeaux

Mon portable vibre près du lavabo de la salle de bains. Mais cette fois, heureusement, ce n'est qu'un texto. À croire que la planète entière a décidé de me souhaiter un joyeux anniversaire alors que je me brosse les dents. Comme mon père, qui vient de m'appeler pour me le souhaiter alors que nous avons dîné ensemble hier soir justement pour fêter mes 25 ans. « C'est pour te le souhaiter le jour même. » Merci papa, c'est trop mignon, mais pour changer, je suis presque à la bourre et je dois partir travailler... Là, c'est Chloé qui m'envoie un GIF de chats avec des chapeaux pointus et des cotillons.

Depuis que je suis debout ce matin, je n'ai jamais reçu autant de notifications sur mon téléphone. Je crois bien que la seule personne à ne pas m'avoir souhaité mon anniversaire, c'est Andreas, avec qui j'ai pourtant petit-déjeuné il y a cinq minutes. Mais comment pourrait-il savoir que c'est mon anniversaire ? Je ne lui ai rien dit.

J'ajuste mes cheveux et redescends en quête de mes sandales et de mes lunettes de soleil dans mon dressing en bazar. Il fait un temps radieux dehors, et je veux profiter des cinq minutes de marche pour aller au travail avec l'illusion d'être en vacances.

Je m'apprête à sortir en saluant Andreas en coup de vent, quand celui-ci m'interpelle.

– Attends-moi ! Je descends en même temps que toi.

Il attrape lui aussi ses lunettes de soleil, son portefeuille et ses clés avant de sortir à ma suite. Il verrouille l'appartement et nous partons ensemble. Une fois dans la rue, le soleil m'aveugle. La journée est tellement belle que j'ai envie de tourner sur moi-même pour faire voler ma robe vert émeraude. Aujourd'hui, j'ai un « quart de siècle », comme me l'a bien fait remarquer Romain par message, mais je suis de bonne humeur. Le beau temps à Hambourg est toujours une fête : ici, il pleut un jour sur deux la plupart du temps, mais cet été, on n'a

vraiment pas à se plaindre.

Andreas a l'air d'un vrai vacancier avec son short long en jean et son T-shirt blanc laissant apparaître les tatouages qui recouvrent ses bras. Mais je crois que c'est la casquette Nike qui fait tout et qui lui donne un look que je ne lui connaissais pas encore... Il a l'air plus détendu que jamais.

Après quelques pas à mes côtés dans la rue, il s'arrête devant une voiture rouge garée en bataille devant notre bâtiment. Une sublime décapotable ancienne arborant le logo Ferrari, que j'avais déjà remarquée parce qu'elle m'avait tapé dans l'œil avec ses phares ronds et sa carrosserie tout en courbes. Stupéfaite, je le vois en ouvrir la portière.

– C'est la tienne ?!

Andreas s'installe derrière le volant et pour toute réponse, me lance :

– Je te dépose ?

Est-ce qu'il est sérieux ?

Il y a à peine quelques centaines de mètres à faire pour rejoindre la crêperie, mais juste pour le fun, j'accepte. L'intérieur tout en cuir m'arrache un sifflement.

– Mais c'est dingue ! Je vois tout le temps cette voiture ici, mais je n'aurais jamais imaginé que c'était la tienne...

Mon beau chauffeur improvisé tourne la clé de contact et le moteur vrombit.

J'a-dore. J'ai l'impression d'être une héroïne de film des années 1960.

– Tu as encore beaucoup de choses à découvrir sur moi, dit Andreas.

Domage qu'au prochain feu rouge, le voyage s'arrête pour moi. Le Ti Breizh se trouve dans la ruelle juste à droite. Mais le feu passe au vert et Andreas accélère.

– Attends, c'était ici. Tu veux me déposer où ?

Andreas rit.

– Je ne t’ai pas encore précisé ce détail : tu ne travailles pas aujourd’hui.

Je le regarde sans comprendre et relève mes lunettes de soleil.

– Comment ça ? Si, je travaille. Arrête de blaguer Andreas, je vais vraiment finir par être en retard.

– Détends-toi, Lori. J’ai tout arrangé avec Adrien, tu n’as plus qu’à profiter... répond-il le plus naturellement du monde en tenant le volant du coude tout en réajustant le rétroviseur intérieur.

Je reste interdite.

– Qu... quoi ?

– Joyeux anniversaire, Loretta.

J’en reste pantoise.

– Mais comment tu as su ? Comment tu as fait ? Et tu m’emmènes où, d’ailleurs ? Arrête avec tes mystères, là ! dis-je soudain en lui assénant un léger coup sur la cuisse.

– Un magicien ne révèle jamais ses tours !

Il est fier de sa réplique.

– Non mais sérieusement ? Allez, dis !

La Ferrari fonce à travers la ville et nous bifurquons vers l’autoroute. Nous quittons Hambourg, mais pour aller où ?

– Ton père a appelé l’autre jour à l’appartement, quand tu étais au travail. Il n’arrivait pas à te joindre sur ton portable, j’ai décroché et il m’a expliqué qu’il cherchait à te soutirer des idées de cadeaux pour ton anniversaire. C’est comme ça que j’ai su. Il m’a aussi dit que tu n’avais pas de chance, parce que tous les ans, tu travailles ce jour-là. Donc je me suis dit que j’allais t’offrir un peu de vacances. Et comme tu le sais, je connais bien le patron du Ti Breizh, donc ça n’a pas été très difficile de le convaincre de trouver quelqu’un pour te remplacer aujourd’hui. Voilà, tu sais tout !

Je n'arrive pas à réaliser. Je ne travaille pas aujourd'hui. Je suis dans une décapotable avec Andreas et nous filons sous le soleil vers une destination inconnue. La vie est belle !

– Est-ce que ça veut dire qu'on part en week-end ?

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire.

– Tu verras bien !

– Mais je n'ai même pas fait de valise...

Andreas détourne son regard de la route pour me regarder.

– Il se pourrait que je l'aie faite pour toi pendant que tu étais dans la salle de bains... J'ai tout fourré dans le coffre et je suis remonté, avoue-t-il en faisant une grimace, comme s'il redoutait ma réaction.

– Tu veux dire que tu as fouillé dans mes petites culottes ? répliqué-je, le regard assassin.

– Pour être tout à fait honnête, je n'ai pas osé. Je t'ai tout pris sauf des sous-vêtements. Mais ce n'est pas un problème : à l'arrivée, on peut faire du shopping.

En voilà une bonne réponse.

– D'ailleurs, ça me fait penser que j'ai oublié ton pyjama licorne... J'espère que tu ne m'en voudras pas si on est obligés de t'acheter une nuisette, ajoute-t-il d'un ton ironique.

Je le frappe un peu plus fort sur la cuisse.

– Qu'est-ce qu'il a, mon pyjama licorne ? Et puis d'ailleurs, on va dormir où ? demandé-je encore, d'un air soupçonneux. En fait, c'est un kidnapping !

– Je te kidnappe sur mon cheval rouge pour t'emmener en week-end, tu ne vas te plaindre non plus ? plaisante-t-il. Non, mais ne t'inquiète pas pour cette nuit, tu prendras le canapé et moi, le grand lit.

Je lui tire la langue. Je me demande vraiment où on peut bien filer comme ça. D'après les panneaux sur l'autoroute – Lübeck, Kiel, Flensburg... –, vers le nord, et la côte, je suppose. Ça fait si longtemps que je n'ai pas mis un pied à la

mer ! Je me sens tout excitée, comme une gamine un jour de départ en vacances. La musique est tranquille à la radio, légère et je me sens incroyablement bien, là, les cheveux au vent, le soleil me réchauffant la nuque.

J'ai l'impression de découvrir une autre facette d'Andreas. Il est plus cool, plus entreprenant que d'habitude. Il mène la danse et j'aime ça. Avec sa casquette de marque, ses tatouages et son air nonchalant, au volant de sa Ferrari vintage, on dirait presque un fils à papa. Sauf que lui a réussi par lui-même.

D'ailleurs, je n'ai jamais entendu parler de son père. Helen avait évoqué seulement sa mère, qui habite loin.

Je n'en sais pas plus mais ce voyage hors de chez nous, hors du contexte de la colocation, m'en apprendra sûrement plus sur celui dont je partage le lieu de vie.

– Est-ce que je peux te poser une question indiscrete ? lancé-je au bout d'une bonne demi-heure de route. Tu dois être millionnaire... ou même milliardaire, pour pouvoir te payer une Ferrari comme ça, non ?

Andreas éclate de rire.

– Pas du tout ! C'est ce que pensent la plupart des gens oui, mais une Ferrari California Spider comme la mienne, de 1961, ça ne coûte presque rien, tu sais. Comme la plupart des voitures classées collection. Simplement, personne ne s'y intéresse et puis pour le même prix, les gens préfèrent acheter un monospace avec sept places et radar de recul. Mais pourquoi tu me poses cette question, ma « fortune » t'intéresse ?

– Non, je suis juste curieuse !

Au bout de quelques heures sur les routes, les cheveux au vent, peut-être deux, j'ai l'impression que l'on se dirige de plus en plus vers le Danemark, d'après les panneaux qui indiquent des villes avec des « Ø ».

– Mais tu m'emmènes jusqu'où comme ça ? En Laponie ? plaisanté-je.

– Non, encore une petite heure et on sera arrivés.

– Dans une heure, on sera au moins au Danemark, non ?

– Pas tout à fait. Tu verras bien ! me répond encore mon beau chauffeur pour faire durer le suspense.

Curieuse, j'essaie de deviner où on peut bien être en étant plus que jamais attentive à notre itinéraire. Nous prenons soudain un embranchement et j'ai le temps d'apercevoir parmi la liste de destinations sur le panneau « Sylt ». Mon cœur s'accélère. Je suis certaine que c'est notre destination, c'est maintenant évident.

– Sylt ! Sérieusement, tu m'emmènes à Sylt ?! m'écrié-je en relevant mes lunettes de soleil sur mon front pour mieux le dévisager.

– Ça dépend : est-ce que ce serait une bonne nouvelle ou pas ?

Pourtant, je ne pense pas qu'il y ait aucun doute possible dans ma réaction.

– Tu rigoles ! Des années que je tanne mon père pour qu'il m'y emmène, mais c'est tellement un acharné du travail qu'il ne sait pas se libérer deux jours d'affilée pour partir en week-end...

La fossette d'Andreas réapparaît au coin de son sourire.

– Eh bien, ça tombe bien parce que c'est exactement là qu'on va.

Dans la belle décapotable rouge lancée à pleine vitesse sur l'asphalte, mes bras se lèvent et fendent l'air pour laisser exploser ma joie. J'adore ce garçon, son regard malicieux que je devine derrière les verres teintés de ses Ray-Ban, ses cheveux blond foncé ébouriffés, sa barbe de trois jours, cette manière si irrésistible qu'il a de sourire quand je dis une bêtise. Ça me coûte de l'admettre, mais ce mec flirte avec la perfection.

J'essaie d'imaginer : nous serons bientôt à Sylt, ce petit paradis à la frontière danoise dont j'entends parler si souvent. Le « Saint-Tropez » allemand, paraît-il, une île où toute la jet-set aime se la couler douce. Sur les brochures, on voit toujours des gigantesques plages de sable blanc, des dunes sauvages, des maisons traditionnelles aux toits de chaume. J'ai hâte de voir tout ça de mes propres yeux.

– N'hésite pas à me kidnapper encore quand tu veux sur ton cheval rouge, dis-je, toute impatiente.

Il rit.

– Mais on n’est même pas encore arrivés... et tu n’as encore rien vu !

C’est la première fois que je vois ça : une île reliée au continent par nous pas un pont mais... une voie ferrée. Le seul passage possible, paraît-il. À mon grand étonnement, la Ferrari prend place sur un wagon chargé de véhicules alignés à la queue leu leu.

– On n’est pas censés sortir de la voiture ? demandé-je, intriguée par le processus.

Andreas fait non de la tête. Je sens à son geste qu’il est habitué et que tout est sous contrôle. Je me demande s’il est venu souvent à Sylt, et je ne peux m’empêcher de me demander s’il a déjà emmené ses précédentes « conquêtes » ici.

Le train s’ébranle, et depuis le deuxième étage de véhicules, à l’intérieur de la voiture d’Andreas, nous regardons le paysage commencer à défiler. Nous sommes entourés de champs, j’aperçois la mer à l’horizon, et puis rapidement, nous traversons pendant quelques minutes un bras de mer. De chaque côté, les vagues lèchent les rails sur la digue. Quelle incroyable sensation, de traverser la mer en train et dans une voiture !

Andreas s’amuse de ma surprise.

– Ça fait partie du charme de Sylt, son côté inatteignable, dit-il. En ce moment, c’est marée haute, mais à marée basse, ce ne sont que des sables mouvants, et on peut aller sur l’île à pied depuis le continent. En faisant attention, bien sûr.

– Comme le Mont-Saint-Michel...

– Exactement. Je n’y suis jamais allé, mais j’aimerais beaucoup, un jour.

Et moi, je donnerais n’importe quoi pour y retourner avec toi...

La mer laisse place à nouveau aux champs verts, où paissent moutons, puis chevaux. Nous sommes sur Sylt. Le train file à toute vitesse sans s’arrêter dans les petites gares des villages que nous traversons. L’un d’eux, d’après un petit panneau bleu aperçu en passant, porte le doux nom de Keitum, et la magie opère

déjà sur moi.

Après quelques minutes de trajet, nous arrivons en gare de Westerland, la « capitale » de l'île, si j'en crois les explications d'Andreas. La Ferrari quitte le train pour véhicules pour s'engager sur les petites routes de l'île et déjà j'aperçois de-ci de-là quelques maisons de briques rouges aux toits de chaume et aux jardins fleuris d'hortensias roses et violets.

Bientôt, les dunes remplacent les villages et champs autour de nous. Nous nous dirigeons vers le sud de l'île. Les paysages sont lunaires : des dunes de sable immenses et désertes nous entourent, où pointent de temps à autre de petites touffes d'herbes sauvages. Nous pénétrons finalement dans un village dont le panneau jaune d'entrée indique « Hörnum » et la voiture rouge finit enfin sa course lentement au cœur de ce village dans les dunes et surplombé par un grand phare rouge et blanc.

– Et voici notre modeste demeure pour le week-end, souffle Andreas.

Devant nous se dresse une petite maison qui ressemble à celles dont le village est rempli : une petite bâtisse de briques rouges, au toit de chaume, surmontée d'une cheminée en son centre. Pas de luxe ostentatoire, et pourtant, je peux mettre ma main à couper que louer cette petite maison doit valoir une petite fortune rien que pour le week-end... Quand je m'étais renseignée des prix des logements à Sylt dans l'optique de convaincre mon père d'y passer quelques jours de vacances, j'avais halluciné que la moindre chambre en maison d'hôte soit déjà hors de prix.

Je n'arrive pas à croire qu'il ait organisé tout ça pour moi ! Vraiment, c'est presque trop...

Andreas joue jusqu'au bout le jeu du prince charmant et descend en premier de la voiture pour venir m'ouvrir galamment ma portière. Il exhibe du coffre deux sacs de voyage, dont l'un doit contenir les vêtements qu'il a choisis pour moi dans notre dressing. En y jetant rapidement un œil, je souris malgré moi. Andreas a pensé à tout ou presque. Depuis qu'on a mis les pieds sur l'île, j'ai une furieuse envie de photographier tout ce qui m'entoure... Évidemment, je ne trouve dans le sac ni mon reflex ni ma panoplie d'objectifs, mais je mets la main avec bonheur mon appareil Polaroid et quelques pellicules.

Avant d'emboîter le pas à mon beau marin, qui a déjà passé le portail bleu pour gravir les quelques marches donnant sur la petite maison, j'embrasse encore une fois le paysage qui m'entoure : les mêmes petites maisons de poupée, tout droit sorties du conte de Blanche-Neige, s'égrainent dans les dunes, et derrière s'étale la mer du Nord, d'un bleu profond qui se confond avec le ciel.

25. La température monte...

L'intérieur de la maison n'est pas aussi petit que je ne l'aurais pensé. C'est plutôt sommaire, mais il y a tout ce qu'il faut : au rez-de-chaussée, un salon très cosy, avec de larges fenêtres donnant sur une petite terrasse et l'océan, et une cuisine fonctionnelle ; à l'étage, une chambre très spacieuse et confortable, sous les toits, avec une salle de bains et même un sauna !

– Alors, cette maison frissonne, elle est à ton goût ? demande Andreas, un sourire en coin, une fois la visite terminée.

Le tout est agencé et décoré avec goût, un peu comme notre loft. Les gravures marines me mettent la puce à l'oreille.

– Elle est à toi... Tu es propriétaire de cette maison, en fait ! réalisé-je à voix basse, émerveillée.

Il acquiesce doucement.

– Oui, depuis quelques années déjà. Elle n'a rien de très luxueux, si ce n'est peut-être le sauna, mais elle est le bien matériel que j'ai de plus précieux. C'est un petit coin de paradis que j'ai acheté sur cette dune... Bienvenue dans mon sanctuaire ! annonce-t-il.

Il a l'air hésitant en disant cela, moins sûr de lui, comme s'il n'avait pas l'habitude d'avoir de la visite ici. Comme s'il se sentait vulnérable que je pénètre dans son cocon.

– Un sanctuaire, rien que ça ? Tu viens ici tout seul, d'habitude ?

Son doux regard me le confirme.

– Personne ne connaît l'existence de cette maison dans mon entourage, hormis ma sœur, bien sûr. C'est la seule personne que j'ai amenée ici avant toi,

avoue-t-il en posant nos sacs de voyage dans le salon.

J'en reste bouche bée.

– Mais pourquoi tant de mystères pour un seul homme ? demandé-je en riant.

– Je ne sais pas. Tu n'as jamais eu le rêve, quand tu étais enfant, d'avoir une cabane secrète en haut d'un arbre ? Ma cabane, elle est ici. J'aime l'idée d'avoir un havre de paix.

– Je comprends mieux pourquoi tu aimais ce film qu'on a regardé ensemble, réponds-je. *Un havre de paix.*

Nous sourions à l'évocation de ce moment passé à deux, vautrés dans le canapé.

– Maintenant, je ne sais pas quel endroit, du loft ou de cette maison, je préfère le plus. Je vais peut-être finir par m'installer ici aussi ! lancé-je, taquine.

Bon Lori, ça va aller oui ? Demande-le en mariage aussi, pendant que tu y es !

Andreas sourit mais ne relève pas ma remarque, tout occupé à chercher quelque chose dans nos sacs.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je vérifie que je nous ai pris des maillots de bain... Tiens, enfile le tien ! me dit-il en me lançant mon bikini noir et blanc.

– On va se baigner ? demandé-je, intriguée.

– Mieux que ça. Mais avant ça, on a bien mérité un bon déjeuner dans le meilleur restaurant du village...

Je ne peux qu'approuver : mon petit-déjeuner me paraît soudain bien lointain et je meurs de faim.

Lorsque la porte de la maison au milieu des dunes s'ouvre à nouveau, quelques heures plus tard, j'enlève mes nu-pieds et me laisse tomber sur le canapé du salon, ma robe émeraude étalée autour de moi comme les pétales d'une fleur ouverte. J'ai les cheveux pleins de sel et encore plus ondulés que

d'habitude.

– Fatiguée ? demande Andreas en passant pour se rendre à la cuisine.

Je replie mes jambes sous mes cuisses et me mets à mon aise.

– Oui, mais c'était tellement génial ! Le kitesurf, c'est vraiment... magique. Surfer et voler en même temps, c'est une sensation indescriptible. Et cette plage déserte immense et sauvage, waouh ! Non vraiment, tu as fait fort, Andreas. Je crois que c'est le plus bel anniversaire que j'aie passé. Et cette journée doit figurer dans le top 5 des plus belles journées de ma vie !

J'ai l'impression que je pourrais parler toute la soirée de ce génial après-midi passé dans le nord de l'île, sur la gigantesque plage de Wenningstedt. Elle est si grande qu'on a l'impression d'être seul au monde. Vu du haut des dunes, le paysage était magnifique : mer bleu marine, sable blanc, et ces quelques Strandkorbe posées là comme des points de suspension sur la plage... Ces fauteuils-cabines en osier sont typiques des plages du nord de l'Allemagne, et je les adore : ils ont vraiment du charme.

– Mais la journée n'est pas terminée, réplique Andreas en rapportant un plateau de la cuisine. Champagne !

Il me tend une coupe.

– Encore ? m'exclamé-je, amusée. On a déjà trinqué au restaurant ce midi.

– On n'a pas tous les jours 25 ans...

Nous trinquons les yeux dans les yeux, un sourire aux lèvres. Je n'y crois toujours pas d'être ici.

– Viens, on sera mieux sur la terrasse. Ça te dit un apéro devant le coucher de soleil ? propose Andreas après sa première gorgée.

Je souris en l'entendant dire ça : c'est moi qui l'ai initié à l'art si français de l'apéro. En Allemagne, ça n'existe pas : on mange, ou on boit un verre, mais il n'y a pas d'entre-deux.

Je le suis, pieds nus sur la terrasse en bois encore chaude. L'arrière de la

maison est incroyable : au-delà des quelques lames de bois, il n'y a que du sable. Avoir la plage pour jardin et la mer pour voisine, c'est juste dingue.

– Si madame veut bien prendre place...

Andreas m'aide à m'installer dans le grand hamac blanc. Après avoir posé notre plateau d'apéro sur le guéridon juste à côté, il s'apprête à me rejoindre.

– Attention, ça va tanguer !

Il prend place en face de moi dans le hamac, qui se balance de droite à gauche. Croyant tomber, j'éclate de rire. Il me tend à nouveau mon verre de champagne, et tous deux, nous tournons la tête vers l'océan à perte de vue. En cet instant, nous ne sommes plus que deux gamins heureux qui se balancent dans un hamac en haut d'une dune.

La vue est imprenable et est d'autant plus belle que le ciel commence déjà à se colorer de nuances orangées. Nous avons passé tout l'après-midi à partir à l'assaut du vent et des vagues et à présent, je sens une sensation d'extrême bien-être m'envahir. Cette fameuse sensation que l'on a un soir de vacances, parfaitement détendu et assailli de la « bonne » fatigue d'une journée passée au grand air.

– On est bien là, dis-je, le sourire aux lèvres, les jambes entremêlées dans les siennes.

Un bateau se découpe en ombre chinoise à l'horizon, et je n'entends rien d'autre que le chant des mouettes au large. Andreas acquiesce en savourant sa coupe de champagne.

– Tu m'as bluffé sur ton kite cet après-midi... Tu m'as menti : tu en avais déjà fait, non ?

– Non, je t'assure, c'était la première fois. Mais j'avais déjà fait de la planche à voile, peut-être que ça m'a aidée, réponds-je, fière de moi.

– En tout cas, tu as le pied marin ! Une tomate cerise ?

Je picore dans le plateau d'apéro qu'il me tend.

– Par contre, je ne me ferais jamais à la température de la mer du Nord !

avoué-je. Il a eu beau faire chaud toute la journée, l'eau était glacée.

– Arrête, elle était bonne, assure Andreas.

– Tu es de mauvaise foi... ou alors t'as jamais mis un orteil dans la Méditerranée !

Le débat est lancé et vu le regard taquin qu'il me fait, j'ai peur que ça parte une nouvelle fois en bataille de chatouilles, à en faire chavirer le hamac... et mon cœur aussi, peut-être bien. Mais non, nous sommes tellement bien installés qu'aucun de nous deux ne bouge d'un petit doigt, et nous restons encore là quelques minutes, à bavarder et à profiter de cet instant de calme à contempler le paysage et apprécier la brise tiède sur nos bras et jambes nus.

Je voudrais rester ici pour toujours.

Quand je commence à me rafraîchir, parcourue par un frisson, Andreas propose de rentrer profiter du sauna. Je dois avoir des étoiles dans les yeux, parce qu'il m'y entraîne sans attendre ma réponse. Nous abandonnons nos deux coupes vides sur la terrasse et le soleil parti embrasser la mer, pour filer à l'étage.

Je quitte ma petite robe verte à l'entrée de la chambre, et pénètre en maillot de bain dans la petite cabine en bois, qui, elle aussi, donne sur l'océan.

– Est-ce que les Françaises sont pudiques ?

Il a demandé ça d'un ton sérieux.

Argh, j'avais oublié les habitudes allemandes : ici, pour rentrer dans un sauna, il faut être nu comme un ver !

– En fait... oui, un peu. En France, on ne se promène pas nu dans un endroit public, expliqué-je.

– Mais ce n'est pas un lieu public, réplique-t-il en riant. On est que tous les deux. Et puis, je t'ai déjà vue nue...

Si ce n'est pas de la provocation, cette idée de sauna, je n'y comprends plus rien !

J'ignore sa remarque et conserve mon maillot pour m'installer sur le banc de

bois. Si on se déshabillait, je ne saurais plus où me mettre... Incertain de la conduite à tenir, il m'imité et garde son short de bain noir. Il effectue quelques réglages à l'entrée de la cabine avant de venir s'installer à mes côtés. J'essaie de ne pas me laisser distraire par ses bras tatoués, son ventre aux abdos légèrement dessinés... Je crois avoir trouvé la solution pour ne plus baver en le regardant : je m'allonge sur le banc et pose la tête sur sa cuisse. D'ici, je ne vois que le paysage qui prend une teinte bleutée à cette heure entre chien et loup.

– Tu as l'air épuisée. Tout va bien ?

– Écoute, pour mon anniversaire, je suis sur une île magnifique, dans un sauna avec un beau mec, je ne vois pas comment ça pourrait aller mieux, réponds-je en souriant. Je profite !

J'ai les yeux fermés mais je devine son sourire au-dessus de moi. Peu à peu, la température monte dans la petite pièce lambrissée. Pendant que nous discutons encore de notre après-midi à la plage, Andreas commence à me masser les épaules et je me détends tout à fait. Ses gestes sont à la fois doux et assurés. Il s'y prend comme un pro.

Mais quelle qualité il n'a pas, ce garçon ?!

Dehors, il fait nuit à présent, et d'ici, je distingue les étoiles et les feux rouges et verts des balises sur la mer. Andreas finit par se lever pour verser de l'eau sur les pierres chaudes du sauna. La chaleur nous enveloppe et je sens une goutte dévaler mon dos. Je lève les yeux pour contempler mon colocataire à l'œuvre. La vue de son corps si parfait me donne des papillons dans le ventre.

Ne pas y penser, ne pas y penser...

– Dis, je me demandais : tu pourrais me donner le nom de ton tatoueur ? Il est vraiment très doué, commenté-je pour me distraire de mes pensées érotiques.

Andreas retourne s'asseoir près de moi.

– Bien sûr, je te donnerai sa carte. Tu veux te faire tatouer ? demande-t-il, surpris.

– Je crois que tes tatouages m'ont donné envie de sauter le pas. Mais il faut que je réfléchisse à une idée de motif... Est-ce que ça fait mal ?

– Ça dépend de l’endroit où tu le fais, et de ta résistance à la douleur. Je t’accompagnerai, si tu veux.

Assise de côté sur le banc, en face de lui, je ne peux m’empêcher de toucher son bras, à l’endroit où est tatouée la baleine, et m’approcher pour l’observer de plus près. Elle me fait beaucoup penser à *Moby Dick*.

Alors que je relève la tête vers le beau garçon, nos visages sont plus proches que jamais. Je suis à deux doigts de céder à la tentation... Je crois lire la même chose dans son regard et soudain, ses lèvres s’emparent des miennes.

– Désolé, je n’ai pas pu résister... murmure-t-il en s’écartant de moi.

Sans réfléchir plus longtemps, je lui rends son baiser, et mes mains viennent se nicher dans son dos et dans sa barbe naissante.

– Andreas... Je voulais te dire, à propos de ton post-it... commencé-je.

Il est peut-être temps de dissiper le malentendu de son petit mot que je n’avais trouvé que la veille de son retour. Mais il pose son index sur mes lèvres et nous nous embrassons à nouveau, de plus en plus passionnément. Ses mains descendent vers mes reins et me font doucement basculer en arrière sur le banc de bois...

Dans la chaleur ambiante de la pièce embuée, nos souffles se font plus courts. Je passe ma main dans ses cheveux humides et il se met à égrainer un chemin de baisers de ma poitrine à mon ventre, comme un Petit Poucet. Malgré la température élevée, j’ai soudain la chair de poule et je sens mes tétons se durcir.

Alors que nous nous embrassons, les gouttes de condensation ruisselant sur son visage se mêlent aux miennes. Sur ma cuisse, le désir d’Andreas est palpable à travers son short. Lentement, il dénoue les ficelles de mon haut de maillot de bain, découvrant mes seins, qu’il caresse de sa main douce et chaude. Je sens mon clitoris se gonfler et me picoter de désir.

C’est enfin au tour du bas de connaître le même sort : maillot dénoué, caresses enflammées. Les bras musclés et le regard d’un bleu profond de mon colocataire me font tourner la tête. Son visage disparaît entre mes cuisses et peu à peu, je perds pied. Les doux assauts de sa langue m’arrachent de petits

gémissements de plaisir et mon dos se cambre sur le banc de bois. Alors que je crois devenir folle et exploser de désir, Andreas met fin à mon doux supplice en se redressant. Il me tend la main.

– On sort avant de mourir de chaud ? suggère-t-il.

À regret, je dois lui donner raison : j'ai l'impression qu'il fait mille degrés et mon cœur va probablement lâcher si Andreas continue à me donner chaud comme ça...

En sortant du sauna, l'écart de température me fait un choc. Il m'entraîne, nue, vers la large douche, juste à côté. Terriblement excitée par nos caresses torrides dans la vapeur, je l'aide en hâte à se débarrasser de son short avant de me coller à son corps nu sous le jet d'eau tiède. Nos baisers reprennent de plus belle. Ses mains s'emparent de mes fesses. Les miennes de son sexe dur et chaud.

Après quelques minutes de jeux coquins sous l'eau, je n'en peux plus : mon corps tout entier l'appelle. Je le veux sur moi, en moi. Nous sortons de la douche et à peine séchés, nous précipitons sur le lit. L'attente est insoutenable : Andreas cherche un préservatif dans son sac de voyage. Quand le précieux petit carré apparaît enfin, je soupire de soulagement. Je ne sais pas comment j'aurais réagi s'il n'en avait pas trouvé...

– Viens en moi, supplié-je.

Andreas sourit, faisant apparaître sa fossette, et je le désire encore plus. Il s'allonge et je me presse contre lui pour lui voler un baiser.

– Dis-le encore, dit-il, l'air taquin.

Conscient qu'il joue avec mes nerfs en me faisant languir, je me glisse au-dessus de lui et m'empare de son pénis dressé. Je m'empale sur lui et commence alors un torride rodéo. Le rythme du va-et-vient sensuel de nos bassins s'accorde, mon sexe embrasse le sien, de la base au gland, un aller-retour vers l'espace. Le plaisir est si intense et immédiat que je me sens déjà presque sur la brèche.

Je ralentis le rythme et laisse mon partenaire reprendre le dessus. Je ne peux

pas sombrer, pas maintenant. Il laisse mon rythme cardiaque se ralentir, mon cœur pulse aussi, là, en bas. Il m'embrasse dans le creux de la clavicule et ses doigts se glissent dans les miens. J'ai les bras en croix et je m'imagine l'espace d'un instant être sa prisonnière. Puis, assouvissant mon désir, il plonge de nouveau en moi et m'observe prendre mon pied tandis que nos deux sexes glissent à l'unisson l'un dans l'autre, à chaque assaut un peu plus loin.

Je voudrais que ça ne finisse jamais...

Mon dos finit par se cambrer, Andreas m'entoure de ses bras, et les yeux clos, je m'imagine deux étoiles dans l'univers, qui fusionnent en une seule. L'impact est puissant, éblouissant, et la détonation est un cri de jouissance qui résonne dans la petite maison. Quand nos bassins s'immobilisent enfin, nos corps retombent, détendus, sur les draps, fauchés par l'orgasme.

Jamais une partie de jambes en l'air ne m'a autant fait d'effet. C'était si bon... Je comprends enfin pourquoi certaines personnes sont accros au sexe.

D'ailleurs, je crois bien que je n'ai pas l'intention d'en rester là...

26. Dans le brouillard

Le petit jour s'invite dans la chambre et j'ouvre un œil. Le bras d'Andreas m'entoure et je suis blottie tout contre lui. Son souffle régulier me parvient, tout comme les souvenirs de cette nuit d'amour à Sylt. Je n'avais jamais fait autant la chose : ce n'est qu'au bout du troisième « round » que nous avons fini par nous endormir, épuisés.

Je crois qu'il fallait au moins ça pour compenser ces dernières semaines d'abstinence et de contrôle de nos pulsions !

Je me demande quelle heure il peut bien être et ce qui se passe pour que je me réveille si tôt. Hélas, je n'ai ni portable ni montre sous la main : toutes mes affaires sont restées au rez-de-chaussée. Dehors, le ciel est encore tout pâle.

Alors que je tente de me rendormir, Andreas murmure quelques mots que je n'entends pas. Je me tourne doucement vers lui pour lui demander de répéter, mais il prononce encore quelque chose que je ne comprends pas, les yeux fermés. Je crois qu'il parle dans son sommeil...

Étonnée mais curieuse de découvrir les secrets que son inconscient a à me livrer, je l'observe dormir en tendant l'oreille. Rien à faire : je ne comprends aucun mot qui sort de sa bouche. Mais cette fois, je réalise que ce n'est pas parce qu'il chuchote... mais parce qu'il parle dans une langue qui n'est pas de l'allemand. Ni de l'anglais ou du français. Une langue que je ne connais pas. Je tends de nouveau l'oreille avant qu'il ne redevienne silencieux.

C'est quoi, ça ? Du danois, du finlandais ?

Une langue nordique, en tout cas. Au vu des sonorités, c'est l'impression que ça me donne. Je me demande combien de langues il sait parler... C'est tellement étrange d'entendre quelqu'un que l'on connaît intimement se mettre à parler soudain une langue qui nous est étrangère. C'est comme si ce n'était plus le même homme...

Est-ce qu'il a vécu dans un autre pays ? Est-ce qu'il est un jour tombé amoureux d'une Suédoise, d'une Norvégienne ? J'essaie de calmer mes pensées qui s'affolent dans ma tête.

Ne recommence pas à te faire des films. Il t'expliquera sûrement quand il sera réveillé...

Mais à tous les coups, il ne s'en rappellera pas. Il me dira que j'ai rêvé, et puis on en restera là. Il recommence ! Cette fois, c'est toute une conversation qu'il tient en rêve avec un interlocuteur dont je ne connaîtrais peut-être jamais l'identité. Ses sourcils se froncent. C'est peut-être un cauchemar. Est-ce que je devrais le réveiller ?

Peu à peu, sa respiration redevient régulière et le silence emplit à nouveau la chambre, seulement troublé par le cri lointain d'une mouette. Un profond sentiment de tristesse m'envahit. Qu'y a-t-il de pire que d'avoir l'impression de ne pas connaître véritablement l'homme dans les bras duquel on dort ? Mais j'ai beau m'imaginer les pires scénarios, je n'arrive pas à imaginer Andreas avoir un mauvais fond. J'aimerais tellement qu'il m'ouvre son cœur, qu'il me raconte qui il est vraiment.

C'est irrationnel, mais de découvrir un nouvel aspect de sa personnalité qu'il semble m'avoir caché me donne un étrange sentiment de trahison. Je mets soudain un pied hors du lit, et me dirige à pas de loup vers la fenêtre. Dehors, il fait bel et bien jour, seulement un brouillard épais baigne les dunes, si bien que je n'aperçois même pas la mer.

Tant pis, j'ai besoin de réfléchir au grand air. Je m'habille en silence et descends au rez-de-chaussée. Mes affaires sont étalées sur la table du salon, mais je ne prends pas mon sac à main. Pourquoi emporter mon téléphone ? Je n'ai aucune envie d'être dérangée. Après une seconde d'hésitation, je m'empare de mon Polaroid : on peut parfois faire de jolies photos dans le brouillard, bien plus originales que des photos sur fond de ciel bleu azur.

Au-dehors, l'air est frais et je me félicite d'avoir enfilé une veste. Je me dirige vers la plage. En me retournant pour jeter un dernier regard à la petite maison au toit de chaume avant de m'éloigner, le paysage me fait un beau cadeau. À quelques mètres de l'habitation, la vieille décapotable rouge fait écho à la

couleur du phare qui émerge de la brume derrière elle. Je cadre et appuie sur le déclencheur du Polaroid. Le petit carré de papier photo sort aussitôt et je continue à avancer pieds nus dans le sable en l'agitant pour faire apparaître plus vite l'image. Les Polaroid ont toujours eu un côté magique pour moi. Mes parents possédaient l'un de ces appareils quand j'étais petite et regarder la photo apparaître est l'un de mes petits plaisirs. Le cliché est très réussi et m'arrache un petit sourire de satisfaction.

Le sable est froid sous mes pieds, mais le contact me fait du bien. La plage est déserte et on y voit aussi clair que dans mes pensées...

... c'est-à-dire pas du tout !

Mais je progresse sur le sable et tente de ne penser à rien. Je respire à pleins poumons l'air de la mer, que j'entends sans la voir. Malgré tout, mes pensées m'assaillent de nouveau.

Que faire à propos d'Andreas ? Je ne sais pas, je ne sais plus. Je me pose mille et une questions qui resteront, je le sais, sans réponse jusqu'à ce que je le revoie et lise, peut-être, la réponse dans ses yeux.

Devant moi se dressent des dunes de plus en plus hautes, recouvertes de touffes d'herbes jaunes et vertes, je me croirais dans un autre monde, dans le désert, sur la lune ou bien au temps des dinosaures. Au loin sur la plage, je crois distinguer quelque chose. Après quelques dizaines de minutes de marche dans le sable, à éviter les flaques laissées par la mer qui s'est retirée, j'y parviens presque. C'est une gigantesque ligne de plots en béton, que je pense avoir été dressée là pour éviter que la plage ne recule vers le village sous l'effet du vent du grand large. En temps normal, j'aurais trouvé ça plutôt laid, mais ce matin, leur silhouette dans la brume a quelque chose de graphique et je ne peux m'empêcher d'appuyer à nouveau sur le déclencheur.

Je m'aventure au-delà des plots de béton, et continue à marcher, marcher, jusqu'à ce que je sois libérée de mes idées noires. Au moment où je songe à faire demi-tour, le brouillard ne s'est pas dissipé, bien au contraire. Ce que je pensais être une brume matinale pourrait bien recouvrir l'île toute la journée, comme un rideau blanc. Sans repères, je ne sais déjà plus où sont ma droite et ma gauche.

Je suis venue d'où, déjà ? Il ne manquerait plus que ça : que je me perde !

En me maudissant intérieurement, j'accélère le pas dans une direction que je pense être la bonne. Il me semble me rappeler, d'après les explications d'Andreas la veille, que la côte n'est en fait qu'une gigantesque plage qui fait tout le tour de l'île. Je n'ai aucune envie de marcher pendant quarante kilomètres pour retrouver la maison...

Au moment où je commence à angoisser à l'idée d'être véritablement perdue dans le brouillard, se dresse de nouveau devant moi la silhouette de la barrière de plots en bétons et là, juste devant, je crois apercevoir en ombre chinoise une autre silhouette. Celle d'un homme.

Un promeneur solitaire... ou Andreas ? Il me faut avancer encore pour le savoir. Séduite par la scène, je l'immortalise avec mon appareil photo. À quelques mètres seulement l'un de l'autre, le doute plane encore. J'espère de tout mon cœur que ce soit lui, mon marin à fossette. Une voix s'élève dans le silence de coton :

- Lori, c'est toi ?
- Andreas !

Je suis si soulagée de le retrouver – plus que je veux me l'avouer – que sans réfléchir davantage, oubliant tous mes doutes et interrogations, je parcours en courant les derniers mètres de sable qui nous séparent et finis ma course dans ses bras. Quand je me dégage de son étreinte, je remarque l'inquiétude sur son visage.

- Ça va ?
- Oui... J'étais sortie faire un tour et avec tout ce brouillard, j'ai cru me perdre...

Andreas me serre à nouveau contre son cœur.

- Tu m'as fait une de ces peurs ! Ne me refais plus jamais ça... Je t'ai cherchée partout, avoue-t-il.
- Désolée...

Il saisit ma main et nous prenons ensemble la direction de la maison.

– Je passe la nuit avec toi, et tu t’enfuis au petit matin. Ça m’a fait un drôle d’effet en me réveillant, dit-il en riant.

Je suis presque satisfaite de lui avoir rendu la monnaie de sa pièce sans le vouloir.

– Eh bien, comme ça, on est quitte ! répliqué-je. Tu sais, j’ai eu la même sensation, le matin de ton départ pour Saint-Pétersbourg.

– Mais je t’avais laissé un mot, moi...

– En fait, c’est ce que j’ai tenté de te dire hier, dans le sauna. Ton mot, je ne l’ai pas vu. Il était tombé et je ne l’ai découvert que la veille de ton retour...

Andreas reste silencieux. Peut-être qu’il ne me croit pas.

– Si tu avais pu le lire le jour de mon départ, tu m’aurais envoyé un message ? demande-t-il enfin.

Bonne question. Après réflexion, la réponse s’impose à moi.

– Je crois que oui.

Andreas s’arrête de marcher pour me dévisager.

– Alors, c’est quoi cet air triste, juste là ? demande-t-il à mi-voix en effleurant ma joue et le coin de mes lèvres.

Je soupire. Est-ce qu’il faut vraiment lui faire part de ce qui me chagrine depuis le réveil ? Visiblement, oui, c’est le moment, pour une fois que je lui parle à cœur ouvert. Et tant pis si la réponse ne me plaît pas, je ne peux pas continuer comme ça à me poser toujours mille questions sur Andreas et peser le pour et le contre indéfiniment.

C’est quitte ou double...

– Je ne sais pas qui tu es, Andreas... lâché-je finalement. C’est ça qui me rend triste.

Il hausse les sourcils, perplexe.

– Pourquoi tu dis ça ? C’est normal qu’on ne se connaisse pas à cent pour cent, et puis ça fait partie du charme des débuts, d’apprendre à connaître l’autre...

Des débuts ? Alors, il s’imagine vraiment commencer une relation avec moi ?

Je suis trop perdue à ce moment même pour me réjouir du sous-entendu. Je décide de lâcher le morceau, une fois pour toutes. Qui vivra verra.

– Tu... as parlé dans ton sommeil. Mais pas en allemand. C’était une langue que je ne connais pas, alors... je me pose des questions. Et puis... c’est quoi cette bague, cachée dans le mur de la bibliothèque ? Je n’y comprends rien, je suis perdue, avoué-je enfin dans un souffle.

– Tu as vu la bague ? s’exclame-t-il.

Je ne sais pas s’il va faire une syncope ou m’assassiner sur place. Vu comme l’endroit est désert, ça pourrait être un crime parfait. Je ne sais plus quoi dire, alors je ne dis rien. Je dois avoir une tête de chien battu, parce qu’il se met soudain à éclater de rire. Il reprend ma main et nous continuons à marcher. Je suis soulagée qu’il n’ait pas l’air fâché, pour la bague...

– Lori, oui il y a des choses personnelles dont je ne t’ai pas encore parlé, laisse-moi un peu de temps. En tout cas, il n’y a pas de quoi faire cette tête !

Il semble guetter le retour d’un sourire sur mon visage, mais je ne vais pas me forcer : ça ne vient pas. Je suis une sacrée tête de mule, quand je m’y mets. J’ai peur de ce voile de mystère qui entoure Andreas comme la brume. Mon imagination est trop fertile.

Surtout quand il s’agit d’une bague !

– De toute façon, je comptais t’en parler un jour ou l’autre. On va d’abord rentrer et se préparer un bon petit-déjeuner, et je répondrai à toutes les questions que tu te poses, ça te va ? Mais ne t’imagine rien, ma vie n’est pas aussi palpitante que tu le supposes certainement...

J’acquiesce en esquissant un sourire. Nos pas s’impriment dans le sable et nous continuons notre bout de chemin ensemble, main dans la main.

27. Le voile se lève

Dans la petite maison en haut des dunes pénètre par la fenêtre de la chambre le premier timide et frileux rayon de soleil de ce dimanche matin embrumé.

Sur le drap blanc, un plateau rempli de bonnes choses : du café et du chocolat bien chaud, ces roulés à la cannelle dont je raffole et qu'on appelle *Franzbrötchen* et qu'Andreas vient d'aller chercher à la boulangerie du village, mais aussi des tartines de confiture et des œufs brouillés. Un vrai petit-déjeuner au lit comme je les aime. Du moins, comme je les avais imaginés, car Andreas est le premier garçon à me réserver cette petite attention. En revenant de la plage, frigorifiés par la brise fraîche venant du large, on a eu qu'une seule envie : se recoucher.

Je l'observe beurrer une tranche de pain noir à la lumière de ses petits secrets révélés entre deux gorgées de café. Je détaille pour la millième fois son beau profil, son teint clair, ses traits fins, ses cheveux blond foncé. Je savoure son silence pudique et ses discrètes œillades qui affolent mon cœur.

Il est Islandais.

Plus j'intègre l'information et plus je me demande comment j'ai fait pour ne pas m'en apercevoir plus tôt... Je n'avais même pas prêté attention au nom de famille qui trône à côté du mien sur la sonnette de notre loft. Ça aurait pourtant dû me mettre la puce à l'oreille : Eriksson, c'est vrai que ça ne sonne pas très allemand, maintenant qu'il me le dit.

– Mais ta sœur ne porte pas le même nom de famille que toi, si ? Je crois me souvenir d'un autre nom dans ses mails, quand elle m'avait contactée pour me proposer de visiter l'appartement.

Andreas acquiesce.

– Eriksdóttir, prononce-t-il après avoir avalé sa bouchée. Ça veut dire : fille

d'Erik, et Eriksson, fils d'Erik. En Islande, c'est comme ça que sont faits les noms de famille.

Il m'apprend quelque chose. Je ne connais quasiment rien de l'Islande, si ce n'est que cette île me paraît plus près du pôle Nord que de l'Europe.

– C'est beau, dis-je sincèrement. Mais pourquoi tu m'as caché tout ce temps que tu es islandais ?

Andreas me regarde droit dans les yeux, presque surpris.

– On n'a simplement jamais abordé le sujet, répond-il en haussant les épaules.
– Je t'ai dit que j'étais franco-allemande le jour où on s'est rencontrés, mais toi tu n'as rien raconté sur toi, répliqué-je gentiment.

Il semble réfléchir, l'espace d'une seconde.

– Je me sens Allemand. D'ailleurs, je le suis : j'ai la nationalité allemande depuis quelques années. J'ai toujours vécu en Allemagne, ou presque. L'Islande, c'est le pays de mes parents. Mon port d'attache a toujours été Hambourg...

Tandis que le beau garçon lève enfin un coin du voile sur son histoire, je sens poindre dans sa voix une certaine tristesse, une mélancolie qui me brise le cœur.

– Je ne sais pas si tu pourras comprendre, mais en fait... je crois que je n'aime pas vraiment dire que je suis islandais. J'ai l'impression d'être un imposteur : l'Islande fait partie de moi, c'est sûr, et j'aime cette île, je suis fier de mes origines, mais je ne suis pas un véritable Islandais. Je ne vis pas en Islande, je ne sais pas ce que c'est que d'y habiter à l'année. Quand j'y retourne, je me sens comme un de ces touristes qui découvrent l'île pour la première fois et s'émerveillent de tout...

J'acquiesce, compréhensive, et heureuse d'en savoir un peu plus sur mon mystérieux Andreas. Un rayon de soleil vient se poser sur sa joue et il plisse un œil, aveuglé. Ma tasse de chocolat chaud fume encore sur le plateau de bois posé sur les draps blancs, qui contrastent avec le rouge de mes tartines de confiture. Presque sans y penser, je saisis du bout des doigts mon Polaroid qui repose sur la table de chevet. Clic. C'est dans la boîte.

Si seulement une photo pouvait aussi capturer les sons et les odeurs...

Mais il me faudra les immortaliser dans mon souvenir, cette délicieuse odeur matinale de chocolat au miel, et ces cris de mouettes au loin sur la mer.

– Tu es incroyable, dit Andreas dans un sourire qui découvre cette fossette que j’aime tant.

Je lui lance un regard surpris et interrogateur.

– Tu prends tout en photo !

– C’est faux. C’est de l’art, tu ne peux pas comprendre, argué-je d’un air supérieur. Mes yeux voient des œuvres d’art un peu partout, mais on ne me croirait pas si je n’appuyais pas sur le déclencheur.

J’avale avec délice une gorgée de ma boisson fétiche.

– C’est une façon de voir les choses, répond-il en riant. La mienne, c’est que tu n’as pas besoin d’immortaliser chaque petit bonheur de peur qu’il ne s’enfuie. Vis-les et ils resteront à jamais gravés dans ta mémoire.

Comme pour me le prouver, il se penche vers moi au-dessus de notre petit-déjeuner pour m’offrir le plus sensuel des baisers.

Bon d’accord, pour tout ce qui est moments intimes avec toi, je n’ai pas besoin de photos pour les revivre...

J’écarte le plateau pour nous permettre de réduire encore un peu plus cette intolérable distance entre nous. Notre baiser se fait plus langoureux et je sens, aux frissons qui me parcourent, qu’il en faut peu pour que nous remettions le couvert.

Et je ne parle pas du petit-déjeuner !

Finalement, nos lèvres se séparent à regret.

– On finit de petit-déjeuner et on sort ? suggère Andreas en jetant un regard au beau temps revenu par la fenêtre.

– Mais tu n’as pas fini de me raconter ton histoire...

Je dois faire ma tête de chien battu parce qu'il sourit. Pour une fois que sa langue se délie, hors de question qu'il s'en sorte par une simple diversion. Je suis bien déterminée à tout savoir de mon beau marin...

– Tu sauras tout quand tu auras enfilé un maillot de bain. Ce serait quand même dommage de passer notre dernière journée à Sylt enfermés ! Et puis je te réserve encore quelques surprises...

Ces dernières paroles agissent sur moi comme une formule magique et je m'empresse de croquer dans mes tartines.

Nous marchons depuis plus d'un quart d'heure dans les dunes effleurées par la brise et je n'ai toujours pas réussi à savoir où Andreas m'emmène. Le ciel bas et gris a laissé place à d'innombrables nuances de bleu. Le soleil miroite sur les vagues, m'obligeant à reposer les lunettes de soleil sur mon nez. Nous dépassons le phare rouge et blanc, ma main dans celle d'Andreas, quand je décide de remettre la conversation du petit-déjeuner sur le tapis.

– Je me demande bien ce qui a poussé tes parents à quitter leur belle île pour venir s'installer en Allemagne... dis-je, en espérant que ma question ne soit pas trop indiscreète.

– Les quotas de pêche, qui annonçaient la crise. Mon père, comme une grande partie des Islandais, vivait de la pêche, mais cela devenait de moins en moins rentable. Ma mère était professeur de danse, et à eux deux réunis, ils ne gagnaient pas suffisamment pour pouvoir nous offrir un bel avenir, à ma sœur et moi.

Il soupire en regardant ses pieds nus fouler le sable.

– Je les admire tellement, tu sais, me confie-t-il. Ils ont tenu à ce qu'on puisse avoir le choix d'un futur meilleur, de faire des études longues, d'avoir un bon métier. C'est pour nous qu'ils ont décidé de tout plaquer, de quitter leur pays, leur famille. Mon père connaissait un ami qui avait trouvé du travail dans le port de Hambourg et lui a assuré pouvoir lui dégouter un job aussi. Il était prêt à tout faire : porter des marchandises, faire du nettoyage, conduire des engins... Ma mère a appris l'allemand pendant quelques mois pour pouvoir à nouveau donner

des cours de danse. Ma sœur et moi, on était tout petits, et je ne me souviens plus tellement, mais j'imagine que ça a dû être dur, les premiers temps, de vivre à quatre avec une seule paye.

J'essaie d'imaginer ce que représente le sacrifice de ses parents, et je réalise la chance que j'ai eue de n'avoir pas vécu dans le besoin.

– Mais ils peuvent être fiers, maintenant. Ils ont travaillé dur mais leur pari est réussi : toi et ta sœur avez su profiter de votre chance. C'est incroyable qu'aujourd'hui tu sois commandant de bord et elle, rédactrice en chef d'un magazine reconnu... soufflé-je, admirative.

– Ma mère l'est, bien sûr. Mon père aussi, j'espère, de là où il est. Sa mort a beaucoup joué. Il a disparu si soudainement. On l'aimait énormément, c'était le meilleur des pères, tu sais... Je crois que pour Helen comme pour moi, ça nous a donné une certaine rage de vivre, de nous battre pour réussir. Pour qu'il soit fier de nous, pour qu'il ne soit pas mort pour rien, tu comprends ?

Je serre sa main un peu plus fort et plonge mes yeux dans les siens. Je suis tellement incompétente pour consoler les gens que je ne sais pas vraiment ce que je devrais répondre. Une seule chose est sûre : son récit me broie le cœur.

– Je suis désolée, je ne savais pas que tu avais perdu ton papa... Comment c'est arrivé ?

Nous continuons à avancer et je vois se dessiner devant nous, derrière une dune, un petit port de plaisance.

– Une année, il s'est retrouvé sans travail. Il a entendu parler du fait qu'on recrutait beaucoup sur un chantier naval en France, à Saint-Nazaire. Ma mère ne pouvait pas se résoudre à abandonner ses cours en Allemagne, et nous l'école. Et puis, aucun de nous ne parlait français, maintenant qu'on parlait allemand, qu'on s'était fait des amis ici, hors de question de tout recommencer ailleurs. Pour mon père, c'était seulement l'affaire de quelques mois, à passer loin de nous. Je me rappellerai toujours le jour où il est parti pour Saint-Nazaire, on était tellement tristes. Mais lui riait en disant qu'il allait se rendre utile, que le temps passerait vite, qu'il nous enverrait de l'argent et qu'on aurait assez pour nous payer de nouveaux vêtements et de bonnes études.

J'ai peur de deviner la suite.

– Il n'est jamais revenu, c'est ça ? risqué-je en grimaçant.

– Non. C'était en 2003, j'avais 17 ans. Il travaillait sur le chantier de construction du *Queen Mary II*, le plus gros paquebot du monde, à l'époque. Le 15 novembre, la famille des ouvriers et les habitants de Saint-Nazaire étaient conviés pour visiter en avant-première le bateau presque achevé. Évidemment, avec ma mère et ma sœur, on rêvait d'y aller, mais on n'avait pas de quoi faire le voyage... Ce jour-là, tu en as peut-être déjà entendu parler, la passerelle qui reliait le paquebot au quai s'est effondrée. 18 mètres de chute en cale sèche... Mon père faisait partie des victimes.

Je ne peux m'empêcher de porter ma main à ma bouche.

– Mon Dieu... C'est horrible. Je suis désolée de t'avoir posé plein de questions, je comprends que tu ne veuilles pas revivre ces souvenirs.

Il hausse les épaules.

– J'ai appris à vivre avec ce drame. Et puis, il fallait bien que je t'en parle un jour. Il paraît que je parle mystérieusement dans mon sommeil... dit-il en esquissant un petit sourire. Cela fait des années que mon père est parti et pourtant j'ai l'impression qu'il est toujours là, avec moi. Parfois, je rêve de lui. Je lui demande conseil, comme quand j'étais petit.

Je comprends tout, maintenant. Ou presque. Pas facile de devenir l'homme de la maison à seulement 17 ans. J'observe Andreas du coin de l'œil. Je suis fière de lui, fière qu'il ait réussi à faire de cette blessure une force.

– Et malgré tout ça, tu ne t'es pas détourné de la mer et des bateaux ? demandé-je, admirative.

– Oui, ça paraît fou, quand on y pense. Mais tous les marins te le diront, la mer les attire autant qu'elle leur fait peur. J'ai ça en moi, comme mon père, comme mon grand-père avant moi. L'océan, le bateau, tout ça aura peut-être aussi raison de moi un jour, mais en attendant, je les défie.

Arrivés sur le petit port, nous nous arrêtons devant un petit voilier. Andreas saute prestement dans la coque qui vacille avant de me tendre la main.

– Celui-ci ne peut te faire aucun mal, rassure-toi.

Surprise, je saisis sa main et franchis moi aussi l'espace entre le quai et la coque. Ça tangué.

– Il est à toi, ce bateau ?

Décidément, il met la barre très haute côté surprises !

– Affirmatif. Tu m'aides ?

Déverrouillant la petite cabine, il en sort des cordes et des voiles. Pendant les minutes qui suivent, j'apprends à gréer le dériveur, j'essaie de m'y retrouver dans tout son jargon – la bôme, la drisse, la dérive, le gouvernail, le foc... – et le regarde faire des nœuds en huit et des nœuds de chaise comme s'il avait fait ça toute sa vie, parce que, probablement, il a vraiment fait ça toute sa vie !

Nous finissons par larguer les amarres et sortir du port de plaisance pour céder, toutes voiles dehors, à l'appel du grand large.

28. Retour à la réalité

Un bip m'arrache à mes pensées et me fait sursauter. Sur le tableau de bord clignote le voyant rouge alertant du faible niveau de carburant. À croire que la Ferrari, elle aussi, ferait tout pour retarder notre départ. Nous venons de quitter le train qui nous a ramenés sur le continent et nous dirigeons à présent dans la lumière du soir vers la prochaine station essence.

Andreas détourne son regard de la route pour me dévisager.

– À quoi tu penses ?

La fatigue m'est tombée dessus à peine montée en voiture et les bruits de moteur ont toujours eu un effet « berceuse » sur moi. Le pauvre Andreas doit s'inquiéter du silence prolongé de sa copilote.

Je soupire.

– Je pense que je n'ai pas envie de partir. Je pense à ce merveilleux week-end beaucoup trop court. Merci, je crois qu'on ne pouvait pas me faire de meilleur cadeau pour mon anniversaire.

Il se tourne vers moi pour observer mon visage radieux et j'en profite pour l'embrasser.

En deux jours, j'en ai plus appris sur lui qu'en plus d'un mois de colocation. J'ai de quoi méditer en regardant le paysage défiler par la fenêtre.

Je me demande à quoi peut bien ressembler l'Islande en vrai...

– Qu'est-ce que tu as préféré ? s'enquiert-il en mettant son clignotant pour tourner à la station essence.

– Tout ! Le kitesurf, le sauna, la balade en voilier pour aller voir les phoques... C'était magique.

J'ai cru halluciner cet après-midi lorsque le bateau s'est approché d'un banc de sable au large de Sylt et que j'y ai distingué des animaux au pelage reluisant en train de se doré la pilule au soleil. La surprise était totale : je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse observer des phoques à Sylt, aussi près des côtes... C'était la première fois que j'en voyais en vrai, en dehors d'un zoo. Andreas affirme qu'on peut parfois aussi y voir des marsouins, mais ce n'était pas le cas aujourd'hui.

En douce, pendant qu'il s'occupait des voiles, j'ai même pris un Polaroid d'un petit phoque trop mignon qui s'est approché à la nage de notre dériveur. S'il m'avait vue, il m'aurait sûrement encore dit de profiter de l'instant présent, mais ma passion pour la photo revient toujours au galop. Je souris à l'évocation de ce souvenir.

La voiture décapotable se gare devant la pompe et Andreas coupe le moteur.

– Et toi, c'était quoi ton moment préféré ? demandé-je avant qu'il ne descende.

Il fait mine de réfléchir pendant quelques secondes.

– Dormir avec toi dans le hamac sur la terrasse, cet après-midi. Je n'ai jamais autant aimé faire la sieste !

Je ris. C'est vrai que c'était particulièrement agréable de partager ce moment d'intimité, dans les bras l'un de l'autre, face à la mer. La portière claque derrière Andreas.

Et maintenant, il faut rentrer...

Je l'observe faire le plein dans le rétroviseur. Nos regards se croisent et je plisse les yeux d'un air accusateur.

– Quoi ?

Je me retourne pour lui faire face.

– Vous êtes un menteur, monsieur Eriksson.

– Voyez-vous ça. À quel propos, je vous prie, mademoiselle Kruger ?

réplique-t-il en rentrant dans mon jeu.

L'odeur d'essence me parvient aux narines.

– Tu ne m'avais pas promis une séance shopping de lingerie, par hasard ? dis-je, soupçonneuse.

J'ai été obligée de porter mon maillot de bain aujourd'hui, à cause de son oubli volontaire de mes petites culottes. Cela dit, sur l'île, cela aurait dommage de perdre notre temps à faire les magasins... mais j'aime le taquiner.

– Ah ça... dit-il en reposant la pompe. C'est peut-être parce que je n'aime pas beaucoup les sous-vêtements. Tu n'en as pas besoin, tu es encore plus belle sans.

Sur ces mots, il me laisse là pour aller régler au comptoir de la station essence. Je ne peux m'empêcher de sourire.

Quel phénomène, celui-là !

À son retour, alors que je m'apprête à ouvrir la bouche pour lui sortir une réplique savamment préparée, il me coupe à nouveau l'herbe sous le pied en me tendant les clés de la voiture.

– Tu veux conduire ?

J'essaie de lire sur son visage s'il est sérieux. Je n'ai pas conduit depuis des lustres.

Et je n'ai surtout jamais conduit une Ferrari, bordel !

Bon d'accord, une vieille Ferrari, mais quand même... J'imagine que c'est le genre de voiture qui doit s'enflammer dès que tu effleures l'accélérateur d'un orteil.

– Allez, n'aies pas peur. Tiens, installe-toi, ajoute-t-il.

Nous descendons pour échanger nos places. Je ne sais pas dans quoi je m'embarque... Je m'installe sur le siège, règle le siège et les rétros.

Bon OK, j'ai juste l'impression que je repasse mon permis, avec le stress que l'examineur me sacque si je cale en démarrant...

Mais je tourne la clé du contact et le vrombissement du moteur me procure une bouffée de liberté. Après un regard de défi lancé à mon copilote, je débloque le frein à main et nous quittons la station essence sur les chapeaux de roues.

Direction : Hambourg, et plus précisément un loft très cosy sur le port, nommé « chez nous ».

Après une heure de route, la radio ne capte plus et Andreas, en bon passager, s'occupe de nous dégotter un CD dans la boîte à gants. Il m'a proposé de reprendre le volant, mais j'ai pris goût à conduire la Ferrari, et ayant retrouvé mon énergie, je me sens d'attaque à conduire jusqu'à notre arrivée.

Il insère un CD blanc dans l'autoradio et dès les premières notes, je reconnais Louise Attaque. J'éclate de rire.

– Décidément, tu es devenu fan ! Où tu as trouvé l'album ? demandé-je, curieuse.

– Je l'ai gravé, donne-t-il pour toute explication.

– Tu sais qu'il y a d'autres groupes français qui méritent d'être connus ? Non, parce que Louise Attaque, ça commence à dater...

– Mais je ne demande qu'à les découvrir. Je veux tout savoir de tes goûts, déclare-t-il le plus naturellement du monde.

Mon cœur fait un petit bond dans ma poitrine et mon regard quitte l'autoroute pour croiser le sien, couleur ciel et mer. C'est le genre de petites phrases anodines qui me va droit au cœur et qui sonne pour moi comme la plus belle des déclarations.

Faut que je fasse gaffe : à cause de lui, je deviens sérieusement fleur bleue, moi...

Andreas se met à fredonner et le reste du trajet s'écoule au rythme des chansons que crache l'autoradio et que nous reprenons en karaoké, certainement de manière ridicule mais au moins, on s'éclate. Quand nous quittons enfin

l'autoroute aux portes de Hambourg, il fait nuit noire et Andreas s'est assoupi sur le siège passager, le coude contre la portière, les cheveux légèrement agités par la brise tiède. Il est tellement craquant quand il dort que je dois me retenir de ne pas lui effleurer la joue ou les cheveux.

Le CD est terminé depuis un bon moment et le silence qui règne désormais dans la voiture ne me laisse pas d'autre choix que de me retrouver en tête à tête avec mes pensées. Je ne peux m'empêcher de me demander ce qui nous attend à notre retour à l'appartement. La reprise de notre vie « normale » et de nos petites habitudes me fait un peu peur. Est-ce que ce week-end en tête à tête sur une île loin de tout était une simple parenthèse ? Ou bien y aura-t-il un avant et un après ? Je n'arrive pas bien à m'imaginer.

Ou plutôt si, je nous imagine très bien revivre notre moment dans le sauna, chez nous, dans la salle de bains...

Je cesse de me torturer avec mes pensées érotiques pour me concentrer sur la route. En suivant les panneaux de la ville, je devrais en principe me débrouiller pour retrouver le chemin du loft sans l'aide de mon copilote. En ce dimanche soir, la circulation est fluide et la ville, tranquille. Nous passons par la HafenCity et je réussis par miracle à me repérer dans ce dédale de grands immeubles vitrés abritant de grandes entreprises, jusqu'à atteindre la Speicherstadt et ses entrepôts historiques.

Coincée à un feu rouge particulièrement long, je sors mon téléphone de mon sac à main. Il est vingt-trois heures passées et j'ai reçu trois messages. Andreas semble dormir profondément.

[Salut la belle, tu es où ?

Je n'arrive pas à te joindre sur le Net...]

[J'ai une galère. J'avais trouvé une colocation mais finalement le mec vient de me dire aujourd'hui qu'il a pris quelqu'un d'autre...]

[Mon billet d'avion est déjà pris, j'arrive mercredi à Hambourg. J'avais compté quelques jours pour m'installer tranquille avant d'embaucher. Mais du coup, je n'ai nulle part où aller. Tu es sûre que tu ne peux

pas m'héberger quelques jours, le temps que je trouve un plan ?]

Je soupire et grimace. Avec tout ça, j'avais presque zappé la recherche urgente de logement de Romain.

La déconnexion avait du bon...

Pendant deux jours, je ne me suis préoccupée ni des messages d'amis sur les réseaux sociaux, ni des *likes* sur mes photos Instagram. Il n'y avait que la mer, Andreas et moi.

C'est le dur retour à la réalité. Le feu passe au vert et je redémarre lentement, passant devant le building de *Der Spiegel*. Je réfléchis aux options qui s'offrent à moi jusqu'au moment où je gare la voiture devant l'entrepôt abritant notre loft. Mais je n'ai pas vraiment le choix. Je ne vais pas laisser mon meilleur ami à la rue. Il ne me reste plus qu'à l'annoncer à Andreas...

Et là, il va falloir se montrer très, très, très convaincante...

Toute la nuit, je n'ai cessé de me tourner et me retourner dans mon lit. Tout comme mes pensées qui tournaient dans ma tête. Trop de questions restent encore en suspens. Comment demander à Andreas s'il y a moyen d'accueillir Romain à l'appartement ? Comment va évoluer notre relation ? Pourquoi ne suis-je pas dans ses bras en ce moment même ? À qui appartient cette foutue bague cachée dans le mur ?

Cette dernière question m'a brûlé les lèvres chaque minute de la journée d'hier, mais je me suis promis de ne pas brusquer les choses, de laisser Andreas se raconter à son rythme. En rentrant hier soir, quand je suis redescendue dans le salon après une bonne douche, j'ai trouvé la pièce de vie déserte. Il était tout simplement parti se coucher, sans un « bonne nuit », sans une invitation à le rejoindre. Alors, la mort dans l'âme, j'ai fait de même et rejoint mon îlot de solitude à l'étage.

Mon réveil sonne pour la troisième fois et je me décide enfin à l'éteindre. La lumière du jour baigne déjà ma chambre mais je n'ai aucune envie de me lever.

Aujourd'hui, c'est mon avant-dernier jour de travail au Ti Breizh. Ce qui est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Une fin de contrat qui signifie à la fois un peu de repos et de vacances, mais surtout une insécurité financière. Si je ne trouve pas rapidement un autre job, je risque d'avoir du mal à payer le prochain loyer...

Je redoute le moment où je vais devoir croiser Andreas. C'est tellement gênant de vivre avec son sex friend. Ne pas savoir si on doit s'embrasser au petit-déjeuner, tout ça...

Enfin, à supposer qu'on soit des sex friends ? Mais comment peut-on appeler autrement des colocataires qui couchent ensemble de temps en temps ?

Parfois, j'ai l'impression qu'Andreas m'aime, mais à d'autres moments – comme cette nuit –, son comportement me dit tout le contraire... Je sors du lit pour mettre fin à mes tergiversations. Parfois j'aimerais mettre mes pensées sur *mute*, et mon cerveau sur *off*.

Après m'être habillée et maquillée, je descends à la cuisine prendre un rapide petit-déjeuner. L'appartement est calme. Pas d'Andreas en vue. J'ouvre machinalement le frigo pour y dénicher un yaourt.

– Bien dormi ? fait une voix dans mon dos.

Je sursaute. Andreas s'approche de moi et me frôle pour atteindre la cafetière. Je hoche la tête en guise d'approbation.

C'est pas beau de mentir...

– Et toi ?

– Bof, comme un homme qui a attendu toute la nuit qu'une jolie fille le rejoigne...

J'en reste pantoise.

Si j'avais su...

La surprise passée, je souris.

– menteur ! Je suis sûre que tu t’es endormi en dix minutes.

Son sourire énigmatique laisse planer le doute. Il s’approche de moi, jusqu’à presque me toucher.

– Dis-moi ce que tu veux faire de moi. Je me plierai à tous tes désirs, dit-il plus bas.

Je plisse les yeux d’un air coquin.

– Intéressant...

Il éclate de rire.

– Sérieusement, Lori. J’ai toutes les peines du monde à savoir ce que tu veux... reprend-il, l’air inquiet.

Alors ça, c’est la meilleure ! C’est moi qui ai du mal à savoir ce qu’il veut...

– Je veux... la même chose que toi. Enfin je crois, dis-je pour ne pas trop me mouiller. Mais tu sais moi, il faut m’envoyer des signaux de fumée !

– Dans ce genre-là, tu veux dire ?

Sa main vient rencontrer ma hanche et son visage s’approche du mien. Ses lèvres s’arrêtent en suspens devant les miennes, attendant que je vienne moi-même les cueillir. Mes doigts effleurent sa barbe naissante et nous nous embrassons un peu, beaucoup, à la folie.

– Par exemple, oui... soufflé-je.

Mes lèvres en redemandent et la pression de ses mains s’accroît sur mes hanches, venant me plaquer doucement contre le frigo gris métallisé. Je suis à deux doigts de perdre pied et d’envisager de faire l’amour ici, maintenant, par terre ou sur l’îlot central de la cuisine.

Le clic de la cafetière qui a fini de remplir la tasse nous ramène sur terre. Andreas s’écarte de moi pour saisir son mug, comme si rien ne s’était passé. Je refoule mon envie de continuer à câliner toute la matinée et nous nous installons autour de l’îlot central, comme à notre habitude.

– C’est cette semaine que ton contrat à la crêperie se termine, c’est ça ? s’enquiert-il finalement.

Je soupire.

– Oui, plus qu’aujourd’hui et demain...

Andreas paraît réfléchir.

– J’ai quelque chose à te demander, annonce-t-il de but en blanc.

Ce qui me rappelle que je dois absolument lui parler de Romain ce matin, pour qu’en cas de refus, je puisse réfléchir à une autre solution. Je ne voudrais pas qu’il finisse sous les ponts...

– En fait, moi aussi... avoué-je. Mais vas-y d’abord.

Andreas souffle sur sa tasse brûlante et sirote une gorgée de café.

– J’ai pensé à quelque chose. Mes vacances se terminent à la fin de la semaine. J’embarque à nouveau pour une croisière et je me suis dit que si ça t’intéresse, tu pourrais travailler à bord comme photographe. Nous en avons déjà plusieurs, mais l’équipe compte une seule femme et je trouve que nos photos manquent d’une touche féminine.

J’ai failli en avaler de travers mon yaourt. Même dans mes rêves les plus fous, je n’aurais jamais pensé à un tel job d’été.

– Il y a des photographes à bord des bateaux de croisière ?

– Bien sûr ! Beaucoup de passagers aiment faire immortaliser leurs vacances par nos photographes. Et puis, il y a aussi le compte Instagram de notre compagnie à animer. Leïla déteste le faire, les réseaux sociaux, ce n’est pas trop son truc. Et les autres ne sont pas vraiment branchés nouvelles technologies. Alors que toi, c’est ton rayon !

J’imagine que Leïla est la photographe en question.

– Des posts ou des Instastories ? demandé-je, tout excitée.

Je m'imagine déjà prendre des photos sur le gigantesque paquebot et des vidéos de tout ce que je vivrai à bord pour donner envie au monde entier de réserver sur le champ leur prochaine croisière.

– Des Insta quoi ? Ce que tu veux du moment que ça plaît aux abonnés, répond-il en riant.

C'est Noël en plein mois d'août !

– Mais... c'est vraiment toi qui recrutes ?

– Oui, mademoiselle. Pourquoi, tu tiens absolument à passer un entretien ?

Écoute, si on est en tête à tête, je suis prête à te démontrer toutes mes compétences...

Comme s'il devinait mes pensées mal placées, il m'arrache à nouveau un baiser.

– Oui pas de doute, vous êtes embauchée, mademoiselle Kruger, dit-il après avoir fait mine de délibérer mentalement.

Je suis aux anges... et prête à faire mes valises à la seconde.

– On part quand ? Combien de temps ? Et surtout : où ?!

– Samedi matin. Deux semaines. Avec pour destination... la terre de mes ancêtres.

L'Islande !

– En passant par la Norvège, les îles Shetland, et au retour les îles Féroé et l'Écosse, ajoute-t-il.

– Waouh, mais c'est... parfait !

Andreas hoche la tête, l'air satisfait que j'aie accepté.

– Il ne reste plus qu'à trouver une solution pour l'aquarium. Ma sœur ne pourra pas venir s'occuper des poissons, puisqu'elle nous rejoindra en Islande...

C'est l'occasion rêvée pour formuler à mon tour ma demande.

Ou comment faire passer son meilleur ami bientôt SDF pour un sauveur providentiel !

Je fais mine de réfléchir et d'avoir une soudaine illumination.

– J'ai bien une petite idée, mais je ne sais pas si ça va te plaire...

29. Une valise entre nous deux

Il en met d'un temps, à arriver !

Anxieuse, je scrute l'écran en face de moi annonçant les arrivées.

21 :50 Paris CDG-Hambourg – atterri.

En théorie, cela doit faire vingt minutes que Romain a foulé le sol du pays du bretzel, mais je ne vois toujours pas l'ombre d'un garçon aux cheveux gris-bleu. Je me demande s'il n'a pas eu un souci avec son bagage en soute.

Il ne manquerait plus que sa valise ait été expédiée à Tombouctou... et qu'il demande à Andreas de lui prêter des sous-vêtements !

Alors que je consulte toutes les applications de réseaux sociaux sur mon téléphone par lesquels il serait susceptible de me joindre, deux mains se plaquent sur mes yeux.

– Qui c'est ?

Je me retourne, reconnaissant cette voix railleuse.

– Ah, ben te voilà ! m'écrié-je, perdant patience.

– Salut la belle, j'ai fait bon voyage, merci. Moi aussi, je suis heureux de te revoir, réplique-t-il pour me taquiner.

Je lui jette un regard revolver avant que ma bouche ne se fende d'un sourire. Je suis incapable de rester sérieuse en face de cet énergumène. Malgré l'heure tardive, Romain est vêtu comme un véritable touriste, tongs aux pieds et T-shirt de plage. Mais son énorme bagage me rappelle qu'il n'est pas revenu pour passer des vacances...

Tandis que nous traversons le hall de l'aéroport pour nous diriger vers le

méto, Romain me raconte son trajet dans les airs, et la raison de leur léger retard. Une fille a fait une crise d'angoisse au départ de l'avion et a failli être débarquée, mais finalement, elle s'est laissée droguer d'antistress par l'hôtesse de l'air pour faire tout de même le voyage.

– La nana était aussi relou que canon... conclut-il.

Je lève les yeux au ciel.

Quel dragueur, celui-là ! Il ne change pas.

Je me demande ce que je devrais lui dire, au sujet d'Andreas. Qu'on sort ensemble ? Mais est-ce qu'on sort vraiment ensemble ? Je n'ai pas vraiment eu le temps de débriefier avec le principal intéressé, entre mes deux derniers jours intenses de travail à la crêperie, et lui qui a passé une bonne partie de son temps avec Tim depuis qu'on est rentrés de Sylt. Il est rentré très tard les deux dernières nuits, et n'a apparemment pas osé me rejoindre dans ma chambre. J'imagine qu'il ne veut pas brusquer les choses. Et tout ça ne m'aide pas à savoir quelle étiquette coller sur notre relation...

– Tu penses à quoi ? Tu as l'air bizarre.

Je reviens sur terre. Ça doit faire cinq bonnes minutes qu'on attend sur le quai et que Romain fait un monologue.

– Désolée, je suis un peu... stressée, dis-je avec un geste de la main signifiant que ce n'est pas bien grave.

– Eh ben, je me doutais que mon arrivée te ferait de l'effet, mais je ne pensais pas à ce point-là.

Une rame affichant « S1 - Barmbek » entre dans la station. Je m'engouffre dans le wagon, Romain sur les talons, sans relever sa remarque. Je ne pense qu'à Andreas. Je me demande s'il sera là en rentrant...

– Tu as déjà mangé ? lui demandé-je une fois qu'on a pris place.

– Nope.

Je sais déjà où mon ami compte s'arrêter : sa chaîne de fast-food préférée. En passant devant à la sortie du méto, bingo : il me fait les yeux doux pour passer

acheter un burger. On prend à emporter, avec pour idée de manger tranquillement à l'appartement.

– Alors, comment va ton Ken allemand ? demande finalement Romain alors que nous entrons à pied dans la Speicherstadt.

D'abord, il est islandais...

– Tu pourras lui demander toi-même, fais-je en lui tirant la langue.

– T'es pas bavarde, ce soir. Tu boudes ? demande-t-il finalement.

Frappé d'une soudaine prise de conscience, il me regarde droit dans les yeux.

– Mais attends... Si ça se trouve, t'étais en train de le choper et moi je viens poser mes bagages entre vous deux... Je dérange, c'est ça ?

Pour être exacts, on s'est déjà « chopés », mon p'tit gars...

Je souris pour le rassurer.

– Mais non, t'inquiète pas.

C'est moi qui m'inquiète. Je ne lui en veux pas le moins du monde, je suis juste un peu effrayée par la cohabitation qui s'annonce. Enfin, qui sera de courte durée, puisqu'Andreas et moi partons en croisière dans deux jours... Ça limitera la casse !

– D'ailleurs, je ne t'ai pas encore annoncé la bonne nouvelle : tu auras bientôt le loft pour toi tout seul. Deux semaines peinard dans notre appart de rêve...

– Tu déconnes ? Vous serez où ? demande Romain.

– Andreas m'a embauchée comme photographe sur sa croisière.

Il n'en croit pas ses oreilles. Les questions fusent.

– C'est bien payé ?

J'esquisse un sourire. C'est bien une question de mec, tiens. Je ne me suis même pas posé la question : rien que la perspective de faire de ma passion un job d'été et de partir en croisière est déjà incroyable !

– Bonne question. Je n’ai pas encore signé mon contrat...

Et j’ajoute :

– Mais tu ne m’as pas laissée terminer ma phrase tout à l’heure. L’appart est à toi pendant deux semaines, à une seule condition...

– Laquelle ?

Son ton s’est fait plus sérieux.

– Que tu t’occupes de l’aquarium en notre absence. Andreas t’expliquera.

D’abord interloqué, Romain éclate de rire.

– Alors c’est comme ça que tu as réussi à convaincre *Herr Kapitän* ? Que le clandestin de l’appartement se rende utile en faisant le *fishsitter* ?

Je pouffe.

Fishsitter... Il en débite, des bêtises !

– Évidemment que j’accepte, reprend-il plus sérieusement. Vous me logez gratuitement, je peux bien vous rendre ce service. Et puis donner à manger à des poissons, ça devrait aller.

C’est un peu plus compliqué que ça, mais nous avons encore le temps d’en reparler. Nous pénétrons enfin dans l’immeuble, embaumant tout le hall de l’odeur de nos hamburgers qui tiédissent dans le sac en papier.

Je pousse la porte d’entrée du loft et constate l’absence des chaussures d’Andreas. Les retrouvailles des garçons ne seront visiblement pas pour tout de suite.

Je me demande s’il m’en veut de lui imposer la présence à l’appartement de Romain. Quand je lui ai soumis l’idée ce fameux soir en rentrant de notre merveilleux week-end, il a accepté sans broncher, sans ajouter un mot de plus. Peut-être a-t-il senti que je ne lui laissais pas le choix ? Peut-être qu’il me le fait payer par ses absences à répétition ces derniers jours ? Je soupire.

C'est dur, la vie. Surtout quand il y a deux beaux garçons dedans.

– Bienvenue à la maison ! dis-je, en essayant d'avoir l'air enthousiaste.

Romain pose son énorme valise dans le salon et lève la tête pour contempler de nouveau tout ce qui l'entoure avec un regard neuf, du mur en pierres à la mezzanine, en passant par le poêle suspendu et le grand écran.

– Je ne réalise pas encore que je vais habiter là...

Son regard croise le mien, amusé.

– Provisoirement, je veux dire, ajoute-t-il.

Je préfère ça...

Nous nous installons en tailleur sur le canapé, qui bientôt sera son lit, pour faire honneur à notre festin de *junk food*. Alors que je m'apprête à croquer à pleines dents dans mon cheeseburger, j'entends le bruit caractéristique de la clé qui tourne dans la serrure. Mon cœur s'accélère. J'ai les mains moites.

Des bruits de pas résonnent dans l'obscurité de l'entrée. Le visage du visiteur passe soudain de l'ombre à la lumière en pénétrant dans le salon. Vêtu d'un jean sombre et d'un T-shirt gris, Andreas nous fait face, l'air impassible.

– Bonsoir.

Devant mes yeux, les deux beaux gosses se serrent la main si vigoureusement qu'on croirait un concours de celui qui réussira à broyer la main de l'autre.

– Bon appétit.

Andreas ponctue sa phrase par un baiser déposé sur mes cheveux avant de disparaître dans sa chambre de la même manière qu'il est apparu. Le message est clair : il boude notre « surfeur de canapé ».

Après que la porte de sa chambre aussi étroite qu'une cabine de bateau se soit refermée derrière lui dans un silence de mort, j'échange un regard avec Romain, auquel il répond par un sourire crispé.

– Bon. Il faut voir le côté positif de la situation : je suis le clandestin de cet appartement mais tu n’as pas besoin de me cacher, finit-il par dire.

Je lève les yeux au ciel.

Encore heureux... ça aurait vraiment fait « amant du placard », sinon !

Je me décide enfin à attaquer mon burger avant qu’il ne refroidisse complètement et boulotte nerveusement mes frites. Je n’en ai jamais mangé d’aussi mauvaises.

Tandis que nous bavardons, Romain et moi, mes pensées sont tournées vers Andreas, qui se trouve là, à quelques mètres de nous, derrière ce battant de bois. Que peut-il bien faire ? Dormir, lire, écouter de la musique, regarder un film sur son ordinateur, nous épier par le trou de la serrure ?

Il se fait déjà tard, mais comme ni moi ni Romain n’avons d’impératif le lendemain, la soirée s’étire. Nous évoquons nos souvenirs de jeunesse, les derniers potins de nos copines Manon et Chloé – Manon se serait lâchée depuis ses quelques jours passés à Hambourg, et quant à Chloé, elle serait encore en contact avec le garçon rencontré lors de notre folle soirée au Bunker !

– C’était tellement magique cette soirée, se remémore Romain. Ça faisait longtemps que je n’avais pas fait la chouille comme ça. Trop bonne musique, trop bonne ambiance, trop bonnes... euh belles filles.

Je le corrige d’une tape sur le bras. On se demande qui est le plus relou au final : le mec dont il m’a sorti des griffes de la soirée ou lui...

– Surtout une, en fait... ajoute-t-il en me regardant.

– Oh non par pitié... tu ne vas pas remettre ça ! imploré-je.

Il éclate de rire.

– Chut ! m’écrié-je en désignant du regard la chambre d’Andreas.

– Il parle français, ton coloc ?

Je fais non de la tête.

– Alors il n’y a pas de problème.

Barrière de la langue ou pas, il ne faut pas avoir fait Polytechnique pour comprendre à nos éclats de rire et nos chuchotements que nous sommes proches et qu’il y a de la dragouille dans l’air...

Même si je serais volontiers restée à me chamailler et refaire le monde toute la nuit avec mon petit Français, je décide de mettre fin à nos bavardages de peur d’en payer les pots cassés le lendemain avec Andreas. Je feins un bâillement et annonce que je ne vais pas tarder à aller me coucher.

J’extirpe d’un placard de notre coin dressing une couette et un oreiller que je tends à l’invité. Après avoir rendu le canapé le plus douillet possible pour la nuit, Romain me rejoint à l’étage pour se brosser les dents à mes côtés.

En le voyant arriver en pyjama, c’est-à-dire comme à son habitude en boxer, je prie les dieux pour qu’Andreas n’ait pas lui non plus une soudaine envie de se rendre à la salle de bains.

– Tou pou pou poutou ou poujoumou coum tou lou moud ?

J’aurais dû m’en douter : Romain se paie ma tête.

– Quoi ? J’ai rien compris !

Je crache ma bouchée de dentifrice.

– Tu ne peux pas porter un pyjama comme tout le monde ?

Il hausse les épaules et contracte les abdos, comme pour m’énervé encore plus.

– Lori, ce n’est quand même pas de ma faute si tu n’arrives pas à contrôler tes pulsions quand tu me vois en petite tenue...

– Mes pulsions de meurtre, tu veux dire ? répliqué-je du tac au tac.

Le tube ouvert de dentifrice de Romain se dirige dangereusement vers mon visage. J’ai peur que ça ne se termine en bataille généralisée et j’ai soudain une vision de moi et Romain en petite tenue, beaucoup trop proches pour contrer les

coups de l'un et de l'autre, et recouverts d'une pâte verte et collante.

Je n'ai pas envie de jouer à ce dangereux jeu-là dans l'appartement que je partage avec Andreas, même si je n'ai pas la moindre idée de ce que nous sommes l'un pour l'autre. Alors, je tiens la main de Romain et son tube de dentifrice à bonne distance de mon visage et prends résolument la direction de ma chambre en chuchotant un « bonne nuit ».

Dans ma forteresse de couette, je peine à trouver le sommeil. L'absence d'Andreas à mes côtés y est sans doute pour beaucoup. Le peu de fois où je me suis endormie dans ses bras à la chaleur si réconfortante, j'ai eu l'impression de m'être reposée comme jamais, avec l'assurance de pouvoir dormir sur mes deux oreilles. Il vient de m'envoyer un texto.

[Tu me manques.]

Cela doit bien faire dix minutes que j'essaie de formuler ma réponse. Trouver quelque chose qui ne soit ni trop ceci, ni trop cela, pour ne pas faire message trop niais, ni risquer d'écrire quelque chose qui ne soit mal interprété.

L'écran s'allume à nouveau. Mais cette fois, c'est un message instantané.

Romain_Tu dors ?

Eh merde. Il ne va pas s'y mettre non plus !

Une nouvelle notification apparaît en haut de l'écran.

[Tu ne voulais pas me rejoindre ?]

Romain_En fait, pourquoi je ne dors pas dans ta chambre, comme quand je suis venu en vacances avec les filles ?:p

Je soupire et retourne mon téléphone, écran contre le matelas.

Non, mais ils se sont donné le mot ou quoi ?!

Je rêve. Ils veulent tous les deux passer la nuit avec moi.

Et moi dans tout ça, j'ai mon mot à dire ? Qu'ils aillent se faire cuire un œuf.

Je ne vais sûrement pas rejoindre Andreas dans sa chambre en passant devant Romain dans le salon. Ce qui revient au même si je lui demande de venir dans la mienne. Quant à dormir aux côtés de Romain, n'en parlons pas ! Andreas s'en apercevrait et ce serait la crise...

Je reprends mon téléphone pour non pas répondre à l'un ou à l'autre, mais envoyer un message à Maike pour lui expliquer ma délicate et cocasse situation. En admettant qu'elle soit encore debout à une heure du matin, peut-être qu'elle aura un bon conseil à me donner...

Quelques minutes plus tard, je reçois sa réponse.

[Mdr. Je ne vois plus qu'une solution
pour contenter tout le monde...]
[Un plan à trois !]

Je pouffe dans mon oreiller.

[Ahah n'importe quoi !]

[Ce n'est quand même pas donné à tout le monde
d'avoir deux hommes sexy à portée de lit...
Si j'étais toi, je saisis l'occasion :-)]

L'espace d'un instant, j'essaie de m'imaginer la scène, avant de secouer vigoureusement la tête pour chasser mes pensées.

Non mais ça ne va pas !

Gérer un garçon à la fois, c'est déjà toute une histoire... Et puis question galipettes sous la couette, je n'ai pas besoin de deux hommes : Andreas me comble pleinement.

Je mets de côté mon Smartphone pour me laisser happer par mes doux rêves érotiques avec le bel Islandais.

Les garçons resteront sans réponse pour cette nuit : leur princesse dort et se

fait languir...

30. Cachotteries et confidences

À dix heures, tout juste réveillée, je descends l'escalier du loft en pyjama. J'ai une faim de loup. L'appartement me paraît étrangement calme. Mes deux colocataires du moment se sont-ils entre-tués pendant la nuit ?

Je trouve la pièce à vivre déserte, mais la couette qui traîne sur le canapé et l'énorme valise qui trône à côté m'indiquent que je n'ai pas rêvé l'arrivée de Romain la veille au soir. Dans la cuisine, un petit mot m'attend sur la table. Andreas n'a apparemment pas osé le coller sur le frigo de peur que, cette fois encore, il ne tombe sous un meuble.

*On est partis faire un footing.
À tout à l'heure,
Andreas*

Je fais la moue. Je n'aurais pas pensé qu'ils feraient amis-amis aussi vite... Enfin, tant mieux. Je préfère qu'ils aillent courir ensemble plutôt que rester là à se regarder en chiens de faïence. J'attrape une banane et m'assois sur l'un des tabourets hauts. Je me demande pourquoi ils ne m'ont pas attendue pour qu'on aille bouger notre gras tous les trois, maintenant que mon coach personnel et très sexy m'a jugée apte au footing.

Peut-être qu'ils s'ennuyaient ce matin, tous les deux en tête à tête ?

Je grignote ma banane tout en faisant mon habituel petit tour matinal sur les réseaux sociaux. Je poste moins de photos sur Instagram en ce moment, faute de temps. Je devrais numériser mes Polaroids de Sylt, je suis sûre qu'ils feraient sensation ! Soudain, je réalise : dans deux jours, je serai à bord d'un navire de croisière, un appareil photo à la main... Que la compagnie se rassure : je vais lui faire de la pub tellement je vais bombarder mes comptes de photos de rêve !

J'ai tellement hâte d'y être...

Perdue dans mes rêveries, je remarque à peine les deux sportifs qui rentrent de leur course, trempés de sueur.

– Alors la Belle au bois dormant, enfin réveillée ? lance Romain en venant s’asseoir près de moi.

Je sors de ma bulle.

– Oui, comme tu vois. Qu’est-ce que tu as fait d’Andreas ?

– Je ne l’ai pas assassiné, si c’est ta question ! répond-il, taquin. Il est parti se doucher.

J’attends qu’il me raconte leur virée, mais mon ami reste silencieux.

– Alors... qui est le plus endurant ?

– Moi, évidemment. Mais je suis sympa, j’ai ralenti pour qu’il puisse me suivre.

– Mouais, bien sûr...

Je n’en crois pas un mot !

– Non, je plaisante. On a à peu près le même niveau. Mais je n’ai pas l’habitude de courir sur un terrain aussi boueux.

Je souris. Ils ont dû faire le tour de l’Alster, comme je l’ai fait l’autre fois avec Andreas.

– Ah ça, je confirme !

– Quoi, tu t’es gamellée ? demande Romain, curieux.

– Oui et pas qu’un peu ! Andreas ne t’a pas raconté ?

Il hoche la tête en signe de dénégation.

– Vous avez parlé de quoi ?

Romain se gratte la tête.

– Bof... de tout et de rien. Surtout de rien, en fait. À part toi et le sport, on n’a pas grand-chose en commun...

Eh ben, on dirait qu'il y avait une folle ambiance, dis-moi...

– Vous ne vous êtes pas chamaillés, quand même ?

– Non, non...

Romain fuit mon regard. J'ai la vague intuition que ce footing entre mecs était un bon prétexte pour qu'Andreas remette les pendules à l'heure. J'aurais tellement voulu être une petite souris pour écouter ce qu'il a dit à Romain...

– Vous parlez en anglais ou tu t'es mis à l'allemand, finalement ? demandé-je, voyant bien que le sujet ne le met pas très à l'aise.

– *Nein*, mon capitaine. L'allemand, c'est encore trop dur pour moi...

Ou alors sa fierté l'empêche de s'abaisser à parler la langue de « l'ennemi » ?

– Au fait, les photos du shooting, ça donne quoi ? demande innocemment Romain pour ramener la conversation sur un sujet qui lui plaît bien davantage.

J'imagine qu'il fait référence aux clichés pris dans le salon, à l'ambiance « sortie de club » et non pas les photos que j'avais réalisées de Manon et Chloé, qui ont l'air de l'intéresser beaucoup moins.

– Je les ai enfin retouchées et envoyées pour le concours, annoncé-je, fière de moi.

– C'est vrai ? Nickel, fais voir !

Je me saisis de mon Smartphone posé sur la table.

– Attends, je dois encore avoir le mail.

Je télécharge le dossier et fais défiler les unes après les autres les photos sur le petit écran. Les jeux de lumière lui donnent un air ténébreux et torturé. Tout ce que Romain n'est pas en réalité, mais peu importe, ce n'est pas lui que je vois sur les clichés, mais un personnage né de mon imagination, de la mise en scène. J'aime beaucoup cette série.

– Wouah terrible ! Tu as bien bossé, Lori. Vraiment, chapeau, dit Romain par-dessus mon épaule.

– Qu’est-ce que vous regardez ? demande une voix en anglais.

Andreas vient de rentrer dans la cuisine sans que nous nous en apercevions, trop absorbés par notre visionnage des photos. Il se sert un verre d’eau avant de se retourner vers nous, s’appuyant sur le plan de travail de la cuisine aménagée. Une mèche de cheveux encore humide lui tombe dans les yeux.

– Ses photos du...

– ... port, dis-je en coupant Romain.

Je sens que celui-ci ne sait plus sur quel pied danser. Il doit se demander pourquoi je mens. Je range mon téléphone sans me démonter et me dirige vers le frigo.

– Moi aussi, je les adore, ces photos. Loretta a un sacré talent... répond Andreas.

Me rejoignant devant le frigo ouvert, il pose sa main sur ma hanche comme pour appuyer ses propos d’un geste de tendresse, devant notre invité qui ne perd pas une miette de la scène qui se déroule devant lui.

Je me brosse les cheveux vigoureusement. Malgré le fait qu’ils ne soient pourtant pas si longs, je me retrouve toujours avec un sac de nœuds sur la tête lorsque je sors de la douche.

La séance de kickboxing de ce soir m’a fait transpirer comme jamais. À la fin de la séance, j’étais rouge écrevisse, alors que Romain et Julia, eux, avaient l’air en pleine forme. Heureusement que Julia continue à me motiver pour aller à la salle de sport avec elle, sinon j’aurais probablement abandonné... Romain a tenu à venir avec nous, malgré son footing du matin même, peut-être pour ne pas être obligé de rester seul à l’appartement avec Andreas. Curieusement, il n’a pas posé une seule question sur la nature de ma relation avec Andreas, contrairement à ce à quoi je m’attendais.

Tant mieux, parce que je n’ai pas la moindre envie d’avoir cette conversation !

Il faut dire qu'il a concentré toute son attention sur la gentille bimbo, qu'il m'a avoué trouver « trop superficielle à son goût », ce qui ne l'a pas empêché de la reluquer durant tout le cours. Les deux n'ont pas arrêté de se lancer des piques, j'aurais cru voir Romain et Chloé...

Je sors enfin de la salle de bains, en tenue plus que décontractée de la vacancière après le sport : un jogging gris et un sweat à motifs ridicules chats et sushis – un cadeau de Püppi pour mon anniversaire.

Romain monte justement les escaliers et je lui fais signe d'une courbette que je lui laisse la place à la douche. M'apprêtant à entrer dans ma chambre, je remarque Andreas assis sur le canapé en vieux cuir de son bureau, un livre sur les genoux.

– Tu lis quoi ? demandé-je, intriguée.

Il lève les yeux vers moi et relève le livre pour me montrer la couverture, arborant une photo du *Titanic* en noir et blanc. Le livre que j'ai trouvé au videgreniers. Je viens m'asseoir à ses côtés et remarque qu'il contemple la page de la femme à la bague...

– Il faut que je te parle de ça, dit Andreas en soupirant.

Je cherche son regard bleu océan.

– Je ne veux pas te forcer, dis-je tout de suite. Si ça t'embête, ne le fais pas.

Il pose sa main sur ma cuisse.

– Ça ne m'embête pas, c'est juste une longue histoire. Et puis, tu as trouvé la bague, et c'est toi qui as découvert ce livre, alors ça te concerne un peu, maintenant.

Je hoche la tête en silence, pour l'encourager à parler.

– Cette bague, cachée dans le mur, elle appartenait à mon père. Quelques mois après sa mort, je l'ai trouvée alors qu'on faisait du tri dans ses affaires, ma mère et moi. Parti trop tôt, il n'avait pas rédigé de testament, alors ça a été à nous de prendre des décisions concernant ses biens. En rangeant, on est retombés

sur pas mal de souvenirs, de photos. C'était très émouvant. Et puis je suis tombé sur cette bague, dans une petite boîte en bois.

Je fronce les sourcils.

– Elle appartient à ta maman ? supposé-je.

– C'est ce que j'ai pensé au début. Mais ensuite, j'ai réalisé que ma mère portait en permanence sa bague de fiançailles et son alliance. Et puis, elle ne jure que par l'or jaune et cette bague est apparemment faite d'or blanc.

– Elle est à qui, alors ?

– C'est bien ce que je me demande. À l'époque, j'ai eu peur. Je n'y croyais pas vraiment, mais je me suis dit que s'il y avait la moindre chance pour que cette bague ait appartenu à une autre femme que ma mère – une maîtresse ou que sais-je encore – ma mère et ma sœur ne devaient pas connaître son existence. La douleur de la disparition de mon père était encore très vive, ma mère n'allait pas bien. Apprendre que mon père avait peut-être eu une deuxième vie l'aurait probablement tuée. Je n'étais sûr de rien et je ne voulais pas salir la mémoire de mon père. Alors, j'ai glissé la boîte dans ma poche, je l'ai gardée cachée dans ma chambre, et plus tard, ici, dans cette cavité du mur dont je ne savais que faire.

Il s'arrête un instant, perdu dans ses souvenirs.

– Tu penses vraiment que ton père avait une double vie ? demandé-je doucement, espérant ne pas le blesser.

– Depuis toutes ces années, ça me questionne. Non, je ne le crois pas capable de faire une chose pareille. Il aimait ma mère, j'en suis sûr. Mais le cœur a parfois ses raisons que la raison ignore. Et surtout, je ne voyais pas d'autre explication à la présence de cette bague. Il aurait pu être tombé amoureux d'une autre femme en France, la boîte aurait très bien pu faire partie des effets personnels de mon père qui nous avaient été rendus après sa disparition et que ma mère n'avait pas eu le cœur de trier sur le moment. Ça me rend triste rien que d'y penser...

– Mais alors la bague dans le livre ? Tu crois que c'est le même modèle ?

Cette histoire m'intrigue vraiment.

– Je n'en sais rien. Mais elle y ressemble beaucoup, oui. C'est ce qui m'a donné envie de m'intéresser de nouveau à ce bijou, et d'enfin chercher à savoir

d'où il vient. Je suis allé il y a quelques jours chez un joaillier, au cas où il pourrait m'en apprendre un peu plus sur son « âge ». La bague a effectivement un côté vintage mais elle est en si bon état que je n'avais pas imaginé qu'elle pourrait dater d'une autre époque. L'or et les pierres, ça ne vieillit pas...

– Quel a été son verdict ? questionné-je encore, pendue à ses lèvres.

– Il l'a observée longuement à la loupe. Il m'a parlé du sertissage des pierres, des lignes et du choix des matériaux... Je n'ai pas tout compris, j'ai surtout retenu ses conclusions : la bague daterait selon lui des années 1900. Quant au modèle de la bague, il m'a dit n'en avoir jamais vu de semblable. Pour lui, ce serait un modèle unique, fait sur mesure.

Nos regards scrutent la page du livre et le sourire énigmatique de la femme à la bague sur la photo jaunie. Serait-ce possible que ce soit *cette* bague, ayant appartenu à une passagère du *Titanic* ? Nous peinons à y croire. La qualité de la photo détériorée par ce siècle passé sous la mer, et celle de l'impression ne nous aident pas vraiment à le déterminer.

– Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

Andreas soupire.

– J'imagine que je devrais tenter d'interroger ma mère, l'air de rien... C'est pour ça que je devais t'en parler : nous allons bientôt la voir, en Islande.

Je vais rencontrer la mère d'Andreas...

Ça me fait tout bizarre d'un coup. Je me demande comment il compte me présenter à sa famille. En tant que sa petite amie ou que sa colocataire ? Ou pire, en tant qu'une de ses employées sur le navire ?

– Elle vit là-bas ?

– Oui. Quelques années après la mort de mon père, elle a pris sa retraite et a décidé de retourner auprès de ses frères et sœurs en Islande. Ma sœur et moi, on s'en sortait bien, et elle allait de plus en plus mal. Elle a eu de nombreux problèmes de santé, elle se sentait inutile, et étrangement, après trente ans de vie en Allemagne, elle a commencé à avoir le mal du pays. Alors, elle est partie. Elle revenait nous voir de temps en temps, c'est pour elle que j'avais aménagé cette chambre à l'étage, qui est la tienne aujourd'hui. Mais depuis quelque

temps, elle commence à perdre la mémoire, et elle n'a plus le courage ni la force de faire le voyage. Dès qu'on peut, on se rend là-bas pour la voir, avec Helen.

Son récit m'émeut et je me rapproche de lui, posant sa main sur la mienne. Je connais enfin le passé d'Andreas, l'histoire de sa famille. Je comprends désormais ce qui fait de lui aujourd'hui un homme fort, battant, courageux, humble, sensible et secret.

– J'ai hâte de rencontrer ta famille, soufflé-je. Et je suis sûre qu'on parviendra un jour ou l'autre à découvrir l'histoire de ce bijou.

Un petit sourire se dessine sur ses lèvres, que je ne cesse de fixer et qui finissent inexorablement par se rapprocher des miennes. Notre baiser est doux et comme si nous ne nous étions pas retrouvés depuis une éternité, nous nous embrassons de plus en plus intensément... jusqu'à ce que le bruit d'un verrou qui se déverrouille nous rappelle la présence de Romain, dans la salle de bains à quelques mètres à peine.

Pourtant, je crois deviner dans le regard complice d'Andreas un petit air de victoire : bientôt, en mer, je serai toute à lui.

31. Bienvenue à bord

Au son de la fermeture de ma valise, synonyme de départ en vacances, mon taux d'excitation monte en flèche. Je n'embarque pas à bord du paquebot d'Andreas pour me dorer la pilule, et pourtant, je n'ai jamais été aussi impatiente de commencer un nouveau job. Le beau marin apparaît à l'entrée de ma chambre.

– Prête ? Tu as tout pris ?

Je refais le tour de ma liste mentalement. Passeport, certificat médical, maillot de bain, petites culottes, quelques fringues, mon porte-monnaie, mon portable et mon chargeur. Je crois avoir pensé à l'essentiel.

– Oui, *let's go* !

Il est tôt, très tôt, mais le stress fait de moi ce matin une vraie pile électrique. Nous ne larguons pas les amarres avant ce soir, mais le bateau est déjà à quai et nous aurons plein de choses à faire à bord aujourd'hui pour préparer le départ. Sur les talons d'Andreas, qui a empoigné ma valise, je prends le chemin de l'étage inférieur. Romain est encore à demi couché dans le canapé, sous sa couette, ne sachant pas s'il doit se lever ou non. Pour la première fois, je le sens un peu perdu, décontenancé.

– Ça va aller, Romain ? demandé-je. Tout seul dans ce grand loft...

Il sourit.

– T'en fais pas pour moi, la belle. Tu sais, avec la femme de ménage et le livreur de pizza, je n'ai à me soucier de rien. Sauf peut-être de savoir comment me servir de votre grand écran !

Andreas a dû comprendre parce qu'il lui décoche un regard revolver.

– Et l’aquarium ? demande-t-il en anglais.

Romain fait la grimace de celui qui sait qu’il n’aurait pas dû faire cette blague.

– Je plaisantais, je prendrai soin des poissons, évidemment.

– Je t’ai tout noté : le taux de salinité, la fréquence d’entretien... lui rappelle-je. Le papier est à côté de l’aquarium.

– Appelle-nous si tu as une question, conclut Andreas.

Leur poignée de main est froide et expéditive, comme à l’arrivée de Romain quelques jours plus tôt. Il n’y a rien à faire : ces deux-là s’entendent comme chien et chat. C’est à mon tour de dire au revoir à notre invité et je ressens un peu de tristesse à l’idée de le laisser tout seul dans notre appartement. J’ai l’impression de l’abandonner lâchement, alors qu’il vient d’arriver dans ma ville, dans un autre pays, et qu’il ne connaît personne.

Il se lève, en caleçon – pour changer ! –, et je m’approche pour lui faire deux bisers sur les joues. Il m’attire contre lui un instant, profitant qu’Andreas ait disparu dans l’entrée.

– Profite bien, la belle. Ramène-nous de belles photos.

– C’est le but, dis-je en riant.

Je m’écarte de lui.

– Bonne chance pour ton nouveau job à toi aussi, tu me raconteras à mon retour !

Il acquiesce.

– Lori ? appelle Andreas depuis le couloir. Le taxi est là.

– J’arrive.

Je saisis la poignée de ma valise. Il est temps d’y aller.

– Ah ! J’oubliais : mes clés.

Je tends le trousseau à Romain avec un dernier sourire et m’empresse de

rejoindre Andreas. Je referme la porte d'entrée et mon beau commandant tout de blanc vêtu m'entraîne par la main.

Durant tout le trajet, je trépigne d'impatience en observant le port défilé par la fenêtre du taxi. Le soleil levé il y a quelques heures darde sur l'Elbe ses premiers rayons et dans le ciel tout frais s'élèvent les grues et les mouettes.

– Pas trop stressée, mademoiselle Kruger ? demande Andreas, le sourire en coin.

C'est fou comment il a l'air beaucoup plus serein et de bonne humeur depuis qu'on a quitté l'appartement. Il ne veut pas l'avouer, mais il est jaloux comme un tigre.

Mais je ne m'en plains pas, ça a son petit côté sexy !

– Un peu, mon capitaine...

Andreas sourit et attrape ma main pour la serrer contre la sienne.

– Je ne sais pas si on aura le temps de se voir beaucoup aujourd'hui, dit-il pour s'excuser d'avance. Leïla s'occupera de toi pour ton premier jour. Tu verras, elle est super.

Je hoche la tête. Je m'y vois déjà. Il est à peine neuf heures quand le taxi s'arrête devant un grand bâtiment. Nous sommes arrivés, visiblement. Andreas paie et nous pénétrons avec nos valises dans le terminal de croisière. J'ai l'impression de me trouver dans un petit hall d'aéroport, remplis des passagers qui viennent seulement de débarquer. Et nous, nous embarquons...

Andreas échange quelques mots, quelques sourires et poignées de main aux collègues dans la file d'attente du guichet à l'effigie de la compagnie. Dans la foule d'inconnus, je crois apercevoir une tête familière. Une blonde perchée sur talons nous rejoint à grands cris.

– Hey ! Salut !

Julia nous serre dans ses bras chaleureusement. Elle a l'air en pleine forme.

- Tu es contente de revenir au travail, toi ! s'exclame Andreas, rieur.
- Oui ! Tu dois me prendre pour une accro du boulot...

Il faut dire qu'après une croisière, à vivre en permanence avec des gens de toutes nationalités, ses jours de repos en solitaire dans son petit studio, loin des folles nuits à travailler dans un casino en pleine mer, doivent lui faire un choc. Surtout depuis sa rupture avec son Italien...

Nous passons ensemble les contrôles de sécurité et l'enregistrement des bagages, tout comme si nous prenions l'avion. Et enfin, ça y est, nous montons à bord du paquebot qui, depuis la passerelle, me paraît gigantesque. J'ai l'impression de me trouver au pied d'un immeuble, avec ses fenêtres, ses balcons.

Sur le pont, nous tombons nez à nez avec une femme d'une trentaine d'années, teint hâlé, robe orange. Elle porte à son épaule un étui d'appareil photo et nous gratifie d'un sourire jovial en nous apercevant. Andreas et elle se saluent.

- Je te présente Loretta. Lori, voici Leïla.

Après avoir discuté quelques minutes, Andreas me quitte pour rejoindre son poste.

– On se voit plus tard, d'accord ? me souffle-t-il avant de m'embrasser, tandis que Leïla a le dos tourné, en pleine conversation avec Julia.

Je le regarde s'éloigner sur le pont, tout beau dans son uniforme qui lui donne encore plus d'élégance.

Et lui fait un cul magnifique.

Leïla et Julia ont dû s'apercevoir de mon trouble parce qu'elles se sont arrêtées de parler pour observer la scène. Je sens mon visage s'embraser et nous éclatons de rire toutes les trois.

Je rigole, je rigole, mais en vrai, si quelqu'un d'autre que moi sur ce bateau lui mate les fesses, je me vengerai...

Et la vengeance d'une photographe est un plat qui se mange froid ! L'air de

rien, un cliché peut être une arme puissante. Je peux tout aussi bien capturer les beaux sourires, les élégants jetés de cheveux de ces demoiselles tout comme leur double menton ou leur culotte de cheval. Tout l'art réside dans l'angle de la photographie...

Oui, je suis diabolique.

– Prête pour une petite visite ? lance finalement Leïla.

Après avoir signé mon contrat pour ces deux semaines de travail en mer qui s'annoncent, reçu et enfilé mon uniforme – pantalon bleu marine, chemise blanche et badge à mon nom – et exploré pendant une bonne partie de la matinée les dix-huit étages du paquebot, nous nous rendons à la salle de restaurant réservée au personnel pour le repas du midi. Elle ressemble beaucoup à celle des passagers, malgré le fait qu'elle soit beaucoup plus petite. Heureusement que Leïla m'a donné un plan pour pouvoir me repérer seule par la suite, parce qu'actuellement, je ne suis même pas sûre de pouvoir retrouver le chemin jusqu'à ma cabine !

Je me sers au buffet et prends place à table à côté de Leïla. Elle me présente aux collègues de la tablée : il y a à ma gauche Miguel, un steward mexicain, à côté de lui, Lydia, une femme de chambre slovène, en face de moi, Stacy, danseuse originaire de Londres, plus loin, Vincent, que tout le monde appelle « Vince » et qui vient de Hambourg. Il a l'air d'être le joyeux luron de la tablée – mais cela n'a rien d'étonnant pour un animateur !

– Tu ne mangeras probablement jamais avec les mêmes personnes, me glisse Leïla. Aujourd'hui, c'est encore tranquille tant qu'il n'y a pas de passagers, mais en mer, chacun vient manger ici quand il a le temps – et parfois, on n'a même pas le temps de déjeuner !

J'imagine très bien. Rien qu'en visitant le paquebot vide de passagers, je me suis fait la réflexion que c'était une véritable ruche : tout le personnel s'active pour nettoyer, faire briller, livrer les vivres, vérifier les dispositifs de sécurité.

– C'est ta première fois sur une croisière ? me demande Vince, en agitant la

tête pour replacer sa mèche sur le côté.

Il a l'air tout jeune – 18 ou 19 ans – et avec son look détendu d'ado attardé, il m'inspire la sympathie. Je hoche la tête : affirmatif, gamin.

– Comment tu trouves le bateau ?

– Immense ! C'est à se demander comment une ville entière peut flotter... répons-je en riant.

Et encore, je n'ai pas tout visité... Mais Leïla m'a tout énuméré dans le détail en me montrant le plan : douze restaurants, autant de bars, deux salles de spectacle, un casino, un énorme espace aquatique, plusieurs piscines, des spas, deux boîtes de nuit, un club enfants, deux minigolfs, un centre de fitness, un pont pour les joggeurs (qui sert de patinoire en hiver), des coiffeurs, des boutiques, une laverie... et même un hôpital, un parcours d'accrobranche et une terrasse réservée aux nudistes !

Ce qui m'a frappée en visitant, c'est que tout est moderne, blanc, aux lignes épurées, avec de grandes baies vitrées donnant sur la mer... C'est incroyablement classe.

Évidemment, moi, je passerai le plus clair de mon temps dans deux endroits : la partie consacrée aux photographes, composée d'un studio photo pour les *shootings* réservés par certains passagers, d'un labo pour développer les photos et enfin d'une boutique où les passagers peuvent venir les acheter ; et puis l'espace réservé au personnel.

Le règlement interne concernant le personnel est plutôt strict, j'ai pu m'en apercevoir en le signant avec mon contrat : interdiction de se mêler aux passagers quand on est en repos ni d'utiliser leurs espaces, hygiène et propreté impeccable dans les cabines, sourire obligatoire devant les passagers, pas de mixité dans les cabines du personnel...

Mais j'espère bien qu'une petite entorse au règlement est possible pour le commandant !

Je n'ai d'ailleurs plus vu trace d'Andreas depuis qu'on est montés à bord : la passerelle de commandement est interdite d'accès pour qui que ce soit en dehors

du personnel autorisé. Ce qui n'est pas mon cas... Je ne sais pas très bien si Leïla se doute qu'il y a quelque chose entre Andreas et moi. Seule Julia est au courant, et pour l'instant, c'est très bien comme ça.

Je me demande ce qu'il fait à cet instant. Il m'avait expliqué qu'avant chaque départ, il réunissait son équipe pour définir la route qu'emprunterait le bateau jusqu'au prochain port, en fonction de la météo, de l'orientation du vent. Je suppose que la réunion n'est pas encore terminée et qu'il ne mangera pas avant quelques heures...

– Et toi, Loretta ?

– Pardon ?

Perdue dans mes pensées, je n'ai pas suivi la conversation.

– Tu partages ta cabine avec qui ? répète Lydia, la femme de chambre au fort accent slave.

Les pattes d'oie au coin de ses yeux me font dire qu'elle doit avoir la quarantaine passée.

– Elle est avec moi, répond Leïla à ma place.

J'acquiesce en souriant. Leïla était ravie de me faire visiter notre cabine tout à l'heure. Comme pour les autres membres du personnel, c'est très sommaire et très petit : un lit superposé, pas de fenêtre, une petite table et deux placards étroits, une télé, une minuscule salle de bains.

Une véritable chambre de Polly Pocket !

Elle m'a expliqué que nous y passerions de toute façon très peu de temps – seulement pour dormir – et qu'il y avait là l'essentiel. Je n'ai pas osé le lui dire, mais j'espère bien passer mes nuits dans la cabine d'Andreas...

Je termine mon plat en écoutant les conversations animées dans toutes les langues, tentant de trouver ma place dans cette grande famille. La nourriture est très bonne et le sourire me vient aux lèvres en repensant à cette fois où Andreas m'avait fait croire qu'il m'avait cuisiné un bon petit plat alors qu'il avait en réalité simplement fait réchauffer son « doggy bag de luxe » en provenance des

cuisines du bateau.

– On y retourne ? me lance Leïla une fois nos assiettes terminées. J'ai encore plein de choses à t'apprendre et à te montrer avant le départ !

32. Vers d'autres horizons

Sur le pont 4, Andreas accueille les passagers qui affluent par la passerelle, avec un chaleureux sourire et une poignée de main. Il est plus beau que jamais et je découvre encore une facette de sa personnalité que je ne lui connaissais pas : lui d'ordinaire si solitaire et réservé se montre incroyablement sociable et jovial. Mais après tout, cela fait partie du métier.

Je l'observe amoureusement dans l'objectif de mon appareil photo, à quelques mètres de lui, et mitraille sa rencontre avec les passagers – retraités, couples fortunés, familles avec enfants... Comme moi, les photographes recrutés par la compagnie sont aux aguets sur le pont pour immortaliser le départ.

À dix-sept heures précises, le paquebot entame sa manœuvre pour quitter le port de Hambourg. Le bruit de sa sirène qui retentit joyeusement me donne des frissons d'excitation.

Alors, ça y est, nous partons vers de nouvelles aventures !

Sur les recommandations de Leïla, je me rends à la poupe prendre en photo chaque couple accoudé au bastingage, certains agitant leur main pour saluer les passants sur le port, d'autres regardant la ville s'éloigner peu à peu. Certains prennent la pose, d'autres ne me remarquent pas – et c'est bien mieux comme ça : les photos sont plus naturelles.

En l'espace d'une journée, j'ai rapidement compris que le but pour moi ces deux prochaines semaines sera de faire un maximum de photos des passagers, qu'ils pourront par la suite retrouver et acheter dans notre boutique photo à bord. Pas le temps d'être créatif : les photos doivent être réalisées rapidement et réussies du premier coup. Même si cet aspect commercial et marketing me navre un peu, je me console en pensant que je m'amuserai sûrement bien plus lors des shootings programmés avec les passagers, qui auront lieu les jours sans escales, en pleine mer – et ce sera le cas demain.

Je m'arrête quelques instants pour filmer la sortie du port avec le Smartphone qu'on m'a fourni pour animer le compte Instagram de la compagnie de croisières. En légende, j'ajoute : « *Tschüss, Hambourg... Prochaine escale : Ålesund, Norvège !* »

Vers vingt heures, alors que déjà, la mer nous entoure à perte de vue, tous les passagers sont invités à se rendre en smoking et tenue de soirée dans le grand théâtre du pont 6 avant leur dîner pour un grand cocktail de bienvenue en compagnie du commandant. À l'entrée, Leïla et moi, à l'aide de trois autres photographes, avons installé un grand fond, comme celui que j'avais essayé de monter dans ma chambre avec l'aide d'Andreas. Sauf que cette fois, il ne joue pas le technicien, mais le modèle !

Pour mon plus grand plaisir, on m'a laissé le privilège de prendre en main le shooting du commandant et de chacun des passagers qui le souhaite. Là encore, c'est un peu à la chaîne : un petit sourire, une poignée de main et clic c'est dans la boîte – au suivant !

Mais tant que je peux mater Andreas dans le viseur, je veux bien faire ça toute la nuit s'il le faut !

C'est très frustrant de ne pas pouvoir lui parler, ni l'embrasser. Mais je me plais à imaginer que ce sourire, ce regard et cette fossette derrière l'objectif me sont adressés. Hélas, je suis aux premières loges pour constater que mon marin sexy est au goût d'une majeure partie des passagers de sexe féminin – les jeunes femmes aussi bien que les grands-mères et les petites filles qui demandent à lui faire un bisou. Quand l'une d'elles minaude face à lui, il ne peut pas s'empêcher de fixer l'objectif d'un air amusé, comme s'il savait très bien que derrière cet objectif, il y a une Loretta qui bouillonne intérieurement.

Ah, il est mille fois vengé du fait que je lui ai imposé Romain dans notre appartement ! J'ai envie de rater exprès leur photo, à toutes !

La séance photo ne s'éternise pas et Andreas passe rapidement sur scène pour son discours de bienvenue. Après les politesses d'usage, il commence par rappeler le programme des escales prévues pour ces deux semaines.

– Nous passerons la journée de demain en mer, nous ferons escale lundi à Ålesund et mardi à Bergen, en Norvège, mercredi les îles Shetland, nous passerons la journée de jeudi en mer, puis nous nous arrêterons deux jours à Reykjavik, en Islande. Le dimanche, nous serons à Akureyri, au nord de l’île, puis la semaine prochaine, nous aurons pour escales les îles Féroé puis Invergordon et Edimbourg, en Écosse, avant de rejoindre Hambourg.

Avant que les passagers ne puissent enfin se jeter sur les petits fours et les flûtes de champagne qui les narguent depuis le début du discours, le plus sexy des commandants invite sur l’estrade certains des membres de l’équipage.

– Notre personnel compte près de neuf cents personnes, alors je ne vais pouvoir vous en présenter qu’une infime partie, déclare-t-il.

Se succèdent sur scène tous les membres de l’équipe de commandement : le second, les officiers et ingénieurs, le directeur de croisière, le directeur d’hôtel, les chefs étoilés en charge des différents restaurants à bord. Puis, à ma grande surprise, Andreas nous fait signe, à nous les photographes, de venir le rejoindre.

– Ils immortalisent tous les bons moments de votre croisière... Ils ne sont pas tous là mais voici Leïla, Carsten, Lukas, Nick, et enfin, la jeune et talentueuse Loretta, annonce Andreas en me jetant un regard tendre.

Je tente de sourire sans trop rougir face à toutes ces paires d’yeux braquées sur moi. Une très grande partie des passagers – soit plus de trois mille – est réunie dans cette salle immense. Et j’ai l’impression que la terre entière lit sur mon visage que je couche avec le commandant.

Notre flirt passe soudain de l’intimité de notre appartement à ça : se retrouver à s’échanger de discrets regards complices devant nos trois mille trois cents autres colocataires du moment.

Je ne connaissais pas ma chance d’être seule avec lui durant toutes ces semaines... Si j’avais su, je n’aurais pas perdu autant de temps en hésitations avant de lui tomber dans les bras !

– Ça va ? me chuchote Leïla en redescendant de scène.

– Très bien. Je n’ai jamais été à l’aise en public, réponds-je pour justifier mon

teint rouge pivoine.

Notre public, lui, est déjà passé à autre chose : boire et manger. Ma première journée de travail à bord touche à sa fin et j'ai hâte de pouvoir manger avec mes collègues et d'aller me détendre au pont 16 sur la terrasse réservée aux employés !

Les derniers rayons du soleil réchauffent mes paupières closes alors que je me prélasser seule dans le jacuzzi du personnel. L'espace est désert : après avoir passé un bon moment à nous lier d'amitié en barbotant dans l'eau chaude, Leïla vient de me quitter pour aller faire un Skype avec son petit ami dans la salle de détente du pont 5, là où sont mis à disposition des membres de l'équipage des sofas, de quoi faire un karaoké et quelques ordinateurs. Désœuvrée, je suis restée pour profiter d'un rare moment de solitude, tellement reposant après une journée bruyante passée au contact des milliers de passagers.

Tandis que je rêve en regardant le soleil rouge se coucher dans les draps bleus de l'horizon, en pensant à la Norvège et à l'Islande que j'aurai bientôt la chance de découvrir, deux mains se posent sur mes épaules, me faisant sursauter.

– Comment va ma photographe préférée ?

Andreas apparaît dans mon champ de vision, toujours en uniforme et tout sourire. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il se déshabille déjà pour me rejoindre dans l'eau bouillonnante... nu. J'éclate de rire.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Entrer dans un jacuzzi en maillot de bain est une aberration, répond-il sur le ton de la plaisanterie.

Comme pour l'empêcher de raconter davantage de bêtises, je lui cloue le bec par un baiser sur les lèvres. J'ai l'impression que cela fait des siècles que nous ne nous sommes pas retrouvés en tête en tête. Des siècles que j'ai envie de lui, mais ce n'est jamais le bon moment... Il glisse sa main dans mes cheveux humides et je m'abandonne aux baisers passionnés du jeune commandant.

– Alors, comment était ton premier jour ? demande-t-il, la tête dans mon cou.

– Il n’aurait pas été aussi parfait si tu ne m’avais pas rejointe dans ce jacuzzi...

Aveuglée par mon désir soudain si ardent, je le laisse m’attirer tout contre lui. J’ai l’impression qu’en cet instant, débarrassé de Romain et de ses obligations professionnelles, lui aussi a bien plus envie de faire l’amour que de bavarder. Ses doigts défont mon haut de maillot de bain et sa main vient empaumer l’un de mes seins.

S’il continue, je vais décoller comme une fusée !

– Et si quelqu’un me surprenait en compagnie du commandant ? lui chuchoté-je à l’oreille, taquine.

– Généralement, personne ne vient ici à cette heure-ci, me rassure-t-il.

Le risque qu’on nous découvre ensemble ne fait que redoubler notre excitation. Mais comme pour le contredire, un bruit de porte qu’on ouvre se fait entendre sur la terrasse, bientôt suivi par ceux de pas discrets sur le gazon synthétique. Et je n’arrive pas à remettre la main sur ce foutu haut de maillot, perdu dans les bouillons d’eau chaude...

Instinctivement, nous nous éloignons l’un de l’autre, tâchant de cacher notre nudité sous l’eau mousseuse. Je tourne la tête et découvre avec surprise un visage familier.

– Julia ?

La jolie blonde perdue dans ses pensées nous remarque enfin dans la pénombre du soir et sourit.

– Ah, c’est vous ! Je me croyais seule.

Elle s’assoit sur les marches qui mènent au jacuzzi et allume une cigarette tout en bavardant avec nous. Elle aussi me demande si mon premier jour sur le bateau s’est bien passé. J’essaie tant bien que mal de faire abstraction du fait que nous sommes quasiment nus, Andreas et moi.

– J’ai déjà tant appris en une journée, réponds-je. Autant du point de vue du métier de photographe que sur le fonctionnement des croisières, et même

humainement parlant. Tous ces collègues de nationalités différentes, qui exercent ici à la perfection leur métier, pour poursuivre leur rêve ou pour offrir à leur famille le meilleur, en étant loin d'elle, ça me fascine. Je pense que je vais ressortir grandie de ces deux semaines ici.

– Tu sais ce bateau, c'est loin d'être rose tous les jours. On travaille énormément, parfois sans voir la lumière du jour, on ne se fait pas toujours des amis parmi les passagers, mais quand je vois le soleil se coucher sur la mer, je me dis que tout ça en vaut la peine. Ce bateau, c'est ma maison, et les collègues, ma famille.

Je ressens une pointe de nostalgie dans sa voix et je me sens soudain ridicule à me cacher sous l'eau, interrompue juste avant que les choses ne dérapent sérieusement entre moi et Andreas.

– Tu as fini de travailler pour aujourd'hui ? demande celui-ci innocemment.

Je lui coule un regard complice. Julia a beau être sa meilleure amie, on dirait bien que là tout de suite, il a une furieuse envie de la voir déguerpir.

– Non, il va falloir que j'y retourne, répond Julia en se relevant. Il y a énormément de monde au casino, ce soir : en début de croisière, les passagers ont toujours le porte-monnaie plein !

Sa pause terminée, elle s'éloigne sur ses talons hauts.

– J'étais contente d'avoir pu passer ma pause avec vous. Passez une bonne soirée, à plus tard ! nous lance-t-elle en agitant la main.

Une fois Julia disparue, nous éclatons de rire, soulagés que Julia n'ait pas eu l'idée de nous rejoindre dans le jacuzzi. Je récupère mon maillot de bain.

– Tu ne veux pas rester encore un peu ? demande Andreas, l'air boudeur.

– Je commence à avoir un peu froid. Ça fait un moment que je suis dans l'eau, j'ai les doigts tout fripés !

Andreas se relève en me portant dans ses bras comme une princesse, ce qui me fait éclater de rire, puis me repose délicatement sur le gazon synthétique de la terrasse. En m'enveloppant de mon peignoir de bain, il me glisse :

– Tu as raison, on peut aller dans un endroit où nous serons plus tranquilles.

Nous nous séchons et nous rhabillons, puis je le suis dans le dédale de couloirs et d'escaliers, jusqu'à ce que nous arrivions devant la porte d'une cabine. La sienne, je suppose.

Je le précède et découvre un salon spacieux, à la décoration contemporaine et soignée – moquette crème, meubles en bois blanc, tissus et tentures bleu marine – comme une suite de luxe dans un hôtel.

– Waouh, c'est magnifique. Mais je croyais que tu dormais dans une simple cabine ?

– J'ai fait une exception pour cette fois ! J'ai opté pour la suite qui m'est en principe attribuée. Je savais que ta cabine serait petite et sans confort, alors j'ai voulu que la mienne soit la plus agréable possible.

On peut dire que c'est le cas : la chambre attenante au salon est très grande, et comporte tout ce qu'il faut pour se mettre à son aise : deux fauteuils, un lit king size et un bureau, le tout avec, comme dans le salon, une grande baie vitrée donnant sur une terrasse avec vue sur la mer.

– Tu avais peur que je préfère dormir dans ma petite cabine avec Leïla ? répliqué-je en riant.

– Disons que je veux que tu gardes de ta première croisière un souvenir inoubliable, déclare-t-il, l'air de prendre ça au sérieux. Je sais combien c'est difficile de profiter du bateau quand on y travaille, mais je vais tout faire pour que tu aies presque l'impression d'être en vacances.

L'attention me touche énormément. Mais une petite cabine privative partagée avec lui aurait déjà été parfaite !

– Tu es vraiment adorable... soufflé-je, attendrie.

– La visite n'est pas terminée, mademoiselle, répond-il en désignant du regard la porte-fenêtre.

Curieuse, je l'ouvre pour explorer la terrasse. Celle-ci est gigantesque et occupe tout l'avant du bateau. D'ici, on a une vue imprenable sur les étages inférieurs et la proue du bateau qui fend les flots dans la nuit tombante. C'est

vraiment magnifique...

– Et ce n'est pas tout, ajoute-t-il.

– C'est-à-dire ? demandé-je, intriguée de savoir ce que mon sexy sex friend me réserve encore comme surprises.

– À partir de demain, je vais adapter mes heures de travail à ton planning pour passer un maximum de temps libre avec toi. Tu m'as beaucoup trop manqué aujourd'hui.

Il m'embrasse dans le cou. Accoudée au bastingage, je me retourne vers lui. Ses yeux bleus ressortent plus que jamais dans son beau visage, mis en valeur par son habit blanc. J'effleure du bout des doigts sa casquette de commandant. L'image est si belle que je n'ai qu'à brandir mon appareil photo qui pend encore à mon cou, pour vite l'immortaliser avant que la lumière orangée du ciel ne s'estompe totalement pour laisser place à la nuit.

– Je vais bientôt imposer dans nos règles de colocation à l'appartement que tu portes cet uniforme tous les jours, y compris quand tu es en vacances...

Séduit par mon ton de séductrice, Andreas entre dans mon jeu de paparazzi et joue les modèles en roulant des mécaniques devant l'objectif. Regard de braise, petit sourire taquin, irrésistible fossette et biceps apparents... je shoote en série. Seulement vêtue d'une petite robe, je frissonne dans l'air frais du soir. Je l'entraîne par la main vers l'intérieur.

S'abandonnant entièrement à notre petit jeu de rôle de la photographe et du modèle sexy, il se laisse guider jusqu'à l'immense lit où il s'installe, obéissant à mes injonctions quant à la pose à tenir. Mes clichés se succèdent, sur lesquels mon commandant joue la carte de la séduction plus que jamais, avec de moins en moins de vêtements...

Je m'assois au bord du lit pour donner à mes clichés une dimension plus intime que jamais. J'adore le résultat sur le petit écran du reflex : il se dégage des portraits d'Andreas, qui porte pour seul vêtement sa casquette de commandant, beaucoup de sensualité. Comme à mon habitude, je joue sur les perspectives, la symétrie, le flou de bokeh. Mais cette fois, contrairement à mes séances de photo habituelles, je n'ai pas tout à fait la tête à penser focale et vitesse d'ouverture. On dirait qu'Andreas est déterminé à jouer le rôle du modèle

tellement hot qu'il en fait craquer la photographe...

Après quelques minutes de shoots en rafale, n'y tenant plus, je laisse l'appareil photo de côté pour céder aux sirènes du désir. Visiblement fier de son petit effet, Andreas éclate de rire et m'aide à retirer ma robe d'été. D'une main habile, il dégrafe le haut de mon maillot de bain et effleure ma poitrine dénudée, reprenant là où nous en étions dans le jacuzzi avant d'être interrompus par l'arrivée de Julia. Sous ses caresses, je sens ma peau se couvrir de chair de poule et mes tétons se durcir. Assis l'un sur l'autre, nous sommes plus proches que jamais. Le parfum de sa peau, l'odeur de ses cheveux me rend folle.

Si je pouvais le manger...

– Tu es parfaite, souffle Andreas près de mon sein en le parsemant de baisers.

Il continue à me susurrer à l'oreille des mots tantôt doux, tantôt cochons, qui achèvent de me déshabiller. J'ai chaud et pourtant, je frissonne. Sa langue glisse sensuellement dans ma bouche et notre baiser humide provoque un incendie dans ma petite culotte... qu'Andreas attise encore plus en effleurant l'étoffe de ses doigts.

– Je vais te faire l'amour jusqu'au bout de la nuit, promet-il en mordillant ma lèvre tout en continuant ses caresses.

Pour toute réponse, un gémissement de désir m'échappe. Il me fait basculer en arrière pour me dominer de tout son corps musclé et incroyablement bien membré. Je me fais un plaisir de m'abandonner au délice que m'offrent ses doigts. Il fait glisser ma culotte le long de mes cuisses et avant qu'il ne me torture davantage en embrassant mon sexe trempé, je le retiens d'une main sous son menton.

Non, ce soir, c'est moi qui mène la danse...

Je me redresse pour soutenir son regard de braise et enserrer de mes doigts sa queue déjà raide dingue de moi. Andreas est là, dressé à genoux sur le lit, attendant de voir quelle surprise je lui réserve, un petit sourire aux lèvres.

– J'aime quand tu me résistes.

Il ne me quitte pas des yeux, et je prends un malin plaisir à le défier du regard, à le provoquer en promenant mes doigts lentement de la base de son sexe jusqu'au gland. Il attrape un préservatif et alors qu'il s'apprête à l'enfiler, je l'interromps.

– Laisse-moi faire, murmuré-je, très excitée.

Je déchire l'emballage de mes dents et m'applique à dérouler lentement le latex sur son pénis. Le faisant encore un peu plus languir, je me penche pour y goûter. Le contact est doux et sucré et petit à petit, je m'amuse à passer ma langue sur son gland puis en fais le tour avant de lécher chaque parcelle de ce qu'intérieurement j'appelle « ma sucette à la fraise ». J'augmente le rythme, la prenant entièrement et de plus en plus profondément dans ma bouche. Le souffle d'Andreas s'accélère sensiblement et ses doigts viennent doucement empoigner mes cheveux.

J'ai envie de le surprendre, de le provoquer, de lui donner autant de plaisir qu'il sait m'en donner. Ses gémissements ne font qu'augmenter mon excitation. Je sens sa queue se durcir entre mes lèvres et alors que je le sens venir, il me saisit les épaules pour me redresser dans un geste emprunt de tendresse et de force mêlées.

Mon beau blond approche son visage du mien, nos fronts sont collés l'un à l'autre, nos sueurs se mêlent. Le souffle court, nous nous accordons une brève pause, juste le temps de faire redescendre un peu la température. Puis, n'y tenant plus, nous roulons l'un sur l'autre sur les draps blancs.

Je suis tellement mouillée qu'il entre en moi sans peine, m'arrachant un soupir de désir intense. Mon cœur s'affole. Je dois me concentrer pour me retenir de jouir.

Pas déjà...

Je voudrais que cela dure toute la nuit, comme il me l'a murmuré. Les yeux d'Andreas me crient combien il me désire. Il empoigne si fort mes hanches que la jointure de ses doigts doit en être blanche. Il me prend à fond, de plus en plus intensément et mon dos se cambre : je ne suis plus qu'un arc-en-ciel rayonnant de plaisir. La sueur plaque mes cheveux sur mes tempes, mon souffle est

saccadé. J'en veux plus, toujours plus.

– Encore... soufflé-je d'une voix qui trahit l'intensité de mon désir.

Nos ébats prennent une tournure presque animale, et pour la première fois de ma vie, je découvre que j'adore ça. Mes ongles se plantent dans son dos. Dans un dernier assaut, je sens l'orgasme me submerger et un cri franchir mes lèvres avant de n'avoir pu le retenir. Andreas accélère pour jouir au même instant et je sens sa queue se figer en moi, dure et palpitante. Nos corps sont agités de spasmes l'un contre l'autre. Puis nos doigts, nos muscles se détendent, lentement. Un sentiment d'incroyable bien-être irradie mon corps de la pointe de mes cheveux à mes orteils.

Putain, c'était quoi, ça ?

J'avais déjà eu l'impression les fois précédentes avec Andreas d'avoir eu la partie de jambes en l'air la plus intense que j'aie connue et l'orgasme de ma vie, mais je me trompais. C'est chaque fois plus dingue que la fois précédente... Je ne pensais pas dire ça un jour, mais je crois qu'avec Andreas, le sexe va devenir ma passion.

À ce rythme, je vais finir nymphomane, moi !

Nous restons quelques instants ainsi, sa tête dans mon cou et moi les yeux dans les étoiles, à écouter le rythme de nos cœurs ralentir. Je voudrais qu'il reste ainsi fiché en moi pour l'éternité.

33. En famille

– Réveille-toi, Lori...

Andreas m’embrasse les cheveux et je me retourne dans le lit, pour mieux me rendormir. Le beau gosse me chatouille les côtes et incapable de me retenir de rire, j’ouvre les yeux. Il a déjà revêtu son uniforme blanc.

– Je dois y aller : terre en vue.

Je me lève d’un bond pour vérifier ses dires. Par la fenêtre, j’aperçois effectivement une masse sombre à l’horizon dans les premières lumières de l’aube.

– Dans une heure, on sera à Reykjavik. Prépare une petite valise : j’ai demandé à ce que tu sois libérée de tes obligations pour ces deux jours d’escale. On dormira dans ma famille, si tu veux bien.

– C’est vrai ? m’exclamé-je, ravie.

En ce matin du septième jour à bord du bateau, rien ne pouvait me faire plus plaisir. J’ai l’impression de n’avoir presque rien vu de la Norvège et des îles Shetland... Lors de la première escale, j’étais chargée de l’accueil à la boutique photo pour les passagers restés à bord, et de m’occuper du labo pour lequel nous attendions une pièce de remplacement pour l’une de nos machines pour développer les photos, qui est tombée en panne. Lors de la deuxième escale, j’ai seulement participé à l’une des excursions organisées, pour photographier les passagers. Quant aux îles Shetland, j’ai surtout vu l’une de ses églises très typiques où se mariait un couple de passagers et ma journée s’est écoulée une fois encore au rythme des crépitements de mon flash. Alors là, deux jours de liberté en Islande dans la famille d’Andreas, c’est inespéré !

Vêtue seulement d’une petite culotte, je me love contre Andreas et il me serre dans ses bras.

– Nous devrions arriver pour huit heures à Reykjavik. Rejoins-moi sur le pont 4 à neuf heures, d'accord ?

J'acquiesce et l'embrasse, incapable de résister à son regard océan. Après un dernier baiser tendre, il tourne les talons pour rejoindre son poste. La porte de la cabine se referme derrière lui et à présent complètement réveillée, je m'attelle sur-le-champ à choisir les vêtements que je vais porter pour ces deux jours de vacances en Islande.

Il me tarde tellement !

Sur le quai, le paquebot se dresse, gigantesque hôtel flottant. Les passagers ont déjà déserté le navire pour partir en excursion. Seuls quelques employés du bateau sont encore sur le quai, pour se promener à terre et aller boire un verre sur le port, pendant leurs quelques heures de pause.

Le soleil joue à cache-cache avec les nuages. D'ici, je devine déjà les montagnes. Main dans la main, chacun un sac dans l'autre, Andreas et moi marchons dans le port jusqu'à atteindre un établissement non loin, qui loue des voitures.

Andreas bavarde quelques minutes avec le gérant en islandais, et je ne cherche même pas à comprendre leur charabia. Le choix d'Andreas s'arrête sur un gros 4x4 noir. Nous nous engouffrons dans l'habitacle et le moteur démarre.

– Pourquoi tu as pris une si grosse voiture ?

– Tu vas vite t'en rendre compte, se contente-t-il de répondre en souriant.

La mère, les tantes et les cousines d'Andreas habitent un petit village situé apparemment à une trentaine de minutes de la capitale. Une fois sortis de la ville, les vertes montagnes s'offrent à nos yeux. Le véhicule s'engage sur de petites routes en lacet, caillouteuses et parsemées de nids-de-poule.

Effectivement, je comprends mieux...

L'Islande m'apparaît dans toute sa beauté : sauvage, isolée, typique. Les vertes prairies peuplées de moutons succèdent aux montagnes et aux petits lacs.

Au détour d'un chemin, Andreas se gare sur le bas-côté.

– Viens, je vais te montrer quelque chose !

Intriguée, je descends de voiture et le suis dans l'herbe, jusqu'à ce qui ressemble à une petite mare. Andreas commence à se déshabiller entièrement, sous mes yeux ahuris.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Pour toute réponse, il se glisse nu dans l'eau, sans marquer la moindre hésitation.

– Viens ! me lance-t-il, amusé.

– Mais il y a du vent, tu vas attraper froid...

– Elle est bonne, tu verras ! répond-il en riant.

Je m'approche pour plonger ma main dans l'eau et vérifier ses dires.

Mais... c'est une source d'eau chaude !

Une minute plus tard, me voilà moi aussi à barboter dans l'eau bouillante, à contempler l'horizon montagneux et profiter des rayons de soleil sur mon visage, et de la brise qui me rafraîchit la nuque.

– Il y a beaucoup de sources d'eau chaude dans le coin ? demandé-je.

– Oui, j'en connais tout un tas ! Il y a même le Blue Lagoon qui n'est pas très loin, mais c'est pour les touristes. Ce serait vraiment bête de payer l'entrée alors qu'on peut venir ici profiter de l'eau chaude et de la vue rien que toi et moi, non ?

J'acquiesce et comme pour le remercier d'ajouter « guide de voyage local » à la liste de ses compétences et qualités, j'embrasse le bout de son nez.

– Cet endroit est magique, dis-je, rêveuse.

Je voudrais rester ici toute ma vie.

– C'est vrai. Et il l'est encore plus avec toi, crois-je l'entendre murmurer.

- Qu’est-ce que tu as dit ?
- Moi ? Rien.

Je lui jette mon regard mi-soupçonneux mi-amusé, et il s’amuse à m’éclabousser. La guerre est de nouveau déclarée et la mare au milieu de nulle part dans l’étendue sauvage du sud-ouest de l’Islande s’emplit de nos cris et rires de grands enfants.

Quand enfin nous sortons de l’eau, l’heure a tourné et nous devons nous activer : la famille d’Andreas nous attend pour déjeuner. Andreas sort de son petit sac de voyage une serviette et, après nous être séchés et rhabillés, nous remontons en voiture, qui redémarre sous les chapeaux de roues sur le petit chemin désert et caillouteux.

Je remarque que la route est meilleure à un endroit, faite de goudron, mais très vite, elle s’arrête au beau milieu de nulle part et nous devons obliquer sur un chemin de terre.

- Qu’est-ce que les Islandais ont contre les routes ? demandé-je, amusée.
- Ah ça, c’est à cause du *Huldufólk*.

Hudu quoi ?

- C’est quoi ?
- Hmm, c’est difficile à expliquer. Ça veut dire « le peuple caché ». L’Islande est une terre de légende, tu sais. Ici les gens croient à tout un tas de petits êtres magiques et invisibles qui vivent à leurs côtés. Des elfes, des fées... ce genre de trucs.

- Vraiment ? dis-je en riant.

J’adore déjà l’Islande !

- Et donc, les routes ? reprends-je.
- Dès qu’une nouvelle route est construite, certaines personnes s’opposent à l’avancement des travaux s’ils estiment que cela nuit au *Huldufólk*. Et puis, il paraît que de toute manière, les engins tombent mystérieusement en panne.

Je ne peux réprimer une mimique d’étonnement. C’est pour le moins insolite, quand même, cette histoire.

- Donc il y a des routes commencées qui ne seront jamais terminées ?
- C'est ça, déclare mon chauffeur le plus naturellement du monde. Les Islandais sont très proches de la nature, et ce n'est pas une mauvaise chose.
- Tu y crois, toi, aux elfes et aux fées ? demandé-je encore avec un sourire en coin.

Il se gratte la barbe, l'air songeur.

– Je n'en sais trop rien. Je me souviens que les premières années où nous sommes arrivés en Allemagne, quand j'étais tout petit, mes camarades d'école se moquaient de moi à cause de ça. Lors d'une sortie scolaire dans la campagne, je leur ai dit d'arrêter de crier et de faire les fous pour ne pas déranger les elfes. Ils ont tellement ri que je n'ai plus osé en parler par la suite.

Je souris en imaginant Andreas enfant et tout blondinet.

Adorable !

Il se tourne vers moi d'un air soupçonneux.

- Toi aussi tu trouves ça ridicule ?
- Non, pas du tout ! C'est trop mignon.

La voiture s'arrête net au milieu du chemin en crissant des pneus sur les cailloux, soulevant un nuage de poussière. Heureusement que la route est déserte.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je, inquiète.
- Désolé. C'est quand tu parles de moi en disant que je suis « mignon », ça me donne une folle envie de te prouver que je peux aussi être un très vilain garçon.

Je pouffe. Il brille dans ses yeux la même lueur que lors des folles nuits précédentes passées en sa compagnie, qui sont en grande partie responsables de mes cernes, mais aussi du sourire qui s'est installé sur mes lèvres depuis que je dors dans ses bras toutes les nuits. Je n'ai pas eu besoin de faire de dessin à Leïla, qui a compris dès le premier soir où j'ai découché, que je partageais la cabine d'un autre membre de l'équipage. Pour l'instant, j'ai l'impression qu'elle

n'en sait pas plus...

- Là, maintenant, au milieu des champs ? dis-je pour le défier.
- Pourquoi pas ?

Au moment où l'idée commence à faire son chemin dans nos têtes, des gouttes de pluie commencent à tomber sur le pare-brise. La voiture repart sur le chemin de terre, dans un vrombissement. En temps normal, la météo n'est pas ce qui nous aurait arrêtés – après tout, on est Hambourgeois, et ce serait un comble d'être effrayés par une averse ! – mais aujourd'hui n'est pas un jour ordinaire. Notre temps en Islande est compté.

Et puis on aura tout le reste de notre vie pour copuler. Du moins, je l'espère...

Le 4x4 s'arrête, au détour d'une petite route, devant une petite maison de bois rouge au toit sombre, dominant la plage de sable noir. C'est le moment que choisit le soleil pour percer entre les nuages et l'illuminer d'un halo mystique, comme le feu d'un projecteur.

– Nous sommes arrivés, annonce Andreas. Je crois qu'Helen et Félix sont déjà là, eux aussi.

En effet, plusieurs voitures sont stationnées autour de la maison. Je commence à ressentir un peu de stress à l'idée de faire la rencontre « officielle » de toute sa famille... Comment va-t-il me présenter ? Sa colocataire ? Son « employée » ou collègue ? Sa sex friend à domicile ? Sa petite amie ?

Le pire, ce serait qu'il me laisse me présenter !

– Quelque chose ne va pas ? demande Andreas qui s'apprêtait à ouvrir sa portière.

Je souris pour faire bonne figure.

– Je suis juste un peu intimidée. Je n'ai pas pensé à apporter quelque chose à offrir à ta maman...

– Ne t'en fais pas pour ça ! répond joyeusement le beau blond. Allez, viens,

elle ne va pas te manger !

Je lisse mon chemisier bleu et replace quelques mèches de mes cheveux relevés en chignon. Un coup d'œil dans le petit miroir du pare-soleil me rassure : je n'ai pas si mauvaise mine que ça.

Andreas m'ouvre la portière en vrai gentleman, et pour me rassurer, prend ma main dans la sienne pour me conduire jusqu'à la petite habitation.

Alors c'est là que vit sa mère, avec sa tante, si j'ai bien compris.

Trois coups frappés contre le bois et le battant ne tarde pas à pivoter, découvrant le visage familial et souriant d'Helen, la sœur d'Andreas, que je n'ai pas revue depuis mon emménagement dans le loft.

– Salut les voyageurs ! s'écrie-t-elle gaiement en s'approchant pour nous embrasser.

Elle porte un léger pull jaune moutarde et en la voyant s'agiter en nous posant mille et une questions, je me fais la réflexion qu'elle ressemble à une joyeuse petite abeille.

– Comment vas-tu, Loretta ? Cela fait longtemps que je ne t'ai pas vue ! Alors, comment se passe la croisière ?

J'ai à peine le temps de répondre qu'arrive derrière elle un grand homme aux cheveux frisés et aux lunettes carrés. Ce doit être Félix, le mari d'Helen. Je lui serre la main, puis c'est au tour de deux dames de venir à notre rencontre. L'une des deux fond en larmes dans les bras d'Andreas. Grande et mince, les yeux très bleus comme deux saphirs et les cheveux grisonnants. La ressemblance est frappante.

– Maman, je te présente Loretta, avec qui je vis, dit Andreas en allemand, en relâchant son étreinte.

C'est alors qu'elle semble seulement me remarquer. J'esquisse un sourire timide à la femme d'une soixantaine d'années.

– Bienvenue. Je suis Guðrún, se présente-t-elle avec un accent, en

m'enserrant les mains dans les siennes, chaudes et ridées.

L'autre femme me salue à son tour, en Islandais, cette fois. C'est Norma, la plus jeune sœur de Guðrún, qui vit aussi dans cette maison, m'explique Andreas. Nous pénétrons dans le salon tout lambrissé de bois et je découvre le petit Léon, le neveu d'Andreas, qui joue aux petites voitures sur son tapis de jeu. Puis je fais la connaissance de deux grands gaillards, les fils de Norma, et d'un grand-oncle d'Andreas, assez âgé et un peu dur de la feuille.

Tout ce joyeux petit monde est ravi de se retrouver et discute longuement en islandais. Nous sommes invités à passer à table. Je découvre avec gourmandise et curiosité les mets islandais qui nous sont servis : pain noir, purée de poisson, truite fumée. Tout au long du repas, les conversations se croisent autour de la grande table, en islandais, en allemand, en anglais. Je sympathise peu à peu avec tous les membres de la famille, à l'exception de ceux qui sont à l'autre bout de la table, dont la maman d'Andreas.

Le repas touchant à sa fin, tout le monde s'active pour débarrasser la table et rapporter les plats en cuisine. Guðrún, visiblement fatiguée par toute cette agitation inhabituelle dans la petite maisonnée, se repose dans son fauteuil près de la fenêtre, un crochet et une pelote de laine sur les genoux. Andreas profite de ce moment pour aller lui parler plus tranquillement et m'invite à les rejoindre.

– Maman, je voudrais te demander ton avis sur cette bague, commence Andreas en sortant la petite boîte de sa poche, contenant le mystérieux bijou.

Les sourcils de Guðrún se lèvent, trahissant la surprise. Elle me jette un regard dur. Je ne comprends pas sa réaction, ni sa réponse, d'ailleurs : les mots qui sont sortis de sa bouche n'étaient pas de l'allemand.

– Mais non, je n'ai pas demandé Loretta en mariage ! répond Andreas en riant.

Mon sang se glace dans mes veines.

Mariage ?

Heureusement que ce n'est pas mon truc – même si j'ai bien aimé réaliser les photos des faire-part de Maike et celles de la cérémonie du couple de passagers

aux îles Shetland – parce que la réaction de « belle-maman » ne respire pas la joie !... Elle doit estimer que je ne suis pas assez bien pour son fils, et vu comme Andreas est parfait, elle a d'ailleurs sûrement raison.

Attends, je n'en reviens pas que je viens de penser ça. « Belle-maman » ! Non mais n'importe quoi... Il faudrait déjà qu'on soit « officiellement » ensemble.

Mais je me demande bien à quoi peut bien ressembler une officialisation, d'ailleurs. Après tout, on s'embrasse, on passe nos nuits ensemble. Ça ressemble bien à un début de relation, non ? Je chasse mes pensées pour me reconcentrer sur la conversation.

– C'est une bague que j'ai trouvée dans les affaires de papa, il y a quelques années, reprend Andreas. Elle date des années 1900, et j'aimerais bien connaître son histoire. Est-ce que tu sais quelque chose ?

Le visage de la vieille femme prend un air soucieux à l'évocation de son mari disparu.

– Oh. En effet, ce bijou me dit quelque chose maintenant, répond-elle en allemand cette fois. Mais tu sais comme ma mémoire me fait défaut. Je ne sais plus...

Elle porte la main à son front comme si elle essayait de rassembler ses souvenirs.

– Prends ton temps, maman. Mais si tu te souviens de quelque chose...

– L'héritage, le coupe-t-elle soudain. Je crois qu'il avait reçu ce bijou à la mort de son père. Mais ce sont de vieilles histoires, tout ça, je n'arrive plus bien à me souvenir...

Le grand-oncle d'Andreas, intrigué, s'est approché. Il met soudain ses lunettes pour observer la bague de plus près et baragouine quelque chose.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demandé-je discrètement à Andreas.

– Apparemment, c'était le porte-bonheur de mon père. Il lui avait dit un jour que cette bague était de grande valeur, mais avait encore plus de valeur émotionnelle, qu'elle était très importante dans l'histoire de la famille. Mais visiblement, il ne devait pas l'avoir avec lui le jour de sa mort...

Le vieil homme continue à parler et semble indiquer par de grands gestes une direction.

– Il nous conseille d’aller voir Salómon, traduit Andreas. Il dit que c’est un vieux collectionneur qui habite à Reykjavik et qui s’intéresse à plein de choses : les vieux objets, les légendes, la généalogie... Mon oncle pense que s’il y a quelque chose à savoir sur cette bague, il n’y a que lui qui puisse nous aider.

Ses yeux brillent d’une lueur nouvelle tandis qu’il replace avec précaution la bague dans son écrin de bois. Et je sais déjà où nous nous rendrons demain avant de reprendre la mer...

34. Secrets du passé

Assis sur mes genoux, Léon se retourne vers moi avec son livre sur les dinosaures et me décoche un sourire charmeur.

– Eh bien, tu as la cote auprès de mon loulou, on dirait ! s'exclame Helen, assise à mes côtés sur le canapé.

Il ne reste plus que nous dans le petit salon : les hommes – Andreas, Félix et les cousins – sont partis pêcher, le grand-oncle est rentré chez lui, Norma est au jardin et Guðrún fait la sieste. Léon devrait en faire autant mais il n'a vraiment pas l'air décidé à aller se reposer.

– On va faire une promenade ? propose la jolie rousse aux cheveux courts. Léon s'endormira probablement dans la poussette...

Aussitôt dit, aussitôt fait : Léon chausse ses petites bottes de caoutchouc jaune poussin et nous sortons de la petite maison rouge pour partir explorer les environs. Un sentier longe la côte noire et volcanique, faite de roches et de sable. La mer calme scintille jusqu'à l'horizon où elle rencontre le ciel parsemé de petits nuages blancs et cotonneux. Le petit s'extasie depuis sa poussette en désignant chaque mouette qui passe dans le ciel en poussant en cri.

– Je suis tellement heureuse que toi et Andreas vous entendiez bien, dit Helen, souriante.

Effectivement, on s'entend même plus que bien pour des colocataires. Si ça continue, on pourra bientôt même faire des économies d'eau en prenant notre douche ensemble !

– Oui, j'ai beaucoup de chance de vivre sous son toit, réponds-je sans trop m'avancer sur cette pente glissante.

– Tu sais, dès les premiers contacts avec toi, j'ai senti que vous deux, ça collerait ! avoue-t-elle en riant.

– Ah bon ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Je ne sais pas, une intuition... Et puis je connais bien mon frère. Tu es bien sûr très mignonne, intelligente, douée, passionnée, tu as de l'humour... Mais plus que tout ça, j'ai senti que tu étais une jeune femme profondément gentille et honnête.

Je hausse un sourcil.

– Mais tu recherchais une colocataire ou une petite amie pour ton frère, au juste ? lancé-je sur le ton de l'humour, un peu étonnée.

Dans la poussette, Léon s'est endormi. Helen rit.

– Une colocataire, évidemment. Mais je me suis dit que si cela pouvait lui permettre de trouver l'amour, tant mieux... Mon frère n'est pas du style à chercher une compagne. J'ai voulu donner un coup de pouce au destin !

J'ouvre la bouche mais rien n'en sort. En fait si je comprends bien, son annonce rigolote en forme de test psycho de magazine féminin était en quelque sorte un casting déguisé pour trouver une petite amie à son frère. On peut dire que ça a marché, mais je me sens un peu flouée.

– Pourquoi ne pas l'avoir laissé trouver seul quelqu'un qui lui corresponde ? finis-je par demander, les sourcils froncés. Sur les croisières, ce ne sont pas les prétendantes qui manquent...

En y repensant, j'ai le cœur qui se serre de jalousie.

– C'est bien le problème, répond Helen. Andreas ne tombe pas facilement amoureux, mais quand ça arrive, il est très passionné. Mais souvent déçu...

– Comment ça ?

– Disons que le prestige de l'uniforme attire toutes sortes de personnes : intéressées, superficielles ou même volages. Sans compter que l'absence met toujours à l'épreuve un jeune couple...

Nous arrivons à une pointe rocheuse et je ralentis le pas, comme pour mieux assimiler ce que je viens d'apprendre.

Une de ses ex l'aurait trompé, peut-être, pendant qu'il était en mer ? Je

comprends mieux pourquoi il est sur les dents quand Romain est dans les parages...

– Il n'est pas aussi souvent absent que je ne l'aurais pensé, dis-je.

Helen se tourne vers moi, un sourire au coin des lèvres. Elle a la même fossette que son frère.

– Cet été, c'est différent... D'habitude, il enchaîne les croisières les unes à la suite des autres pendant deux ou trois mois. Là, il s'est arrangé autrement avec ses collègues, j'ai l'impression.

– Pourquoi il aurait fait ça ? demandé-je, sans comprendre.

– Pour... être davantage avec toi, je suppose, avoue Helen. Andreas a une sorte de réserve, de pudeur quand il s'agit de sentiments, mais les regards qu'il pose sur toi ne trompent pas. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu aussi heureux.

Mes joues s'embrasent et mon cœur bat un peu plus vite. Je ne sais pas quoi répondre mais rien ne pouvait me faire autant plaisir que d'entendre ça. Même si je n'arrive toujours pas à comprendre ce qu'un garçon comme Andreas pourrait me trouver, à moi, la petite Française qui débarque de ses montagnes auvergnates...

– Alors... pourquoi votre mère a tiré cette tête d'enterrement quand elle a cru qu'on allait se marier ? ne puis-je m'empêcher de répliquer.

Helen fronce les sourcils : elle n'a pas assisté à la scène de tout à l'heure. Je lui explique et elle éclate de rire.

– C'est fou, je n'avais jamais entendu parler de cette bague... Pour maman, ça ne m'étonne pas. Elle chérit son fils plus que tout. Je pense que si Andreas se mariait, elle aimerait d'abord connaître un peu mieux sa future femme.

Eh bien, ça tombe très bien, parce qu'on n'est pas près de se marier !

Face à nous sur la jetée, quatre hommes et quatre cannes à pêche. Nous avons rejoint notre petit groupe.

– Alors, ça mord ? lance Helen.

Andreas se tourne vers nous et son sourire me fait chaud au cœur. Je cherche à lire dans son regard la réponse à la question qui me trotte dans la tête depuis le début de cette conversation en tête à tête avec sa sœur.

Est-ce vraiment possible que cet homme-là soit amoureux de moi ?

– C’est fou, ce soleil qui ne se couche jamais... soufflé-je à Andreas, au volant du 4x4.

– On s’y fait. Moi j’adore ça : personne ne dort beaucoup la nuit et on peut profiter de nos journées à cent pour cent. L’hiver, par contre, il fait nuit une grande partie la journée, c’est plutôt déprimant...

Après une courte nuit passée dans le salon de la petite maison rouge, nous avons dit au revoir à toute la petite famille pour profiter encore un peu des paysages islandais avant de devoir retourner à bord du paquebot.

De bon matin, nous avons pu nous promener sur les rives désertes du lac Kleifarvatn. Sous nos pieds, le sable était noir, et les montagnes ocre se détachaient sur un magnifique ciel bleu. Un vrai paysage lunaire ! J’ai l’impression d’avoir pris un milliard de photos. C’était vraiment fou d’être seulement deux petits êtres perdus là au milieu de rien, ou plutôt de l’immensité de cette nature sauvage, avec rien d’autre que les rayons du soleil et le vent sur notre visage. Malgré la légende que m’a racontée Andreas à propos de ce lac – un monstre mi-serpent mi-baleine habiterait ses profondeurs –, rien n’est venu en troubler la surface, lisse comme un miroir.

Mais je crois avoir pris encore plus d’incroyables photos à notre étape suivante : le volcan Thrihnukagigur, *de l’intérieur*. Andreas m’a dit que c’est le seul volcan au monde dans lequel on peut « entrer » : la chambre magmatique s’est entièrement vidée de sa lave il y a quelques milliers d’années et ressemble aujourd’hui à une grande cave dans laquelle on descend par une sorte d’ascenseur. J’ai tout adoré : la randonnée d’une heure pour y accéder, la descente accompagnée de guides, la visite de l’intérieur du volcan et la découverte de ses couleurs chaudes et étonnantes : jaune, ocre, pourpre...

Maintenant, j’ai assez de photos grandioses à mettre en fond d’écran de mon

ordinateur pour le restant de mes jours !

Le paysage défile par la fenêtre. Les habitations remplacent peu à peu les champs : nous entrons dans Reykjavik. Il ne nous reste que quelques heures pour rendre visite à ce collectionneur dont nous a parlé le grand-oncle d'Andreas avant de regagner le port...

– Tu crois qu'on trouvera quelque chose chez cet homme ? demandé-je.

Andreas a l'air concentré et déterminé.

– Aucune idée, mais qui ne tente rien n'a rien ! Et je me dis que dans tous les cas, ce sera intéressant de le rencontrer, s'il veut bien nous montrer ses objets anciens et nous raconter ses vieilles légendes. Toi qui aimes les brocantes, ça devrait te plaire.

J'acquiesce, enthousiaste. En effet, j'ai hâte de découvrir l'ancre d'un vieil islandais. Le folklore étant peuplé d'elfes et de trolls, je m'attends à pénétrer dans l'une de ces boutiques mystérieuses du Chemin de Traverse dans *Harry Potter*.

En réalité, il n'en est rien. Le 4x4 se gare à l'adresse indiquée : un pavillon ordinaire dans un quartier résidentiel de la capitale.

Andreas frappe à la porte. À ses côtés, la main dans la sienne, je me tiens droite, le cœur battant. Je n'ai aucune idée de ce que nous allons dire à ce brave monsieur. J'aimerais tant qu'il puisse apporter des réponses à nos questions – Andreas serait tellement heureux ! – mais je ne peux m'empêcher de penser que nos chances sont plus que minces...

La serrure se déverrouille une minute plus tard et le battant de la porte découvre le visage rond d'un vieil homme bien portant. Il nous adresse quelques mots en haussant les sourcils. Andreas lui répond brièvement en islandais puis passe à l'anglais après avoir sans doute vérifié que l'homme maîtrise cette langue.

– Je suis Andreas, et voici Loretta, dit-il en tendant la main à l'inconnu.

– Salómon, répond celui-ci en lui offrant une poignée de main ferme.

– C'est mon oncle qui m'a parlé de vous. Jens. Il m'a dit que vous aviez une

mémoire extraordinaire et une collection de vieux objets. Est-ce qu'on peut entrer quelques instants, pour vous poser quelques questions ? demande Andreas.

– Bien sûr, entrez, répond le collectionneur d'une voix rauque en nous précédant dans le couloir étroit de l'habitation, qui contraste avec sa corpulence.

Nous débouchons dans ce qui doit être un salon, à peine reconnaissable tant il y a d'objets et de désordre. Dans ce fourbi de tableaux, meubles anciens, vitrines, livres et journaux, il dégage deux chaises et nous fait asseoir. J'échange un regard complice avec Andreas : le lieu est pour le moins insolite et nous nous demandons tout à coup ce que nous sommes venus faire là, dans la maison d'un inconnu au beau milieu de la capitale islandaise.

Deux minutes plus tard, notre hôte revient avec trois tasses de café bouillant et un peu de sucre sur un petit plateau. Tout son corps est secoué par une toux de fumeur. Finalement, il prend place face à nous.

– Alors, dites-moi, comment va cette vieille branche de Jens ?

– Il se porte comme un charme !

– Content de l'apprendre, cela fait bien longtemps que je ne lui ai pas rendu visite. Mais dis-moi mon garçon, en quoi puis-je vous aider ?

– Mon grand-oncle m'a dit qu'aucun mystère sur cette île ne vous était inconnu, alors on s'est dit qu'on allait passer vous voir... Nous cherchons à connaître l'histoire de cette bague, explique Andreas en sortant l'écrin de la bague de sa poche sans plus de cérémonie.

Salómon se saisit de ses lunettes en écailles qui traînent sur la table jonchée de vieux papiers et les pose sur son nez pour observer l'objet de plus près.

– Que savez-vous de cette bague ? demande-t-il finalement.

Son visage ne trahit rien du tout. La bague ne lui fait ni chaud ni froid.

– Pas grand-chose, réponds-je, ironique. Ce serait apparemment un bijou qui appartenait au père d'Andreas.

– Ma mère m'a appris qu'il l'a héritée de son père et Jens croit se rappeler qu'il était pour lui une sorte de porte-bonheur, complète Andreas. Un joaillier a estimé que la bague était de grande valeur, alors forcément, je me pose des

questions. Pourquoi un tel bijou appartiendrait à une modeste famille de pêcheurs ? Mes parents se sont même expatriés pour des raisons financières, alors qu'il leur aurait suffi de vendre cette bague...

– Ah, tu sais mon garçon, parfois on sous-estime la valeur de ce que l'on a dans nos greniers... Crois-en mon expérience de collectionneur ! En tout cas, mes enfants, au risque de vous décevoir, je n'ai jamais vu cette bague de ma vie.

Bon, au moins, on aura essayé.

Andreas se tait quelques instants.

– Jens m'a dit que vous vous intéressiez à la généalogie. Peut-être que vous pourriez nous aider à y voir plus clair dans celle de ma famille, pour que je comprenne peut-être si l'un de mes ancêtres était assez riche pour s'offrir un bijou pareil ?

Je fronce les sourcils. Je ne vois pas tellement comment le vieil homme pourrait nous aider à retracer l'arbre généalogique d'Andreas.

– Volontiers. En Islande, on est tellement peu nombreux qu'on n'est pas étonnés de découvrir des liens de parenté avec ses voisins. La généalogie est un passe-temps national, surtout pour un vieux comme moi, explique-t-il avec humour, comme s'il avait saisi mon incompréhension.

Il se lève pour aller fouiller dans un tiroir du buffet.

– Tenez, j'ai des centaines de photocopies de registres paroissiaux, là-dedans. Vous n'avez qu'à y jeter un œil.

Il étale les papiers sur la table du salon déjà bien encombrée, et nous débutons nos passionnantes recherches. Sur une feuille, Andreas commence à inscrire son nom et d'après son patronyme et celui de son père et de son grand-père, retrouve peu à peu le nom de son arrière-grand-père et ainsi de suite, en s'aidant des documents d'archives remplis de listes en petits caractères.

Nous passons un long moment à étudier les documents. Même si je n'y comprends pas grand-chose, mener notre petite enquête a quelque chose d'excitant. Andreas me traduit le résultat de ses recherches, et notamment le métier de ses ancêtres, qui apparaissent généralement sur les documents.

L'objectif : trouver un ancêtre susceptible d'avoir fait fortune dans les années 1900.

Mais inlassablement, Andreas lit toujours le même mot à côté de leur nom : pêcheur. Je le vois commencer à baisser les bras, d'autant que l'heure tourne... Nous devons absolument être de retour à bord du paquebot pour treize heures, soit dans moins d'une heure.

Le nom d'un nouvel ancêtre d'Andreas est découvert et la profession qui figure à ses côtés sur le papier nous surprend. Ari Magnússon, né en 1891, était steward.

– Steward... sur un bateau de croisière ? demandé-je, étonnée.

Andreas n'en revient pas non plus.

– J'imagine, oui. Mais pour ça, il a certainement dû émigrer vers l'Angleterre, parce qu'à cette époque, les navires de croisière étaient des transatlantiques et ne passaient pas par l'Islande...

Je regarde Andreas, frappée d'une évidence soudaine.

– Quoi ?

– Le *Titanic*. Départ de Southampton en 1912. Ça collerait, non ?

Andreas a l'air aussi médusé que moi.

– Si je fais le calcul, Ari avait 21 ans cette année-là. Oui, ça se tient... Mais alors, le livre ?

– Ce serait la bague de la dame de la photo ! Exactement celle-ci ! m'écrié-je.

C'est dingue cette histoire... Je ne m'en remets pas. Andreas explique à Salómon ce que nous pensons avoir trouvé.

– Ça alors, la bague proviendrait du *Titanic* ? souffle le vieil homme, aussi étonné que nous.

– Pour l'instant, nous ne sommes encore sûrs de rien. Et puis, ça ne nous dit pas qui est cette femme et le lien avec ta famille, observé-je, tournée vers Andreas. Il n'y avait rien d'écrit à propos d'elle dans le livre...

Andreas reste songeur. Il consulte nerveusement sa montre : il est plus que l'heure pour nous de repartir. À regret, il rassemble ses notes et les glisse dans son sac.

– Merci infiniment, Salómon, dit-il en se levant et en serrant la main du collectionneur. C'était un plaisir de faire votre connaissance. Nous aurions aimé rester un peu plus longtemps, mais le devoir nous appelle...

J'échange à mon tour une vigoureuse poignée de main avec le vieil homme.

– Il n'y a pas de quoi, mes enfants. J'espère que vous pourrez revenir bientôt pour en apprendre davantage sur cette bague... du *Titanic*. Incroyable, cette histoire ! murmure-t-il pour lui-même en nous raccompagnant à la porte.

Nous repartons le cœur léger, avec l'impression d'avoir fait un énorme pas en avant dans nos recherches, alors que pourtant, le mystère reste encore entier...

35. C'est officiel !

Toutes les bonnes choses ont une fin. Ces deux semaines en mer ont passé à toute vitesse et pourtant, il s'est passé tellement de choses que je sais déjà que je ne suis plus la même qu'à notre départ. Les *shootings* en mer, les sourires échangés avec les passagers, les instants de détente passés avec les membres de l'équipage, les excursions dans ces îles vertes du nord, les soirs à m'endormir bercée par le clapotis des vagues, les matins à me demander dans quel pays nous amarrons... tout cela prendra fin demain déjà, et j'ai bien du mal à y croire.

Sur la grande imprimante photo du labo, j'en profite pour faire des tirages des photos de mes derniers clients, mais aussi de quelques photos personnelles prises lors de la journée dans la famille d'Andreas. Je me suis dit que je pourrais les envoyer à sa maman pour qu'elle conserve un petit souvenir de cette rare journée où elle a pu profiter de la présence de ses deux enfants.

Et tant pis si ça fait lèche-bottes !

Je ne voudrais pas qu'elle croie que je suis comme toutes ces filles qui tournent autour d'Andreas mais qui ne voient en lui qu'un commandant de bord sexy et plein aux as. Moi, je m'en fiche : il pourrait bien gagner une misère en cumulant les petits boulots, il me ferait craquer tout autant... C'est sûr que c'est grandiose tout ce que je vis avec lui – le loft, la maison de Sylt, la croisière... – mais pour moi, une rose en origami faite dans une serviette en papier est aussi romantique qu'un énorme bouquet de roses rouges. Ce qui est beau, c'est le geste.

Et puis, faire une rose en papier, ça demande plus d'efforts que de simplement acheter des fleurs.

– Euh Lori ? C'est à toi ces photos ?

Alors que je m'apprêtais à faire demi-tour avec mes clichés sur papier glacé en main, la voix de Leïla m'interpelle. Et mon cœur s'arrête de battre lorsque

j'aperçois dans sa main une photo d'Andreas torse nu et diablement sexy. L'une de celles que j'ai prises le premier soir de la croisière, deux semaines plus tôt, alors que nous nous retrouvions en tête à tête et plutôt dénudés dans sa cabine.

Heureusement, sur celle-ci, il avait encore son boxer...

– Oh. Non... Enfin oui, mais j'ai dû faire une erreur en sélectionnant les photos à imprimer, dis-je en sentant immédiatement le rouge me monter aux joues.

Leïla me dévisage sans comprendre, puis éclate de rire. Par chance, nous ne sommes que toutes les deux dans le labo.

– Mais... attends, c'est avec Andreas que tu passes toutes tes nuits ? s'exclame-t-elle.

Je baisse la tête, un peu gênée.

– Je comprends mieux pourquoi tu faisais des cachotteries, reprend-elle en riant. Et aussi pourquoi il a demandé à ce que tu ne travailles pas quand nous étions en Islande... Mais tu aurais pu me le dire ! Mais alors comme ça, vous sortez ensemble tous les deux ?

Mon amie me bombarde de questions, les yeux brillants d'excitation.

– C'est une bonne question. Moi-même, je ne sais pas, réponds-je, ironique.

– Comment ça, tu ne sais pas ?!

Faute de chaises à proximité, nous nous asseyons sur une table pour nous accorder une brève pause bavardage.

– Comment tu sais, toi, que tu es officiellement en couple avec quelqu'un ? demandé-je.

Leïla ouvre de grands yeux et rit à nouveau.

– Je ne sais pas, moi. Quand on s'envoie tous les jours des messages, quand on passe toutes ses soirées ensemble chez l'un ou chez l'autre, quand on commence à faire des trucs un peu romantiques...

J'affiche une moue dubitative.

- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Dans notre cas, c'est un peu plus compliqué que ça...
- C'est-à-dire ?

Je vais finir par passer pour un OVNI. Elle me regarde avec des yeux ronds comme des soucoupes !

– On ne s'envoie pas souvent de messages et on ne passe pas nos soirées l'un chez l'autre, parce qu'on habite ensemble. Quant aux trucs romantiques, Andreas s'est toujours montré adorable avec moi, mais peut-être qu'il est comme ça avec tout le monde.

– Vous habitez ensemble ? Je ne comprends rien du tout, me coupe la photographe en riant.

– On est... colocataires, précisé-je.

– Oh...

Leïla commence à mieux saisir les raisons pour lesquelles je suis perdue et nous passons les dix minutes suivantes à bavarder. Enfin la vérité, c'est plutôt qu'elle continue à me bombarder de questions et moi, je tente d'y répondre. Mais pour elle, cela ne fait aucun doute : Andreas et moi sommes officiellement ensemble.

– Il y a juste une chose que je ne comprends pas : pourquoi vous vous cachez, au juste ? demande-t-elle, sourcil levé.

Ma bouche s'entrouvre mais je ne trouve rien à répondre.

Bonne question...

– Je n'en sais rien... Andreas est plutôt quelqu'un de secret, il n'a peut-être pas envie d'afficher sa vie privée sur le bateau. C'est le commandant de bord, alors ça ne ferait pas très professionnel de flirter en public avec une employée... Ou alors, il a honte de moi ! ajouté-je en riant.

– Je ne vois pas pourquoi, tu es jolie comme un cœur, réplique Leïla. Et puis tu as du talent ! D'ailleurs, cette photo est magnifique, elle pourrait faire la couverture d'un magazine !

Je rougis, très flattée. Soudain, cela me donne une idée : le concours de photo ! Il doit rester encore quelques jours avant la date limite de participation et il me semble que rien n'interdit de soumettre deux séries de photographies différentes. Le thème était le portrait, et mes clichés de Romain comme ceux d'Andreas y correspondent parfaitement.

C'est décidé : je les enverrai à l'adresse mail du concours dès ma prochaine pause. Après tout, si je veux percer dans la photographie, autant mettre toutes les chances de mon côté ! Je me demande si grâce à l'un ou l'autre de mes *shootings* avec les garçons, j'aurais une chance de figurer parmi les lauréats...

Que préférerait le jury : bad boy torturé en sortie de club ou marin tatoué au regard coquin sur lit king size ?

C'est envoyé ! J'ai de la chance qu'Andreas m'ait autorisée à faire ce que je voulais de cette série de photos presque érotiques – hormis la montrer à tout le paquebot, évidemment. Sur un des ordinateurs de la salle de détente pour le personnel, je ferme la page Internet et me lève de mon siège. La pièce est quasiment vide à cette heure.

– Ah, Lori, ça tombe bien que tu sois là !

Quand on parle du loup...

Andreas dépose un baiser furtif sur ma joue. Aussitôt, il s'assoit sur le siège que je viens de quitter et s'empare de la souris.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Il désigne son téléphone dans sa main.

– Helen vient de m'appeler.

Je ne comprends pas.

– Ah bon, qu'est-ce qui se passe ? m'enquiers-je, inquiète.

– Apparemment, elle m'a envoyé quelque chose par mail, ça concerne notre

petite enquête...

Il m'explique rapidement qu'après notre départ, Salómon, intrigué par cette histoire de bague liée au *Titanic*, a continué à fouiller dans son tas de papiers en quête d'une quelconque piste.

– Aujourd'hui, il est venu chez ma mère et ma tante. Il aurait trouvé une coupure de journal datant de 1912, que son grand-père avait conservée à l'époque. Ma sœur l'a numérisée pour me l'envoyer.

Bouillonnants d'impatience, nous nous approchons de l'écran. Mon cœur bat fort à l'instant où Andreas clique sur la pièce jointe. L'article de journal apparaît, tout jauni, à l'encre passée. Évidemment, il est écrit en islandais...

– Tu me traduis, hein ? lancé-je, trop curieuse, en voyant la surprise se dépeindre sur le visage du beau blond.

L'article du journal *Vísir*, daté du 17 avril 1912, revient longuement sur la catastrophe du *Titanic*. En dessous des gros titres indiquant le nombre de disparus, du long texte expliquant les circonstances du drame et d'une liste non exhaustive des survivants, c'est un encadré illustré d'une photo qui a l'air d'intéresser particulièrement Andreas.

Il commence lentement à me traduire le passage.

UN STEWARD ISLANDAIS SAUVE UNE RICHE BRITANNIQUE

Parmi l'équipe du Titanic se trouvait un steward islandais d'une vingtaine d'années, Ari Magnússon. D'après les premiers témoignages, dans la nuit du naufrage, aux alentours de 1 h 35, il a embarqué avec plusieurs membres de l'équipage, ainsi que des femmes, des enfants et des hommes de toutes classes à bord du canot de sauvetage n° 15. Ce fut le canot le plus chargé. Alors que celui-ci s'éloignait du Titanic en train de sombrer, Ari Magnússon aurait prié le responsable du canot de ralentir afin de pouvoir hisser à bord une femme qui les appelait à l'aide à quelques mètres, dans l'eau. La femme sera finalement secourue grâce au jeune steward. Il s'agissait en réalité d'une des passagères les plus fortunées du Titanic : Elinor Dean, riche héritière britannique, qui voyageait seule en compagnie de sa servante pour rejoindre son mari à New

York. Dans la panique qui régnait à bord, elle était tombée à l'eau. Une fois les passagers du canot montés à bord du Carpathia – le paquebot venu les secourir – sains et saufs, elle aurait offert au jeune steward, en signe de sa reconnaissance pour lui avoir sauvé la vie, la plus coûteuse des bagues qu'elle arborait à ses doigts : un modèle unique composé de fins diamants formant une rosace. Selon les dires, elle aurait conseillé à son sauveur de la vendre, car suite à la tragédie, elle la soupçonnait de porter malheur. Mais Ari Magnússon a, lui, affirmé qu'il refusait de s'enrichir suite à cet événement tragique et qu'il considérait au contraire la bague comme un porte-bonheur. Après tout, la jeune femme et la bague n'avaient-elles pas survécu au naufrage le plus meurtrier de l'histoire ?

Andreas reste un moment silencieux, ému.

– C'est incroyable, soufflé-je. Alors c'était bien elle, la femme de la photo du *Titanic*, la propriétaire de la bague !

Je désigne la photo de l'article, où sourient côte à côte la riche femme arborant un grand chapeau et le jeune marin.

– Oui... Je n'arrive pas bien à réaliser encore, avoue Andreas en sortant le petit écrin de la poche de son uniforme. Tu t'imagines que cet objet provient du *Titanic* ?

Nous contemplons la bague scintillante avec un regard neuf. J'en ai presque la larme à l'œil.

Elle est vraiment magnifique...

– Tu crois que ces deux-là sont tombés amoureux ? demandé-je, attendrie.

– On n'a qu'à vérifier ça tout de suite...

Andreas extrait de son autre poche son arbre généalogique griffonné chez Salómon. Mais en face de Ari Magnússon apparaît un autre nom : Fríða Einarsdóttir.

– Non, tu vois, il s'est marié à une Islandaise en 1916. À mon avis, le naufrage a freiné ses ambitions de steward et il est retourné vivre auprès des siens en Islande et vivre de la pêche, suppose Andreas. Et puis d'après l'article,

Elinor était mariée et sur la photo, elle a l'air beaucoup plus âgée que lui. Peut-être qu'ils ont entretenu une correspondance amicale, ou peut-être que leurs vies ont repris leur cours chacune de leur côté ? Ça, on ne le saura jamais...

Je remarque sur ses notes que le couple a donné naissance à deux enfants : Finn et Elínora.

– Regarde, il a donné son nom à sa fille ! m'exclamé-je. Enfin, pas exactement le même.

– Oui, tu as raison ! Je n'avais pas fait attention. Je pense que c'est parce qu'en Islande, Elínór est un nom d'homme.

Nous contemplons encore un instant l'arbre généalogique.

– Il y a quelque chose de fou, c'est que j'ai fait l'arbre généalogique en remontant seulement par le côté paternel. Ari était mon arrière-arrière-grand-père, dit Andreas. Ce qui veut dire que la bague est passée de père en fils. Étonnant, non ?

– Oui. C'était peut-être pour porter chance en mer que l'objet a été légué chaque fois au fils ? supposé-je.

Andreas hoche la tête, l'air convaincu.

– Peut-être bien, conclut-il. Merci Lori, c'est un peu grâce à toi que j'ai pu découvrir le passé de cette bague et en savoir plus sur mes ancêtres. Si tu savais comme je suis soulagé de savoir qu'elle soit rattachée à une belle histoire, et non à un sombre secret comme je le pensais au début... Ce soir, je porterai un toast lors de notre dernière soirée à bord.

Ses yeux brillent d'une lueur intense. Ému, il me serre fort dans ses bras en m'embrassant dans les cheveux, comme il a l'habitude le faire, et je sens en cet instant, plus que s'il m'avait embrassée sur les lèvres, que ce qui nous lie est plus fort qu'un simple flirt.

Non, c'est officiel maintenant : quand la tendresse et les sentiments s'en mêlent, ce n'est plus seulement une histoire de sexe.

Je vais fondre d'amour...

La soirée bat son plein. L'appareil photo à la main, j'immortalise encore une fois les passagers en tenue de gala, un verre de champagne à la main, les assiettes et les sourires. Le repas digne d'un restaurant trois étoiles s'achève dans un joyeux brouhaha aux petites tables rondes occupant une bonne partie de la grande salle de bal.

Bientôt, la « soirée d'adieu au Capitaine » – qui clôture ces deux semaines merveilleuses de croisière en attendant notre retour au port de Hambourg au petit matin – se poursuivra en musique sur la piste de danse. Andreas, plus beau que jamais, se lève soudain de sa chaise, un micro à la main. Il domine toute sa tablée.

– La croisière s'achève déjà... commence le bel homme en blanc, l'assistance suspendue à ses lèvres. J'espère que vous avez tous et toutes passé de très bons moments en notre compagnie et peut-être que j'aurais le plaisir de revoir certains d'entre vous lors d'un autre voyage ! J'aimerais aussi ajouter un petit mot plus personnel, si vous me le permettez. Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Aujourd'hui, j'ai appris que mon arrière-arrière-grand-père était steward à bord du *Titanic* en ce tragique mois d'avril 1912. Il a survécu et grâce à lui, d'autres ont aussi eu la vie sauve. Aujourd'hui plus que jamais, je suis fier de mes origines. Et je voudrais porter un toast à ces membres d'équipage qui travaillent dur pour se mettre à votre service, qui font de leur mieux pour garantir votre sécurité et faire en sorte que votre séjour soit inoubliable... et pour que plus jamais une telle catastrophe ne se reproduise... Levons nos verres pour les remercier et à la mémoire de tous ces passagers qui ont péri en mer il y a plus d'un siècle.

L'émotion semble gagner toute la salle et commencent à s'élever timidement dans les airs les verres et les premiers applaudissements. La clameur devient plus forte et maintenant, les gens se lèvent de leurs chaises. C'est une véritable standing ovation. Les musiciens entonnent un air que je crois être *Nearer My God To Thee*, la dernière chanson jouée à bord du *Titanic* avant qu'il ne sombre... Les serveurs s'arrêtent un instant de travailler pour profiter, émus, de ce court instant de gloire.

Le morceau terminé, l'orchestre entonne un air plus joyeux et la soirée

reprend de plus belle. Je me sens légère, portée par le bonheur qui se lit sur tous ces visages détendus, que je capture à grand renfort de crépitements de mon flash. Au plus fort de la soirée, alors qu'une chaleur étouffante règne dans la salle, je sors prendre une pause sur le pont. L'air frais me fait du bien. À l'horizon, encore rien d'autre que le bleu à perte de vue, dans la nuit tout juste tombée. La terre ne sera pas en vue avant les premières lueurs du jour.

Je me remémore en rêvassant ces deux semaines incroyables qui resteront gravées dans ma mémoire. J'ai hâte de pouvoir raconter tout ça à Maïke. J'ai l'impression d'avoir énormément progressé en photographie et je me rends compte que ce qui m'a le plus plu, c'était de photographier ce mariage aux îles Shetland. C'était un véritable défi créatif de capturer sur le vif les visages, les émotions, le décor et le paysage, les détails de la robe, les alliances.

J'ai hâte de lui raconter aussi mes déboires avec certains passagers capricieux, comme ce vieil homme aigri qui voulait absolument qu'un photographe l'accompagne lors de son excursion de cinq personnes, alors que nous ne sommes même pas assez pour accompagner toutes les excursions de plus de cent personnes. Mais je retiens aussi les échanges intéressants que j'ai eus avec des personnes de tous les horizons, les forts liens d'amitié créés avec d'autres membres du personnel – Leïla, Vince, Miguel, Stacy et bien d'autres... –, les incroyables paysages traversés, ma découverte de l'Islande et de la famille d'Andreas... et bien sûr, les instants complices à le retrouver en catimini sur le bateau pour lui voler des baisers.

Je soupire, laissant la nostalgie de la fin de cette grande aventure m'envahir.

– Hey, Lori... Quelque chose ne va pas ?

Andreas m'embrasse dans le cou et s'accoude à mes côtés au bastingage.

– Je suis juste un peu triste que la croisière s'achève, avoué-je. C'était vraiment magique, je ne te remercierai jamais assez de m'avoir offert l'opportunité de travailler sur le bateau, de découvrir ce monde à part, de me montrer ton univers et cette autre facette de toi-même...

– Laquelle ? demande-t-il en riant.

– Celle de commandant de bord, incroyablement sociable et aux petits soins pour ses passagers. Et celle de fils à sa maman, aussi.

Il pouffe.

– Tu n’es quand même pas jalouse de ma mère, j’espère ?

– Non...

Nous éclatons de rire.

– Alors, tu penses retenter l’aventure de travailler à bord lors d’une prochaine croisière ? s’enquiert-il après quelques instants.

Je réfléchis en faisant la moue.

J’hésite encore...

– Mes cours vont bientôt commencer, alors pour l’instant, c’est sûr que non. Et l’été prochain... peut-être, même si évidemment, je préférerais trouver un job par moi-même et non pas par un coup de baguette magique d’un commandant de bord sexy, dis-je en riant.

– Je t’ai seulement donné un coup de pouce, mais tu as tellement de talent qu’avec ton expérience, maintenant, tu pourrais être embauchée par n’importe quelle autre compagnie. Tu as fait de l’excellent boulot pour le couple de mariés, ils viennent encore une fois de me dire combien ils sont heureux d’avoir célébré leur union avec nous et que les photos sont sensationnelles. Et puis, si tu préfères profiter de la croisière, tu sais bien que tu pourras revenir sans souci en tant que passagère...

Mon sourire s’élargit. Ses mots me font chaud au cœur.

– À vrai dire, je crois que cette expérience était tellement unique qu’elle devrait rester unique, justement. Et puis maintenant que je connais les coulisses de l’équipage, j’aurais du mal à me la couler douce en pensant à ces employés qui travaillent d’arrache-pied sans vraiment profiter du voyage. Même si les conditions de travail sont correctes dans ta compagnie, il y a un vrai fossé entre employés et passagers. Et puis tout ce luxe et ces paillettes, ce serait trop pour moi.

Andreas me regarde en coin, moqueur.

– Menteuse...

– Non, je t’assure, clamé-je. J’ai adoré la croisière, mais je me suis aperçue que ce ne serait pas vraiment le style de vacances que j’aimerais passer, en fin de compte. Tout est si... organisé. Cela manque d’improvisation, d’authenticité, d’aventure... Tout est un peu trop facile, du moment que l’on a de l’argent. Je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire.

– Si, bien sûr, acquiesce-t-il. Quel est ton genre de vacances, alors ?

– En fait, tu vas sûrement rire mais je crois que les meilleures vacances de ma vie, je les ai passées avec Maike il y a trois ou quatre ans, commencé-je à raconter. Un été, on a voulu partir toutes les deux en vacances, mais on n’avait rien prévu et surtout, on n’avait pas un rond en poche. Et là, on a eu une idée folle : partir à vélo un matin avec une tente, un réchaud, une carte et un sac à dos, en se promettant de ne revenir à Hambourg qu’une semaine plus tard. Finalement, on a fait tout un périple sur la côte nord de l’Allemagne jusqu’à atteindre l’île de Rügen, en faisant parfois quelques tronçons du parcours en train régional avec nos vélos. Chaque nuit, on dormait dans un endroit différent, dans des campings en bord de mer. Au final, on a parcouru plus de trois cents kilomètres, vu des paysages incroyables et il nous est arrivé mille et une aventures. On a eu une roue crevée, on a fait une nuit de camping sauvage parce qu’on n’avait trouvé ni camping ni hôtel, on s’est perdues, on a pédalé sous l’orage, une autre fois, on a cru mourir de chaud et de soif parce qu’on ne trouvait rien pour remplir notre gourde sur plus de dix kilomètres... Mais à la fin du séjour, on s’est rappelé qu’à chaque étape, on a rencontré des personnes incroyables qui nous ont aidées sans rien attendre en retour, on a découvert des endroits sauvages que personne ne connaît, on s’est levées chaque matin en regardant le soleil se lever sur le paysage, on a croisé d’autres cyclistes formidables, mais aussi des lapins, des cerfs, des chevaux. On ne s’est jamais aussi senties libres et aussi fières d’avoir accompli tout ça à la seule force de nos jambes. Je rêverais de revivre une aventure comme ça, peut-être ailleurs, peut-être pas avec Maike, peut-être pas à vélo, mais peu importe, tant que ça me fait sentir... vivante.

Lorsque j’achève ma tirade enthousiaste, je crois lire dans le regard d’Andreas beaucoup d’admiration.

– Tu es incroyable, Loretta. Tu as infiniment raison. Même si j’adore mon métier, c’est davantage le côté navigation qui me passionne que l’aspect hôtellerie de luxe. Je préfère aussi voyager par moi-même, faire des treks en

Islande... loin des passagères nymphomanes et cougars qui me courent après !

Je m'esclaffe.

Moi aussi, je préfère quand tu te tiens loin de ces passagères-là !

– Tu viens danser ? propose-t-il en me tendant sa main.

Nous retournons dans la salle de bal, où tournoient des centaines de couples endimanchés sous les lustres en cristal. Je confie mon appareil photo à Lukas, le photographe stagiaire, pour prendre moi aussi place au milieu de la piste, au bras de mon cavalier tout de blanc vêtu.

Comme lors de cette soirée au loft, quelques semaines plus tôt, qui nous avait beaucoup rapprochés et où nous avions dansé les yeux dans les yeux au beau milieu de nos invités, nous oublions le monde qui nous entoure pour nous concentrer avec plaisir sur l'enchaînement de nos pas.

Au cœur de la piste, alors que les dernières notes de la chanson résonnent encore, notre danse s'achève par un long baiser qui me donne le frisson. Andreas s'est emparé de mes lèvres comme si sa vie en dépendait, indifférent aux regards portés sur nous, pour mon plus grand bonheur.

C'est officiel : aujourd'hui s'ajoute au palmarès des plus belles journées de ma vie.

36. Quitte ou double

Hambourg défile par la fenêtre du métro. La journée est radieuse. Andreas, lui aussi, observe le paysage, perdu dans ses pensées. Il surprend mon regard sur lui et j'observe avec bonheur sa fossette apparaître au coin de son sourire. Deux jours que nous sommes revenus de croisière et nous n'avons jamais été aussi proches.

Nous avons retrouvé notre appartement, nos petites habitudes, les poissons... et Romain. Toujours à la recherche d'un logement, il est cependant moins présent chez nous depuis qu'il a commencé son travail, qui lui prend beaucoup de temps. Dès notre retour, il a compris que quelque chose avait changé, qu'Andreas et moi étions plus ouvertement complices et tendres. Cette fois, je lui ai dit que nous étions ensemble et je lui ai proposé de s'installer dans ma chambre, puisque je dormirai à présent dans celle d'Andreas.

Nous descendons à la station Mundsburg et prenons le chemin des *Hausboot*. Mais ce n'est pas pour rendre visite à mon père et ma belle-mère, partis en week-end prolongé...

- Où tu m'emmènes ? demande Andreas.
- Tu verras bien !

J'ai pensé que moi aussi, je pouvais lui faire une surprise, pour une fois. Je franchis avec assurance le pont reliant le trottoir à la petite maison flottante de mon père. Accrochés à un anneau de la terrasse de bois nous attendent là deux canoës verts : celui de mon père et le mien. Je déverrouille les cadenas.

- Ils sont à toi ?
- C'est mon père qui habite ici. Il a acheté ces kayaks pour pouvoir se balader avec sa fille adorée sur les canaux de la ville les jours ensoleillés comme aujourd'hui. Comme il n'est pas là, je me suis dit qu'on pourrait faire une balade tous les deux.

Enthousiaste, il m'aide à retirer la bâche des embarcations. Je disparais un instant pour aller chercher les pagaies rangées à l'intérieur de la maison. Moins de cinq minutes plus tard, nous nous éloignons sur le canal bordé d'arbres verdoyants qui se reflètent dans l'eau. Le soleil chauffe mes épaules nues, je me sens bien, à ma place.

Nous passons sous quelques ponts et finit par apparaître devant nous, au bout du canal, l'Alster – le grand lac autour duquel nous avons couru ensemble. Peu à peu, le bruit des pagaies qui fendent l'eau remplace la lointaine rumeur de la ville et ses voitures.

Il n'y a plus que nous et quelques touristes en short debout sur leur paddle, et plus loin, au beau milieu du lac, de grands dériveurs dont les voiles blanches se gonflent dans la douce brise d'été. Andreas pagaie jusqu'à parvenir à mes côtés.

– C'était vraiment une super idée, Lori. Tu sais que je n'avais jamais pris le temps de parcourir le lac en canoë ?

– C'est vrai ? Attends, j'ai un super endroit à te montrer, réponds-je, ravie.

Je pagaie de plus belle, parmi les canards et les poules d'eau. Je connais un café sur l'un des canaux qui mènent au lac : le Café Canal, qui fait « drive » pour les canoës. Comme au McDonald's, il suffit de faire la queue et on peut commander glaces et boissons à emporter par la petite fenêtre du café donnant directement sur le canal. J'ai justement un petit creux et très envie d'une bonne glace à l'italienne rafraîchissante.

Je suis certaine qu'Andreas va adorer !

En fin d'après-midi, au terme d'une longue balade remplie de rires, de glaces et d'escales sur la rive du lac, nous reprenons le chemin de la maison-péniche de mon père pour y redéposer les canoës. En accostant sur la terrasse, je m'aperçois que le salon de jardin est sorti sur la terrasse. Il ne me semblait pas que c'était le cas tout à l'heure...

– Tiens, ma fille ! s'exclame mon père en sortant par la baie vitrée, alerté par mes bavardages avec Andreas.

– Ah, c’est toi papa. Je pensais que vous ne rentriez que demain, dis-je en fronçant les sourcils.

Si j’avais su qu’on les croiserait, j’aurais réfléchi à deux fois avant de ramener Andreas...

Je ne suis pas trop à l’aise avec les « présentations officielles » aux parents, et j’aurais bien voulu garder mon jardin secret pour un petit moment encore.

Mon père vient m’embrasser et m’aider à rattacher les canoës.

– Anke avait la migraine et a préféré rentrer dès aujourd’hui. Elle est partie se reposer, explique mon père.

Son regard détaille l’homme qui m’accompagne et qui vient de me rejoindre sur la terrasse.

– C’est Andreas, tu sais, avec qui je vis... dis-je en restant évasive, mais je suis sûre que mon père a déjà deviné à mon sourire qu’il est bien plus que mon colocataire.

Pour ce genre de choses, il a le même radar que ma mère !

Mon paternel et le beau marin échangent une poignée de main cordiale.

– Je te rencontre enfin ! Enchanté de faire ta connaissance, dit mon père. Je m’appelle Dennis.

Andreas lui décoche son plus beau sourire de gendre parfait et tous deux ne tardent pas à discuter comme s’ils s’étaient toujours connus.

Si seulement ma rencontre avec sa maman avait pu se passer aussi bien... Je dois être une piètre belle-fille.

- Vous resteriez bien manger avec nous ce soir ? propose papa.
- On ne voudrait pas vous déranger... répond Andreas par politesse.
- ... oui, surtout si Anke ne se sent pas bien, renchéris-je.
- Oh tu sais, je ne suis pas sûr qu’elle ressorte de la chambre pour aujourd’hui. Ses migraines ophtalmiques sont terribles. Cela me ferait très plaisir

de passer la soirée avec vous.

Dans ce cas, ça change tout, mon papouet !

Nous échangeons tous les trois un sourire et d'un hochement de tête, l'affaire est conclue. Nous suivons aussitôt mon père à la cuisine pour préparer ensemble le repas. Je jubile intérieurement : je vais pouvoir passer un moment avec mes deux hommes préférés.

Et peut-être que sans l'autre vieille bique, avec un peu de chance, on pourra manger autre chose que du tofu !

Quoi de plus confort que de prendre une bonne douche et de se mettre en pyjama en rentrant chez soi après une journée intense ? Pour faire plaisir à Andreas, j'ai ressorti du placard une nuisette noire toute simple, mais toujours plus sexy que mes pyjamas à motifs ridicules que j'aime tant. C'est affublée de cette tenue que je ressors de la salle de bains et me dirige vers ma chambre.

– Toc toc, fais-je en passant ma tête par l'embrasure de la porte vitrée. Je peux entrer ?

Romain est étalé en boxer de tout son long sur mon lit à baldaquin, à peine caché par le rideau à demi tiré. Son Smartphone à la main, il a l'air concentré sur un jeu vidéo.

– Je t'en prie, fais comme chez toi, plaisante-t-il en se redressant pour me faire de la place sur *ma* couette.

– Rassure-moi, tu t'habilles pour aller bosser ? répliqué-je pour le taquiner. Non parce qu'à chaque fois que je te vois, t'es en slip...

– Où est Andreas ? se contente-t-il de répondre en ignorant royalement ma pique.

Je m'assois à côté de lui et jette un œil à son écran. Son petit personnage évolue dans un décor pixélisé très rétro. Impossible de savoir de quoi il s'agit : je n'y connais rien en jeux vidéo.

– Il est parti au ciné avec Tim. Moi j'ai préféré rentrer : je suis claquée.

Aujourd'hui, on a dû faire au moins trois heures de kayak, mangé deux glaces, et suite à ça, mon père nous a cuisiné des steaks frites... D'habitude, les Allemands mangent léger le soir et ne cuisinent pas forcément, mais là, comme ma belle-mère végane n'a pas dîné avec nous, je crois qu'il s'est fait plaisir sur la bouffe... J'ai tellement mangé que le moindre mouvement me demande un effort surhumain.

– Alors comme ça, tu as déjà présenté ton boyfriend à ton paternel ? lance Romain, sarcastique.

– Ce n'était pas vraiment prévu, mais finalement, ça s'est bien passé. Et puis après tout, j'ai bien rencontré sa famille, alors...

– Ah ouais ? Raconte !

Romain laisse de côté son Smartphone pour se tourner vers le mien, sur lequel je lui montre les nombreuses photos prises avec mon téléphone en Islande, tout en lui racontant ce que je n'avais pas encore eu le temps de lui dire – y compris la fameuse journée dans la famille d'Andreas.

– Et là, c'était l'intérieur du volcan ! C'est fou, non ? m'exclamé-je.

– Dingue !

Les photos défilent et je ne m'arrête plus de parler : il y a tant à raconter. La fatigue commençant à se faire sentir à cette heure tardive, je ne peux réprimer, tout en continuant mon récit, un long frisson.

– Bah alors, la belle, tu as froid ?

Je frotte mes bras nus pour les réchauffer.

– Un peu, oui.

– Mets-toi sous la couette ! s'exclame Romain en haussant les épaules.

Je me glisse sous les draps et la soirée « diaporama » se poursuit encore pendant un bon moment. Romain est très curieux et me pose des questions sur toutes les étapes de notre voyage.

– Ah oui, je ne t'ai pas montré les superbes photos de mariage que j'ai faites aussi pendant la croisière ! m'exclamé-je lorsqu'on a fait le tour de mes photos de paysages. Franchement, ce n'est pas pour me vanter, mais je les trouve

vraiment réussies.

Je réussis à retrouver le dossier sur mon application *cloud*. Romain prend en main mon téléphone pour faire défiler lui-même les clichés.

– Ah oui, en effet. Ça donnerait presque envie de se marier... Tu es vraiment douée pour ça Lori, continue.

Alors que je ne m’y attends pas le moins du monde, le rideau du lit à baldaquin s’ouvre en grand, laissant apparaître Andreas, l’air en colère.

– J’en étais sûr ! crie-t-il en nous découvrant, me faisant sursauter.

Je reste muette, hébétée. Romain, le Smartphone toujours à la main, hausse les épaules.

– Sortez de chez moi, dit Andreas d’une voix froide et ferme avant même que je n’aie le temps de répondre quelque chose.

Son regard est dur et ses mâchoires serrées. Je ne l’avais encore jamais vu dans un état pareil.

– Quoi ? Attends mec, tu vois bien que... proteste Romain.

– DEHORS ! le coupe-t-il d’une voix tonitruante.

Je tente de saisir dans ses yeux ce qui se passe, mais il me fuit du regard.

– Andreas, je ne sais pas ce que tu t’imagines, mais ce n’est pas... tenté-je à mon tour de le raisonner.

– Foutez le camp de chez moi. Maintenant ! répète Andreas, excédé.

Et sur ces mots, il sort de ma chambre en jurant. Énervée par son ton dédaigneux, je me lève soudain pour m’emparer de mon sac de voyage qui traîne sur ma commode et y fourre au hasard quelques vêtements.

– Attends, Lori, c’est ridicule. Il a dû croire qu’on... commence Romain en désignant le lit.

– Oui, merci, j’avais compris...

– Mais c’est un malentendu ! On ne va quand même pas partir alors qu’on n’a

rien fait de mal... Et pour aller où ? proteste mon ami, toujours en boxer sur la couette.

– Je n’en sais rien, grommelé-je. Tout ce que je sais, c’est qu’il m’a saoulée à nous crier dessus sur ce ton. À moi, on ne me parle pas comme si j’étais un chien ! Et puis, merci la confiance... De toute façon, il ne veut pas nous écouter, il veut qu’on se casse, alors très bien, il a tout gagné : barrons-nous.

Romain, décontenancé, penaud, et probablement surpris par mes grossièretés – pourtant, il en faut beaucoup pour réussir à m’énervé – prépare à regret ses affaires.

– Lori, je suis vraiment désolé si c’est à cause de moi... Je vais aller à l’hôtel, je ne veux vraiment pas risquer de foutre en l’air votre relation.

– Tirons-nous, je te dis.

J’enfile à la va-vite un jean et conserve ma nuisette en guise de haut : au point où j’en suis, mon look, je n’en ai plus rien à faire. Je récupère mon portable pour écrire à Maïke.

[Püppi, c’est un cas d’urgence.

Est-ce que Romain et moi on peut dormir chez vous pour cette nuit ?

Je t’expliquerai.]

Et sans même attendre la réponse, je me saisis de mon sac, attrape ma brosse à dents dans la salle de bains et traverse en hâte l’appartement, Romain sur les talons, sans prêter la moindre attention à ce qui m’entoure, comme si j’avais des œillères. Je ne sais même pas où est passé Andreas et à ce moment-là, je m’en fous. Je referme la porte d’entrée à la volée derrière nous, la faisant claquer à en faire trembler les murs.

Dans les escaliers descendus quatre à quatre, des larmes de colère emplissent mes yeux. Mais elles ne couleront pas, parce que je suis une femme forte.

Et puis je m’y attendais depuis le début, non ? C’était sûr que si notre relation tournait au vinaigre, je finirai à la porte. Sortir avec son colocataire, c’est quitte ou double : miser pour gagner le mec en plus de l’appart mais surtout risquer de perdre les deux...

Romain tente de me rassurer mais moi je ne fais que me maudire intérieurement. Mon cœur me fait mal à en crever.

Loretta, ou la fille tellement balèze qu'elle réussit à perdre en une soirée son copain, son logement et peut-être même bien son meilleur ami. Parce que là, je n'ai qu'une envie : l'étripier, lui aussi.

37. Syndrome du canapé

Pour la millième fois, je me retourne pour essayer de m'endormir. J'ai éteint mon portable au cas où Andreas appellerait. Je veux qu'on me foute la paix.

– Tobias m'a parlé tout à l'heure d'un pote à lui qui rechercherait un colocataire. Je lui écrirai demain, d'accord ? fait la voix de Romain dans mon dos.

Je hausse les épaules. Je suis d'une humeur massacrate. Parce que oui, la blague, c'est qu'Andreas nous vire de « chez lui » pensant probablement nous avoir surpris « au lit » Romain et moi, mais ce qu'il ne sait pas, c'est que ça nous force à dormir au moins pour cette nuit tous les deux dans le canapé de Maike et Tobias, qui n'ont pas de chambre d'amis.

– Lori, fais pas la tête... Je suis désolé, d'accord ?

– Tu veux bien arrêter de t'excuser ? répliqué-je. C'est bon, le sujet est clos.

J'entends son soupir et son souffle me chatouille la nuque.

– Mais tu es tout énervée et tu n'arrives pas à dormir, alors autant vider ton sac, chuchote-t-il pour ne pas réveiller notre couple d'amis dans la chambre d'à côté.

– Ce n'est pas à toi que j'ai des choses à dire...

– Tu veux t'entraîner sur moi ? propose-t-il, ironique.

Je m'imagine la scène et elle réussit à m'arracher un sourire.

– Non ça ira, merci. Je voudrais juste penser à autre chose et me détendre, avoué-je plus calmement.

– Je crois que j'ai ce qu'il te faut, répond Romain.

Je m'attends à ce que ce soit une blague bien lourde rapport à ses soi-disant qualités au lit, mais pas du tout. Il me tend son mobile où s'affiche sur l'écran sa

partie de jeu vidéo.

– Tu sais bien que je suis nulle aux jeux, Romain...

– Ce n'est pas n'importe quel jeu : c'est celui adapté de la série *Stranger Things*.

Tout de suite, ça me paraît beaucoup plus intéressant : j'adore cette série. Romain commence une nouvelle partie et prend le temps de me montrer toutes les subtilités du jeu – et de m'expliquer quarante fois la même chose, parce que je ne retiens rien.

Et c'est là que je vois qu'il est plutôt patient, le bougre !

Au final, le design me rappelle beaucoup mon enfance lorsque je jouais à *Pokémon* sur ma vieille Game Boy Color, et je finis par m'immerger dans l'univers du jeu. Je choisis d'incarner mon personnage préféré, Dustin, et, avec Romain, nous finissons une bonne partie de la nuit assis côte à côte sur le canapé, les yeux rivés sur le petit écran, à tuer les monstres de l'*Upside Down*.

Au moins, pour ce qui est de me changer les idées, c'est mission accomplie.

Je passe ma matinée du lendemain à tourner en rond chez Maïke et Tobias, pendant que mes trois amis sont partis travailler. Même le petit chien a déserté la maison : Tobias l'emmène toujours au bureau. Seuls moi et Andreas sommes en vacances cette semaine et il a fallu qu'on se prenne la tête...

Alors qu'il ne s'est rien passé, c'est ça, le pire !

Quand j'ai rallumé mon téléphone ce matin, j'ai vu qu'il n'avait pas du tout cherché à me joindre et une angoisse sourde a commencé à me ronger de l'intérieur.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'on n'est vraiment plus ensemble ?

J'éteins la télé. Depuis tout à l'heure, je ne fais que zapper et puis d'ailleurs, je n'ai aucune envie de la regarder. Je suis simplement perdue et désœuvrée. J'hésite mille fois puis m'empare de mon téléphone, les mains un peu

tremblantes. Il suffit de lui expliquer calmement que tout cela n'est qu'un malentendu... Peut-être que cette fois, il m'écouterà.

Les sonneries s'égrainent : une, deux, trois... Je finis par tomber sur le répondeur. Je lâche un soupir désespéré juste avant que ne retentisse le « bip ».

– Allô Andreas, c'est moi... Je voulais juste te parler. À propos d'hier, je ne sais pas ce que tu as cru voir, mais ce n'est pas ce que tu penses, évidemment. Mais sur le coup, tu n'as rien voulu entendre. Pourquoi j'aurais couché avec Romain dans notre appartement ? C'est ridicule. Tu as bien vu qu'on était habillés, non ? Je lui montrais juste les photos de notre voyage. Je me suis mise sous la couette parce que j'avais froid... Je veux dire, on n'a rien fait de mal. Je me sens bien avec toi, et je n'ai pas envie de te perdre. Mais... hier ça m'a blessée ce que tu as fait. Tu ne me fais pas confiance. Et moi qui croyais pouvoir me sentir dans ce loft comme chez moi, je vois bien que non. Tu te considères comme chez toi et au moindre souci, tu peux me mettre sur un siège éjectable, c'est ça ? Tu sais que c'est justement la raison pour laquelle je ne voulais surtout pas tomber amoureuse de toi ? J'aurais mieux fait de trouver un studio, tiens, au moins je ne serais pas à la rue à l'heure qu'il est...

Incapable de canaliser ma colère qui a refait surface, je raccroche brusquement et jette mon téléphone sur mon lit.

Moi qui voulais arrondir les angles au téléphone, c'est raté !

Les minutes passent et mon portable reste désespérément muet. Un message vocal, c'est un peu comme une bouteille à la mer : impossible de savoir si son destinataire en a pris connaissance.

Je sais que je devrais sortir, faire autre chose, du shopping, des photos, une promenade... n'importe quoi pour passer le temps et me changer les idées, mais je m'en sens incapable. J'ai l'impression d'être en période d'incubation du virus « rupture ». C'est un peu comme la grippe : tu as chaud, tu as froid, un peu la nausée, pas d'appétit, envie de rien.

Épuisée par mes pensées qui font des nœuds dans mon cerveau et ma quasi-nuit blanche passée dans le noir, éclairée par la lumière bleue de l'écran, je finis par retourner sous mon plaid et m'assoupir. À mon réveil, quelques heures plus

tard, je découvre un message de Romain sur mon téléphone.

[Ça va, la belle ?]

Je me redresse dans le canapé pour taper la réponse.

[Bof.]

[Tu fais quoi ?]

[Pas grand-chose... Je crois que je vais continuer ma partie de Stranger Things.]

[Hey, fais gaffe, tu vas devenir plus geek que moi !]
[Au fait, je voulais te dire : j'ai trouvé une autre solution de logement provisoire, pour ne pas abuser de l'hospitalité de tes amis.]

[Quel genre de solution ?]

[Julia m'a proposé son studio.]

[Julia ?]

[La pote d'Andreas, tu sais, avec qui on était allés à la salle de sport. Elle est en croisière cette semaine, alors ça ne la dérange pas que je squatte en attendant de trouver une colocation. Je passe chercher le double des clés chez ses parents ce soir.]

J'avais oublié que Julia n'est pas en congés cette semaine comme Andreas. Le commandant a toujours plus de congés que le reste du personnel de bord...

Et je ne peux même pas en profiter avec lui aujourd'hui. La vie est vraiment injuste.

[Bonne idée. Mais je ne savais pas que tu étais en contact avec elle ?!]

[Bah on avait bien sympathisé à la salle...]

Et dire qu'il la trouvait trop superficielle... Mon œil, oui !

Bon, c'est très bien tout ça, mais moi, je n'ai pas de solution de repli... Je ne vais pas pouvoir rester éternellement sur le canapé du salon de Maïke, et plutôt mourir que de retourner chez mon père et ma belle-mère. J'en suis là de mes pensées, quand mon téléphone vibre à nouveau. C'est Andreas !

[Ça ne sert à rien de nier, Lori.
Tim vous a vus vous embrasser au Bunker.]

Je ne peux m'empêcher de me frapper le front. C'était donc ça, la vraie raison de sa paranoïa d'hier... Tim a dû lui avouer mon petit dérapage après le ciné, va savoir pourquoi. Après ça, pas étonnant qu'il se soit fait des idées en nous trouvant tous les deux en petite tenue sur mon lit...

Génial. Et je suis censée faire quoi, maintenant ?

Probablement me replonger dans mon monde virtuel de cette nuit avec mes monstres pixellisés, bien moins effrayants à affronter que mes peurs dans la vie réelle.

Je laisse mon portable de côté quelques minutes. À quoi bon répondre ? Ce n'est pas par un simple texto que je vais le convaincre de mes sentiments pour lui.

Mon téléphone vibre à nouveau dix minutes plus tard, alors que je suis en pleine contemplation du plafond en me lamentant sur mon sort.

[Ton silence me confirme ce que je craignais.]

Arghhh, bon cette fois, il va falloir que je réponde...

[Je voudrais bien t'expliquer que ce bisou ne comptait pas pour moi, qu'à ce moment-là, on était dans l'euphorie de la fête, qu'un relou me collait aux basques, que Romain m'a embrassée par surprise pour m'en débarrasser, que c'était comme un jeu, et aussi que j'étais perdue dans mes sentiments vis-à-vis de toi... mais tu me

répliquerais sûrement que je me cherche des
excuses et tu aurais peut-être raison.
Je ne sais pas quoi te dire, Andreas, à part
que je suis désolée et que je t'aime.]

Je serre les dents en appuyant sur « Envoyer ». Il a fallu que le premier « Je t'aime » sorte en situation de crise... et par texto en plus.

Vu comment c'est parti, ce sera d'ailleurs sûrement le dernier...

C'est vraiment pitoyable. Je me rallonge sur le canapé. J'ai la désagréable impression de me laisser mourir. De longues minutes passent et je commence à me dire avec horreur que ma dernière arme, ma bouée de sauvetage du « Je t'aime » s'est noyée et ne ramènera jamais Andreas à moi. Au bout d'une interminable attente, le coussin sous lequel j'ai planqué mon téléphone – comme pour ne plus le voir – se met à vibrer. Enfin.

[Viens ce soir. Il faut qu'on parle.]

Je grimace. Je vais définitivement me fossiliser sur ce canapé, parce que je n'ai plus jamais envie d'en sortir.

Un « Il faut qu'on parle » en réponse à un premier « Je t'aime », c'est plus que mauvais signe, non ?

Je me demande si son discours de rupture vaut le déplacement. Si c'est pour entendre des choses que je ne veux pas entendre, autant rester ici, je suis déjà assez mal comme ça.

Et s'il voulait que je vienne juste pour que je récupère mes affaires ?

Face à tant de pensées pessimistes, je préfère faire l'autruche. Autrement dit, glisser ma tête sous le coussin et attendre que ça passe. J'essaie de me convaincre qu'après tout, la rupture, si c'est comme la grippe, ça ne devrait pas être si terrible que ça à surmonter. Je serai mal pendant une semaine et après, ça ira mieux. Même si je sais en mon for intérieur que ce virus-là me terrasserait pour bien plus longtemps...

- Lori, tu comptes te lever, un jour ?
- Justement, ça tombe bien que tu en parles, parce que je voulais t’annoncer que non, répliqué-je, toujours en pyjama sous le plaid.

Heureusement que la séance d’essayage de robes de mariée de Maike a été décalée à une autre date, sinon elle m’en aurait voulu toute sa vie d’y être allée dans cet état aujourd’hui...

Ma meilleure amie croise les bras et me domine de toute sa hauteur.

- Tu ne crois pas que tu aurais une chance d’arranger les choses si tu retournais au loft ?
- Hmm... J’y ai bien réfléchi, mais non, malheureusement, je n’y crois pas...
- Lori... souffle-t-elle en s’asseyant près de moi. C’est exactement ce que je disais la dernière fois qu’on s’est pris la tête, avec Tobias, tu te souviens ? Mais tu m’as poussée à retourner chez moi pour qu’on se rabiboche, et c’est exactement ce qui s’est passé. Tous les couples s’engueulent à un moment donné, c’est comme ça. Personne n’est parfait, ni toi, ni moi, ni Andreas, ni personne. Les couples qui ne s’engueulent pas, ça n’existe pas. Même pas dans les Disney !

Je me contente de lui répondre par une moue.

- Je ne suis pas d’accord avec toi : pour moi, Andreas était parfait. Même s’il est jaloux. C’est moi qui ai tout foutu en l’air en invitant Romain à la maison, deux fois en plus... Non, mais quelle quiche, aussi ! m’écrié-je en me tapant la cuisse.
- Eh oh, tu veux bien arrêter de te flageller deux minutes ? Tu ne vas quand même pas être envoyée au bûcher pour avoir hébergé ton meilleur ami et pour un malheureux bisou de rien du tout sans sentiments ? Alors tu vas me faire le plaisir de prendre une douche, de te faire belle et d’aller parler à Andreas. Je suis sûre qu’il t’attend avec un bouquet de roses...

Je lève les yeux au ciel. Le coup des fleurs, je n’y crois pas une seconde... Au bout d’un interminable débat, j’accepte d’aller me préparer, rien que pour que mon amie me foute la paix.

J’ai tellement peur de ce qu’Andreas va me dire que je retarde un maximum

le moment de partir. C'est après avoir pris une longue douche, avoir changé trois fois de vêtements – bien évidemment, rien de ce que j'avais jeté à la hâte dans mon sac de voyage la veille n'allait ensemble –, m'être maquillée et avoir englouti une portion de lasagnes de Maïke pour me donner du courage que je prends enfin le chemin du loft, à reculons. Même Romain a eu le temps de récupérer les clés du studio de Julia, sa valise chez Maïke et de manger avec nous.

Il est finalement plus de vingt-trois heures quand je m'assois dans le métro.

Quand il faut y aller, il faut y aller...

Quand je pénètre enfin dans le loft, sombre et silencieux, une demi-heure plus tard, j'ai presque envie de battre en retraite. Je me surprends à penser avec soulagement qu'Andreas est peut-être déjà parti se coucher. Mais alors, que faire ? Partir ou rester ? À pas de loup, je prends la direction de ma chambre.

Pourquoi je me comporte comme une cambrioleuse, au fait ? J'ai le droit d'être là, je paye mon loyer, merde !

Je monte donc à l'étage comme si de rien n'était, avec la ferme intention de passer une vraie bonne nuit de sommeil, dans un vrai lit, sans me soucier de mon colocataire.

J'allume la lumière en pénétrant dans mon repaire, où je n'ai plus dormi depuis longtemps déjà – cela remonte à avant la croisière – et la surprise m'arrache un petit cri. Maïke avait vraiment tout faux avec la prétendue surprise du bouquet de roses. Parce que c'est une tout autre sorte de surprise qui m'attend.

Mon lit a disparu !

Là où se dressait hier encore mon grand lit à baldaquin, il n'y a désormais plus qu'un grand espace vide. Et le plus étonnant, c'est que le reste de mes affaires n'a pas bougé d'un millimètre.

Je cligne des yeux. Je dois avoir une hallucination. Mais non. Andreas aurait

démonté mon lit ? Pourquoi ? Dois-je y voir un signe clair qu'il ne veut plus de moi ici ?

Mais c'est quoi, son problème ? Pour qui il se prend ??

Blessée et en colère plus que jamais, je redescends illico les escaliers aussi bruyamment qu'un troupeau d'éléphants. Devant la porte de la chambre d'Andreas, je prends une grande inspiration, la main sur la poignée. Prenant mon courage à deux mains, j'ouvre la porte en grand.

Le beau marin tatoué dort comme un bébé, torse nu, enfoui dans l'amas de coussins et d'oreillers. Son souffle régulier me parvient et son visage d'ange m'attendrit. Mon cœur bat à tout rompre sous l'effet de la colère et du stress. Malgré ça, j'aurais presque envie de venir me glisser à ses côtés comme si de rien n'était...

Lori, résiste... Tu es énervée, tu te rappelles ?

Ma voix calme et froide se résout à briser le silence :

– Pourquoi tu as démonté mon lit ?

Andreas se retourne dans le lit et ouvre un œil ensommeillé.

– Tu es venue, finalement... souffle-t-il. Viens, je vais t'expliquer.

Je le regarde, décontenancée.

Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir me sortir comme explication ?

Il m'invite encore une fois à prendre place sur le lit. J'hésite, puis m'assois finalement sur la couette, à bonne distance de son corps qui m'attire irrésistiblement.

– Désolé, je me suis endormi, je pensais que tu ne viendrais plus... Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière, avoue-t-il.

Je baisse la tête. Ma colère retombe et je sens déjà les larmes embuer mes yeux.

Comment on en est arrivés à se déchirer comme ça ?

Andreas s'approche et s'assoit en tailleur tout près de moi. Il saisit mon menton pour me forcer doucement à relever la tête vers lui. Dans le flou de mes larmes que je ne parviens pas à refouler, ses yeux bleus me rassurent comme un phare dans la tempête.

– Je voulais que tu viennes pour que je te présente mes excuses. Je suis désolé de m'être emporté comme ça hier, dit-il d'une voix calme. Depuis, j'ai pris du recul et je crois que j'ai compris.

– Compris quoi ? demandé-je d'une petite voix étranglée par l'émotion.

– La nature de ta relation avec Romain. Du moins, il a tenté de me l'expliquer au téléphone, et c'est devenu plus clair pour moi.

J'essuie les larmes au bord de mes yeux d'un revers de manche.

– Romain t'a appelé ? dis-je, surprise.

– Oui, cet après-midi. Ce n'est pas toi qui lui as donné mon numéro ?

Je fais non de la tête.

Peut-être Julia...

– Peu importe. Il m'a appelé et il m'a expliqué tout un tas de choses...

– C'est-à-dire ? demandé-je à travers mes larmes.

– Que vous êtes amis depuis très longtemps et qu'il tient beaucoup à toi. Il m'a avoué que parfois, ça a été un peu ambigu entre vous deux...

– C'est vrai, réponds-je en essayant de reprendre le contrôle de ma voix un peu tremblante. Mais c'est ce qui arrive quand on s'entend très bien avec quelqu'un du sexe opposé, non ? Il arrive un moment où on se demande si ça pourrait évoluer en histoire d'amour... Sauf que tu es entré dans ma vie et maintenant, je suis très heureuse avec toi. Tout est clair pour moi, et je suis sûre que Romain est déjà passé à autre chose. Tu sais, ce qui lui importe, c'est que je sois heureuse et qu'on reste amis...

Andreas acquiesce en silence.

– C'est exactement ce qu'il m'a dit. On a pas mal parlé, je me suis excusé. Je crois qu'on est partis sur de mauvaises bases, lui et moi. Mais c'est terrible, je ne

peux pas m'empêcher de m'imaginer que si j'étais en mer pour plusieurs semaines, ou même plusieurs mois, il continuerait à te tourner autour. J'ai confiance en toi, mais je sais que l'absence, c'est toujours quelque chose de difficile à surmonter pour un couple. Julia en a fait les frais avec son Italien...

Je baisse la tête. J'ai tellement peur qu'il me dise tout ça pour m'expliquer en douceur qu'on ne peut pas continuer comme ça et qu'il vaut mieux pour tous les deux que je fasse mes valises... Je ne sais pas s'il est encore possible de regagner la confiance d'Andreas. Ce n'est pas en un claquement de doigts que l'on peut effacer ce genre de peurs profondément ancrées en quelqu'un.

J'aperçois soudain à mon cou mon médaillon. Celui que j'avais trouvé dans une brocante le jour même de ma rencontre avec Andreas. Je l'ouvre délicatement pour faire apparaître son contenu : une photo de lui avec sa casquette de commandant, prise durant notre shooting coquin dans sa cabine. Je le porte depuis que j'ai retrouvé l'objet dans ma chambre à notre retour de croisière.

– C'est la seule chose qui pourrait me consoler de ton absence, dis-je en essayant de refouler les larmes qui affluent encore au coin de mes yeux. Et pas les bras de Romain... Il est peut-être dragueur, vantard, insupportable, mais il est aussi gentil et loyal. Si tu avais quelque chose à craindre de nous, on n'aurait d'ailleurs pas passé la nuit dernière à jouer aux jeux vidéo alors qu'on était forcés de dormir sur le même canapé chez Maike...

Mais est-ce qu'il va me croire ? Je ne sais pas si j'ai bien fait de lui avouer qu'on a « dormi ensemble » en tout bien tout honneur. C'est un coup de poker...

Andreas reste silencieux.

– Je suis vraiment désolé de vous avoir mis à la porte, lâche-t-il enfin. Le message que tu as laissé sur mon répondeur m'a fait beaucoup réfléchir aussi. J'ai essayé de me mettre à ta place et j'ai réalisé que tu avais raison. Je n'avais pas le droit de vous mettre dehors comme ça – et surtout toi. C'était injuste de ma part, et je m'en excuse. Bien sûr que tu peux te sentir ici chez toi, Lori, et je m'en veux de t'avoir fait penser le contraire.

– Mais alors... le lit ? riposté-je, perdue, en repensant au coin de ma chambre tout vide.

– Loretta, je t’aime et je ne veux plus que tu te considères comme une colocataire dans cet appartement. Ma chambre est la tienne, ce sera notre petit cocon, notre phare... si tu veux bien. J’ai démonté ton lit parce que je ne veux plus que personne ne dorme là-haut, ni toi, ni aucun autre colocataire ou invité. Je voudrais que cet appartement soit pour toi et moi, en tant que couple. Je me suis dit qu’on pourrait faire de ta chambre un studio photo. Enfin, si tu me pardonnes ma jalousie et mon coup de colère... et que tu acceptes de revenir vivre avec moi.

La gorge serrée, incapable de parler, j’esquisse un faible sourire et hoche le menton en signe d’approbation muette et émue. Il m’attire à lui dans un geste tendre et j’éclate en sanglots dans son cou, sans savoir si ce sont des larmes de joie ou la soupape de mes angoisses et colères emmagasinées depuis la veille. J’ai eu si peur de le perdre...

Il resserre son étreinte encore un peu plus. Je souffle pour reprendre le contrôle.

– Tu es belle même quand tu pleures, murmure-t-il.

Je souris à travers mes larmes, qu’il essuie de son pouce.

Tu parles, avec mes yeux rouges et mes joues humides, je ne dois pas être au top de ma sextitude...

– Je t’aime, réponds-je.

– Je t’aime encore plus, répond-il en déposant un baiser tendre sur mes lèvres.

Nous nous laissons tomber l’un contre l’autre dans les draps blancs. Je me love contre son corps chaud et en redécouvre les contours de mes doigts. Peu à peu, nos baisers se font plus sensuels.

On dit qu’on ne se rend compte de l’importance d’une personne qu’une fois qu’on l’a perdue. Ce soir, je peux affirmer que c’est vrai.

38. La cerise sur le gâteau

Cela fait bien vingt minutes que je réfléchis à ce que je vais placer dans mon ancienne chambre et j'ai maintenant une idée précise de la manière dont je vais aménager mon studio photo.

– Il faudrait que j'achète un nouveau fond, plus solide que celui qu'on a fabriqué l'autre jour. Ah et puis là, je vais pouvoir installer le flash sur pied et le réflecteur que m'a offerts papa pour mon anniversaire !

Andreas acquiesce, l'air convaincu et amusé de mon enthousiasme.

Soudain, le ding dong de la sonnette m'interrompt dans mon délire de réaménagement. Ce doit être Maike et Tobias. J'ai écrit à ma meilleure amie ce matin pour lui dire que tout allait pour le mieux avec Andreas et elle a répondu qu'elle passerait nous faire un coucou ce midi avec son homme, après leur rendez-vous chez le traiteur choisi pour leur mariage, qui se trouve dans le quartier.

Nous descendons pour accueillir nos visiteurs.

– Helloooo les amoureux ! claironne Maike en franchissant le seuil de la porte, accompagnée d'une armada de sacs en papier et derrière elle, de Tobias et leur petit chien.

Maike-pile-électrique, le retour.

– Alors, j'avais raison ou pas ? me glisse-t-elle à l'oreille en me serrant dans ses bras.

– Oui, mais y avait pas de bouquet de fleurs... pour ça, tu t'étais plantée ! répliqué-je à mi-voix en pouffant.

Tobias, serrant la main d'Andreas, relève en plaisantant :

– Ah ces nanas, toujours à se plaindre !

Contre toute attente, Andreas lance :

– En fait, il y avait bien un bouquet de fleurs, mais cette nuit dans le feu de l'action, j'ai oublié de le donner à Loretta. Il faut dire que je n'ai pas eu besoin d'insister beaucoup pour qu'elle se jette à nouveau dans mes bras...

Je rougis.

– menteur ! répliqué-je en lui assénant une tape sur le bras.

Maike et Tobias éclatent de rire.

– Non et puis maintenant, je me dis que ça aurait été un peu *too much*. C'est un peu cliché, les fleurs pour s'excuser, non ? ajoute-t-il avec le petit air sournois qu'il arbore toujours quand il me taquine.

Oh le coquin, il s'amuse à jouer avec mes nerfs !

– Ne l'écoute pas mon cœur, fait Maike à Tobias. Les fleurs, ce n'est jamais *too much*. Je ne sais pas si c'est cliché, mais ça fait toujours plaisir !

– Je suis d'accord avec Maike ! m'exclamé-je. Et donc, il existe ce fameux bouquet ou pas ?

Andreas me sort l'arme secrète : son sourire mystérieux qui fait durer le suspense. Je lève les yeux au ciel.

– Oui, mais ce n'est pas n'importe quel bouquet, finit-il par répondre. J'ai fait original quand même, histoire de mettre toutes les chances de mon côté de me faire pardonner...

– Mais va le chercher, nom d'une pipe ! s'écrie Maike, aussi impatiente que moi.

Mon chéri s'exécute et disparaît à la recherche des fleurs, qu'il doit avoir cachées je ne sais où. En attendant, je m'accroupis pour dire bonjour au petit chien qui attend sagement aux pieds de Maike, la langue pendante. Il adore qu'on le gratte sous le menton.

– Qu’est-ce que c’est que tous ces sacs ? demandé-je à Maike, remarquant seulement maintenant tout son chargement.

– On revient du rendez-vous chez le traiteur, répond Tobias à sa place. Maike a voulu qu’on commande plusieurs formules de repas ce midi pour en choisir une pour le mariage...

– ... et il y en a vraiment beaucoup, alors je me suis dit que vous alliez nous aider à goûter tout ça, complète mon amie. J’ai tout pris à emporter !

J’éclate de rire. Je ne suis même pas étonnée : c’est du Maike tout craché !

– Mademoiselle, veuillez accepter ce modeste bouquet de roses pour me faire pardonner ma jalousie et mes nombreux autres petits défauts... fait la voix d’Andreas dans mon dos.

Je me retourne pour découvrir le bouquet enrubanné de cellophane qu’il me tend. J’écarte le papier pour découvrir de fines roses marron et blanches. Elles sont aussi vraies que nature, mais...

– Elles sont en chocolat ! m’exclamé-je, aussi surprise que ravie.

Mon couple d’amis s’approche pour vérifier que ce n’est pas une blague.

– Waouh, en voilà un qui sait parler aux femmes ! siffle Maike. Tu as vraiment misé juste : Lori est la fille plus gourmande que je connaisse. Après moi, bien sûr !

Nos rires emplissent l’appartement, accompagnés des aboiements joyeux du petit teckel.

– Merci, mon amour. J’aime tes défauts autant que le chocolat, murmuré-je à Andreas une fois que nos invités ont le dos tourné, occupés à poser leurs sacs et retirer leurs chaussures.

Sa main vient se poser sur ma hanche et ses lèvres sur les miennes. Un baiser qui a le pouvoir d’enterrer une bonne fois pour toutes la hache de guerre, et de laisser s’envoler toutes nos craintes et nos peurs pour ne garder que l’essentiel : l’amour qui nous unit.

– Et maintenant, à table ! Je meurs de faim...

Repus, échoués tous les quatre dans le canapé, nous débattons encore en début d'après-midi sur laquelle des formules devrait être retenue pour le mariage de Tobias et Maike.

- Celle avec le magret de canard, affirmé-je sans hésitation.
- Celle avec le saumon était plus raffinée, non ? objecte Tobias.
- Moi, je les ai toutes aimées, déclare Andreas.
- Eh bien, nous voilà bien avancés... conclut Maike en riant. Et il reste encore le dessert !

Quant à Currywurst, il n'en pense rien : il est parti en exploration dans le sac à main de Maike, mais manque de chance pour lui, ce doit bien être le seul sac de la pièce qui ne contient pas de nourriture. Il en tire une enveloppe, avec sûrement l'idée en tête d'aller la mâchouiller tranquillement sur le tapis.

- Ah oui, au fait ! dit Maike en s'apercevant de son manège.

Elle récupère la lettre de la gueule de son adorable chien.

- Le facteur m'a donné ça pour vous quand on était en bas.

Nos deux noms figurent sur l'enveloppe. Je me demande bien de quoi il peut s'agir. Andreas hausse le sourcil et la décachette. C'est une lettre manuscrite. Il la parcourt rapidement des yeux et me la tend.

- Je crois que c'est plutôt à toi qu'elle s'adresse, dit-il d'un air ravi.

Les quelques lignes qui y figurent sont en allemand et je m'empresse de les lire à haute voix.

Mes chers enfants,

J'ai bien reçu le petit mot et les magnifiques photos de Loretta, qui m'ont fait très plaisir. Votre séjour m'a comblée de joie mais il était si court que je n'ai pas eu le temps de faire pleinement ta connaissance, Loretta, ni vous dire, à tous les deux, combien j'ai apprécié votre présence à mes côtés. Helen et Salómon m'ont raconté l'histoire de la bague que tu as retrouvée, Andreas, dans les affaires de ton père. J'ai été très touchée de connaître le fin mot de l'histoire et je suis très

admirative de ce que vous avez accompli. Je ne sais pas si Erik connaissait entièrement le passé de cet objet, mais une chose est sûre : s'il avait été encore en vie, il aurait été fier de vous... Gardez le bijou précieusement, je suis certaine que le jour venu, vous saurez en faire bon usage.

Portez-vous bien et j'espère avoir le bonheur de vous revoir très vite sur notre belle île.

*Je vous embrasse bien fort,
Guðrún*

– On dirait que tu as la cote auprès de ta belle-mère, Lori, commente Maike. C'est bien ta maman qui a écrit, Andreas ?

Mon homme acquiesce en souriant.

- Tu vois, je te l'avais dit, que tu te trompais ! Elle t'adore, me lance-t-il.
- Mais... c'est quoi cette histoire de bague ? demande Tobias, perdu.
- Oui, vous ne nous avez pas raconté ! renchérit sa future femme.

Pendant qu'Andreas entame le récit de nos aventures islandaises, mon téléphone vibre dans ma poche. C'est un appel, mais le numéro m'est inconnu.

- Allô ? dis-je en me dirigeant vers la cuisine pour profiter d'un peu plus de calme.
- Loretta Kruger ? fait au bout du fil une voix de femme qui m'est inconnue.
- Oui, c'est bien moi.
- Je suis Nina Hoffmann, je tiens la galerie Gustav-Kunst-Straße. Vous allez recevoir un courrier, bien sûr, mais je voulais vous l'annoncer de vive voix : vous êtes la grande gagnante de notre concours de photographies de portrait !

Je m'arrête soudain de respirer.

Si je m'attendais à ça !

- Wahou, vraiment ? Je... merci, c'est génial !

Je crois que je ne parviens même pas à réaliser ce que ça signifie.

– Oui, vos deux séries ont beaucoup plu au jury, commente la galeriste. La première est très réussie, mais la seconde que vous avez soumise, celle avec

l'homme à la casquette de marin, est fabuleuse : il y a un véritable quelque chose, de la sensualité et un cocktail d'émotions, qui passe dans le regard du modèle ! À la fois de la tendresse, du désir, de l'amour. L'émotion est ce qui est le plus difficile à transmettre en photographie, mais cela ne semble pas être une difficulté pour vous.

– Merci beaucoup...

La joie m'emplit : me faire complimenter ainsi sur mon travail me fait sincèrement chaud au cœur. Même si je me dis qu'au fond, c'était un travail d'équipe : ce succès, je le dois aussi à Andreas, qui a été un merveilleux modèle, naturel et spontané.

– Vous allez donc avoir l'opportunité d'exposer à la galerie les photos de votre choix, reprend la galeriste. Celles que vous avez soumises pour le concours ou bien d'autres, à déterminer ensemble. Avez-vous un instant pour que l'on puisse en discuter ?

Après quelques minutes de conversation téléphonique, je conclus de passer à la galerie dès le lendemain avec tout un portfolio de mes photos de portraits et de paysages, pour échanger de vive voix.

À mon retour dans le salon, mon bonheur doit se lire sur mon visage parce que les questions fusent. J'annonce la bonne nouvelle à mes amis, un sourire d'enfant aux lèvres et des étoiles dans les yeux. Je me promets d'appeler bientôt Romain pour lui annoncer à lui aussi la bonne nouvelle : je suis sûre qu'il sera très fier – de moi et de lui !

Andreas, lui non plus, n'est pas peu fier. Je peux lire dans sa fossette toute son admiration et dans ses yeux bleus tout l'amour qu'il me porte. Je me jette à son cou. Je tiens cet homme pour responsable en grande partie de mes petits et grands bonheurs.

Mon marin, le meilleur des modèles photo, mon plus grand fan et le plus parfait des amoureux...

Épilogue

Quatre ans plus tard

Sur la terrasse de la petite maison de Sylt entourée de dunes, les rires résonnent dans l'air du soir. Maike apparaît, une énorme tarte au citron meringuée surmontée de 29 bougies dans les mains. Mon petit groupe d'amis – Tobias, Maike, Manon, Chloé, Marc (son nouveau chéri), Romain, Julia et bien sûr Andreas – entonne en chœur un « Joyeux anniversaire ». J'inspire une grande goulée d'air pour souffler mes bougies.

– Les cadeaux, les cadeaux ! clame Romain en français en frappant de la fourchette comme un enfant sur la table.

– On veut un discours d'abord ! s'exclame Julia en allemand, en posant amoureusement la main sur la cuisse de son voisin.

Après s'être tournés autour pendant un petit moment à leur rencontre, Romain et Julia ont fini par sortir ensemble, même si au premier abord, j'avais conclu de leurs chamailleries incessantes qu'ils ne pourraient jamais se supporter plus de dix minutes. Si Romain a finalement trouvé un appartement, il est revenu vivre moins de six mois plus tard avec la jolie blonde qui lui avait si gentiment prêté son appartement pendant quelques semaines. Andreas et moi avons même perdu nos paris de longévité de leur couple – j'avais misé sur un mois et Andreas, un an – et nous sommes aujourd'hui forcés de constater que quatre ans plus tard, ça dure toujours entre eux. Et puis, depuis, c'est devenu évident que ces deux-là sont faits pour s'entendre.

– Un discours, carrément ! dis-je en anglais, pour que tout le monde puisse me comprendre, Allemands comme Français. Euh... eh bien, merci à tous d'avoir répondu à notre invitation à passer ces quelques jours de vacances avec nous sous le soleil de Sylt. Vous êtes les meilleurs amis qu'on puisse imaginer, même si quand on est tous ensemble, je ne sais jamais quelle langue parler !

Tous applaudissent et rient bruyamment. Je porte un toast :

– À notre groupe d’amis !

Les verres s’élèvent pour trinquer avec moi. Romain, apparemment très impatient de m’offrir son cadeau, m’apporte le sien. Très vite, les petits paquets décorés s’accumulent devant moi jusqu’à former une bonne pile. Andreas vient se placer derrière moi, les mains sur mes épaules, tandis que je commence à les ouvrir un à un.

– Tu es gâtée, ma puce, me glisse-t-il en français à l’oreille.

Depuis qu’on est ensemble, il a appris ma langue à une vitesse folle.

On le croirait presque français s’il n’avait pas gardé ce petit accent sexy qui me fait tant craquer !

J’éclate de rire en découvrant que Romain et Julia m’ont offert un nouveau pyjama à motifs bien ridicules, comme je les aime – cette fois des muffins et autres confiseries de toutes les couleurs. Andreas mime le suicide par balle.

– Merci, les copains mais vous auriez pu penser à moi quand même... À chaque fois qu’elle porte ça, j’ai envie de rire, plaisante-t-il.

– Apparemment, ça n’a pas d’impact sur ta libido, plaisante Tobias en riant et en désignant mon petit bidon qui commence à s’arrondir.

Tous éclatent de rire joyeusement.

Ils sont intenable quand ils sont tous réunis !

– Je ne le porterai que quand tu seras en mer, mon chéri, promets-je à Andreas sur le ton de la blague.

Des bijoux, du parfum, des vêtements d’enfants, de nouvelles pellicules pour mon Polaroid, et tout un tas d’autres petits présents tous plus adorables les uns que les autres sont déballés sur la table de la terrasse. Andreas ne m’a pas encore offert le sien, mais je suppose qu’il voudra me l’offrir plus tard dans la soirée, en tête à tête. Je me demande ce que ça pourrait être. Peut-être de la lingerie ! Cette fois, je l’ai supplié de ne pas me faire de cadeau ruineux, comme il a l’habitude de le faire, j’espère qu’il a tenu parole.

Parce que moi, ça me fait toujours culpabiliser quand je dois à mon tour lui faire un cadeau – avec mon budget ridicule !

Une fois tous les cadeaux de mes amis ouverts, je me lève pour distribuer une bise à chacun et les remercier tour à tour. En revenant à ma place, avant que j'aie eu le temps de me rasseoir, Andreas me prend la main et pose un genou à terre.

J'ai un hoquet de surprise.

Oh non, il n'est quand même pas en train de m'offrir une demande en mariage ?

Romain siffle très fort, comme au début d'un spectacle, et Maike est comme hystérique, tellement elle est impatiente d'entendre le petit discours romantique de mon homme. Je dois être la seule à faire une tête étrange : si c'est une demande en mariage, cela me fait très plaisir, et en même temps très peur.

Parce que je n'ai toujours pas changé d'avis : je ne me marierai pas.

Ce qui est drôle, quand on y pense, c'est que Maike et moi avons fait du mariage notre fonds de commerce, depuis un an déjà. À la fin de nos études d'événementiel pour elle et de photographie pour moi, nous avons créé ensemble notre entreprise de *wedding planner*. Maike a pris tellement de plaisir à organiser son propre mariage – qui était grandiose – qu'elle a eu l'idée d'en faire son métier. Quant à moi, je me suis aperçue que je m'épanouissais dans ce genre de photographie, qui allie aussi bien le portrait que les paysages, les poses en studio ou en extérieur, mais aussi les instants plus naturels saisis sur le vif lors des cérémonies.

Et pourtant, malgré tout ça et après en avoir débattu avec de nombreuses personnes – aussi bien Maike qu'Andreas et même mes parents, eux-mêmes divorcés – je ne suis toujours pas décidée à me retrouver un jour à mon tour dans une robe de mariée. J'ai entendu tellement souvent que des couples heureux ont commencé à battre de l'aile juste après s'être mariés, que c'en est devenu une superstition : j'ai l'impression que mon bonheur disparaîtra aussitôt que mon homme m'aura passé la bague au doigt.

C'est donc avec appréhension que je regarde Andreas sortir de sa poche un

écriin, en m'attendant à y découvrir la fameuse « bague du *Titanic* », qu'il m'a dit déjà tant de fois vouloir réserver pour notre union... Mes amis et moi retenons notre souffle. Mais la boîte s'ouvre et laisse apparaître une magnifique boussole ancienne qui semble avoir été chinée en brocante.

– Mon amour, veux-tu faire le tour du monde avec moi ? me demande-t-il enfin, solennellement.

Les éclats de rire retentissent de nouveau autour de la table. Soulagée, je suis aussi secouée d'un fou rire. Andreas m'étonnera toujours !

Un tour du monde... pour de vrai ?

– Tu veux dire, en croisière ? réponds-je, amusée.

– À pied, en vélo, en voilier, en stop, en canoë, en voiture décapotable, en trottinette... répond Andreas. C'est comme tu voudras ! Dans trois semaines, trois mois ou trois ans, je prends une année sabbatique et on part à l'aventure. Qu'est-ce que tu en dis ?

– Oui... Mille fois oui ! Dès que le bébé sera en âge de marcher, on partira à trois sur les routes...

Nos amis crient et sifflent pour nous féliciter, comme si j'avais dit oui à une demande en mariage. J'ai presque envie de pleurer tellement je suis contente. Les mois où Andreas est en mer, il me manque cruellement. Même si généralement, après deux mois de croisière, il revient poser ses valises à l'appartement pour de longues vacances, ce n'est pas facile tous les jours. Alors partir à l'aventure avec l'homme de ma vie et notre enfant et profiter d'un an rien que tous les trois à découvrir le monde, je crois que c'est le meilleur cadeau qu'il pouvait me faire. Même s'il va me falloir encore un peu de patience pour en profiter.

– J'ai vraiment cru que tu la demandais en mariage, mec, commente Romain en faisant un *high five* à Andreas. Bien joué, elle y a cru !

Au fil du temps, ces deux-là ont oublié leurs petites rivalités et sont finalement devenus copains comme cochons.

– Je n'abandonne pas pour autant le projet de demande de mariage, lui répond

Andreas en riant. Je garde la bague bien au chaud. Lori n'est pas encore prête mais je suis sûre qu'un jour, je lui passerai au doigt...

J'ai tout entendu et riposte, mi-sérieuse, mi-amusée :

– Non ! On perpétuera la tradition de ta famille et cette bague, on l'offrira comme porte-bonheur à notre fils.

– Alors c'est officiel, c'est un garçon ? s'écrie Chloé.

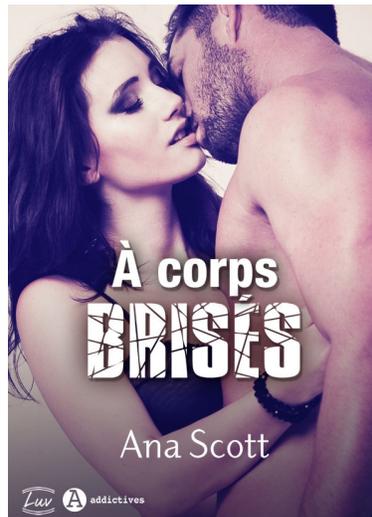
Pour toute réponse, Andreas et moi échangeons un sourire complice. Le soleil se couche sur la mer, tandis que dans les dunes résonnent le tintement des verres qui s'entrechoquent et le cri des mouettes.

FIN

Également disponible :

À corps brisés

Le cœur en miettes, Jeanne se noie dans le travail pour oublier que son fiancé vient de la quitter. Au château, où elle officie comme kiné, elle doit s'occuper d'un nouveau patient, le ténébreux Adam Champdor. Le corps brisé par un grave accident de moto, il est persuadé de ne plus jamais remarcher. Son séjour au château est sa dernière chance. Entre Jeanne et Adam, naît une passion torride et tourmentée, dans laquelle chacun essaie de se reconstruire. Mais bientôt, la jeune femme doit faire face à un terrible choix, sans doute le plus important de toute son existence...



Découvrez *Attractive Target* de Sarina Cassint

ATTRACTIVE TARGET

Extrait des premiers chapitres

ZVIN_001

I.
MANIPULER OU ÊTRE MANIPULÉ

1. Première approche

Vince

Je la repère immédiatement parmi les autres invités. Caroline Beaulme, 26 ans et P.-D.G. de l'entreprise internationale de télécommunication LFA, Link for All. Elle n'est pas seule. Elle est entourée de trois hommes et visiblement mal à l'aise.

Étrange.

Même si la raison de ce malaise m'importe peu, je trouve bizarre qu'une femme, que l'on prétend pourtant être une vile séductrice, ait les mains qui tremblent. Je peux voir son trouble même à distance.

La millionnaire semble en difficulté.

J'ai envie de sourire. Rien de plus amusant que de voir une femme ambitieuse être autant gênée. Et ce qui m'intéresse ce soir, c'est de savoir si sa réputation est exacte, un point c'est tout.

Le reste, je m'en tape.

Mon objectif ? L'approcher, la provoquer et étudier ses réactions pour me faire ma propre opinion. Et agir en conséquence. Je n'hésiterai pas à la faire virer si mes conclusions vont dans ce sens.

Je m'interroge d'ailleurs sur l'intérêt que peuvent lui porter ses trois compagnons. Ils semblent fascinés et j'ai bien du mal à comprendre pourquoi. Mis à part sa richesse, elle n'a pas grand-chose pour elle.

Milo Kolin, l'hôte de ce soir, est particulièrement proche d'elle. Acteur réputé, il vient d'accepter de tourner une publicité pour promouvoir le nouveau modèle de téléphone portable lancé par l'entreprise de Caroline. Accord que

nous fêtons ce soir. Je me demande si elle a usé de ses charmes pour conclure ce contrat. Les informations que j'ai sont contradictoires.

Et ça m'agace de ne pas savoir.

Chloé s'agite à mon bras, m'obligeant à lui porter un peu d'attention. C'est par son intermédiaire que je suis ici. Elle a accepté de me rendre ce petit service et elle est bien contente d'être vue à mon bras à ce genre de soirée mondaine.

– Quand tu invites une femme, me glisse-t-elle d'une voix chargée de reproche mais toujours le sourire aux lèvres, tu évites de passer ta soirée à en reluquer une autre.

Grillé.

– Désolé, Chlo, dis-je, amusé, utilisant ce surnom qu'elle déteste. Mais tu savais pourquoi je voulais venir.

– Alors, c'est elle ? me chuchote-t-elle.

Elle en profite pour se rapprocher un peu plus. Cette proximité m'énerve instantanément mais je me reprends. C'est moi qui lui ai proposé de l'accompagner. La moindre des choses est de rester poli avec elle.

Mais bon sang, qu'elle est collante.

– Oui, réponds-je d'une voix neutre.

– Je suis déçue, je l'imaginais plus jolie que ça, fait-elle avec une moue dépitée.

Mon regard glisse alors sur elle et je souris. Je ne peux m'empêcher de comparer les deux jeunes femmes. Chloé est franchement jolie. Petite, plantureuse et sexy, elle a tout pour plaire à un homme.

Tout à fait mon genre.

Ses formes sont très appréciables mais, personnellement, j'ai envie de fuir dès qu'elle ouvre la bouche.

Caroline, elle, est trop grande, bien trop fine et sans aucun atout voluptueux.

Silhouette longiligne un peu insipide. Poitrine menue, petites fesses rebondies, sans grand intérêt. Par contre, des jambes interminables et fines qui ne sont pas désagréables à regarder, je l'avoue. Le pantalon fluide qu'elle porte met en valeur l'arrondi de son postérieur et son top au décolleté dans le dos est assez sexy sur elle.

Mais ça s'arrête là.

– Tu fais les présentations ? demandé-je en lui désignant le petit groupe.

Chloé soupire et finit d'une traite sa coupe de champagne. Je ne lui ai pas dit la vraie raison de ma venue, je ne veux pas salir une réputation avant d'avoir vérifié par moi-même les rumeurs qui courent. Je me suis contenté de lui expliquer mon intérêt en tant que futur actionnaire de LFA.

Même si je vise aussi le conseil d'administration. Tant qu'à faire, autant avoir du pouvoir pour intervenir comme je l'entends.

Elle plaque un sourire sur ses lèvres et me tire par le bras pour nous rapprocher du quatuor observé plus tôt. Nous dépassons plusieurs groupes d'invités qui discutent ou profitent du buffet à volonté. La démarche chaloupée de la jolie blonde attire immédiatement l'intérêt des hommes que nous croisons. Le trio discutant avec Caroline ne fait pas exception.

– Chloé ! s'exclame Milo en lui faisant la bise. Ma maquilleuse préférée.

La jolie blonde glousse, un petit rire de gorge tout à fait efficace. Elle se tourne alors vers moi pour me présenter officiellement.

– Milo, je voulais te présenter LE Vince Malt, cofondateur et P.-D.G. des industries BioRoLab.

Toutes les têtes se tournent vers moi et je peux enfin plonger dans les yeux de Caroline. Troublants. D'une étonnante couleur bleu océan et mis en valeur par un trait noir assez épais sur la paupière. Je la fixe un moment pour voir sa réaction et je m'empêche de sourire en la voyant rougir.

Fais pas ta timide avec moi, chérie, j'ai bien compris ton petit jeu.

– Enchanté, monsieur Malt, me salue Milo avec un sourire forcé. Je vous présente Carlos Purlan, mon agent, et Louis Hust, mon cousin. Cette ravissante jeune femme qui nous accompagne se nomme...

– Caroline Beaulme, le coupé-je. J'ai déjà entendu parler de vous, mademoiselle.

– Ravie de vous rencontrer, monsieur Malt, me répond-elle d'une voix agréable. BioRoLab, vraiment ? Vous n'êtes pas facile à approcher.

Je sens la main de Chloé se resserrer sur mon avant-bras. Elle doit vouloir marquer son territoire mais je ne m'en préoccupe pas. Je suis concentré sur mon objectif.

Le visage de Caroline dégage un charisme impressionnant que je n'aurais pas soupçonné de loin. Ses traits sont harmonieux et l'ovale de son visage est adouci par sa coupe courte. Des cheveux bruns coupés au carré qui viennent caresser sa mâchoire. Une raie sur le côté entraîne plusieurs mèches à passer sur son front, faisant ressortir le bleu de son regard. Un regard qui vous fixe sans sourciller.

Cet air farouche est plutôt... excitant.

Elle finit tout de même par détourner les yeux et semble reprendre conscience de la présence des autres invités qui nous entourent. Milo se rapproche d'elle et n'a pas l'air ravi que je lui vole la vedette. Je hausse un sourcil, franchement amusé par le message qu'il veut me faire passer.

Comme s'il pouvait rivaliser.

Caroline Beaulme est ma proie et j'atteins toujours mes objectifs. Ce jeune blanc-bec ne va pas me gêner longtemps. La jeune femme ne semble d'ailleurs pas particulièrement ravie de ce rapprochement et tressaille lorsque la main de Milo vient frôler sa hanche. Il est bien trop proche.

Je me contente de le fixer, calmement, le mettant mal à l'aise. Caroline nous fixe tour à tour, se demandant sûrement ce qui est en train de se passer.

Une espèce de combat de coqs, chérie.

Et ça aurait pu continuer longtemps si un autre homme n'était pas intervenu.

Celui-là est familier avec Caroline, ça se voit, et elle semble se détendre dès qu'elle l'aperçoit. Un sourire, un vrai, naît sur ses lèvres. Et je ne m'attendais pas à ce que son visage s'éclaire autant.

– Gaëtan ! s'exclame-t-elle, soulagée.

Le jeune homme, à peine plus grand qu'elle, répond à son sourire. Il l'interroge du regard et elle secoue simplement la tête comme s'ils se comprenaient sans se parler. Ils ont l'air de bien se connaître. Et je ne sais pas pourquoi, ça me met un peu en rogne.

– Tout va bien ? murmure-t-il en s'approchant d'elle.

Il s'interpose d'office entre Caroline et Milo. Ce dernier fait quelques pas sur le côté, dépité, et rejoint la conversation lancée par sa maquilleuse. Je vais avoir du mal à approcher la jeune millionnaire si ce fameux Gaëtan reste à côté d'elle.

Je me racle la gorge pour attirer l'attention de Chloé et lui fais discrètement un signe de tête. Son regard se tourne un instant vers le couple que je lui désigne et elle me fait un clin d'œil. Elle s'engage alors dans une conversation enjouée sur des anecdotes vécues sur un plateau télé et captive son entourage. Une main sur la hanche, des battements de cils exagérés et un sourire éclatant, il n'y a pas à dire, Chloé sait changer son attitude. Tous les hommes du groupe se tournent alors vers elle, subjugués par sa sensualité.

Je souris, satisfait par son petit numéro.

– Impressionnant, admet une voix à mes côtés.

Je me tourne vers Caroline qui a laissé échapper ces mots. Elle paraît intriguée par la prestation de Chloé, ce qui est rare de la part d'une femme. D'habitude, elle suscite plutôt de la jalousie.

Cet intérêt m'arrange. Je peux me rapprocher sans qu'elle s'en aperçoive et je m'arrête lorsque nos bras se frôlent. Ce contact m'électrise et je ne suis pas le seul. Caroline a un mouvement de recul et écarquille les yeux en me dévisageant.

Putain, encore ce regard.

Il y a quelque chose de déconcertant qui transparait chez elle. Quelque chose que je n'avais pas prévu. Et qui attise mon désir, contre toute attente. Évidemment, Caroline entrouvre les lèvres à ce moment-là et déglutit.

Elle veut ma mort, là.

– Félicitations pour votre contrat, lui dis-je en levant ma coupe dans sa direction avec un sourire charmeur.

– Merci, répond-elle d'une voix humble. La notoriété de M. Kolin va nous permettre de lancer notre premier modèle de téléphone auprès d'un large public.

– C'est en effet un marché très compétitif avec de nombreux concurrents. Il fallait leur rentrer dedans, vous avez bien fait.

Cela doit la surprendre que j'en sache autant sur les conditions de ce lancement, alors que nous ne sommes pas dans la même branche, car elle lève soudain les yeux vers moi. Elle me détaille un moment, sourcils haussés et petit sourire en coin. Je l'amuse, on dirait bien.

– N'est-ce pas ce que vous avez fait vous-même ? finit-elle par répliquer en plissant les yeux. Les industries BioRoLab sont réputées pour ne pas faire de cadeaux à leurs adversaires.

– Nous avons une politique agressive dans mon entreprise, effectivement, admetts-je volontiers. À vrai dire, je n'aime pas les gens qui s'enrichissent sur la santé des autres.

– Je suis d'accord avec vous sur le principe. Mais atteindre son objectif en mettant quelqu'un à terre n'est pas très charitable. Et c'est ce que vous faites avec vos principaux concurrents, n'est-ce pas ?

Ma réputation me précède à ce que je vois.

Il y a comme du reproche dans sa voix. Elle me juge ? J'en rirais presque. Elle n'est pas au poste de P.-D.G. depuis bien longtemps et, si mon enquête me le confirme, elle n'y est pas pour les bonnes raisons. Qu'elle n'aille pas s'imaginer que nous sommes sur un pied d'égalité !

– C'est mangé ou être mangé dans ce genre d'affaires, expliqué-je avec un rictus.

– La loi du plus fort, donc, murmure-t-elle, le regard dans le vague.

– Oui. Et je préfère dominer, conclus-je en la dévisageant avec insistance.

Ses yeux accrochent les miens et comme je m’y attendais, elle rougit. Ses doigts tremblent légèrement lorsqu’elle passe quelques mèches de cheveux derrière son oreille. Elle semble gênée et cherche du soutien du côté de Gaëtan. Heureusement que ce dernier est toujours en admiration devant Chloé qui étoffe son discours de quelques rires. Son auditoire est captivé.

Caroline prend une profonde inspiration avant de me faire face de nouveau. Son assurance est revenue et j’aime mieux ça. Je préfère que mes adversaires aient du répondant, le plaisir de les écraser n’en est que plus jouissif.

– Vous ne devez pas non plus aimer qu’on vous résiste, continué-je en avalant une gorgée de champagne.

– J’aime la négociation, dit-elle, un peu perdue, se demandant sûrement si je sous-entends quelque chose. Je suis plutôt pour les compromis. Il est très souvent possible de trouver un intérêt commun qui satisfera les deux parties.

– Satisfaire les deux partenaires, hein ? Pourquoi pas, glissé-je tout bas, la tête penchée vers elle.

Caroline écarquille les yeux devant mon audace à glisser un sous-entendu sexuel dans notre conversation. Surtout pour une première rencontre. Elle a d’abord le réflexe de reculer mais se retient finalement et campe fermement sur ses deux jambes.

Comment me dire que je ne l’intimide pas... Ou pas trop.

Autour de nous, la soirée est bien arrosée et les échanges sont assez bruyants. Quelques rires un peu aigus prouvent d’ailleurs que l’ambiance est à la fête. Personne ne viendra donc nous déranger.

– Seulement, jusqu’où seriez-vous prête à aller ?

Là, elle sort enfin de sa réserve et redresse le buste, visiblement prête à m’affronter.

– De quoi parlez-vous donc ? me reproche-t-elle avec un regard sévère.

Je ne suis pas déçu par ses réactions. Elle ne va pas se jeter dans la gueule du

loup à la moindre allusion sexuelle. Elle est plus fine que ça et elle cache bien son jeu.

Ça devient intéressant.

– Cela doit dépendre de l'enjeu, me direz-vous, insisté-je avec mon plus beau sourire de séducteur.

Il ne faut pas non plus que je la braque d'entrée de jeu. Je fais donc un pas en arrière pour lui laisser de l'espace et garde un visage avenant tout en plongeant une main dans la poche de mon pantalon, pour paraître décontracté.

– Je me demandais juste jusqu'où vous seriez capable d'aller pour satisfaire votre partenaire.

– Cela ne vous regarde pas, rétorque-t-elle, les yeux brillant d'agacement.

Pas encore.

– Vous savez, reprends-je d'une voix plus neutre, en affaires aussi, il faut savoir donner de sa personne.

– Je le sais très bien.

Mon sourire qui s'élargit lui fait lever les yeux au ciel.

– Je disais seulement que je m'investis dans ce que je fais, m'explique-t-elle.

– C'est tout à votre honneur. Entrer en relation, c'est forcément se mettre un peu en danger.

– En relation ? relève-t-elle, suspicieuse.

– Il faut juste savoir mesurer les risques pris, murmuré-je sans répondre à sa question.

Elle ouvre la bouche mais rien ne sort. Caroline cligne plusieurs fois des paupières et passe encore une fois la main dans ses cheveux. Je la trouble. Je décide donc d'envahir son espace vital, réduisant la distance entre nos deux corps. Elle est grande, certes, mais elle doit tout de même lever les yeux pour voir mon visage. D'ici, je sens son parfum doux et fruité.

Et pas désagréable.

Je me secoue pour ne pas divaguer. Je n'ai jamais aimé ce genre de femmes, basses et fausses. Des femmes qui cachent leur jeu et leur vraie personnalité pour paraître fraîches et désintéressées. Ces vipères ne perdent jamais de vue leur objectif, flairant le gros poisson à distance et usant de leurs charmes pour obtenir ce qu'elles veulent. Aucune sincérité dans leurs réactions, tout est faux, surjoué, calculé. C'en devient franchement lassant.

Alors je suis un peu surpris que celle-ci me fasse tout de même de l'effet. J'en ai vu des femmes ambitieuses et l'habitude m'a rendu un peu amer. Pourtant, Caroline dégage quelque chose qui devait manquer aux autres.

Impossible de l'identifier pour l'instant.

– Et vous calculez toujours tout ? demande-t-elle pour tenter de reprendre un peu le contrôle de la discussion.

– Je vise un objectif et je fais tout pour y parvenir, expliqué-je en fixant mon regard sur ses lèvres.

Elles me paraissent délicieuses... Mais c'est hors sujet.

– On me résiste rarement, reprends-je avec satisfaction.

Son petit air outré est assez amusant. Je crois qu'elle ne sait plus sur quel pied danser avec moi. Sa respiration est un peu plus rapide qu'au début de notre conversation et ses yeux font des allers-retours entre ma bouche et mon regard.

– Quelle arrogance, lâche-t-elle dans un souffle. Et vous agissez ainsi dans tous les domaines ?

– Absolument tous. J'aime dominer, répété-je en souriant.

Je me rapproche encore un tout petit peu. Caroline déglutit et recule d'un pas. Sa poitrine se soulève rapidement. Je me permets alors de la détailler des pieds à la tête, m'attardant sciemment sur sa poitrine. Son embarras est visible, elle ne s'attendait sûrement pas à une rencontre aussi agressive. Ni à cette tension sexuelle qui s'installe entre nous.

Ça, moi non plus, je ne l'avais pas prévu.

Mais elle a beau jouer à la femme outrée, je la sens plutôt intéressée. Dans sa

façon de rester près de moi malgré tout, de ne pas mettre fin à la conversation. Je l'intrigue. Et l'air qui crépite autour de nous s'intensifie. Les yeux de Caroline ont pris une teinte plus foncée et me dévisagent. Mais pas bien longtemps. Elle a tout de même une certaine réserve qui lui fait détourner la tête. J'aurais aimé continuer ce petit jeu, ça devenait vraiment intéressant, mais Chloé semble avoir épuisé son stock d'anecdotes et le dénommé Gaëtan revient à son poste près de Caroline. Il me dévisage puis cherche le regard de son amie. Celle-ci se contente de secouer la tête, comme pour le rassurer.

Mais le rassurer sur quoi exactement ?

Elle est majeure et vaccinée, et a prouvé être largement capable de me tenir tête. Pourquoi donc cette inquiétude ? Il ne peut pas connaître mon objectif. Alors quoi ? Il semblait tout autant soucieux lorsqu'il l'a vue en compagnie de Milo.

Est-ce qu'il est au courant des rumeurs qui courent sur elle ?

Je le regarde d'un nouvel œil. Est-ce qu'il pourrait être là pour la surveiller ?

Non, décidément, j'ai du mal à comprendre. Je n'ai pas vu d'avertissement dans ses yeux, seulement de la préoccupation. Il va falloir que je me renseigne un peu mieux sur son rôle et la relation qu'il a avec Caroline.

Je ne veux pas d'obstacles.

2. Une réaction imprévisible

Caroline

Je dois m'éloigner. Cet homme m'impressionne trop. Il déclenche des réactions inédites et assez effrayantes.

J'ai bien envie d'aller me cacher quelque part maintenant.

Non. Je dois me ressaisir. Cette soirée est la mienne ! On est ici pour fêter ce superbe contrat avec Milo, je ne vais pas me laisser distraire par Vince Malt ! Même s'il a un charisme incroyable. Il est très sûr de lui, beaucoup trop d'ailleurs. Pour qui il se prend ? Il n'est pas le seul ici à gérer une boîte. Et pour ne rien arranger, je n'ai pas l'habitude de côtoyer des hommes aussi grands. C'est un géant. Il doit bien dépasser le mètre quatre-vingt-dix, ce qui m'oblige à lever les yeux et je n'aime pas ça. Mesurant un mètre soixante-seize, je peux souvent regarder mon interlocuteur droit dans les yeux sans baisser ni lever la tête. Ça perturbe pas mal d'hommes, mais avec lui, impossible. Même avec mes plus hauts talons, j'arriverai tout juste à hauteur de son nez.

Il est immense !

Ses yeux ne me quittent pas et j'ai bien du mal à ne pas le regarder aussi. En plus d'être impressionnant, Vince est sacrément beau. D'une beauté presque sauvage. Des cheveux bruns coupés court mais légèrement plus longs sur le devant ainsi qu'une barbe noire bien taillée qui fait ressortir le bleu glacé de ses yeux. Il n'en reste pas moins insupportable avec toutes ses allusions !

Alors pourquoi je n'arrive pas à me détourner de lui ?

C'est presque magnétique. Le désir a été quasiment instantané, surprenant.

Cet homme est dangereux.

Je décide de m'écarter de ce groupe, d'autant plus que la jeune femme qui accompagne Vince me lance des regards noirs assez désagréables. Je ne veux pas m'immiscer dans quoi que ce soit même s'il n'a pas vraiment l'air intéressé par sa compagnie. Ce qui ne devrait pas me réjouir !

Je fais discrètement signe à Gaëtan et me dirige vers le bar. Après avoir commandé un Martini bien frais, je me retourne. Les yeux bleus de Vince croisent alors mon regard et je m'arrête, le verre à quelques centimètres de mes lèvres.

Qu'est-ce qu'il me veut à la fin ?

Notre conversation a été complètement déroutante.

Il va falloir que je me méfie de lui et de l'attraction qu'il exerce sur moi. J'étais fascinée par son regard hypnotique et son visage si proche du mien. J'ai quand même eu l'impression qu'il cherchait quelque chose et que mes réponses étaient analysées. Et je ne vois pas pourquoi. Je ne l'avais jamais vu avant ce soir.

Bien sûr, j'ai entendu parler de lui. Vince est une référence maintenant dans le monde des affaires. Sa collaboration avec le brillant chercheur Luigi Silice a fait sensation. Qu'un parfait inconnu réussisse à s'associer avec le meilleur biologiste du moment en a rendu plus d'un jaloux. La société BioRoLab est devenue incontournable dans le domaine de la santé. Son laboratoire s'est spécialisé dans les biotechnologies rouges, et plus précisément dans la fabrication de médicaments. Il a mis en place une politique agressive des prix qui met ses concurrents en difficulté. Les journaux ont beaucoup jaser sur l'arrivée de cet outsider mais la presse économique lui a rapidement fait des éloges sur sa capacité de gestion et son sens des affaires. Il s'est vite étendu à l'international.

Seulement, jusqu'à maintenant, je ne savais pas du tout à quoi il ressemblait. Aucune photo de lui pour étayer les articles, rien non plus sur Internet. Un homme très secret sur sa vie privée. En tout cas, ce n'est pas un physique que je risque d'oublier.

Je me détourne, repose mon Martini après seulement quelques gorgées et

m'éloigne en direction des toilettes. Je dois me le sortir de la tête, j'ai bien d'autres choses à penser en ce moment et pas des plus agréables. Les tensions au travail vont être de plus en plus fortes maintenant que Jacques n'est plus là pour m'apporter son soutien.

Je soupire en arrivant dans le couloir, heureusement désert, et je me sens soulagée. Pas de pression ici. L'endroit est un peu étroit mais vide. Je peux donc gérer. Les bruits de la soirée arrivent étouffés et j'apprécie de ne plus être autant entourée.

– Caro ! Attends.

Gaëtan arrive à ma hauteur et s'arrête face à moi. Pas trop près. Il me connaît bien depuis le temps. Six ans que nous sommes amis maintenant. Notre rencontre a eu lieu au travail. Nous avons effectué notre premier stage en même temps et dans la même boîte. On s'est serré les coudes. Depuis, nous continuons à veiller l'un sur l'autre.

– Qu'est-ce qu'il te voulait ce Malt ?

– Aucune idée, dis-je sincèrement.

– Il avait une drôle de façon de te regarder, grimace-t-il. Je ne l'aime pas ce type.

– Tu ne le connais pas, répliqué-je avec un sourire devant son protectionnisme.

– Fais attention quand même. Il a la réputation de ne pas faire de cadeaux...

– À ses ennemis, oui, je sais, le coupé-je en levant les yeux au ciel. Mais je ne suis pas son ennemie ! Nous sommes dans deux secteurs complètement différents.

– J'en sais rien, avoue Gaëtan en se massant la nuque. Il m'a mis mal à l'aise. J'ai eu l'impression qu'il t'évaluait.

– Il devait être curieux. Je ne suis qu'une gamine par rapport à lui. Et je suis pourtant à un poste aussi important que le sien !

Je lui offre mon plus beau sourire, ce qui le détend un peu. Ses yeux gardent cette lueur d'inquiétude et je le remercie intérieurement de se préoccuper autant de moi. C'est mon pilier depuis plusieurs années même s'il ignore les détails de mon histoire. Il a toujours été là pour m'aider et il a déjà été témoin de mes crises d'angoisse.

Mais ce n'est ni le moment ni le lieu pour y penser.

– Et avec Milo, tout va bien ? enchaîne-t-il.

– Mouais.

– Pas trop collant ? insiste-t-il en fronçant les sourcils.

– Si, un peu, finis-je par avouer avec un soupir. Je crois qu'il a bien aimé que je lui résiste.

– Tu as eu raison de lui mettre les points sur les « i », se moque-t-il.

– On doit déjà tourner ici, on n'allait pas non plus le payer aussi cher !

– Bien dit !

– Et je voulais te remercier de m'avoir accompagnée. Tu sais que je n'aime pas être seule...

– Tu peux compter sur moi, même si je n'ai fait que de la figuration, au final. Mais ce type est un dragueur né, tu devrais te méfier pour la suite.

– Je dois me méfier de tout le monde si je t'écoute !

Ou si je m'écoute d'ailleurs...

– Oui, affirme-t-il avec un sourire. Parce que personne n'est digne de confiance à part moi.

– Vantard.

– J'assume.

Il se met à rire et ça me fait du bien de l'entendre.

Je peux me montrer intraitable en affaires, étant douée en négociation, mais je ne supporte pas de me retrouver seule avec des inconnus.

Je décomprime un peu. La tension des dernières minutes retombe et je souris même. Cette soirée n'est pas si catastrophique, au final, et j'ai réussi à contrôler mes angoisses. Même quand Vince s'est un peu trop rapproché. À vrai dire, sa présence ne m'a pas dérangée comme cela le fait d'habitude. J'étais un peu mal à l'aise, oui, et franchement agacée. Par ses insinuations mais aussi par mes réactions. J'ai dû le bouffer du regard du début à la fin alors qu'il a été tellement arrogant ! Comportement que je ne supporte pas en temps normal ! Ce type m'a fascinée. Ce qui n'arrive jamais ! Et surtout pas avec un inconnu aussi imposant et sûr de lui. Normalement, j'aurais pris la fuite.

Et j'aurais dû.

Je m'excuse auprès de Gaëtan et arrive enfin aux toilettes. Je me passe un peu d'eau sur le visage et examine mon reflet.

Trop pâle.

Je soupire et me lave les mains. En plus d'être trop grande et trop fine, j'ai une peau blanche qui ressort avec mes cheveux bruns. Seule partie intéressante : mes yeux bleus. Et je suis bien contente d'avoir hérité cette couleur de ma défunte mère. Cela me fait au moins un souvenir d'elle qui ne me donne pas envie de vomir.

La porte derrière moi claque et j'aperçois dans le miroir la jolie blonde qui accompagnait Vince.

Chloé, je crois.

Elle me toise des pieds à la tête, pince ses lèvres, puis vient se laver les mains à côté de moi. J'ai vaguement l'impression qu'elle est venue jusqu'ici juste pour me voir... Ou me parler. Je la regarde du coin de l'œil tout en me dirigeant vers le distributeur de serviettes en papier. Je ne compte pas m'attarder ici.

- Vous devriez vous méfier.
- Pardon ? dis-je en me retournant vers elle.

Nos yeux se croisent et se défient.

Ne me dites pas qu'elle est venue marquer son territoire !

- Vous disiez ? reprends-je en me frottant les mains.
- Vince est un homme complexe qui a toujours un objectif en vue, déclare-t-elle. S'il vous aborde, c'est pour une raison bien précise.

Je décide de rester silencieuse. Son attitude m'exaspère un peu mais je ne vais pas me défendre. Je n'ai rien à prouver, ni à elle ni à ce type. Je me contente donc de la dévisager, ce qui l'énerve un peu.

La jolie blonde se plante devant moi, mains sur les hanches.

– Je vous conseille de ne pas vous monter la tête, m’avertit-elle en souriant faussement. Il ne s’attache pas.

Chloé me fixe une dernière fois, visiblement déçue que je ne réponde pas, puis tourne les talons et sort en claquant la porte. J’ai presque envie de rire.

À quoi ça rimait tout ça ?

Elle voulait clairement me faire comprendre qu’elle avait des vues sur Vince. Inutile. Je trouve cet homme dangereux. Je ne vais pas me jeter dans la gueule du loup ! Mais ses propos confirment mes soupçons. Il n’est pas là par hasard et il ne m’a pas abordée pour rien. Il cherchait bien quelque chose.

Mais quoi ?

Même en réfléchissant, je ne trouve pas. Il n’est pas là pour l’argent étant donné qu’il est plus riche que moi. Il n’a aucun intérêt à se renseigner sur mon entreprise puisque je travaille dans la télécommunication et lui, la biotechnologie. Nos domaines ne sont pas en concurrence.

J’ai bien du mal à comprendre ce qui pouvait inquiéter Chloé au point qu’elle vienne m’avertir. C’est chasse gardée par contre, ça, je l’ai bien compris !

Je finis par sortir et reste figée en apercevant Vince et Chloé au bout du couloir. Vince me remarque instantanément et son regard fait la navette entre son amie et moi. Il lui dit quelque chose que je n’entends pas mais je la vois baisser la tête. Je me rapproche, bien décidée à les dépasser sans m’arrêter.

– Laisse-nous, marmonne-t-il à Chloé avec de la colère dans la voix. Je te rejoins dans deux minutes.

La blonde ne se retourne pas, le contourne et disparaît. Elle s’est contentée d’obéir.

Vince se déplace alors pour se mettre au centre du couloir et me barrer la route. Il est sacrément imposant. Je m’arrête pour le fixer froidement et croise les bras, dans l’attente. Il paraît amusé par mon attitude et ça m’exaspère. Ce géant sombre se croit tout permis.

– Je suis désolé si Chloé a été désagréable, commence-t-il d'une voix neutre qui tranche avec ses excuses.

– Votre amie ne m'impressionne pas, répliqué-je. Mais si vous avez quelque chose à me dire ou à me demander, faites-le directement. On gagnera du temps.

Je vois une petite flamme s'allumer dans son regard et je me redresse. Hors de question de paraître effrayée devant lui. Pour une fois, je me sens prête à affronter un homme, seule, quoi qu'il me veuille.

– Je suis intrigué, m'explique-t-il en faisant un pas vers moi sans que je ne bouge. Quand on sait que vous êtes à la tête de LFA, on vous imagine plus solide que ça. Vous semblez bien frêle.

– Je...

Vince pose alors son index sur mes lèvres entrouvertes et ma respiration s'accélère. Je me perds dans son regard de glace et sens ma peau se hérissier. Ce contact entre nos deux corps me fait frissonner.

– Vous semblez frêle, reprend-il en regardant mes lèvres quelques secondes de trop, mais vous avez apparemment un tempérament... d'insoumise.

Il m'a fait une sorte de compliment ou je rêve ?

Je secoue la tête pour me dégager, choquée par le mot qu'il a choisi. Mais son doigt glisse lentement sur ma joue et sur mon cou avant qu'il ne retire sa main. Cet effleurement fait palpiter mon cœur, et le voir s'approcher me rend fébrile. Son regard s'est assombri et je n'arrive pas à le décrypter. Vince s'arrête à quelques centimètres de moi, m'obligeant à lever légèrement la tête. Heureusement que nous sommes seuls dans ce couloir car nos corps sont vraiment très proches l'un de l'autre.

Trop proches ! Alors pourquoi je ne recule pas ?

– Je ne sais pas si je dois vous remercier. Je ne me permettrai pas de vous juger mais vos propos me semblent un peu déplacés pour une première rencontre.

Son air amusé revient et j'ai bien envie de le secouer pour le voir disparaître. Son souffle chaud me caresse alors les joues et je frissonne. Il respire un peu

plus vite.

C'est pas vrai, mais qu'est-ce qui nous arrive ?

– Je me demandais si l'entreprise LFA valait le coup qu'on investisse pour elle, susurre-t-il. Je crois que j'ai ma réponse.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Je compte bien devenir actionnaire, m'apprend-il avec un sourire. Et pourquoi pas entrer au conseil d'administration.

Merde ! Il veut devenir... mon patron ?

Ça complique tout ! La situation était déjà critique à cause de cette attirance irrésistible mais il compte maintenant envahir mon espace professionnel ! J'esquisse un pas en arrière mais la main de Vince se pose dans mon dos et me ramène contre lui. Ses yeux balayaient mon visage, s'attardant sur mes lèvres. Je ne résiste pas non plus à détailler les siennes qui me paraissent bien sensuelles, vues d'aussi près. Sans crier gare, il rapproche encore plus son visage du mien et mon cœur rate un battement.

J'ouvre la bouche pour protester, mollement certes, mais ses lèvres m'en empêchent. Les yeux grands ouverts par la surprise de ce doux contact, je me laisse finalement emporter par son baiser inattendu.

C'est une grosse connerie, Caro !

Mélanger vie privée et vie professionnelle n'apporte jamais rien de bon... Mais les sensations sont incroyables, complètement nouvelles pour moi, et je gémiss de plaisir quand sa langue force le passage pour rencontrer la mienne. Une explosion de plaisir se répand dans mon ventre et je m'accroche désespérément à sa nuque pour prolonger ce délice. Ses cheveux sont doux sous mes doigts et je tire un peu dessus. Mon cœur s'emballe en l'entendant grogner et sa main se plaque sur mes fesses pour me rapprocher de lui. Nos bassins se collent l'un à l'autre et la chaleur m'envahit lorsque je devine son état d'excitation. Je ne contrôle plus rien.

Vince nous fait reculer de quelques pas sans interrompre notre baiser et je suis emprisonnée entre lui et le mur. Aucune envie de m'enfuir pourtant. Il s'appuie

contre moi et mes jambes se mettent à trembler. Me soutenant grâce à ses grandes mains posées sur ma taille, le géant continue à me faire perdre pied. Son bassin ondule contre le mien et mes doigts ne peuvent s'empêcher de caresser ses larges épaules puis ses pectoraux. Un râle lui échappe et ses paumes se remettent à bouger elles aussi. Elles remontent, frôlent ma poitrine et mes tétons qui pointent déjà. Un éclair de plaisir me traverse. Surprenant. Frustrant par sa fugacité. Subitement, j'en voudrais plus.

Une main se glisse sur ma nuque pour me maintenir près de lui pendant que l'autre descend sur mon ventre et frôle la ceinture de mon pantalon. Un bruit lointain me fait sursauter et Vince s'écarte brusquement. J'ai un peu de mal à rester debout et je m'appuie sur le mur derrière moi, à bout de souffle. Son regard froid me dévisage un moment et son expression se durcit avant de se radoucir de nouveau. Lui aussi a du mal à reprendre contenance.

– Putaing, grogne-t-il en se frottant le bas du visage.

Il ouvre la bouche comme pour me dire quelque chose puis se ravise et fait demi-tour pour s'éloigner rapidement de moi. J'ai encore le feu aux joues et la respiration rapide. Et est-ce que j'ai bien entendu ? On dirait un léger accent du Midi. C'est marquant et assez plaisant à entendre. Mais Vince disparaît au bout du couloir et j'entends encore ses pas résonner.

Qu'est-ce qui m'a pris ? Il y a vraiment quelque chose qui cloche chez moi.

Je reste un moment collée contre le mur froid et me retiens de me laisser glisser au sol. Je n'ai jamais eu autant envie de quelqu'un. Seulement je n'aurais pas dû répondre comme ça à son baiser.

Un inconnu, bon sang !

Un inconnu qui, en plus, risque de devenir influent dans mon travail. Ça craint. Je revois son hésitation. Est-ce qu'il pense pareil que moi ? Qu'on ne devrait pas tout mélanger ? Mais il avait l'air d'apprécier lui aussi, non ?

Je suis un peu perdue. J'essaie de respirer plus calmement car ma poitrine se comprime et mes mains tremblent un peu. Ce n'est pas le moment de faire une crise d'angoisse. Je me redresse et marche comme au ralenti jusqu'à la grande

salle. Je cherche Gaëtan du regard et quand nos yeux se croisent, il devine immédiatement mon état. Il salue les deux hommes avec qui il discutait et me rejoint rapidement.

– On se calme, Caro, je te sors d’ici.

J’acquiesce tout en déglutissant avec difficulté. Je commence à avoir du mal à respirer et mes poumons me font mal.

Gaëtan me prend le coude et je me laisse faire. Il récupère nos vestes et nous sortons pour rejoindre sa voiture. L’air frais me fait un peu de bien. Mon ami m’aide à monter dans le véhicule, en fait le tour et s’assoit à côté de moi. Je me penche alors en avant, coudes posés sur les genoux, et me force à inspirer lentement.

– Tu veux me raconter ?

– Non, grommelé-je. J’ai été ridicule, c’est tout.

Gaëtan hausse les épaules, résigné, et me frotte le dos. Le contact de ses mains chaudes me fait du bien et je finis par me détendre. J’ai honte de ne pas réussir à gérer mon stress mieux que ça.

Mais j’ai quasiment tenu toute une soirée, c’est déjà pas mal !

Et je ne dois pas me laisser déstabiliser par l’attitude de Vince. Après tout, c’est lui qui a fait le premier pas ! Il va juste falloir que je reste sur mes gardes avec lui parce que s’il devient bien actionnaire de ma boîte, on va se recroiser. Et ce baiser m’a rendue complètement électrique.

D’autant plus que c’est la première fois que je ressens du désir.

3. Un imprévu

Vince

Ça a bien failli déraper.

Putain, ce baiser...

Oui, c'était prévu que je l'embrasse mais je ne m'attendais pas à avoir envie d'elle malgré tout ce qu'on insinue sur elle. Mon enquête commence fort en tout cas. Je lui apprends que je vais avoir un rôle important dans sa boîte et elle ne me repousse même pas ! On dirait bien que ça ne la dérange pas. Il va quand même falloir que je fasse attention. À mes propres réactions ! Je suis surpris du désir qu'elle a déclenché. Elle n'est pas du tout mon genre.

Quel con !

Je secoue la tête, un peu ennuyé par ce qui vient d'arriver. Je dois plutôt garder les idées claires pour aller au bout de mon plan ! Si je lui saute dessus, il faut que je me contrôle quand même. Je soupire tout en envoyant un message à Scott, mon chauffeur-garde-du-corps-homme-à-tout-faire, pour qu'il me retrouve devant l'immeuble. Va falloir que je réfléchisse à la suite.

Quand je franchis les portes du bâtiment, je repère ma voiture et m'y dirige d'un pas pressé. Pas envie de faire une autre bourde ce soir.

– Monsieur, me salue Scott en ouvrant la portière arrière.

Cet homme est plus grand que moi mais sa voix ressemble presque à un murmure. Je me glisse à l'intérieur du véhicule et ferme les yeux quand il démarre. Je n'ai même pas le temps de repenser à mon début d'enquête que mon portable sonne.

Luigi.

C'est un peu à cause de lui que je m'intéresse autant à LFA. Il m'en a parlé quand j'ai décidé d'investir pour diversifier mes intérêts. Son ami, Jacques Sporal, allait quitter la présidence du comité d'administration à cause de problèmes de santé. Ils allaient donc rechercher un nouvel administrateur pour prendre sa place. L'idée m'a tout de suite séduit, j'aime avoir mon mot à dire, surtout quand mon argent est en jeu. Une vieille manie prise depuis plusieurs années. Donc, en plus d'investir dedans, je compte bien pouvoir agir de l'intérieur si quelque chose ne va pas. Comme un P.-D.G. qui couche pour de l'avancement...

- Luigi, le salué-je en décrochant.
- Alors ? Tu as rencontré Caroline ?
- Oui.

Et j'ai fait bien plus que ça...

Distraitement, mes doigts caressent mes lèvres. Je m'arrête brusquement quand je m'en rends compte. Elle est sacrément envoûtante ! Mais je ne me laisserai pas berner.

- C'est une femme... complexe, finis-je par préciser. Je vais avoir besoin de plus de temps que prévu pour me faire ma propre opinion.
- Tu devrais te fier à Jacques, râle-t-il pour la énième fois.
- Je ne le connais pas, répliqué-je sèchement.
- Mais moi, oui. Tu ne me fais pas confiance ?
- Ce n'est pas pareil, Luigi, et tu le sais bien. Je veux savoir où je vais.

Mon ami soupire au téléphone et je ne peux m'empêcher de l'imaginer retirer ses lunettes et se frotter l'arête du nez. Ses cheveux doivent être un peu ébouriffés et son menton mal rasé. Comme à son habitude.

- D'accord, souffle-t-il au bout de quelques minutes. J'ai du mal à comprendre pourquoi tu enquêtes sur elle mais je vais te faire confiance, comme à chaque fois.

Luigi raccroche et je replonge dans mes pensées. Forcément tournées vers elle. Caroline ne mérite pas d'être à la tête de LFA. Comme je compte placer mes capitaux dans son entreprise, et pas qu'un peu, il est hors de question de

conserver une incompetente et une tricheuse au poste de P.-D.G. Je ne suis pas du genre à prendre des risques.

Alors que Scott nous insère en douceur dans le trafic dense de cette fin de semaine, je ne peux m'empêcher de me souvenir des photos qui m'ont été envoyées par e-mail il y a quelques jours. Avec une adresse anonyme impossible à tracer, bien sûr. Je finirai bien par découvrir qui en est l'auteur. Si cette personne m'a contacté, c'est qu'elle suppose que je vais avoir un lien avec LFA et je veux savoir comment c'est possible. Très peu de monde est au courant !

Pour l'instant, il faut surtout que je sache si je peux faire confiance à Caroline. La mystérieuse source a mentionné des rumeurs de promotion canapé et les a appuyées d'images de la jeune femme en train de câliner un homme d'une soixantaine d'années. Et pas n'importe quel homme : Jacques Sporal, le président du conseil d'administration. C'est lui qui a permis à Caroline de devenir P.-D.G. à la place de Florent Festoin et je me demande si son renvoi était vraiment justifié. Je déteste ces femmes qui usent de leurs charmes pour arriver au sommet.

Mon frère s'est fait avoir, je ne ferai pas la même erreur.

Je n'ai pas prévenu Luigi de ce que cela implique pour son ami Jacques. Tant que je n'en sais pas plus, pas la peine de lui causer du souci à cause de ça. J'aviserai quand le moment sera venu.

Surtout maintenant que j'ai rencontré Caroline et que je sais qu'elle est capable de charmer un homme et de paraître assez innocente pour qu'on ait envie de la protéger. Pour preuve, son baiser était loin d'être anodin.

C'était même un sacré baiser !

Pour une première rencontre et après lui avoir dit en plus que j'allais investir dans sa boîte, elle aurait dû me repousser ! Il y a bien quelque chose de pas net chez cette femme. Je m'attendais à devoir me forcer pour la séduire et paraître intéressé par elle, mais vu les réactions de mon corps, ça va plutôt être plaisant. Le risque, c'est que j'y prenne goût. Je ne dois pas oublier mon enquête. En gros, je vais joindre l'utile à l'agréable. Plus je serai proche d'elle, plus je pourrai vérifier la véracité des rumeurs et son implication dans la destitution de

Florent Festoin. Parce que si les médias apprennent que Caroline a manigancé le renvoi de l'ancien P.-D.G. grâce à ses charmes, l'entreprise est au bord du scandale. Au moins, l'avantage, c'est que je suis prêt à réagir pour étouffer l'histoire. Quand j'aurai vérifié ces rumeurs, et si elles s'avèrent exactes, je pourrai la faire virer avant que toute cette affaire ne s'ébruite.

Lorsque la voiture me dépose devant la maison, je demande à Scott d'aller chercher Chloé et de la ramener chez elle. J'ai failli l'oublier.

La nuit n'a pas été bonne. Impossible de penser à autre chose qu'à Caroline, à son regard troublant, à sa silhouette longiligne et à ses douces lèvres. Ça va devenir une obsession. Et ce n'est pas vraiment une bonne chose. Être attiré par elle n'est pas un problème en soi, faut juste pas que je perde la tête. Le meilleur moyen est encore d'y succomber.

Je passerai vite à autre chose après.

Au bureau, je convoque Scott et Serge. Ces deux hommes connaissent tout de ma vie. Ils sont là pour me protéger, protéger les intérêts de ma boîte, et pour répondre à toutes mes demandes.

Scott est sportif, fan de conduite, sait piloter n'importe quel avion et a suivi une formation pour être garde du corps. Serge, quant à lui, beaucoup plus discret, plus âgé et plus réfléchi, a travaillé pour les renseignements avant de prendre une retraite anticipée et a gardé pas mal de contacts là-bas. Son expérience du terrain compense la tête brûlée de Scott et leur duo fonctionne ainsi depuis sept ans.

Ils ont toute ma confiance.

– Je veux un topo complet sur LFA, leur dis-je une fois qu'ils se sont installés face à moi. Sa direction, les différents services, son passé et les actions en cours. Je veux comprendre comment cette femme en est arrivée là.

– Bien, monsieur, acquiesce Serge en notant mentalement mes demandes.

– Je voudrais en savoir le plus possible sur un dénommé Gaëtan. Nom de famille inconnu, mais c'est visiblement un proche de Caroline Beaulme. Peut-être travaille-t-il chez LFA. Je veux ses antécédents et tout savoir sur sa relation

avec elle.

Scott hoche la tête et me lance un drôle de regard. Des deux, c'est celui qui agirait le moins en professionnel. Là où Serge se contente de faire ce que je demande, Scott veut souvent savoir pourquoi, maîtriser tous les détails et connaître tous les tenants et les aboutissants. D'habitude, ce trait de caractère m'amuse et crée un lien de confiance entre nous. Seulement, concernant l'affaire Caroline, je ne souhaite pas leur donner trop d'informations non plus. Du moins, pour l'instant.

- Autre chose ? me demande Serge, prêt à se lever.
- Non, précisé-je fermement en jetant un regard noir à Scott.

Celui-ci semble comprendre car il n'ajoute rien et se lève sans un commentaire avant de suivre son collègue au dehors.

Je soupire, agacé de m'être senti mal à l'aise en évoquant mon intérêt pour Caroline. Le téléphone posé sur mon bureau clignote et je me frotte les yeux quelques secondes avant de décrocher.

- Monsieur Malt, je suis désolée de vous déranger, commence Mélanie, ma secrétaire personnelle. J'ai M^{lle} Silice au téléphone. Dois-je vous la passer ?
- Oui, Mélanie, je vais la prendre. Merci.
- Vince, tu es un beau salaud !
- Bonjour, Chloé.
- Tu m'as lâchement abandonnée hier, reprend-elle, furieuse. Tu m'as bien utilisée. T'es content ?
- Tu sais que ce genre de soirée n'est pas ma tasse de thé.
- T'aurais pu me raccompagner toi-même au lieu d'envoyer ton gorille ! T'as passé la nuit avec elle, c'est ça ?
- Mêle-toi de tes affaires, grondé-je, agacé par cette crise de jalousie.
- Mais merde, j'ai le droit à une explication, non ? J'ai tout fait pour que nous soyons invités à cette foutue soirée et tu me lâches pour cette planche à pain ?
- Chloé, tu savais pourquoi je venais là-bas, rappelé-je plus calmement. Et je ne suis pas rentré avec elle.

Silence au bout du fil.

- Je suis désolée, murmure-t-elle d'une voix mielleuse. À plus tard alors.
- C'est ça.

Je raccroche en soupirant. Coucher avec elle était une erreur. Elle se croit tout permis maintenant. Une amie devrait rester une amie. Ce n'est pas bon de mélanger.

J'ai à peine le temps de finir quelques dossiers que mon téléphone sonne encore. Mais cette fois, c'est mon portable. Une sueur froide coule dans mon dos lorsque je vois le numéro de téléphone. Je n'ai pas voulu l'enregistrer mais je le connais par cœur.

Je décroche, sachant déjà que ma journée vient d'être plombée.

- Monsieur Malt ?
- Inspecteur. Que puis-je pour vous ?
- Vous êtes bien familier avec le gang de Krismore, n'est-ce pas ?

Putain.

Ma respiration se bloque quelques secondes et je me force à inspirer calmement. Je hais ce nom, il me rappelle tellement de mauvais souvenirs. Une période que j'aimerais bien effacer définitivement de ma mémoire.

- Oui, réponds-je finalement.
- Alors, j'aurais besoin de vous et rapidement. Une opération se prépare et je voudrais votre analyse.
- J'arrive ce soir.

Je raccroche et contacte de suite Scott pour qu'il prépare le jet. Je préviens ensuite Mélanie de mon absence et j'apprécie sa discrétion. Elle ne me pose aucune question, se contentant de gérer mon agenda en déplaçant mes rendez-vous.

Je prends l'ascenseur pour accéder à l'appartement au dernier étage de l'immeuble. Cet endroit me sert de refuge. Je ne prends pas toujours le temps de rentrer chez moi, surtout quand je bosse tard. Seuls Scott et Serge sont autorisés à venir ici. Avec les horaires que je leur impose, cet appartement est à leur disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

J'enlève mon costume et ma cravate puis enfile une tenue simple. Un jean, un tee-shirt et une veste en cuir noire. Je prépare rapidement quelques affaires que j'entasse dans un sac tout en essayant de maintenir mon passé à distance. En pure perte.

Alors que la voiture m'emmène vers l'aéroport, des images de mon enfance surgissent. Je revois le visage de mon frère, son insouciance que j'ai essayé de préserver malgré le milieu dans lequel nous évoluions. Je ressasse sans cesse les épisodes de notre adolescence et la trahison qui l'a anéanti. Un goût amer me reste en bouche et j'enfile mes lunettes de soleil.

Lorsque le jet atterrit quelques heures plus tard, je reste insensible au nom de la ville qui s'affiche en grosses lettres. Marseille est désormais un lieu comme un autre. Je ne veux plus associer ma vie à ces quartiers délabrés et malfamés. J'en suis sorti et revenir ici n'est pas une partie de plaisir. Je me fais violence. J'ai un objectif que je veux atteindre plus que tout. Je vais faire tomber ce foutu gang qui a pourri mon adolescence. Et je ferai ce qu'il faut pour y parvenir.

Scott me conduit au poste qu'il commence à connaître comme sa poche. En route, je réfléchis à ce que je vais faire avec Caroline. Il faut que j'aille plus loin dans la séduction. Voir si elle est vraiment capable de coucher avec quelqu'un qui a des intérêts dans sa boîte. Et pour ne pas perdre la tête, je dois limiter nos rapports à quelques semaines. Ce serait moins risqué.

Ma décision est prise.

Et cette perspective me réjouit... Caroline Beaulme, on va s'amuser un peu.

4. Continuer à avancer

Caroline

Mon regard se perd par la fenêtre ouverte. Le vent qui s'engouffre dans mon bureau m'oblige à enfiler un long gilet de laine. Je déteste avoir la sensation d'être enfermée et j'aime entendre les bruits provenant du dehors. Ça me détend.

Je soupire et me replonge dans mes dossiers. Aucune concentration depuis ce fameux soir. Son demi-sourire m'obsède, ses yeux froids me poursuivent et le goût de sa bouche me laisse une sensation de trop peu.

Oublie-le, Caro.

Bon, plus facile à dire qu'à faire. Mais ce type n'est pas pour moi ! De un, il est visiblement un habitué des femmes d'expérience et son petit jeu semble bien rodé. De deux, et ce n'est pas négligeable, il va y avoir conflit d'intérêts puisqu'il investit dans LFA. Ça risquerait de me retomber dessus cette histoire. Seulement... c'est la première fois que je ressens du désir, moi.

Mes expériences passées ont été désastreuses. Je n'en ai pas eu beaucoup mais elles m'ont profondément marquée. Trois aventures, trois catastrophes. Je me suis toujours demandé si les souvenirs de ma mère et de son étrange relation avec mon père pouvaient avoir un effet bloquant sur moi. C'est ce que je croyais. Du moins, jusqu'au baiser de Vince.

Mon premier amant, je l'ai rencontré à l'université. On suivait les mêmes cours d'économie et on révisait ensemble à la bibliothèque. De fil en aiguille, nous nous sommes rapprochés et ma première fois a été douloureuse et humiliante. Impossible de ressentir de l'envie. Au départ, il a été rassurant, me confiant qu'avoir la trouille était tout à fait normal. Au bout de deux semaines, il m'a traitée de glaçon impossible à dégeler malgré toutes ses tentatives. Super rassurant et positif pour la suite.

Le deuxième est parti sans un mot après notre deuxième tentative. C'était peu de temps après le premier. Je ne voulais pas rester sur un échec et sur ce sentiment de ne pas être à la hauteur. Je l'ai laissé faire, aller jusqu'au bout alors que je ne ressentais aucun désir pour lui. Il a dû s'en rendre compte...

Et le dernier s'était mis en tête d'être meilleur que les autres. Je l'avais prévenu dès notre première sortie. Je lui ai dit que je n'étais pas très à l'aise et que mes premières expériences avaient été assez malheureuses. Au final, il a laissé tomber lui aussi. Sa dernière phrase me serre encore le cœur : « Tu es un cas désespéré ! J'en avais marre de t'attendre, j'ai préféré jouir plutôt qu'espérer ne serait-ce qu'un gémissement de ta part. Je suis désolé mais tu es frigide. »

Autant dire que j'ai été un peu déboussolée de ressentir du désir pour Vince. Aussi vite et aussi intensément. C'est bien le premier à me faire autant d'effet rien qu'en m'embrassant. Il aura fallu qu'un sombre géant au regard de glace débarque pour que mes hormones s'en trouvent toutes chamboulées.

Sauf qu'il me paraît trop dangereux pour moi. Et son caractère n'a pas l'air évident à supporter. Dommage que ce baiser se soit fini aussi brusquement. Je ne saurai jamais jusqu'où il aurait pu m'emmener dans le plaisir.

Je perds la tête ! C'est une archi-mauvaise idée de coucher avec lui de toute façon !

On toque à la porte et je m'oblige à arrêter de penser à lui. Ça ne sert à rien de ressasser. Gaëtan entre dans mon bureau et referme la porte derrière lui. Il grimace en voyant la fenêtre ouverte et s'installe le plus loin possible pour éviter l'air froid.

- Tu vas finir par tomber malade, grommelle-t-il en se frottant les bras. Si tu as trop chaud, t'as qu'à utiliser la clim !
- Mets un pull, répliqué-je sans lever les yeux de mon dossier.
- Tu vas bien ?
- Oui.

Son silence finit par me faire redresser la tête et je grimace en voyant son air réprobateur. Je referme ma pochette, m'adosse à mon fauteuil et croise les bras sur ma poitrine.

- Tu voulais ? lui demandé-je le plus poliment possible.
- De tes nouvelles, répond-il du tac au tac. Tu es enfermée ici depuis deux jours.
- J’ai du boulot, figure-toi. Et tu en as aussi, me semble-t-il. N’es-tu pas responsable du prochain lancement de LFAone ?
- Le projet de commercialisation de notre premier modèle se déroule comme prévu, réplique-t-il en fronçant les sourcils. Il y a quelques tensions avec notre filiale américaine mais rien d’insurmontable pour l’instant... Est-ce que tout va bien ?

Je me contente d’un petit sourire contrit qui le fait soupirer.

- Kévin pose beaucoup de questions sur toi, ces derniers temps, reprend Gaëtan.

Kévin Quostint, l’ex-assistant de Florent Festoin... Mon père... Super.

- Il commence à me sortir par les yeux, murmuré-je.
- À moi aussi. Il cherche la moindre erreur pour te décrédibiliser auprès du conseil. Il profite du fait que Jacques ne soit plus là pour contrebalancer.

L’évocation de Jacques me rend nostalgique. Cet homme est devenu mon père de substitution pendant mon adolescence. Il a bien connu ma mère, Odile, quand ils étaient au lycée, et m’a recueillie lorsque j’ai fugué après son suicide. Ma mère lui faisait confiance. Sa lettre me disait de prendre contact avec lui et que je pouvais me fier à lui. Elle ne s’est pas trompée. Il ne le sait sûrement pas mais Jacques m’a sauvé la vie, m’empêchant de reproduire le modèle maternel. Sauf qu’aujourd’hui, il n’est plus là pour me guider.

- Désolé de te rappeler de mauvais souvenirs, reprend Gaëtan en s’approchant pour me frotter le bras. Tu as des nouvelles ?
- Il devait passer un scanner aujourd’hui. J’ai prévu d’appeler l’hôpital tout à l’heure.
- Dis-moi si je peux faire quelque chose.
- C’est gentil, merci.

Je tente un sourire mais cela doit plutôt ressembler à une grimace tristounette. Gaëtan ne s’attarde pas et je me retrouve seule, encore une fois. Mon esprit

vagabonde cette fois-ci vers celui qui était devenu ma bouée de sauvetage.

C'est Jacques qui m'a soutenue lorsque j'ai pris la décision de faire tomber mon enfoiré de géniteur de la tête de LFA. C'est lui qui a appuyé ma candidature pour que je prenne le poste de P.-D.G. lorsqu'ils ont poussé ce cher Florent Festoin dehors.

Je commence à mordiller l'ongle de mon pouce tout en tapotant mon bureau de l'autre main. Je sursaute lorsqu'une sonnerie de téléphone interrompt mes pensées.

– Caroline, me parvient la voix embarrassée de Josette, mon assistante. On a un problème.

– Que se passe-t-il ?

– Je viens d'apprendre que Kévin a transmis une requête au comité d'éthique : une enquête sur toi et les contrats que tu as conclus.

– L'enfoiré, marmonné-je en serrant les poings.

– Je suis bien d'accord. Qu'est-ce qu'on fait ?

– Malheureusement rien. Le conseil d'administration a dû valider sa demande. Ils veulent sûrement montrer patte blanche pour le futur administrateur qui remplacera Jacques. Laisse faire et surtout, donne-leur accès à tous les documents qu'ils demandent. Je n'ai rien à cacher !

– OK. C'est vraiment n'importe quoi. Pourquoi il s'acharne contre toi ?

Je ne réponds pas. Personne ne sait que Florent était mon père. Kévin doit vouloir le venger. Ou c'est peut-être une requête de sa part d'ailleurs.

– Et le conseil qui accède à sa demande ! s'insurge Josette. Tu crois que ça a un lien avec l'ancien P.-D.G. ? Ils ont peur que ça recommence ?

– Peut-être, avancé-je prudemment. Réunis les chefs de service pour demain matin, on va les informer de l'enquête. Je leur donnerai personnellement la consigne de coopérer complètement, quoi qu'on leur demande. Je ne veux pas qu'on nous reproche de vouloir cacher quelque chose.

– Ça marche ! Caro ?

– Oui ?

– Tu sais qu'on te soutient à cent pour cent, hein ?

– Merci, Josette.

Avoir le soutien de mes collègues me va droit au cœur. J'ai eu du mal à m'imposer en tant que nouveau chef et, malgré mon jeune âge, j'ai réussi à convaincre en prenant des décisions radicales tout en essayant de valoriser chacun d'entre eux. Une idée est toujours la bienvenue, à nous de voir ensuite, en équipe, si elle est réalisable. Je suis pour le partage d'idées, j'organise souvent des réunions où chacun a la parole, expose ses envies, ses réflexions.

Au moins, avec cette histoire, je ne pense plus à Vince. J'ai bien d'autres soucis à gérer. J'enchaîne rendez-vous et entretiens téléphoniques, notamment avec notre groupe new-yorkais. Je vérifie ensuite que tout est en règle pour l'accord conclu avec Milo puis descends déjeuner. Dans le couloir menant à la cafétéria, je croise Kévin. Ses yeux noirs m'ont toujours donné la chair de poule. Heureusement qu'il n'est pas beaucoup plus grand que moi et que je n'ai pas à lever la tête pour lui parler. Son visage est austère, sa bouche pincée et il a le tic assez désagréable de passer son index sous son nez toutes les deux minutes en reniflant.

– Kévin, le salué-je en me mettant en travers de sa route, j'ai entendu parler de ta petite enquête. C'est une idée de Florent, n'est-ce pas ?

– Je ne vois pas de quoi tu parles, répond-il d'une voix légèrement trop aiguë. Cette enquête a été mandatée par le conseil d'administration. Il y a des rumeurs que nous voulons stopper net. C'est tout.

– Bien sûr. Je ne ferai pas opposition. Je ne cache rien.

– Très bien.

Nous nous affrontons du regard quelques secondes encore et j'ai le plaisir de le voir détourner les yeux en premier. Il me fait un signe de tête et disparaît. Nos conversations ne sont jamais tout à fait franches. Je ne sais pas ce qu'il sait exactement de mes relations avec mon père et j'ignore son vrai rôle.

J'essuie mes larmes en raccrochant. Le médecin que je viens d'avoir n'est pas très optimiste sur la situation médicale de Jacques. Son pronostic vital est engagé. J'enfouis ma tête entre mes mains et tente de reprendre mes esprits. Il ne voudrait pas que je me laisse abattre. Il m'a donné tant de force ces dernières années que je me dois de ne pas baisser les bras.

Sa femme m'a proposé de passer le voir à l'hôpital. Je m'y suis rendue au tout début pour le soutenir. Mais j'ai ensuite toujours trouvé une excuse pour retarder ma visite. Seulement, je ne pourrai pas me défilier éternellement. Aller le voir me brise le cœur par avance.

Mon téléphone portable vibre et je me racle la gorge avant de décrocher. Aucune envie de paraître triste.

- Eh ! salut, frangine ! m'écrié-je d'une voix enjouée.
- Salut, Caro. Dis, j'ai fini les cours plus tôt, on dîne ensemble ?
- Mais oui. Reste à l'internat, je passe te chercher d'ici une demi-heure.
- Cool. À tout à l'heure !

Sandrine, ma demi-sœur, est la raison pour laquelle je me bats tous les jours. C'est pour elle que j'ai repris l'entreprise de mon père, pour elle que je continue d'avancer quand je voudrais tout foutre en l'air. L'arrivée de Sandrine dans ma famille n'a pas été évidente pour moi. Sa mère a épousé Florent un an après ma fugue. J'ai voulu parler à Véronique, ma belle-mère, mais mon père avait déjà fait son office en me cataloguant comme une ado rebelle à problèmes et j'ai vite compris qu'elle avait ses propres soucis. L'alcool. Je me suis alors juré de protéger la petite fille de 6 ans qui venait de débarquer, de tout faire pour qu'elle ne vive pas le même enfer que moi. Et pour ça, j'ai juste passé un contrat avec le diable en personne. Mais ça en valait la peine. J'ai conclu un marché avec Florent pour qu'il la laisse tranquille. Je ne veux pas qu'il l'utilise comme il a voulu le faire avec moi.

J'arrive en avance à l'internat. J'ai décidé de payer les études de Sandrine, satisfaite de l'éloigner le plus possible de la maison de mon père. Et quand elle revient le week-end, je sors avec elle dès que je peux. Restaurant, soirée entre filles, ciné, théâtre, massage, cours particulier dans une salle de sport... Tout y passe.

Je souris en voyant la gamine de 16 ans piétiner, un gros sac noir à ses pieds. Ses longs cheveux roux virevoltent autour d'elle et elle me fait de grands signes en reconnaissant ma Ferrari California T bleue. Je me gare à sa hauteur et déverrouille la porte. Sandrine s'engouffre dans le véhicule et dépose un baiser sur ma joue, visiblement excitée.

– Salut. J’adore cette voiture ! Vas-y, fonce !

Je ris et accélère. Je rejoins rapidement la rocade et profite de pouvoir aller à vive allure. Sandrine est ravie. Cheveux au vent et lunettes de soleil, cette gamine ressemble à une star.

Jusqu’à présent, mission réussie !

5. Le revoir ?

Caroline

Le lundi n'a jamais été mon jour préféré. Je déteste le début de semaine, surtout quand je passe la veille chez mon père afin de maintenir un semblant de vie familiale. Je le fais uniquement pour Sandrine. Mais ça me chamboule toujours.

De le voir, lui, agir comme si de rien n'était, comme s'il n'avait rien à se reprocher. Comme s'il ne voyait pas que sa femme boit trop, rit trop fort et se retient de pleurer dès que plus personne ne parle. Sandrine fait bonne figure et je m'efforce de ne pas exploser de colère malgré les souvenirs de ma mère qui me hantent.

Du coup, je suis toujours de mauvaise humeur le lendemain et ce lundi-là ne déroge pas à la règle. Savoir en plus qu'une enquête me concernant est en cours me donne la rage. Comme si je n'avais pas assez de choses à penser avec l'arrivée prochaine du remplaçant de Jacques ! Et surtout si c'est Vince, il va falloir que je contrôle mes pulsions. Nous nous sommes quand même embrassés ! Je vais devoir lui montrer que je suis une bonne P.-D.G. !

Il va partir avec des préjugés...

La matinée passe lentement et mes yeux fatiguent face à mon écran d'ordinateur. J'ai besoin d'une pause. Je sors de mon bureau et me dirige vers l'espace détente où je pourrai prendre un bon café chaud.

J'arrive au détour du couloir quand je surprends deux voix qui semblent se disputer. Je reconnais immédiatement Gaëtan et il est énervé.

– Arrête de lui tourner autour, ordonne-t-il à son interlocuteur. Elle ne mérite pas que tu lui cherches des noises comme ça.

– Je ne fais que mon travail.

Mon Dieu, il se dispute avec Kévin !

J'interviens rapidement pour que tout cela ne dégénère pas. Je suis soulagée de constater qu'ils sont seuls. Personne n'a pu entendre leurs propos.

Évitons d'aggraver les choses.

Les deux hommes se tournent vers moi et je croise le regard empli de colère de mon ami. Je sais qu'il ne veut que mon bien mais s'en prendre à l'instigateur de l'enquête n'est pas un bon plan.

– Messieurs, les salué-je poliment. Tu nous excuseras, Kévin, je dois parler à Gaëtan.

– Bien sûr.

J'attrape Gaëtan par le bras et le tire jusqu'à mon bureau.

Tant pis pour le café.

– Tu as perdu l'esprit ? m'écrié-je, une fois la porte refermée. Tu es le premier à me dire de faire gaffe à Kévin et je te retrouve à lui crier dessus ?

– Désolé, Caro, fait-il d'un air penaud. Mais je l'ai entendu discuter au téléphone avec ton père. Il avait l'air content de lui. Ça m'a énervé.

– Je comprends, mais je préférerais qu'on fasse tous profil bas pour les prochaines semaines. Ils ne vont rien trouver, alors ne leur donnons pas d'arguments pour poursuivre leurs investigations.

Gaëtan soupire, s'affale dans mon canapé et se masse les tempes. Je m'assois à côté de lui et prends sa main dans la mienne. Je n'aime pas le voir aussi abattu, surtout à cause de moi. On va se serrer les coudes, tout ira bien.

– Allez, oublions-les ! m'exclamé-je en souriant. J'ai besoin que tu m'accompagnes en fin de semaine aux studios d'enregistrement. Milo a demandé à ce que je sois présente pour les débuts du tournage. Et je préférerais ne pas y aller seule.

– Aucun problème, répond-il en serrant mes doigts. Je ne laisserai pas ce type t'approcher de trop près.

Le revoilà combatif. Je préfère. Il faut que nous soyons forts, ensemble.

Même si je peux compter sur d'autres collègues, j'ai entièrement confiance en Gaëtan. Je pose ma tête contre son épaule et ferme les yeux.

La sonnerie du téléphone nous fait sursauter. Je me déplace jusqu'à l'appareil et décroche en me frottant les cheveux, histoire de me réveiller un peu.

– Allô ?

– Bonjour, Mademoiselle Beaulme. Je suis désolée de vous déranger, c'est Julie du standard. J'ai un appel provenant des industries BioRoLab. Dois-je vous le passer ?

Mon cœur s'arrête.

Merde, Vince ?

Je jette un coup d'œil à Gaëtan qui a bien dû voir mon trouble. Il se redresse mais je secoue la tête avec un sourire.

– Oui, Julie. Merci.

Je désigne du menton la porte à Gaëtan, qui comprend et s'éclipse avec un signe de tête. J'essaie de reprendre un peu confiance en moi pendant qu'une musique douce résonne à mes oreilles.

– Mademoiselle Beaulme ? me demande une agréable voix féminine.

– Oui.

– Vous allez entrer en communication avec le bureau de M. Malt. Merci de patienter.

Bon sang, mes mains sont moites et je les essuie sur mon pantalon. Je préfère rester debout pour l'instant, triturant le fil du téléphone tout en mordillant l'ongle de mon pouce. Sale habitude. Un coup d'œil vers l'extérieur me calme un peu mais l'attente aiguise mes nerfs.

Je suis sûre que c'est fait exprès.

– Bonjour, mademoiselle Beaulme, me salue enfin une nouvelle voix féminine. Je suis Mélanie Cartin, secrétaire personnelle de M. Malt. Ce dernier va bientôt prendre la communication. Merci de votre compréhension.

Je ne réponds pas. Je déteste cette façon de lui donner de l'importance. C'est quand même lui qui appelle, non ? C'est le comble que ce soit à moi d'attendre pour lui parler !

– Caroline, souffle alors sa voix grave.

J'en perds presque mes moyens. Je serre le combiné entre mes doigts et m'assois finalement dans mon fauteuil.

– Monsieur Malt, finis-je par répliquer d'une voix professionnelle. Que me vaut l'honneur de cet appel ?

– J'ai repensé à notre dernière... conversation.

Son hésitation me donne un frisson. Je ne suis pas sûre qu'il parle réellement des propos que nous avons échangés. Est-ce qu'il ne ferait pas plutôt allusion à notre baiser ?

Ou alors c'est moi qui suis obsédée !

– Oui ?

– J'ai une proposition à vous faire, déclare-t-il de cette voix neutre qui m'agace.

– Quel genre de proposition ? fais-je avec méfiance.

– Du genre privé.

Je reste un moment sans rien dire, déroutée.

– Pourrait-on en discuter en face-à-face ? me demande-t-il.

– Je ne peux pas avoir un peu de précision, avant ?

Je tapote sur mon bureau. J'ai quand même besoin d'en savoir un peu plus avant d'accepter de le revoir. En moi, une bataille fait rage : éviter de tomber dans un piège ou succomber à mon envie de ressentir de nouveau du désir.

– Non, Caroline. C'est à vous de mesurer les risques.

– Je ne suis pas très joueuse.

– J'ai dû me tromper alors, murmure-t-il.

Ma respiration s'accélère. J'ai l'impression que je vais faire une bêtise. Je

ferme les yeux puis réponds d'une voix que je veux sûre d'elle. Plus le temps pour les doutes, je ne veux pas qu'il raccroche.

– D'accord. Où ?

Je pourrais presque voir son sourire satisfait.

Nous échangeons nos numéros personnels et il me souhaite une bonne journée de cette voix sans timbre qui me fait grincer des dents. Il donne l'impression d'avoir obtenu ce qu'il voulait et que le reste ne l'intéresse pas. C'est déstabilisant.

En raccrochant, je fixe rêveusement ma fenêtre ouverte. Est-ce que je ne viens pas de faire une erreur ? Je suis curieuse, c'est sûr, mais...

Qu'est-ce que je suis prête à faire pour retrouver ces sensations ?

Dans les minutes qui suivent, je reçois un SMS de sa part me précisant l'adresse d'un restaurant huppé ainsi qu'un horaire pour le soir même. Monsieur est pressé. Ça tombe bien car j'ai franchement hâte de savoir ce qu'est cette proposition... non professionnelle.

Je m'étire après cet après-midi de réunions et prends cinq minutes de pause dans mon bureau. Je me sens nerveuse et pas seulement à cause de ce soir. Avoir la sensation d'être surveillée dans mes moindres faits et gestes me met les nerfs à rude épreuve. Je sais que mes collègues sont questionnés, que mes dossiers sont épluchés et je n'ai rien à cacher. Mais ce doute chez les autres me mine.

Je n'ai pas le temps de repasser chez moi. Je dois me contenter d'un peu d'eau sur le visage et d'un rapide brossage de cheveux aux toilettes. Je ne peux pas faire plus. Ce rendez-vous me stresse. J'ai mauvaise conscience d'avoir accepté. Ce n'est vraiment pas le moment qu'on me voie avec un potentiel futur administrateur alors qu'une enquête sur moi est en cours ! Mais, c'est comme avoir une deuxième chance pour réaliser un rêve. Moi, je veux juste vérifier que je ne suis pas si frigide que ça. Et vu ma réaction à cet unique baiser, j'ai plein d'espoir. J'ai beau hésiter, tenter de me sermonner, ce besoin de savoir, d'éprouver de nouveau du plaisir, est bien plus fort que tous les qu'en-dira-t-on !

Je sors ma voiture du parking privé et salue de la tête le gardien. Je fonce dans les rues et trouve facilement une place près du restaurant indiqué par Vince. Étrange qu'un édifice aussi imposant semble aussi désert à l'heure du dîner. Après avoir glissé mes clés de voiture dans ma pochette, j'hésite sur le trottoir. Mon cœur bat un peu plus vite que d'habitude.

En approchant de l'entrée, je suis surprise de voir un serveur élégant, habillé en smoking, m'ouvrir la porte. Je me dis finalement que j'aurais peut-être dû faire un effort vestimentaire. Je baisse furtivement les yeux sur mon tailleur et passe le plat de la main sur mon pantalon pour le défroisser.

Je repère le géant à peine arrivée dans la grande salle vide.

Il a fait privatiser l'endroit ou quoi ?

Son regard froid se pose sur moi, me détaille de la tête aux pieds et je ne sais pas comment prendre le petit rictus qui lui étire les lèvres. Je le trouve troublant et irrésistiblement sexy. Son costume clair fait ressortir l'éclat foncé de ses cheveux et de sa barbe. Je n'avais jamais aimé les hommes barbus jusqu'à maintenant mais il la porte vraiment bien. Cela le rend un brin mystérieux.

- Bonsoir, me dit-il avec un demi-sourire lorsque je m'approche.
- Monsieur Malt.

Je m'assois face à lui et remercie le serveur qui me tend une coupe de champagne et le menu.

On fête quelque chose, maintenant ?

Je suis un peu perdue et mon regard balaie la pièce. Nous sommes seuls. Après ma commande, même les serveurs disparaissent derrière les portes de la cuisine. Cette intimité me met mal à l'aise. Je regrette presque de ne pas avoir averti Gaëtan de cette sortie.

Et si ça tournait mal, hein ?

- Je me suis assuré que nous ne soyons pas interrompus, explique-t-il calmement face à mon examen.
- Vous comptez me révéler des informations top secrètes ? me moqué-je un

peu en buvant une gorgée pour me donner du courage.

Son sourire s'étire et me trouble. Son regard plonge dans le mien et j'aperçois une petite lueur au fond de ses yeux.

– Hum, je n'irai pas jusqu'à top secrètes, avoue-t-il en se penchant vers moi. Mais qui ne concernent que nous, oui.

Je déglutis et serre mon verre. Pourquoi est-ce que je me sens si fébrile face à lui ?

Ne panique pas, Caro. Ne panique pas.

– Pourrais-je enfin avoir des détails ?

– Mangeons d'abord, contre-t-il.

Le serveur arrive à ce moment précis et sert nos plats. La faim n'est pas vraiment au rendez-vous et je ne fais que grignoter ma salade, pressée qu'on en vienne au vif du sujet.

– Vous souvenez-vous de notre dernière rencontre ? me demande-t-il finalement.

Je ne peux m'empêcher de rougir. Comment l'oublier ?

– Apparemment oui, murmure Vince en portant sa coupe à ses lèvres, satisfait.

Ses yeux ne me quittent toujours pas et j'ai bien du mal à soutenir son regard. Je veux savoir à quoi il pense et pourquoi il m'a fait venir ici.

– Vous êtes bien présomptueux, le provoqué-je.

– Sûrement mais j'ai raison de l'être. Tu ne penses qu'à ce baiser, n'est-ce pas ?

Sa voix est devenue caressante et son visage s'est encore rapproché du mien. Irrémédiablement, mes yeux descendent sur ses lèvres puis remontent et découvrent son air arrogant et sûr de lui.

Ce mec ne doute pas de son charme.

– J’y ai repensé, finis-je par dire en me penchant vers lui à mon tour. C’était assez... surprenant.

Mon dernier mot lui fait froncer les sourcils et je souris intérieurement. Il ne devait pas s’attendre à ce qualificatif.

– J’avais raison, chuchote Vince en s’adossant à son siège. Audacieuse. Mais jusqu’à quel point ?

Il se lève alors et me tend une main que j’accepte. Je me retrouve face à lui et je me félicite d’avoir pensé à mettre des talons. Je voulais paraître plus imposante au travail mais ici, j’ai juste l’impression d’être un peu moins dominée.

Vraiment un peu moins...

Sa main frôle ma joue, effleure ma mâchoire puis descend le long de mon cou. Je retiens ma respiration en sentant son doigt suivre le col de ma chemise. Ma peau frissonne et je tente de garder les yeux ouverts. Vince me dévisage, concentré, et après avoir suivi du regard le chemin pris par ses doigts, son visage se penche vers le mien.

Bon sang, il va m’embrasser ici ?

– Veux-tu qu’on recommence ? demande-t-il d’une voix légèrement rauque.

Je déconnecte mon cerveau avec ses doutes, ses souvenirs et ses mises en garde. J’oublie ma résolution de ne pas agir comme une ado et de ne pas mélanger boulot et vie privée. Ma main passe sur sa nuque, s’y cramponne fermement et je l’attire à moi. Mes lèvres se plaquent contre les siennes et je soupire de plaisir lorsque sa langue rencontre la mienne.

Enfin !

Je sens ses doigts enserrer ma taille et me presser contre lui. Je devine son désir et tout ça me bouleverse. J’ai un moment peur de le décevoir, comme les autres, mais mes pensées s’arrêtent brusquement lorsqu’il s’écarte. Je retiens de

justesse un cri de frustration et remarque alors son air enjoué.

Il a eu ce qu'il voulait.

– Et si nous terminions cette conversation dans un endroit plus intime ?

Vince me maintient toujours contre lui et son bassin se colle contre moi.

– Une chambre nous attend deux étages plus haut, murmure-t-il à mon oreille. C'est à toi de décider.

Ce n'est pas moi qui décide, non. J'écoute mon corps qui, pour la première fois, me dit de foncer et de me faire plaisir. Même si cette expérience ne s'avère pas aussi agréable que je l'envisage, j'aurai déjà fait un grand pas en avant. Je me sens moins anormale et j'ai presque envie de crier sur les toits que je ne suis pas insensible comme certains le supposaient. Moi en premier lieu, d'ailleurs.

Alors, sans plus penser aux conséquences, et surtout, en oubliant avec qui j'ai l'intention de passer la nuit, j'attrape la main de Vince et le tire vers l'ascenseur. Il claque la langue de contentement et son souffle se perd dans mes cheveux.

Une fois la porte de l'ascenseur refermée, le géant me plaque contre la paroi et me soulève le menton avec ses doigts. Son pouce vient caresser ma lèvre inférieure et je remarque que ses yeux se sont assombris.

– Tu es exactement comme je m'y attendais.

Je fronce les sourcils, un peu surprise par ses paroles, mais impossible de les analyser davantage. Sa bouche dévore la mienne et je perds toute faculté de penser à autre chose qu'à lui et au désir qu'il éveille en moi.

**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

Disponible :

Attractive Target

Jusqu'à ce qu'elle rencontre Vince, Caroline Beaulme n'avait jamais éprouvé de désir. Alors quand elle apprend qu'il va devenir son patron, elle sait qu'elle devrait arrêter, mais... Comment résister ? Pour ressentir à nouveau du plaisir, elle est prête à tout... Sauf à ce qui l'attend. Car si Vince est un parfait amant, c'est aussi un homme meurtri, bien décidé à ne pas commettre la même erreur que son frère : perdre la tête pour une femme manipulatrice. Or, pour lui, Caroline est la pire de toutes.

Et si, en acceptant cette relation, elle venait de donner à Vince le feu vert pour détruire sa vie ?



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mars 2018

ISBN 9791025742426

ZLOR_001